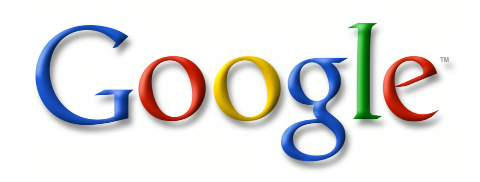




HISTOIRE
DE POLOGNE
AVANT ET SOUS
LE ROI JEAN SOBIESKI.

TOME III.

A BRUXELLES,

A LA LIBRAIRIE PARISIENNE,

FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE,

RUE DE LA MADELEINE, N° 438.

A WARSOVIE,

CHEZ GLUHKSBERG, LIBRAIRE.

A ST.-PÉTERSBOURG,

BELLIZARD ET C°, LIBRAIRES,

A MOSCOU,

URBAIN, LIBRAIRE.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE N° 14.

HISTOIRE

DE POLOGNE

AVANT ET SOUS

LE ROI JEAN SOBIESKI.

PAR N.-A. DE SALVANDY.

.... Ferrea jura,
Insanumque forum....
VIRG.

Seconde Édition.

TOME TROISIÈME.



PARIS,
A. SAUTELET ET CIE. LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE NEUVE-SAINT-MARC, N° 10;
ALEXANDRE MESNIER, LIBRAIRE,
PLACE DE LA BOURSE.

MDCCCXXX.

LIVRE IX.

SUITE DU RÈGNE DE JEAN III.

CAMPAGNE DE VIENNE.

SOMMAIRE.

Dispositions militaires de l'Europe et de l'Asie. Kara-Mustapha. Son caractère. Ses desseins. Ses préparatifs. — Résolution de Jean. Motifs et conditions de son alliance avec l'Empereur. Ses négociations avec la Perse, la Suède, la Moscovie, l'Ukraine, Tékéli. Ses desseins sur la Grèce. —Ressentimens de Louis XIV. Complots de Vitry. Agitations de la diète. Procès de Morstyn. Sanction de l'alliance. Départ de Vitry. Bruits en Europe des infirmités du roi de Pologne. — Ses apprêts. Envoi de Lubomirski en Hongrie. — Marche de Mahomet IV sur le Danube, de Louis XIV sur le Rhin. Ouverture des hostilités. Succès de Tékéli. Retraite de Charles de Lorraine. Fuite de Léopold. Investissement de Vienne. — Vienne. Son histoire. Ses fortifications. Destruction de ses faubourgs. Tranchée ouverte. — Camp des Turcs. Sa magnificence. Son étendue. Sa force. Cour de Kara-Mustapha. Princes tartares. Princes chrétiens.— Garnison de Vienne. Stharemberg. Capliers. Evêque Colonitz. Duc de Croy. — Travaux, progrès des Turcs. Effroi de l'Europe. Incertitude de Louis XIV. Mort de Marie-Thérèse. Souscriptions. Volontaires. Conti. Carignan. Eugène.—Détresse de Vienne. Marche de Jean. Séparation du roi et de la reine. Courroux de Louis XIV. Invasion des Pays-Bas. —Réunion des Polonais et des Impériaux. Traversée du Danube. Marche sur le Calemberg. Lettre du roi. Vue du camp turc. Conseils de Kara-Mustapha. Résolution de Jean. — Ordre de bataille des deux armées. Souverains. Princes. Nations. — Messe du Léopolsberg. Bataille de Vienne.— Délivrance de la ville. Prise du camp turc. — Perte réciproque. — Entrée du roi dans Vienne. —Sa lettre à la reine. Ses trophées.—Résultats en Europe.

LIVRE NEUVIÈME.

Suite du règne de Jean III. — Campagne de Vienne.

(1683.)

Dès bords de l'Océan et de la Baltique à ceux 1683.
de la mer Rouge, tout était en mouvement, les peuples, les princes, les armées. La religion de Jésus-Christ et l'islamisme, l'Asie et l'Europe, la civilisation et la barbarie semblaient s'apprêter au combat comme pour vider par des coups décisifs une longue querelle. Kara-Mustapha Kul-oglou ne rêvait rien moins qu'une de ces marches des kalifes, qui embrassaient dans leurs conquêtes tout un côté de la Méditerranée. Déjà sur le retour de son âge, mais d'un caractère ardent, d'un génie plus ambitieux encore que les

1683. Kiuperli, il se croyait appelé à consommer enfin, sous le règne distrait et paresseux de Mahomet IV, l'ouvrage des Mahomet II et des Soliman. Ses premiers coups étaient destinés à l'Empire; à l'Italie, les seconds. C'était le vieux plan de son illustre prédécesseur, de qui le marquis de St.-André Montbrun, l'un des défenseurs de Candie, disait que « de l'humeur dont il « le connaissait, ce visir n'aurait pas de repos qu'il « n'eût fait les écuries du sultan de la basilique de « Saint-Pierre. » Les écrivains français d'alors prétendent que Kara-Mustapha ne comptait descendre dans les champs de l'Italie qu'après avoir assuré sa marche, en se mesurant sur les rives du Rhin avec le grand roi. Peut-être était-ce flatterie pour Louis XIV; peut-être en effet sa renommée était-elle importune à cette ame orgueilleuse, que sa politique travaillait depuis si long-temps à irriter contre l'Empire.

Quoi qu'il en soit, on a vu les préparatifs remplir près de sept années; à la fois minutieux et gigantesques, ils annonçaient de reste le projet de tenter la conquête de l'Occident et la ré-

solution de ne pas s'y prendre à deux fois. Toutes 1683.
les provinces avaient fourni des soldats. Il en était venu des rives de l'Euphrate et des sources du Nil. Des tribus arabes tout entières, les Curdes, les Mameluks, les Albanais, les Grecs, les Tartares, marchaient pressés autour d'un même drapeau, et la prévoyance se montrait à côté de la force. Le capitan pacha parcourait tous les rivages de l'Archipel, soumettant les révoltes çà et là renaissantes du Péloponèse, de Candie, des îles, et pressurant ces industrieuses populations, fécondes jusque dans l'esclavage, pour en arracher des tributs et des soldats. Les vaisseaux de toutes les nations, hormis ceux de France, qui se trouvaient dans les ports de la Turquie, avaient été saisis pour transporter des munitions de Smyrne, d'Alep, d'Alexandrie, à Thessalonique et à Byzance. Deux mille chameaux étaient employés, depuis des années, à continuer ce service, des ports de la mer Égée aux rives du Danube; le fleuve disparaissait sous les saïques qui remontaient son cours; dix mille chariots étendaient aux places fortes des pro-

1683. vinces de Tékéli ces magasins mobiles; et les troupes s'avançant, pendant tout l'hiver, d'Andrinople sur Belgrade et Bude, la Hongrie ne tarda pas à fléchir sous le poids de cette immense armée.

Au bruit de la marche des Barbares, la pensée flottante du roi de Pologne s'était fixée. Il embrassa le parti du saint Empire. Quelles considérations le décidèrent? La postérité n'a vu dans sa résolution qu'un mouvement chevaleresque, une religieuse inspiration, nullement un dessein utile et politique; c'est-à-dire que la postérité l'a généralement condamné. Et toutefois, quel était l'ennemi qui, depuis trente ans, avait sans cesse tenu la Pologne à deux doigts de sa perte? Quel était celui dont le roi Jean devait davantage craindre les ambitieux projets quand il ne serait plus là pour les briser? Alors, l'Empereur, toujours en échec du côté de la France, ne paraissait pas devoir tenter au nord des conquêtes. Abattre le Turc, l'empêcher de s'étendre le long des frontières de la Pologne, tout faire pour ne pas le trouver au-delà des monts Krapathes

comme sur le Dniester; repousser le torrent loin 1683.
de l'Allemagne, afin qu'il ne débordât pas sur Warsovie : tel était suivant nous le premier intérêt de la Pologne. C'est ainsi qu'en jugeait Sobieski; car il répondit aux dernières tentatives faites près de lui par la France pour le détourner du projet de sauver l'Empire, qu'il s'en désisterait si Louis XIV voulait contracter l'engagement solennel d'accourir à l'aide de la république avec toutes ses forces, alors que, Vienne tombée, les Turcs marcheraient sur Cracovie. Louis refusa cette promesse, et Jean passa outre.

Si donc les politiques du dernier siècle l'ont condamné sur les résultats, c'est qu'ils n'ont observé les résultats que d'une façon étroite et incomplète. Ils n'ont pas remarqué le plus grand de tous : la bataille de Vienne terrassa l'hydre ottomane; la Pologne ne se vit plus chaque année en danger de mort; elle rentra plus tard en possession de la Podolie, de Kaminiek, de la frontière du Dniester. En un mot, la république a vécu cent ans sur cette grande journée.

Sa détermination prise, Jean ne pensa qu'à la

1683. rendre utile et glorieuse. Léopold lui proposait de s'engager à serrer avec lui les nœuds d'une alliance de famille, dès que le prince de Pologne serait en âge de les former; d'assurer le titre de princes de l'Empire au père et au frère de la reine; enfin, de garantir au roi et à sa famille la souveraineté de la Walaquie et de la Moldavie, vieux démembremens de l'empire des Slaves. Jean ne voulut de clauses expresses que dans l'intérêt de la république, telles que l'engagement réciproque des deux puissances de s'assister l'une l'autre tant que durerait la guerre; l'abandon des prétentions de l'Autriche sur les salines de Wielizca; un subside de douze cents mille florins pour les premiers frais de l'expédition; et l'intervention de Léopold près du roi d'Espagne pour assurer à la Pologne toutes les dîmes de Naples et de Milan que lui offrait le Saint-Siège. L'Empereur en outre ne tarda pas à reconnaître, par des lettres autographes au chef de la république, ce titre de majesté que les prédécesseurs de Sobieski n'avaient pas encore obtenu de l'Empire, et que Sobieski lui-

même n'avait pu naguère obtenir de la France. 1683.

Mais les vues de Jean portaient plus haut : il proposa un traité pour le rétablissement d'une république du Péloponèse et d'Athènes, grande pensée dont son ame fut sans cesse remplie. Il voulut que tous les sacrifices fussent tentés pour détacher les Hongrois du croissant, conseilla de nouvelles démarches afin d'entraîner à son exemple Venise, les czars, la Perse même dans une commune alliance, et exigea que des voies de conciliation fussent promptement ouvertes auprès de Louis XIV. Ses soins s'étendirent jusque dans le Nord, où il contracta une étroite alliance avec la Suède, et jusque dans l'Ukraine, où il réveilla si bien l'ardeur guerrière des Zaporogues, qu'il obtint la promesse de leur concours.

Ainsi, tous les grands intérêts préoccupaient à la fois son génie. Quand les musulmans s'apprêtaient à envahir le monde policé, il songeait à les déposséder de leur antique et noble proie. Il se séparait de la politique du roi de France, sans se constituer son ennemi, comme faisait Innocent XI. Il prêtait un appui à la maison

1683. d'Autriche, sans retirer son assistance à la bonne vieille cause de la Hongrie. Tékéli ne laissait pas que de s'effrayer du terrible protectorat auquel les événemens liaient sa fortune. Jean, pour conférer avec lui sur leurs intérêts communs, alla courir l'ours et l'élan dans les monts Krapathes. Le comte n'osa se refuser à un armistice que le roi exigeait. Léopold respira; il put employer paisiblement l'hiver à faire des magasins, fortifier ses places, grossir et organiser son armée. Ce furent les premiers fruits de l'assistance de la Pologne.

L'empereur déféra à cet allié généreux le titre de médiateur entre les griefs de la Hongrie et les droits de sa couronne. De son côté, Tékéli, par un accord secret, promit de respecter inviolablement les frontières de la république, d'en écarter les musulmans comme ses soldats. Il s'engagea même à ne point envahir la Moravie qui était ouverte, et dont la possession eût coupé les communications de Vienne avec la Bohême, la Saxe, la Pologne. Le prince de Transylvanie, Michel Appaffi, qui mettait le même prix aux

bonnes graces du roi, entra dans les mêmes engagemens: nouveaux bienfaits de Sobieski. 1683.

Léopold lui avait envoyé une ambassade solennelle, pour lui décerner l'arbitrage de ses différends avec Louis XIV; mais Louis ne voulut point accepter pour médiateur entre la maison d'Autriche et la France l'époux de Marie d'Arquien. Il se contenta de donner à l'Espagne et à l'Empire jusqu'au printemps, c'est-à-dire, jusqu'à l'ouverture probable des hostilités, pour le satisfaire sur ce qu'il appelait ses griefs et ses droits. Ses griefs étaient les plaintes suscitées par ses envahissemens; ses droits, des envahissemens nouveaux.

Dans ces grandes conjonctures, le cabinet de Versailles continuait de mettre toute son application à annuler deux puissances, l'Angleterre et la Pologne, à détacher l'une de l'alliance active de la Hollande, qui redevenait menaçante; l'autre de celle de Léopold et d'Innocent XI. Il réussit pour la première, on sait au prix de quels malheurs! Le marquis de Vitry se vanta de réussir pour la seconde; la chute de Jean Sobieski,

1683. janvier. habilement préparée, était son moyen de succès.

Le parti de France offrait à ces menées un point d'appui considérable; car ce parti ne se séparait pas seulement du roi par caprice, par passion, par vénalité. La paix était devenue promptement chère à la Pologne. La maison d'Autriche y avait toujours été impopulaire. « Tout le monde, » comme Jean le disait lui-même, « n'était pas en position de comprendre « que le bélier qui battrait les murailles de « Vienne, porterait aussi sur Lemberg, sur Cra- « covie, sur Dantzik. ». Suivant l'usage, les passions s'emparaient des sentimens généreux, des préjugés légitimes. L'or de l'étranger leur donnait des armes; et tous les mécontens à titres divers, tous ceux qui étaient las du repos de la république, las de la gloire de leur concitoyen couronné, trouvaient dans l'intérêt de la patrie d'admirables motifs pour la mettre en feu.

27. La diète s'ouvrit; elle fut calme d'abord. Les nonces élurent tout d'une voix pour leur maréchal un Leczinski, grand tranchant de la couronne, gendre de Stanislas Jablonowski. Michel

Paz et le prince Démétrius ne vivaient plus; Paz 1683. janvier.
était mort dans un accès de colère, sur ce que, durant une émeute, son église était tombée sous les coups d'un peuple furieux. Jean conféra son office à Casimir Sapiéha. Stanislas Jablonowski reçut enfin ce bâton de grand-hetman de la couronne, que la reine, du vivant de Démétrius, avait tant ambitionné pour lui. Sieniawski fut hetman de campagne; le chevalier Lubomirski, maréchal de la cour; un Potocki, castellan de Cracovie. C'étaient la plupart les chefs du parti de France: ces faveurs ne réussirent pas à les désarmer.

L'archevêque d'Éphèse, Palaviccini, nonce février.
apostolique, et le comte de Walstein, ambassadeur de Léopold, furent successivement admis devant les trois ordres de la république. Les nonces s'étaient rendus dans la salle du sénat, et ces ministres présentèrent les lettres écrites par leurs maîtres au roi, aux sénateurs et à l'ordre équestre; alors les fureurs éclatèrent. « Nous n'avons jamais, disait-on, voulu des prin-« ces du sang d'Autriche pour chefs, et nous pren-

1683. février. « drions les armes afin de conserver leur joug à « nos frères de Hongrie, de Moravie, de Bohême, « de Croatie! Les Turcs, il est vrai, vont étendre « leur empire jusqu'au Danube; que nous importe? « Quand, il y a deux ans, l'empereur pouvait es- « pérer que l'orage fondrait sur nous; quand « il pouvait croire que la Vistule passerait sous « les lois de l'infidèle, vola-t-il aux armes? Non; « il nous refusa durement ses secours; et aujour- « d'hui nous lui porterions les nôtres, alors que « le Grand Seigneur nous propose une paix éter- « nelle! Les Turcs après tout ne sont pas nos en- « nemis nécessaires; ils ont au midi des proies « meilleures à dévorer : nos éternels ennemis « sont le Brandebourg et l'Autriche, qui ont « osé faire des traités pour partager la républi- « que, qui ne peuvent toujours s'agrandir qu'à « nos dépens. Aussi nos pères ont-ils cultivé par « dessus tout l'amitié de la France, la France qui, « placée à trois cents lieues de nous, peut toujours « nous défendre, nous opprimer jamais; et c'est « cette alliance tutélaire que nous foulons aux « pieds pour nous jeter dans les bras de prin-

« ces qui sont doublement nos ennemis : car ils 1683. Février.
« en veulent à nos institutions autant qu'à notre
« territoire ! Notre liberté est de mauvais exem-
« ple pour tous ces Slaves qu'ils tiennent assujet-
« tis. Voyez si notre cabinet s'est jamais appro-
« ché du leur sans se montrer bientôt despotique ;
« on peut prédire à coup sûr qu'en devenant leur
« ami, tout autre qu'un roi tel que le nôtre serait
« devenu déjà l'ennemi de la liberté : parmi le
« commun des hommes on est père plutôt que
« citoyen. A peine sur le trône, les idées de mo-
« narchie héréditaire germent dans le cœur ; et
« rêver l'hérédité, c'est vouloir le pouvoir ab-
« solu : car l'un ne va pas sans l'autre » (1).

(1) Cette opinion est le résumé fidèle d'une foule de pamphlets que l'auteur de cette histoire a pris soin de lire. Nulle part on ne peut saisir sur le fait mieux que dans cette sorte d'écrits le génie, les sentimens, les vœux des partis. Quelques-uns des pamphlets que nous avons lus sont empreints d'une rare vigueur de pensée ; l'expression est moins entachée de mauvais goût que ne l'était alors l'éloquence parlementaire des Polonais, et on remarque dans la polémique toutes les hardiesses, comme tous les artifices qui maintenant distinguent ces productions à une époque et chez une nation plus raffinées. La presse anglaise n'offre point de ces analogies. Nouvelle preuve des singuliers rapports de caractère que nous avons signalés entre les Polonais et le peuple du continent qui s'est le plus associé à leurs diverses fortunes.

1683. février. A la tête du complot tramé pour renverser les desseins du roi ou bien sa couronne, marchait le grand-trésorier Morstyn. Son refus d'unir sa fille au comte de Maligny, frère de la reine, avait armé contre lui tous les ressentimens de Marie Casimire; et ces vives querelles, autres fruits de la monarchie élective, le jetèrent dans une opposition violente. Mari de l'une des Françaises qui avaient suivi en Pologne la princesse de Nevers, Morstyn s'était voué tout entier aux intérêts de la France; il lui vendait tous les mystères du cabinet; il avait pris l'engagement d'empêcher Jean d'assister Léopold: les grands biens qu'il venait d'acheter en France semblaient indiquer les inquiétudes d'une mauvaise conscience, et le dessein de changer de patrie.

Les Sapiéha, tout chargés des bienfaits du roi, entrèrent dans le complot, et Jablonowski fut loin d'être exempt de soupçons. On a dit que, malgré l'amitié du roi, malgré l'attachement de la reine, il se lassait du second rang de la république. Déplorable régime où nulle institution,

pas même la royauté, n'étant fixe, immuable et inaccessible, tout était sans cesse changeant et ballotté par mille orages, les affections comme les intérêts, les hommes comme les partis, les existences privées comme la fortune publique. 1683, mars.

C'était sur Jablonowski que les conjurés devaient porter la couronne (1). L'étroite amitié de la reine pour ce seigneur ne l'empêcha pas d'entrer dans ces menées. On ne peut dire ce qui fût advenu, si le roi n'eût saisi une correspondance de l'ambassadeur de Louis XIV, se vantant auprès de son maître du nombre de seigneurs qu'il avait achetés, des trames qu'il formait avec eux, des facilités que lui avait offertes, disait-il, le caractère vénal de la nation, enfin des services infames que lui rendait Morstyn. Une lettre du grand-trésorier fournit d'irrécusables élémens de conviction; elle était accompagnée de dépêches écrites de sa main, en

(1) On a nié que le complot s'étendît jusqu'à la vie du roi; la plupart des historiens l'affirment, entre autres David Braun, conseiller de Prusse, dans son *Comitiorum Polognicæ tractatus*. Jean le disait formellement dans ses universaux donnés le 3 mai pour l'exécution des décisions de la diète.

1683. mars. chiffres dont on ne put découvrir la clef. Muni de ces documens, Jean se rend au sénat; là il fait lecture des papiers qui dénoncent les conspirateurs, réunis la plupart autour de son trône; et, habile autant que magnanime, il borne au seul Morstyn sa colère et ses mépris. Il déclare que Vitry, pour faire montre de zèle, a calomnié les autres; il demande que tout ce qui l'écoute atteste l'imposture en déclarant la guerre à l'infidèle que soutenait Louis XIV, en couvrant contre l'invasion Warsovie et la Pologne, menacées des mêmes coups que Vienne et l'Empire.

Une acclamation unanime lui répond. Les factieux s'empressent les premiers d'applaudir. Chacun n'est occupé que de se défendre de l'accusation de trahison et de vénalité. C'est que Jean et sa gloire étaient chers à la Pologne : la foule des ennemis de l'Autriche, tout en voulant entraver les résolutions du roi, étaient loin de se croire liés à une conjuration subversive. La colère publique se prononça de toutes parts contre les coupables. L'ambassadeur de Louis XIV fut insulté dans les rues. Un noble seigneur de

Lithuanie, Tyszkiewicz, l'assaillit et maltraita son 1683. mars.
escorte. Un autre dit grossièrement en pleine diète qu'il fallait le traiter à la turque, et lui donner quatre cents coups de bâton. Une loi interdit aux ambassadeurs le droit de résidence en Pologne. Le grand-trésorier fut mis en jugement; il demanda grace, l'obtint de la magnanimité royale, à condition qu'il donnerait la clef de ses chiffres; le promit en sollicitant un délai de six mois; demeura dans l'intervalle, selon l'usage, sous la garde du grand-maréchal Lubomirski, qui le laissa plus tard s'évader, emportant, dit-on, en France, avec son secret vainement réclamé près le cabinet de Versailles, les fruits de longues déprédations.

Cependant la diète a adopté tout ce que le roi propose : le traité d'alliance offensive et défensive est conclu. Par ce traité, l'Empereur s'engage à tenir soixante mille hommes sous les armes, la république à en fournir quarante mille, *pendant toute la durée de la guerre qui commence.* Léopold, qui ne pouvait croire à sa fortune, demande que cette promesse d'assistance 31.

1683. avril. réciproque soit placée sous la garantie d'un serment, prêté dans les mains même du chef de l'Église, par l'entremise du cardinal protecteur de chacune des deux couronnes. Dans ce serment, où Jean apporte toute la candeur de son ame, la sollicitude est poussée au point de déclarer nul tout parjure. Ces précautions singulières, ces graves solennités, eurent une portée plus grande que l'Empereur lui-même n'avait prévu. On verra la conscience du roi et la politique de la Pologne en rester long-temps enchaînées.

18. Une tentative de rompre la diète à son dernier jour fut sans succès. Le nonce, soudoyé pour lancer le véto, n'eut pas le courage de te-
mai. nir bon jusqu'au bout: on le ramena. Vitry quitta la Pologne, n'ayant d'autre ressource que de peindre à son maître toute la faiblesse des Polonais, et de représenter le roi comme trop chargé d'embonpoint, trop fatigué de goutte pour pouvoir reparaître dans les camps. Le cabinet de France répandit ce bruit dans toutes les gazettes et dans toutes les cours. La France, l'Allemagne, l'Europe, restèrent convaincues

que Léopold n'avait obtenu que l'assistance des 1683. mai.
Polonais, point le concours de leur roi.

Le roi cependant ne s'occupait plus qu'à se mettre en mesure de porter au secours de l'Europe menacée, et l'appui de sa présence, et l'appui de ses armes.

Il envoya sur-le-champ le chevalier Lubomirski avec quelques milliers de combattans, pour rendre plus respectables à Tékéli les approches de la Moravie. Il avertit le comte en même temps que si ses gens brûlaient une paille en Pologne, il irait en personne brûler ses trésors, sa femme et lui-même dans son château de Montchaz. Il s'appliqua enfin à démêler les secrètes pensées et les plans militaires de Kara-Mustapha. Son cabinet passait pour être le mieux servi au-dehors. L'Orient surtout était tout ouvert à ses espions. Il avait toujours quelques ministres dans le divan; et, en ce moment, une bande de Cosaques faisait pour son compte le brigandage et une sorte de police armée de l'autre côté du Balkan, dans les environs même d'Andrinople. Une lettre, saisie par ces auda-

1683, mai. cieux coureurs, lui apprit que les premiers coups de Kara-Mustapha porteraient sur Vienne. Il se hâta d'en prévenir la cour impériale. Aussitôt Léopold d'ordonner, à sa prière, la démolition des faubourgs. Puis on réfléchit que d'autres places étaient à prendre auparavant, d'autres sièges à faire. Raab ou Javarin, Comorn, Presbourg, forteresses puissantes, couvraient la capitale. Même en ajoutant foi aux prodiges qu'on racontait de l'armée musulmane, ne lui fallait-il pas deux campagnes pour enlever ces premiers remparts de l'Autriche? On avait tant fait de mal au roi de Pologne, que tout ce qui venait de ce côté était suspect. On ne crut pas à sa nouvelle plus qu'on ne croyait à ses secours. L'ordre de démolition fut révoqué.

Mahomet IV et son visir venaient de se mettre en marche sur la Hongrie. Dieu voulut que l'officier chargé de porter cette nouvelle à Léopold, qui en pâlit, fût le jeune Nadasti, fils de l'une de ses grandes victimes. On sut que le kan, les hospodars, le prince de Transylvanie, Tékéli, s'avançaient tous en même temps vers le rendez-

vous. C'était au pont d'Essek, entre Belgrade et Bude(1); là, le chef de tant de nations éparses sur les trois parties du monde s'arrêta, et remit en pompe à Kara-Mustapha, avec la double aigrette de héron, la robe d'or, le carquois de diamans, gages de sa souveraine puissance, l'étendard de Mahomet, la cause de l'islamisme, et le sort de la chrétienté. Ensuite il retourna poursuivre dans les plaines d'Andrinople, et sur les revers du Balkan, ses chasses fabuleuses, où quarante mille hommes étaient occupés à lui traquer des bêtes fauves; et l'immense armée qu'il laissait à son lieutenant s'ébranla enfin, en lançant à Léopold des sommations insultantes.

1683. mai.

(1) Le prince Cantimir et son traducteur, secrétaire d'ambassade à Constantinople ne font aller Mahomet IV que jusqu'à une petite ville à huit lieues d'Andrinople. Malgré cette autorité très-imposante, nous avons dû adopter la version contraire, qui a pour elle toutes les gazettes du temps, les Mercures de France et de Hollande, les divers journaux recueillis par Zaluski, celui de Dalayrac, l'*Augustum Vienners* de Dugloss, l'Histoire des Turcs de Vanel, et l'histoire de cette guerre, par Lacroix, secrétaire d'ambassade de France. Celui-ci, témoin oculaire, raconte les faits avec tant de détails, que son exactitude ordinaire ne peut être supposée cette fois en défaut. Ce fait du reste est sans nulle importance.

1683. mai. Louis XIV, de son côté, s'achemina vers le Rhin.
27. Rassuré sur les dispositions de l'Angleterre, que la conspiration de Monmouth, le procès de Russel, celui de Sydney, tenaient exilée des affaires du monde, il se portait à la tête de ses camps de l'Alsace et de la Franche-Comté; déjà ses flottes régnaient dans la Baltique, attendant l'ordre d'assaillir les alliés de Léopold. La Pologne était obligée d'armer ses rivages, l'Empereur, de diviser ses troupes, pour pouvoir faire face à un double danger, et il n'avait pas sur le Danube trente mille combattans : c'était l'unique barrière qui séparât Kara-Mustapha du Rhin, des Alpes, des Apennins.

juin. Quoique abandonné par son beau-frère à Nimègue, le vaillant duc de Lorraine, maintenant l'un des plus grands capitaines de l'Europe, et naguère le vainqueur de Philisbourg, était venu prendre le commandement des impériaux. La
7. cour l'obligea de mettre le siège devant Néhausel, petite place de Hongrie à huit lieues de Presbourg; et il venait de l'investir quand tout
18. à coup Tékéli lui dénonce la rupture de la trève.

Charles n'a que le temps de courir sur le Danube, et se trouve sous les murs de Raab en leur présence. On s'attendait au siège de cette place, qui domine l'Autriche et la Hongrie. Mais point. Charles essaie de défendre le passage du Raabwitz. Vains efforts! devant ces masses qui couvraient huit lieues de terrain, tout plie. A l'exemple du comte Budiani son chef, l'armée hongroise à la solde de l'Empereur, forte de six mille hommes, passe tout entière sous les drapeaux qui ont pour devise : Dieu, la patrie et la liberté. Partout les populations ouvrent les bras à leurs frères affranchis. Le palatin Paul Esterhazi, resté fidèle, arrive seul à Vienne pour raconter à Léopold que dans cette Hongrie ensanglantée si long-temps par sa tyrannie il n'a plus un pouce de terre. Des lettres interceptées de la comtesse Tékéli ont appris que, jusque dans sa cour, la Hongrie conspire à tirer vengeance de ses longs malheurs; et l'Empereur jette dans les fers son jeune chambellan, le comte Serini, accusé de ne méditer rien moins que de l'enlever lui-même, et de le livrer aux Tartares.

1683. juin. 25.

Juillet. 1.

1683. juillet. C'était, dit-on, cet inquiet génie qui avait inspiré au grand-visir sa marche hardie au cœur de l'Empire.

Cependant Lorraine n'a sauvé ses troupes que par une manœuvre savante qui sauvera l'Empire. Il jette son infanterie dans l'île de Shutt pour la porter sur Vienne à marches forcées, et couvrant avec sa cavalerie la rive droite du fleuve, il se retire en bon ordre, dispute le terrain de
3. poste en poste, combat en ligne à Pétronell sans être écrasé, mais en y laissant l'élite de ses officiers, le chevalier de Savoie, frère du comte de Soissons, le jeune prince Thomas d'Aremberg, le comte Mellini.

5. Au bruit de cette sanglante retraite, Vienne, qui se croyait toujours en sûreté, fut saisie d'épouvante. Léopold trouva un remède dans ce péril extrême : ce fut de défendre, sous peine de mort, *de parler des circonstances présentes.* On n'en parla plus. Vingt-quatre heures s'écoulèrent;
7. puis, sur les revers des montagnes, les Tartares parurent mettant tout à feu et à sang. Trompés par l'opiniâtre sécurité de la cour, les moisson-

neurs étaient dans les champs faisant en paix 1683. juillet.
leur récolte. Il fallut que, sur les neuf heures du 7.
soir, à la lueur des flambeaux, l'Empereur, les deux Impératrices, les archiduchesses, la reine Éléonore, se précipitassent hors des murs. A leur exemple, soixante mille habitans s'enfuirent éplorés par une porte, tandis qu'à l'autre on attendait les Tartares. La cour remonta la rive
gauche du Danube, au milieu de la confusion 8.
universelle, à la clarté des incendies allumés au loin dans la plaine par les barbares. Un cabaret fut souvent l'unique asile de toute cette maison impériale qui fuyait. Une fois même, l'impératrice, grosse de six mois, se vit réduite à passer la nuit au bivouac, sans autre couche qu'un peu de paille, sans autre abri que quelques branches d'arbres et la voûte du ciel. Le trouble était si grand, qu'on ne songea point à couper les
ponts. Celui de Crems était envahi quand le 9.
marquis de Sepeville, ambassadeur de Louis XIV, s'en aperçut, s'y établit avec ses gentilshommes, et, par son courage, sauva les illustres fugitifs.
A Lintz, à Neuhaus, point de repos. Les Tar- 11.

1683. juillet. tares avaient paru dans Molk et Saint-Polten, à
13. cheval sur la grande route de Bavière. Ce ne fut qu'à Passau, sur les confins des états héréditaires, que Léopold respira; et déjà son œil inquiet cherchait à Prague, à Inspruk, à Milan, de plus sûrs asiles.

On ne revenait point de la marche rapide de Kara-Mustapha; c'était une chose nouvelle dans le monde. On n'avait pas inventé encore de laisser de côté les places fortes, de courir aux capitales. Chef d'une immense armée, le visir s'en avisa, malgré le récri de tous ses lieutenans, et s'avança d'une façon si brusque, que menacer Raab de démonstrations vaines, employer cette halte à jeter sans être aperçu des ponts sur les rivières, et passer, inonder l'Autriche, apparaître sous les remparts de Vienne, avait été pour lui l'affaire de quelques journées. Son avant-
14. garde à peine établie, lui-même arriva; le soir, la tranchée était ouverte. Celui qui préludait ainsi avait droit de prétendre à la conquête du monde.

La capitale de l'Autriche occupe la rive droite

du Danube, divisé en plusieurs bras dans toute cette région par les îles multipliées qui coupent son cours. De ses bords, une plaine inégale et fertile s'étend, du côté du midi et vers la Hongrie, jusqu'à l'amphithéâtre des montagnes qui séparent l'Autriche de la Styrie; du côté du couchant, jusqu'à la chaîne de Calemberg, rameau escarpé des Alpes Noriques, dont le pied s'enfonce dans le lit du fleuve. Plusieurs rivières descendent des hauteurs, entre autres la Wienn, qui vient arroser les murs de l'antique cité dont elle porte le nom. Vienne paraît avoir été dès les temps reculés un poste considérable. Ce fut Tibère, alors lieutenant d'Auguste, qui y planta les aigles romaines. Le nom de *Vindobona*, qu'elle portait alors, annonce que la race slave des Wendes y avait ses établissemens. Elle servit de frontière à l'empire romain, comme plus tard à la monarchie de Charlemagne. Le duché d'Osterich s'appela ainsi de ce qu'il fermait la marche orientale de la vaste domination des Francs. Il devint lui-même peu à peu le centre d'une autre souveraineté formée du démembrement de tous

1683. Juillet. 14.

1683. juillet. 14. les états voisins, de la réunion de toutes les races contiguës sous de mêmes lois, souvent battue en brèche par la guerre, toujours relevée par la paix, toujours agrandie par les usurpations et les mariages. Vienne suivit les destins de la maison d'Habsbourg, devint puissante comme elle, et prit rang parmi les grandes cités de l'Allemagne, à mesure que ces princes fixaient sur leur tête les couronnes électives de la Bohême, de la Hongrie, du Saint-Empire. En 1629, Soliman l'assiégea. Charles-Quint accourut et sauva sa capitale. Depuis lors, ses vieilles murailles firent place à des fortifications modernes. Mais dans une longue sécurité, la contrescarpe, les fossés, les bastions, les chemins couverts avaient eu beaucoup à souffrir de la négligence et du temps. On disait en Europe que c'était une ville de cour, non pas une ville de guerre.

Le duc de Lorraine sut en peu de jours tout réparer, fortifier la contrescarpe d'épaisses palissades, mettre la place dans un état respectable de défense, en même temps que la protéger contre les coups de main, et relever les courages

par les combats brillans de sa petite armée. De vastes faubourgs régnaient sur les glacis. La plupart étaient plus opulens que la ville; les grands y avaient des jardins et des maisons. Celui de Léopoldstat occupait l'une des îles du Danube qui s'étend, durant l'espace d'une lieue et demie, le long de Vienne. Là résidaient les juifs opulens; là brillaient une foule de palais; là le Prater, promenade magnifique, servait de rendez-vous à la ville et à la cour. C'étaient ces faubourgs, surtout ceux du continent, dont le roi de Pologne avait inutilement demandé la destruction. Maintenant, on y pensa. Les bourgeois travaillèrent de leurs propres mains à démolir ou incendier leurs demeures. Mais l'incendie n'alla point aussi vite que les Ottomans; et dans les décombres des palais, dans les bois des jardins, entre autres ceux de Rothenoff et de Spina, ils trouvèrent des points d'appui pour dresser leurs batteries et ouvrir la tranchée à deux cents pas de la place.

1683. juillet. 14.

Depuis quatre jours, les habitans consternés regardaient du haut de leurs murailles se pro-

1683. juillet. 14. longer en croissant, d'une rive du Danube à l'autre, au bruit extraordinaire des clochettes, des trombones, des cymbales, toute la multitude des bandes ennemies. Ils voyaient aussitôt les postes fixés, les diverses troupes, les diverses nations établies, les tentes dressées. Ce fut une seconde ville qui s'éleva en amphithéâtre devant eux, depuis les cendres de leurs faubourgs et les sépultures de leurs pères jusque sur les montagnes de l'horizon, plus populeuse, plus belle, plus commerçante que leur propre ville, pleine de caravanes de marchands venus de tous les coins de la terre, éclatante de tout le luxe de l'Asie, et destinée à les engloutir. Le jour, ils contemplaient ces dômes, ces banderolles, ces queues de cheval sans nombre, ces troupes de chameaux et d'éléphans qui montraient l'Afrique et l'Asie conjurées, ces armées de bétail qui allaient en troupes immenses se désaltérer au Danube et promettaient une longue subsistance à l'infidèle, cette tente enfin des exécutions qui, suivant l'usage, dominait le camp tout entier, comme si la mort avait dû planer sur toute cette vaste

scène. Le soir était-il venu, près de chaque drapeau, ainsi qu'aux mains de chaque sentinelle, brillait un fanal; ces feux rougissaient le ciel; aux bruissemens de l'artillerie, qui n'avaient point de relâche, se mêlaient les cris horribles des musseims appelant à la prière les soldats du Coran. Tout était menaçant pour les assiégés, la nuit comme le jour, le ciel comme la terre.

1683. juillet. 14.

Du reste, ce n'étaient pas ces campemens méthodiques des grands hommes de guerre de la Turquie; il y avait plus de richesse que d'art et de police. Trop confiant dans ses forces pour songer à la prudence, Kara-Mustapha ne s'inquiétait que d'épouvanter les chrétiens par le nombre, et de les éblouir par le faste. Assises à l'est de la ville, sur les hauteurs, avec le parc du palais impérial de la Favorite pour jardin, ses tentes, vaste citadelle d'or et de soie, qui dominait le Danube, Vienne, le camp et la plaine, l'emportaient en étendue sur Bude ou Presbourg. Il traînait après lui son sérail tout entier, toute sa maison, cent cinquante valets de chambre, jusques à sa ménagerie. Ses meubles étaient de ca-

1683. juillet. 14. chemire, de brocard et de velours. Ses armures, ses vêtemens, toute sa personne, disparaissaient sous les pierreries et l'or. Cet homme surpassait tout ce que l'histoire raconte des Xerxès et des Darius pour la puissance autant que pour la splendeur. On ne peut douter qu'en mettant de côté les eunuques, les esclaves, les musiciens, les ouvriers, les marchands, les femmes, il n'eût quelque trois cent mille combattans de toutes les nations. Le terrible Selim Gieray, le plus renommé des kans tartares depuis long-temps, les sultans ses fils, Michel Apaffi, le prince Ducas de Moldavie, l'hospodar de Walaquie Sirvan Cantacuzène, Émeric Tékéli, formaient à ce lieutenant du lieutenant du Prophète un cortège de souverains tributaires. Et, ce qui ne s'était pas vu encore, plus de trois cents bouches à feu étaient charriées dans l'attirail immense de ses instrumens de destruction, de victoire ou de plaisir.

Vienne n'avait que peu de troupes pour sa défense; le duc de Lorraine, dont l'infanterie arrivait par la rive gauche en même temps que les Turcs par la rive droite, l'y jeta tout entière, et

la garnison se trouva ainsi composée de quatorze mille combattans, auxquels se joignirent en compagnies régulières quatre ou cinq mille hommes de la bourgeoisie, des corps de métiers, et de l'université. Le comte de Stahremberg, qui avait été gouverneur de Léopold, commandait alors dans Vienne. Général d'artillerie habile et intrépide, il avait mérité à Senef l'estime du grand Condé. Sous lui présidait au conseil le comte de Caplier, commissaire-général des vivres, qu'à l'exemple de Léopold l'histoire a trop oublié dans ses récompenses, et qui, à plusieurs reprises suppléant de Stahremberg blessé ou malade, et toujours son auxiliaire dévoué, contribua, autant que Stahremberg lui-même, au salut de la capitale. Autour d'eux se pressait une foule de noblesse de toutes les nations : un Sérini, resté fidèle à l'Empereur; un prince de Wirtemberg; un comte de Souches, fils du célèbre général Radwight; le marquis Obizzi; les comtes de Traufmansdorf, de Salbourg, de Kilmansec; Sigismond de Zetern, d'une maison illustre de Silésie; le baron Walter, du Wurtemberg; le Vé-

1683. juillet. 14.

1683. juillet. 14. nitien Colalte, comte de Saint-Michel; un comte de Cinq Églises; un Forbin Janson; le vieux Vignancour, ambassadeur de France sous Mazarin près l'empereur Ferdinand III, dont maintenant il défendait le fils. Le prince Ferdinand de Schwartzemberg donna cinq cent mille florins et trois mille muids de vin pour le siège. On vit le comte de Colonitz, évêque de Neustadt, s'enfermer dans la ville, et trouver trois cent mille thalers dont Stahremberg avait besoin, en vendant son argenterie pour compléter ce secours. Oublierons-nous un prince de la vaillante maison française de Croy, le duc Charles-Eugène, qui, se jetant presque seul dans une barque, descendit pendant vingt-cinq lieues le cours du Danube sous les feux croisés des barbares pour aller se faire ouvrir les portes de Raab, qu'il avait promis de défendre? C'est la gloire de l'humanité que le dévouement et le courage s'égalent toujours aux périls.

Charles de Lorraine, dont jamais le génie n'avait été plus ferme et plus sage que dans ces extrémités, se retira derrière le fleuve pour en

fermer tous les passages avec quelques milliers 1683. juillet.
de chevaux qui lui restaient, et circonscrire la 14.
guerre sur l'autre rive. Il espérait même se maintenir dans le Léopoldstadt et les îles. Les assiégés auraient conservé ainsi l'usage du Danube et la liberté des communications avec les Impériaux. Mais Kara-Mustapha ne semblait connaître ni les difficultés ni les retards. Le jour de son arrivée, il avait choisi le point d'attaque, désigné à ses mineurs et à son artillerie le côté le plus faible de la place, celui auquel le palais impérial s'appuie, et conduit à portée de mousquet un
double boyau. Le lendemain, il enleva Léopold- 15.
stadt au galop de ses escadrons, lancés à travers le bras du Danube qui en baigne les bords; Charles assailli ne parvint qu'avec peine à couper le pont du grand bras du fleuve, et à sauver ses troupes. Vienne se trouva investie de toutes parts. Une nouvelle attaque fut aussitôt pratiquée de ce côté sous les eaux, une batterie aussitôt dressée. En même temps, le bombardement
commença sur toute la ligne. Le lendemain, un 16.
monastère, le théâtre, la riche église des Écos-

1683. juillet. 16. sais et l'arsenal furent mis en cendre; le palais de l'Empereur, ruiné; les tranchées, conduites à trente pas de la contrescarpe; des batteries nouvelles, établies; le comte de Stahremberg, blessé. Le superbe visir somma Vienne de capituler.

A la nouvelle du siège et de ses débuts, il y eut terreur panique en Europe. La cour impériale avait rempli l'Allemagne de son épouvante. La diète de Ratisbonne, que Léopold implorait, ne parlait que de subir la loi de la France pour avoir ses secours. L'Italie se sentait, comme l'Empire, réservée à passer par le fer et le feu. L'effroi régnait au Vatican. Le capitole chrétien attendait ses barbares.

Prêt à envahir l'Allemagne de concert avec Frédéric-Guillaume, Louis XIV s'arrêta. L'armée ottomane passait, dans toutes les feuilles du temps, pour monter à vingt mille chameaux, sept cent mille hommes, et cent mille chevaux. On parlait d'un corps de réserve de trois mille officiers d'artillerie, de deux mille chameaux occupés à charrier encore six cents bouches à feu, d'une levée en masse de tous les habitans

validides de la Grèce. Que Vienne tombât comme autrefois Byzance, c'en était assez pour que Louis eût à porter sur le Rhin tout le poids de la puissance musulmane ; il entendait l'Europe lui reprochant ses dangers, et la religion peut-être lui reprochant ses malheurs. Le souvenir de sa gloire de Candie et de Saint-Godard, alors que les Français secouraient Venise ou sauvaient l'Empire, embarrassait sa politique. Innocent XI augmenta sa gêne en appelant solennellement à la défense de l'Église son fils aîné. D'ailleurs, sa grande ambition était de procurer l'élévation du dauphin de France au titre de roi des Romains. Il espéra l'obtenir d'une démarche magnanime, et Verjus, son plénipotentiaire à Ratisbonne, déclara qu'il s'abstiendrait d'hostilités contre la maison d'Autriche durant toute cette guerre, moyennant la reconnaissance de ses prétentions dans le délai d'un mois. On a même répété qu'il offrit quatre-vingt mille hommes à Léopold ; mais on ne trouve dans les documens sérieux du temps nulle trace de cette proposition peu vraisemblable. Ce qu'il y a de certain, c'est que

1683. juillet.

1683. juillet. Léopold, bien que sa pusillanimité ait quelque peu égayé l'histoire sous la plume de Voltaire, fit voir dans ces extrémités une obstination courageuse. Nullement guerrier, il avait fui devant les Turcs; il ne plia point devant Louis XIV. Toutes les sollicitations du collège des princes et de celui des électeurs y échouèrent. Soit qu'il haït la France encore plus qu'il n'aimait sa monarchie, soit qu'il crût suffisant de gagner du temps de ce côté pour voir ce que de l'autre déciderait la fortune, il se contenta de discuter les propositions de Verjus sans les accepter. Et tandis qu'il se disait appliqué à balancer les avantages du traité qui lui était offert, Louis
20. revint à Paris, balançant de son côté les conseils contraires de son ambition, tourmenté des scrupules de sa grandeur d'ame et des remords de sa foi, partagé entre la tentation d'exterminer la maison d'Autriche, et la gloire de la sauver.

La reine, qui l'avait accompagné dans son voyage, ne rentra dans Versailles que pour mou-
30. rir, frappée d'une de ces morts soudaines si communes en ce temps dans la maison royale.

L'infortunée Marie-Thérèse, après avoir passé sa vie sur le trône le plus brillant de l'univers, dit qu'elle n'y avait compté d'heureux qu'un seul jour. Louis versa des pleurs sincères sur cette mort, premier chagrin, dit-il, que la reine lui eût donné. Madame raconte que le jour des complimens de condoléance, l'évêque de Gap entra en pas de bourrée, faisant semblant de pleurer des yeux et riant de la bouche, ce qui lui donna une figure «si grotesque, dit-elle, que les princes, « les princesses, le roi lui-même et toute la « cour, rirent jusqu'aux larmes (1). » On comprend que la douleur n'endormit pas les ressentimens de Louis XIV; il ne notifia point son veuvage au roi de Pologne. La politique adoptée par les conseils de Warsovie l'exaspérait au point de lui faire transgresser les lois mêmes de l'étiquette.

1683. juillet.

Ce deuil, qui jeta sur les magnificences de la cour de France ses crêpes funèbres, acheva de

(1) Fragmens de lettres originales de Madame (Charlotte-Elisabeth de Bavière), seconde femme de Monsieur, duc d'Orléans, frère de Louis XIV.

1683. juillet. voiler Louis inactif aux yeux du monde. Accoutumées à révérer autrefois en lui le défenseur des faibles, le champion de la chrétienté, par-dessus tout le chef et le créateur de cet empire des arts qui avait pour siége Versailles et pour tributaire l'univers entier, les nations s'étonnaient, dans cette lutte de l'Europe policée contre les barbares, de ne pas espérer en lui.

C'était vers le Nord que se tournaient tous les regards. Innocent XI adressait au roi de Pologne messages sur messages. L'Empereur, le duc de Lorraine, tous les princes allemands lui envoyaient de jour en jour des courriers, lui demandant de faire une fois pour l'Europe ce qu'il faisait depuis trente ans pour sa patrie, de la sauver du joug de l'infidèle. Au premier bruit
18. des dangers de Vienne il était accouru de Villanow, où les couches de sa femme l'avaient re-
24. tenu, à Czentochowa, où l'appelait un pieux pè-
29. lerinage, et de là à Cracovie, rendez-vous de son armée. La noblesse s'était précipitée en foule sous les drapeaux, fière de signaler son courage dans cette grande et sainte entreprise. Il avait

fallu créer quatre mille hussards de plus, organiser des corps nouveaux, les discipliner, les armer. Jean fut à peu près réduit, pour ces dépenses, aux subsides du Saint-Siége. Ses propres revenus fournirent au reste. La Lithuanie, par sa lenteur à s'armer, lui allégea le fardeau. Il advenait que la mort de Paz avait été pernicieuse à Jean comme sa vie. Sapiéha était étroitement lié aux intérêts de la France; et sans doute Michel Paz, par dévouement pour l'Autriche, aurait dans cette occurrence vivement secondé le roi. 1683. juillet. 31.

A mesure que de faibles détachemens se formaient, Jean les mettait en marche en leur donnant pour rendez-vous ces simples mots : *Sous les contrescarpes de Vienne.* Mais l'Empereur, le pape, le grand-visir, Louis XIV, restaient toujours convaincus qu'il flattait l'Allemagne d'un faux espoir en promettant sa présence. Il était à lui seul un secours si grand qu'on n'osait pas y compter.

Cette opinion, que le marquis de Vitry et la cour de France avaient si bien accréditée, servit étrangement les intérêts de l'Empire. Louis, s'y

1683. juillet. confiant, demeura immobile. L'événement a montré qu'il n'aurait pas suspendu ses foudres s'il avait cru à cette rivalité de gloire, à ce salut de la maison d'Autriche et de la chrétienté par un autre que lui. De son côté, Kara-Mustapha laissa endormir cette fougue terrible qui avait tant surpris et contristé le monde. Il ne voyait pas d'apparence que Vienne fût sérieusement secourue; et comme l'attaque avait été trop brusque pour que la cour, le clergé, la noblesse, la bourgeoisie opulente, pussent emporter leurs richesses, il craignit que la furie d'un assaut ne livrât au pillage et ne dérobât à sa cupidité une si belle proie. Il se mit à la soigner, à s'inquiéter du salut de Vienne avec tendresse; et tandis que la mine jouait déjà sous les remparts, qu'il aurait pu s'en saisir à un prix qui ne le touchait pas, celui d'un peu de sang, il ne s'occupa que de la réduire par degrés, voulant qu'une capitulation lui livrât intact le butin qu'il dévorait en espoir.

D'ailleurs, Kara-Mustapha avait trouvé une autre Capoue dans les jouissances de cette do-

mination sans contrôle et de ce repos brillant. Il passait sa vie captif dans les délices abominables de son sérail. De temps à autre seulement, il sortait, dans une litière armée d'un grillage de fer à l'épreuve du mousquet, pour visiter les travaux. On conçoit que le siège traînât en longueur; mais ce fut sans donner de relâche aux assiégés. L'artillerie continuait de battre leurs murailles, et la sape de les menacer. Les janissaires, établis dans leurs tranchées, s'y défendaient contre toutes les sorties, derrière leurs parapets, leurs gabions, leurs redoutes; et dans ces ouvrages se déployait le luxe de lignes parallèles, de boyaux de communication, de places d'armes où les Turcs excellaient alors. Il fallait que Vienne eût dans chaque maison un homme en sentinelle nuit et jour, pour se préserver de surprises souterraines. La mine avait déjà joué sous un angle saillant de la contrescarpe. Deux bastions étaient entamés. Une fois, le bombardement avait mis tout un quartier en feu. Les deux armées se touchaient dans leurs travaux contraires, si bien que parfois on combattait avec la pioche, et que

1683. juillet.

1683. juillet. le général Stahremberg, à peine remis de sa première blessure, fut abattu d'un coup de pierre lancée à la main. En jetant sur les tentes musulmanes des crocs destinés à les renverser, les chrétiens ramenaient souvent les têtes des janissaires endormis.

De son côté, Émeric Tékéli remontait la rive droite du Danube, n'ayant qu'à recueillir les hommages et les sermens de ces comtés jusque-là soumis à Léopold. Presbourg même avait ouvert ses portes. Une marche habile et hardie du duc de Lorraine, que le chevalier Lubomirski seconda avec son audace accoutumée, ressaisit cette ville, devenue la capitale de la Hongrie depuis que Bude avait passé sous les lois de l'infidèle. Mais le duc Charles et Lubomirski victorieux furent contraints de se replier sur la Moravie, heureux que le respect de Tékéli pour le roi de Pologne en défendît l'accès contre ses armes.

Les alarmes de l'Europe croissaient de moment en moment. On sut que la brèche était praticable. Léopold multiplia ses appels aux

princes de l'Empire. Waldeck assemblait les troupes des cercles; l'électeur de Bavière se mettait en marche; l'électeur de Saxe s'apprêtait à le suivre; Frédéric-Guillaume promettait son contingent dès que seraient terminées les négociations de la diète avec Louis XIV. La Savoie annonçait des soldats et donnait de l'or. Le roi d'Espagne vendait un de ses domaines pour en offrir l'argent au chef de sa maison. A son exemple, l'inquisition, les communautés, les conseils, toutes les corporations, s'engageaient pour des sommes énormes. En Portugal, le zèle pieux de don Pedro, régent pour son malheureux frère don Alphonse VI, auquel il avait enlevé sa femme, sa couronne et la liberté, joignit à des dons et des levées considérables un magnifique auto-da-fé d'une quarantaine de judaïsans. En Italie, les listes de contributions volontaires couraient de ville en ville, aussi bien que les pèlerinages et les processions. Rome brilla entre toutes les autres villes par ses largesses. Les membres du sacré collège vendirent leur vaisselle. Le cardinal Barberini donna seul vingt mille florins de

1683. août.

1683. août. ses deniers. C'était la première fois dans le monde qu'on faisait la guerre par souscription. Innocent XI ne se lassait pas d'offrir à Dieu des prières, aux guerriers des indulgences, aux souverains des subsides. Il alla jusqu'à permettre l'aliénation des biens ecclésiastiques dans l'Italie et dans l'Empire. Rien ne lui paraissait trop onéreux pour se racheter des barbares, et les Romains de ce temps mettaient de l'or dans la balance plus facilement que du fer.

La cause de la croix éveilla l'ardeur guerrière de la noblesse dans toute l'Europe. Les volontaires se pressèrent sous les drapeaux du duc de Lorraine. Enchaînée par son roi, la noblesse française rongeait son frein à l'aspect de cette grande lutte. Les princes partageaient son impatience guerrière. Conti s'évada pour voler sur le Danube. Le roi fit courir après lui : ses ordres, ses menaces l'arrêtèrent. Le prince de Carignan-Soissons, qui l'accompagnait, poursuivit seul sa route, précédé de son frère, *le petit Abbé de Savoie*, qu'une vocation indomptable appelait à ceindre enfin cette épée qui a fait si grand le

nom du prince Eugène (1). En apprenant son départ, « tant mieux, dit Louvois; il ne retour- « nera plus dans ce pays-ci. » Il ne retourna point en France, en effet, si ce n'est les armes à la main, et conduit par la victoire. Par une étrange fatalité, deux princes nés sous le ciel de France, Charles et Eugène, furent donnés par Louis XIV à l'Empire, pour en commander l'un après l'autre les armées, et en sauver la fortune. 1683. août.

En ce moment, Charles comptait autour de soi beaucoup de noms illustres et de brillans courages, mais peu de soldats. Il voyait trop bien qu'alors même que les contingens de l'Empire seraient tous réunis à son armée, il se trouverait encore loin de pouvoir reprendre l'offensive, et tenter la délivrance de Vienne, fût-il temps encore. Modeste autant que magnanime, ce prince, l'amant, le mari d'Éléonore, et

(1) Le prince Eugène, dans ses Mémoires, s'exprime ainsi : « Le « roi très-chrétien, avant d'être dévot, secourait les chrétiens contre « les infidèles; devenu pourtant un grand homme de bien, il les agaçait « contre l'Empereur, et soutenait les rebelles de Hongrie. Sans lui ils « ne seraient jamais venus les uns et les autres aux portes de Vienne. »

1683. août. le rival malheureux de Jean Sobieski, écrivait
sans cesse à Jean d'arriver, d'arriver sans son
armée, disant qu'il en valait une à lui seul,
qu'il n'y avait que lui au monde qui pût balan-
cer l'avantage du nombre, indiquer la route de
la victoire, et sauver l'Empire

5. Des députés de la Silésie, de la Moravie, de
l'Autriche, se pressèrent aussi à Cracovie pour
implorer le roi de Pologne qui souffrait plus
que ses alliés de la longueur de ces apprêts. Il
9. vit une fois le ministre de l'Empereur et le nonce
du Saint-Siège tomber à ses pieds, et lui em-
brasser les genoux comme des supplians. Léo-
pold finit par lui offrir la cession à toujours du
royaume de Hongrie, pourvu qu'il se chargeât
de le reconquérir sur l'Ottoman, et de conser-
ver, s'il se pouvait encore, aux princes de la
race d'Habsbourg leur vieille capitale. Jean ré-
pondit qu'il ne voulait d'autre prix personnel
que la gloire de bien mériter de Dieu et des
15. hommes. Puis, le gros de son armée étant réuni
enfin, le dimanche de l'Assomption, jour qu'il
choisit comme consacré à la vierge divine sous

la protection de laquelle il avait placé ses armes, 1683. août.
après avoir le matin fait à pied ses stations dans 15.
toutes les églises de Cracovie, il déploya la lance royale, et s'achemina du côté de l'Allemagne sans attendre les troupes de Lithuanie. Bientôt parut le général Caraffa qui venait s'assurer 18.
s'il était vrai que Jean marchât à la tête de son armée. Le marquis d'Arquien, qui le vit le premier, lui annonça que le roi était proche. « On le dit, » répondit tristement l'Autrichien qui n'osait encore croire à cette fortune. Enfin Jean parut : il apprit de cet homme de guerre expérimenté les dispositions des troupes ottomanes sous Vienne, l'étendue de leurs lignes, les ressources de la capitale assiégée. Il fixa aussitôt son point d'attaque, et, plein d'une de ces inspirations du génie qui ne le trompèrent jamais, il déclara que Vienne était sauvée.

Le prince Jacques-Louis, filleul de Louis XIV, marchait aux côtés de son père. A peine âgé de seize ans, il allait mériter l'illustre alliance dont Léopold avait flatté son orgueil. Les deux hetmans de la couronne, Jablonowski et Sieniawski,

1683. août. commandaient sous le roi. La reine et sa cour accompagnèrent cette armée, dépositaire de tant d'espérances et de gloire, jusqu'à la frontière des deux empires. Là, les deux époux se
22. séparèrent : c'était à Tarnowitz, première ville de Silésie. On a raconté que, comme le roi demandait à Marie Casimire éplorée la cause de ses larmes, elle répondit qu'elle pleurait sur le second de ses fils qui ne pouvait pas suivre son frère aîné. Ou ce propos n'a point été tenu, ou il renfermait, comme nous le verrons plus tard, un sens que le public ne sut pas démêler. Le roi et la reine n'avaient point la conversation héroïque. Une correspondance, récemment publiée (1), celle où Jean raconta à Marie Casimire toute la suite de la campagne qui s'ouvrait, fait voir qu'ils s'exprimaient en simple langage. Le
23. roi écrivait le lendemain de cette séparation :

(1) *Lettres du roi de Pologne Jean Sobieski à la reine Marie-Casimire, pendant la campagne de Vienne, traduites par M. le comte Plater, et publiées par M. de Salvandy*, 1 vol. in-8°, chez Michaud, libraire-éditeur, et chez Sautelet.

Nous ne pouvons trop inviter nos lecteurs à lire cet intéressant recueil.

« Seule joie de mon ame, charmante et bien- 1683. août.
« aimée Mariette !

« J'ai passé ici une très-mauvaise nuit. Un de « mes bras s'est engourdi ; j'en ai ressenti dans « l'épine du dos une vive souffrance, il s'ensui- « vra une crise de rhumatisme.

« Dupont m'a fait plus de mal encore ; il est « revenu de chez vous à neuf heures du soir, « et m'a dit que l'extrême agitation que vous « éprouviez pourrait vous rendre malade. Je « vous demande en grace, ma chère ame, de « vous calmer, et de vous soumettre à la vo- « lonté de Dieu. Il daignera m'accorder ses « anges conducteurs, et me permettre de reve- « nir sain et sauf parmi les miens. »

La princesse à qui s'adressait ce tendre langage avait cinquante ans; le roi en comptait cinquante-quatre. Avec une ame qui restait comme son génie, toujours pleine de feu, son corps était déjà appesanti par les travaux. Il lui fallait un aide pour monter à cheval ; c'é-

1683. août. 26. taient ces infirmités prématurées qui avaient servi à propager en Europe le bruit universel qu'il ne commanderait pas en personne son armée. Quand on sut qu'il approchait, tout s'émut. Les populations se précipitèrent de toutes parts sur son passage. Les Jésuites d'Olmutz avaient écrit sur l'arc de triomphe de cette capitale : *Salvatorem expectamus*. Ce furent dans l'Allemagne entière des joies inouïes ; jamais encore les pas d'un homme n'avaient si profondément retenti dans le cœur des peuples.

Au bruit de sa marche, la chrétienté reprit espoir. Les électeurs se hâtèrent d'accourir, et Louis XIV lança ses armées sur les Pays-Bas autrichiens sans déclaration de guerre, ayant encore à Madrid son ambassadeur, à Paris l'ambassadeur du roi d'Espagne. Bruxelles étonné
31. vit tout à coup d'Humières à ses portes. Ce fut le cinquantième jour du siége de Vienne que ces hostilités s'ouvrirent ; un cri d'indignation s'éleva d'un bout de l'Europe à l'autre.

Dans ces grands mouvemens, Kara-Mustapha seul ne s'ébranla point. L'insensé continuait de

ne pas croire à l'arrivée de Sobieski, comme un mois auparavant Léopold ne croyait point à la sienne. Il avait consumé le mois d'août tout entier à poursuivre mollement le blocus et le bombardement de Vienne, élargissant la brèche, donnant çà et là des assauts partiels à peu près stériles, lançant sur la rive gauche du Danube contre le duc de Lorraine de trop faibles partis, que les Polonais du chevalier Lubomirski suffisaient à écraser, sans qu'il s'aperçût que Tékéli, fidèle à son traité avec le roi de Pologne, ne les appuyait pas. Dans l'ivresse de sa puissance et de ses débauches, il dormait, suspendu sur un abîme, entre la gloire de la plus éclatante des conquêtes, de la plus haute des fortunes, et le fatal cordon des esclaves. 1683. août.

Un jour de réveil, un assaut, pouvaient encore tout réparer. Cet effort ne semblait même plus nécessaire. Vienne était aux abois : la garnison était épuisée, les habitans abattus ; une épidémie, le bombardement, les combats souterrains, les assauts, avaient porté partout la désolation et la mort. En vain l'évêque de Neustadt,

1683. septembre. le Belzunce de ces affreuses scènes, court-il de maison en maison pour ranimer les courages. Le vertueux Colonitz avait combattu en soldat dans Candie. Maintenant il défend Vienne par ses exemples, par sa charité, par sa parole: sera-t-il plus heureux? Sa voix n'est plus entendue. L'heureux présage de huit cigognes qui, des hau-
1. teurs du Calemberg, vont s'abattre sur la ville, n'a relevé que pour quelques jours les esprits renversés. Près de deux mois de captivité, l'épuisement des munitions, les progrès des mines ennemies, des espérances de secours toujours trompées, ont livré les ames à un morne désespoir. Un émissaire du comte de Stahremberg, qui pénètre jusqu'au duc Charles, lui apprend que les assiégés ne peuvent plus tenir (1).

(1) « Monseigneur, il est temps de nous secourir parce que nous perdons beaucoup de monde, plus encore par la dyssenterie que par le feu de l'ennemi. Nous n'avons plus de grenades, qui étaient notre meilleur appui. Notre canon a été ruiné en partie par l'ennemi, et s'est crevé en partie. Nos mineurs viennent de m'avertir que sur le bastion du château ils voient travailler l'ennemi sous eux, de sorte qu'ils doivent avoir passé le fossé. Il n'y a plus de temps à perdre. »

(Lettre du comte Stahremberg. Den hollandschen mercurien by Casteleyn 1683.)

L'Empereur et l'Europe ne doutèrent pas que désormais les secours n'arrivassent trop tard. Innocent XI se hâta d'ordonner l'exposition du saint-sacrement dans toutes les églises de l'univers. 1683. septembre.

Avec les premiers jours de septembre, le péril s'accrut; les assiégés virent les Turcs presser les travaux, le bombardement prendre une activité nouvelle, une demi-lune, qui couvrait le corps de la place, tomber enfin, la muraille même s'écrouler à son tour. Des retranchemens, élevés à la hâte à l'entrée des rues, étaient la dernière tentative du courage de Stahremberg, la dernière ressource de son désespoir.

Il bornait à trois jours la puissance de ses efforts, et, chaque nuit, des fusées de détresse, tirées du haut des clochers, portaient au loin l'annonce de ses extrémités. Un soir, la sentinelle qui veillait au haut de la tour de Saint-Étienne aperçut sur les sommets du Calemberg une flamme éclatante. Plus tard, une armée s'y fit voir, s'apprêtant à descendre les montagnes. A l'éclat des lances et de leurs banderoles brillantes se distinguaient, avec des lunettes d'approche,

1683 septembre. les hussards de Pologne, si redoutables à l'Osmanli. On vit les Turcs se diviser en deux et même trois armées, l'une qui courait à ces assaillans, l'autre qui se préparait à livrer l'assaut, à en finir avec ce siège éternel; la troisième était de fuyards occupés à se sauver en Hongrie avec leur butin. A l'aspect du conflit terrible qui allait tout décider, Colonitz entraîna les femmes et les enfans dans les temples; Stahremberg, les hommes sur la brèche et sur les remparts.

Il y avait déjà plusieurs jours que Jean s'était séparé de son armée avec quelques milliers de chevaux, pour pouvoir plus tôt, écrivait-il à la reine, entendre le canon de Vienne et boire l'eau du Danube. Le duc de Lorraine courut au-devant de lui jusqu'à Heilbrunn, impatient, comme il le disait, d'apprendre le métier de la guerre sous un si grand maître, et de complimenter les Polonais sur le discernement qu'ils avaient fait voir dans l'élection d'un roi. Les deux illustres capitaines arrêtèrent le plan d'opérations qui devait sauver l'Allemagne, et bientôt Jean campa sur le Danube avec toutes ses

dimanche. 5.

troupes qui venaient de le rejoindre, et toutes celles de l'Empire. Ce fut en pleurant de joie que les Impériaux, soldats, souverains, gentilshommes, accueillirent ce chef victorieux que leur envoyait la fortune. Avant son arrivée, la discorde régnait entre tous les princes: elle tomba devant lui. Tous vouèrent au héros une obéissance qu'il n'avait jamais rencontrée parmi ses sujets, et les opérations qu'il résolut s'exécutèrent sans obstacle.

1683. septembre. dimanche. 5.

Lorraine avait jeté dans la ville de Tuln, à six lieues au-dessus de Vienne, un triple pont appuyé sur deux îles, que Kara-Mustapha laissa construire sans donner signe de vie. Les électeurs hésitaient à s'aventurer au-delà du fleuve. Un temps effroyable, de longues pluies, des chemins impraticables, augmentaient leurs alarmes. Mais Jean ne connaissait ni hésitations ni retards; l'état de Vienne n'en souffrait pas. Un message de Stahremberg qui arriva ne portait que ces mots: « Point de temps à perdre. » « Point de revers à redouter, s'écria Jean; vous « voyez bien que le général qui, à la tête de

1683. septembre. lundi. 6. « trois cent mille hommes, a laissé construire « ce pont à sa barbe, ne peut manquer d'être « battu. » Le lendemain, les libérateurs de la chrétienté passèrent. Les Polonais marchèrent les premiers, étonnant leurs simples alliés par la magnificence des armes, le luxe des costumes, la beauté des chevaux. L'infanterie était moins brillante : un régiment surtout affligeait par son délabrement l'amour-propre du roi. « Regardez « bien ces braves, dit-il aux Impériaux ; c'est une « troupe invincible qui a fait serment de n'être « jamais vêtue que des dépouilles de l'ennemi. » Si ces paroles ne les habillaient pas, dit l'abbé Coyer, elles les cuirassaient (1).

Le même soir, il planta sa lance sur la terre d'Autriche qu'il venait sauver. Un soleil magnifique avait éclairé cette mémorable journée, et les chemins séchèrent. Ce jour ne devait pas être propice à Louis XIV ; ce fut le dernier de la vie de Colbert. Avec ce grand ministre descendait dans la tombe la moitié du génie et de la fortune de son roi.

(1) Histoire de Sobieski.

Le jour suivant, l'électeur de Saxe, George III, homme de guerre renommé, le prince de Waldeck, qui commandait les troupes des Cercles, puis enfin Charles, franchirent le fleuve. En même temps arriva par la rive droite l'électeur de Bavière Maximilien-Emmanuel, si célèbre plus tard par son courage et ses malheurs, âgé alors de vingt-quatre ans, hardi cavalier, nageur intrépide, habile à tout, et impatient de faire ses premières armes. Il marchait à la tête de son contingent, que le grand-visir n'avait pas eu seulement la pensée d'arrêter dans sa course, et de détruire quand il était temps encore. L'armée chrétienne se trouva ainsi tout entière sur le même rivage que ces bandes innombrables, objet de tant d'effroi. Sa force montait à soixante-dix mille combattans, dont un peu plus de vingt mille Impériaux, dix mille Saxons, douze mille Bavarois, le contingent des Cercles, qui était de neuf mille hommes, la foule des volontaires, qui risquait de devenir un embarras et un danger plutôt qu'un secours, et environ dix-huit mille Polonais. On comptait en tout trente-deux mille fantassins; la

1683. septembre. 7. mercredi. 8.

1683. septembre.

cavalerie était généralement très-belle. Jean ne s'était jamais vu à la tête d'une si puissante armée; et, oubliant le nombre des ennemis, ne songeant qu'à leurs fautes, plein de foi en Dieu, confiant en sa fortune, il ne doutait pas de vaincre.

Sa plus grande inquiétude était l'absence des Kosaques que Mynzinski lui avait promis d'amener. C'étaient des éclaireurs excellens. Les Tartares trouvaient en eux de redoutables adversaires. Ils avaient une vieille habitude de faire la guerre au Turc. Nulle troupe n'était aussi habile à enlever des prisonniers pour s'instruire des mouvemens de l'ennemi, et avoir des guides. C'était ce qu'on appelait prendre langue. On leur donnait jusqu'à dix écus par homme qu'ils ramenaient ainsi. Ils jetaient leurs captifs dans la tente du roi, allaient toucher leur salaire, et revenaient disant : « Jean, j'ai touché mon ar« gent; Dieu te le rende. » Privé de ce secours, le roi se voyait contraint de moins ménager ses hussards, au milieu des défilés dangereux où on allait s'engager. Son chagrin était grand : les étrangers, qui ne comprenaient pas son estime pour cette

milice indisciplinée, l'entendaient avec surprise s'écrier sans cesse : « O Mynzinski, Mynzinski ! » 1683. septembre.

Une chaîne escarpée, pleine de gorges étroites, de profonds précipices, de bois, de rochers, celle du Calemberg, le mont Ætius des anciens, séparait comme un vaste rideau les deux armées, les deux causes, l'Europe et l'Asie. Sur ses flancs, se déployait l'épaisse et profonde forêt de Vienne. Il fallait escalader ces difficiles barrières avant d'arriver aux ennemis; car la montagne s'avance à pic au milieu du Danube, et Kara-Mustapha, qui, avec quelques bataillons, l'aurait rendue inaccessible, n'y avait pas même songé. A peine quelques Tartares erraient dans ces montagnes pour faire du butin. Un Murza, qui rencontra les avant-postes, vint librement demander ce que voulait dire tout cet appareil, et comme on lui répondit que c'était le roi de Pologne, il se prit à sourire, en disant: « Le roi de « Pologne ! Nous savons bien qu'en effet il a « envoyé Lubomirski avec quelques escadrons ! »

Rien ne pouvait s'égaler à la confiance des Osmanlis, si ce n'est l'inquiétude des Impériaux.

1683. septembre. jeudi. 9. Telle était la terreur imprimée par l'immense armement de la Porte, qu'au premier cri d'Allah! le désordre et la fuite se mettaient dans les rangs. Il fallut que les Polonais tinssent toujours la droite dans cette marche laborieuse qui dura trois jours. Plusieurs milliers de paysans étaient occupés à pratiquer des chemins au milieu de la forêt, sur les croupes de ces monts sauvages. Les troupes de pied portaient à bras l'artillerie; force fut d'abandonner toutes les pièces de gros calibre. Chefs et soldats n'avaient de vivres que ce que chacun portait avec soi; des feuilles de chêne étaient toute la nourriture des chevaux. Tel nous avons vu le passage du Saint-Bernard. Quelques éclaireurs atteignirent les sommets long-temps avant l'armée; ils découvrirent le camp turc, furent saisis d'épouvante, et vinrent, par leurs récits, répandre dans les rangs une terreur panique. Le roi eut besoin, pour rassurer ses troupes, de la sécurité de sa contenance, de la gaieté de ses discours, du souvenir de toutes les multitudes d'infidèles qu'il avait dispersées dans sa vie. Les janissaires de sa garde, dont il

marchait environné, étaient des témoignages vivans de ses victoires; et vainement s'étonnait-on qu'il osât s'avancer contre le croissant sans leur escorte : il allait à eux, leur proposait de retourner aux bagages, ou même de rejoindre le camp turc. Tous répondaient en pleurant que désormais ils ne pouvaient plus que vivre et mourir près de lui. Son ascendant entraînait ainsi infidèles et chrétiens, princes et soldats. 1683. septembre. vendredi. 10.

Infatigable, il pensait à tout; lui-même a tracé ce tableau de ses soins sans terme. « De « continuelles harangues, mes conférences avec « le duc de Lorraine et les autres chefs, des « ordres sans nombre à donner, m'empêchent « non-seulement d'écrire, mais même de prendre de la nourriture et du repos. C'est bien « pis encore maintenant que Vienne est à toute « extrémité, et que quatre milles seulement « nous séparent de l'ennemi. Ajoutez le cérémonial des entrevues, les difficultés que fait « naître l'étiquette, tantôt une chose, tantôt une « autre : qui passera le premier ou le dernier, « qui aura la droite ou la gauche; viennent

1683. septembre. vendredi. 10.

« ensuite les conseils sans fin, les lenteurs, « l'indécision; et tout cela, en faisant perdre « beaucoup de temps, fait faire en outre beau- « coup de mauvais sang. Une foule de princes « nous arrivent jour et nuit de toutes les par- « ties de l'Europe; viennent ensuite les comtes « et les chevaliers des différentes nations qui « veulent me voir, ils me prennent mon temps. »

Et quand il avait passé les journées à ordonner les marches, régler les campemens, fixer des mouvemens auxquels étaient attachés les destins de l'Empire, léger sous le poids de tant d'intérêts augustes et de tant de chances terribles, il passait les nuits à rassurer la jalousie de Marie Casimire absente, par des lettres infinies. Loin de s'indigner des reproches, toujours renaissans, par lesquels la tyrannie de cette femme, également exigeante et coupable, persécutait sa vie, il lui écrivait simplement :

« Il faut que je me plaigne de vous à vous- « même, ma chère et incomparable Mariette. « Comment est-il possible que vous n'ayez pas « meilleure opinion de moi, après toutes les

« preuves de tendresse que je vous ai données? 1683. septembre. vendredi. 10.
« Pouvez-vous dire sérieusement que je ne lis « pas vos lettres? Pouvez-vous le croire, tandis « qu'il est de fait qu'au milieu de tous mes em- « barras et de toutes mes sollicitudes je lis cha- « cune d'elles pour le moins trois fois : la pre- « mière lorsqu'elles arrivent, la seconde en « me couchant, lorsque je suis libre enfin, et la « troisième quand je me mets à y répondre. « Tout ce compte des années de notre union, « du nombre de nos enfans, n'avait rien à faire « dans votre lettre pas plus que dans votre pen- « sée; si parfois je manque à vous écrire lon- « guement, ah! ma chère amie, n'est-il donc pas « facile de s'expliquer ma précipitation sans le « secours de suppositions injurieuses? Les com- « battans des deux parties du monde ne sont « plus qu'à quelques milles les uns des autres : il « faut penser à tout; il faut pourvoir au moin- « dre détail.

« Je vous conjure, mon cœur, pour l'amour « de moi, de ne pas vous lever aussi matin; « quelle est la santé qui pourrait y tenir, sur-

1683. septembre. vendredi. 10.

« tout en se couchant aussi tard que vous en « avez l'habitude ? Vous m'affligerez sensible- « ment si vous n'avez pas égard à ma prière; « vous m'ôterez le repos, vous m'ôterez la san- « té, et ce qui est bien pis, vous nuirez à la « vôtre, qui est ma seule consolation dans ce « monde. Quant à notre affection mutuelle, « voyons lequel des deux se refroidit davantage. « Si mon âge n'est pas celui de l'ardeur, mon « cœur et mon ame sont toujours aussi jeunes « qu'autrefois. N'étions-nous pas convenus, mon « amour, que ce devait être votre tour mainte- « nant, et que c'était à vous à faire les avances ? « M'avez-vous tenu parole, mon cœur? Ainsi « donc n'allez pas rejeter votre propre tort sur « un autre; mais prouvez-moi au contraire, en « paroles, par écrit, et surtout en réalité, que « vous garderez un constant attachement pour « votre fidèle et dévoué Céladon, qui est obligé « de finir sa lettre en embrassant avec délices son « aimable et bien-aimée Mariette. »

Qu'on nous pardonne ces citations. Pour bien connaître Jean Sobieski, il faut suivre, dans ses

préoccupations diverses, cet esprit à la fois si libre et si tendre ; il faut le voir en même temps plier sous une femme aimée, et soumettre, sans effort, à une même obéissance, à de mêmes respects, tant de gens de guerre de toutes les nations, tant de volontaires de tous les rangs, près de trente princes, qui marchèrent liés comme un docile attelage à son char de victoire. 1683. septembre. vendredi. 10.

Enfin, la tête de l'armée campa le samedi 11, vers les onze heures du matin, sur la cime roide et nue du Calemberg; on occupa, à peu près sans coup férir, le vieux château de ce nom, le couvent des Camaldules, l'église du Léopoldsberg, suspendue sur ces montagnes. On vit au-dessous de soi la plaine inégale de l'Autriche, sa capitale fumante, le camp des assiégeans et les tentes dorées de ce camp terrible, ses lignes profondes, son croissant immense; plus près, au pied des cimes qu'on occupait, dans la forêt et les ravins d'alentour, se montraient, à portée de mousquet, les bandes ottomanes, accourues au bruit de cette marche hardie. A samedi. 11.

1683. septembre. samedi. 11 mesure que les alliés arrivaient, ils prenaient position le long des hauteurs, vers les chemins et les sentiers par lesquels on pouvait tenter de descendre, et des batteries étaient dressées sur toutes les saillies pour seconder l'entreprise, en battant les flancs de la montagne; en même temps on alluma ces feux qui portèrent dans Vienne le courage et l'espoir.

A la vue du secours, Kara-Mustapha conçut un plan, hardi comme tous ses plans. Suivant son usage, l'exécution fut molle et stérile. Son armée ne le secondait plus. Ce long siège y avait porté le découragement. Les maladies y firent des ravages. Ses débauches, sa cupidité, dans laquelle on voyait la cause de ce siège éternel et destructeur, en firent de plus grands. Les anathèmes dont le muphti frappait ses désordres, donnèrent quelque chose de superstitieux et de sacré aux alarmes de la soldatesque. On se rappela mille funestes présages, et surtout l'opposition sainte de l'uléma à cette déloyale rupture de la trêve qui unissait les deux empires. Les janissaires d'ailleurs commençaient à accuser leur chef d'au-

tant de lâcheté que de mollesse et de cupidité : 1683. septembre. samedi. 11.
« Venez infidèles, disaient-ils; la vue d'un cha-
« peau nous fera fuir. » Quand une armée en est là, elle tient parole.

En même temps, les Grecs de Ducas, d'Abaffi, de Cantacuzène chancelaient dans cette querelle prolongée de l'Évangile et du Coran. Les hospodars souffraient impatiemment l'orgueil du visir, depuis qu'ils commençaient à douter de sa fortune. Ainsi princes, lieutenans, soldats, tous conspiraient dès long-temps sa ruine, quand des prisonniers, que Jean avait relâchés à dessein, arrivèrent, criant que le roi de Pologne était derrière eux. D'abord, on ne les crut pas; mais ils l'avaient vu; ils avaient parlé turc avec lui; ils avaient eu, ajoutaient-ils, mille peines à s'échapper de ses terribles mains. L'épouvante gagna les cœurs; la fuite se mit dans les rangs. Alors brillèrent sur les sommets du Calemberg les armes étincelantes des alliés. Kara-Mustapha n'en revenait point de voir ces insurmontables remparts ouverts à une armée. Un conseil de guerre qu'il assembla lui apprit trop que l'abattement avait

1683. septembre. samedi. 11.

gagné jusqu'aux chefs. Le pacha d'Andrinople, que la plupart des autres appuyèrent, conseilla la retraite, se fondant sur l'exemple du grand Soliman. Ibrahim-Pacha, beglier-bey de Bude, qui s'était opposé à l'aventureuse entreprise du siége de Vienne, et tous ceux qui avaient pensé comme lui, triomphaient de cette démonstration de leur sagesse. Le visir indigné protesta contre la pensée de fuir. Il annonça qu'autres étaient ses desseins : il allait livrer l'assaut en même temps que le gros de l'armée fermerait les passages du Calemberg. En dépit des maladies, des pertes, des désertions, des corps nombreux détachés sous Raab, sous Presbourg, devant Comorn, près de Tékéli, il comptait encore près de cent soixante-dix mille combattans. C'était plus qu'il ne fallait pour exécuter cette entreprise qui n'était que grande, qui devint téméraire parce qu'au lieu de se porter en personne au-devant de l'armée libératrice et de hérisser à la hâte de retranchemens, partout préparés par la nature, les avenues de son camp, le visir, toujours confiant quand il fallait douter, toujours indolent quand il fallait agir,

se contenta d'envoyer ses généraux recevoir sans précaution le choc du héros de Podhaïce, de Kotzim, de Zuranow. 1683. samedi. 11.

Le même soir, Jean assemblait de son côté un conseil auquel assistèrent les généraux et les princes, afin d'arrêter les dispositions dernières. Il était moins tranquille que Kara-Mustapha. Depuis la chute du jour, les signaux de Stahremberg multipliaient les avertissemens de sa détresse; et des difficultés apparaissaient de toutes parts. « Nous avons trouvé les choses, écrivait Jean à « la reine, tout autrement qu'on ne nous les avait « représentées, surtout pour les localités et le « terrain. Il s'est élevé, depuis dix heures, un « vent violent qui nous donne tout droit dans « les yeux. Les cavaliers ont peine à se tenir en « selle; on dirait *les puissances aériennes* (1) dé« chaînées contre nous; car le visir a la réputation « d'être un grand magicien....

« Nous avons laissé nos bagages à un mille

(1) Les mots imprimés en italique dans cette correspondance sont les expressions textuelles de Jean, qui mêlait ainsi dans toutes ses lettres des expressions et des phrases françaises. Le lecteur est prié de s'en souvenir.

1683. samedi. 11. « d'ici, près du Danube, dans une position forte « et munie de retranchemens. Je n'ai avec moi « que deux de mes chariots, et les plus légers ; « le reste de mes effets est sur des mulets ; mais « ceux-là même, nous ne les avons pas vus de- « puis quarante-huit heures. Au reste, tout cela « n'est pas important ; ce qui l'est davantage, « c'est qu'on nous a induits en erreur. Les « généraux nous avaient assuré qu'aussitôt « que nous aurions franchi le mont Calem- « berg, les difficultés seraient aplanies, et que de « là le chemin de Vienne ne serait plus qu'une « pente douce le long des vignobles. Arrivés « ici, nous apercevons d'abord l'immense camp « des Turcs, et la ville de Vienne dans le loin- « tain ; mais, loin d'en être séparés par des « champs, ce sont des forêts, des précipices, et « une grandissime montagne que nous avons de- « vant nous, et dont personne ne nous avait « parlé. Il nous faut changer à présent notre « ordre de bataille, et faire la guerre à la ma- « nière des Maurice Spinola et autres, qui s'a- « vançaient *à la secura*, *gagnant peu à peu le*

« *terrain.* Toutefois, *humainement parlant*, et en 1683. samedi. 11.
« mettant d'ailleurs tout notre espoir en Dieu,
« il est à croire qu'un chef d'armée qui n'a
« pensé ni à se retrancher ni à se concentrer,
« mais qui s'est campé là comme si nous étions
« à cent milles de lui, est prédestiné à être
« battu.

« Le commandant de Vienne nous a déjà
« aperçus, puisqu'il lâche des fusées et tire du
« canon sans cesse. Quant aux Turcs, ils n'ont
« rien fait jusqu'ici, si ce n'est qu'ils ont détaché
« une cinquantaine d'escadrons avec quelques
« milliers de janissaires vers notre aile gauche,
« où sont le prince de Lorraine et l'électeur de
« Saxe établis dans le couvent des Camaldules.
« Les Turcs ont l'air de vouloir défendre ce dé-
« filé; je veux m'y rendre de suite, et c'est pour
« cela que je finis cette lettre; car il s'agit de
« savoir s'ils n'y ont pas fait quelque retranche-
« ment; ce qui serait très-fâcheux pour nous,
« puisque c'est de ce côté que je veux les atta-
« quer. Notre armée occupe l'espace d'un bon
« demi-mille à travers des montagnes et des

1683. samedi. 11. « bois, dans un terrain si coupé, que ce n'est « que par de petits sentiers que l'on arrive d'une « aile à l'autre.

« J'ai passé la nuit à l'extrême droite, auprès « de l'infanterie. On y voyait tout le camp turc, « et le canon ne laissait pas fermer l'œil. Nous « avons si bien fait maigre ces deux derniers « jours de vendredi et de samedi, que chacun de « nous pourrait chasser le cerf sur ces monta- « gnes. Les vivres et fourrages qu'on avait pro- « mis n'ont pas été fournis; cependant les gens « sont de très-bonne volonté; les régimens d'in- « fanterie allemande qui ont été réunis à la nô- « tre servent avec une docilité que je n'ai jamais « vue dans les miens; les nôtres sont à regarder « d'un œil de convoitise le camp turc, et ont une « grande impatience de s'y établir. Les Tartares « ne se montrent pas encore; je ne sais où ils « sont restés.

« J'ai reçu, mon cœur, votre lettre du 6 sep- « tembre; c'était justement au moment où nous « nous préparions à gravir les montagnes. Ne « vous vantez pas tant d'être à votre n° 6, puis-

« que celle-ci est mon n° 8; elle m'a entraîné « jusqu'au lever du jour. Mais il faut finir enfin, « en embrassant un million de fois mon aimable « et incomparable Mariette. 1683. septembre. dimanche. 12.

« *Mes baisemains à ma sœur et à M. le mar-* « *quis* (1); j'embrasse tendrement les enfans. »

Le jour qui se levait quand cette lettre fut close devait être grand dans l'histoire : c'était celui qui fixa les destins de Vienne et de l'Empire; à pareil jour la victoire de Kotzim avait été gagnée; à pareil jour aussi la Pologne avait élevé sur le pavois Jean Sobieski. On voit que Jean n'avait pas dormi comme Alexandre et le grand Condé; il consacra à Marie Casimire les heures que réclamait son repos, et maintenant il sortait de sa tente à cinq heures du matin, au bruit d'une vive canonnade, engagée par les Saxons au pied du château du Calemberg; en même temps le bruissement des canons et des mortiers autour de Vienne annonça le réveil du

(1) La princesse Radziwill et le marquis d'Arquien.

1683. septembre. dimanche. 12. grand-visir et sa résolution d'emporter en quelque sorte Vienne d'une main, tandis que de l'autre il arrêterait au milieu de ces montagnes les impuissans défenseurs de l'Empire.

Kara-Mustapha avait gardé près de soi les janissaires et toute son infanterie, ainsi que son artillerie presque entière. Ce furent la cavalerie, les Spahis, les Walaques, les Tartares, qu'il porta précipitamment à la rencontre de Jean. Les escadrons se déployaient sur les abords montueux et boisés de la plaine. A leur tête marchait un vieillard de quatre-vingts ans, cet Ibrahim-Pacha, beglier-bey de Bude, le plus grand homme de guerre de ce temps au jugement des Turcs, mais sans doute appesanti par l'âge, et peut-être intéressé au désastre du visir par le ressentiment de son expérience méconnue : le siège de Vienne avait été tenté, il se poursuivait malgré ses conseils.

Dans l'armée chrétienne, les Polonais, conduits par le grand-hetman Jablonowski, tenaient l'aile droite, s'apprêtant à déborder la gauche des barbares, et à descendre dans des

plaines propices aux mouvemens des hussards, vers le centre même du camp turc. L'aile gauche, qui s'appuyait au Danube, était composée de l'infanterie impériale et saxonne en trois divisions. Le comte Caprara, qui avait le prince Louis de Bade et le prince de Salms pour lieutenans, conduisait la première. La seconde avait à sa tête le prince Herman de Bade, celui à qui on attribuait la gloire d'avoir pointé le canon fatal sur Turenne; sous lui servaient le duc de Croy et Louis de Neufbourg. L'électeur de Saxe commandait la troisième division, formée de troupes auxiliaires. C'étaient tous hommes de guerre éprouvés depuis long-temps et capitaines illustres. Cette aile formidable devait marcher droit à Vienne. Elle avait pour cavalerie le corps de l'impétueux chevalier Lubomirski. Le duc de Lorraine en personne se chargeait de tout conduire.

1683. septembre. dimanche. 12.

Le centre était composé de deux divisions: toute la cavalerie des Impériaux et des Bavarois, commandée par le savant duc de Saxe-Lawemberg, avec le comte Caraffa, le baron de

1683. septembre. dimanche. 12.

Bareith, le comte Gondola, le baron de Munster, le marquis de Beauvau pour sergens de bataille; et toute l'infanterie de Bavière, de Franconie, des cercles que guidait le prince de Waldeck. Près de ce maître célèbre voulait combattre, comme simple volontaire, l'électeur de Bavière; trois princes d'Anhalt, trois de Wirtemberg, deux de Hanovre, deux de Holstein, un d'Eisenach, un de Hohenzollern, un de Hesse-Cassel, brillaient épars dans les lignes. L'Empire était là tout entier; il n'y manquait, dit Voltaire (1), que l'Empereur. A sa place, le roi de Pologne était l'Agamemnon en même temps que l'Achille de cette épopée. Kara-Mustapha de son côté comptait autour de soi quatre princes chrétiens, et autant de princes tartares. On ne sait si tant de chefs superbes s'étaient rencontrés depuis l'Iliade sur un même champ de bataille.

Admis au nombre des aides-de-camp du duc de Lorraine, le jeune Eugène de Savoie fit son

(1) Annales de l'Empire.

apprentissage du métier de la guerre en portant à Jean Sobieski la nouvelle de l'engagement par lequel s'ouvraient à la fois cette grande vie militaire et cette grande journée. La veille, le comte de Leslé, de la division du prince Herman, avait reçu l'ordre de s'avancer aux pieds des Camaldules, jusqu'à la sortie de la forêt, de s'y retrancher, et d'asseoir des batteries pour couper le centre des troupes musulmanes, et les dominer de toutes parts. A la pointe du jour, les Spahis aperçurent les ouvrages des Impériaux et des Saxons. Ils se présentèrent en force pour les détruire, en poussant de grands cris. Le comte de Fontaine, et bientôt le duc de Croy, de la même division, en vinrent aux mains; le duc de Croy fut blessé sérieusement; un seigneur de cette illustre maison, le prince Maximilien, tomba frappé à mort; Waldeck se vit obligé d'accourir : l'aile gauche avait été entraînée tout entière. Le différend de l'Europe et de l'Asie était commis au dieu des batailles.

1683. septembre. dimanche. 12.

Il était huit heures du matin, l'action devenait vive et sanglante; elle embrassait tout le

1683. septembre. dimanche. 12.

territoire de Closter-Neubourg, et déjà les dragons de Savoie, ceux de Croy, un régiment de Saxe et le corps de Lubomirski s'étaient couverts de gloire. Le prince Charles de Lorraine courut auprès du roi pour prendre ses derniers ordres, et tous deux, les instructions données, se précipitèrent, aux bras l'un de l'autre, dans la vieille église de Léopoldsberg, afin d'invoquer ensemble les bénédictions de celui dont ils allaient défendre la querelle. Un capucin qui arrivait de Rome, religieux, enthousiaste et éloquent, estimé, dit Daleyrac, grand homme de bien jusqu'à faire des miracles, et chargé de porter aux défenseurs de la croix les bénédictions d'Innocent XI, le père Marco d'Aviano célébra la messe. Les électeurs, ceux des princes qui n'étaient pas encore engagés, toute cette noblesse, l'élite du monde policé, se pressèrent pour l'entendre: elle fut servie par Jean Sobieski. A genoux tout le temps sur les marches de l'autel, la tête inclinée, les mains en croix, le héros priait avec ferveur; il communia, puis il se releva pour armer chevalier le prince Jacques son

fils. Alors Marco d'Aviano s'avança sur le seuil de la chapelle, et, le crucifix à la main, répandit sa bénédiction sur l'armée : « Je vous annonce, « dit-il, de par le Saint-Siége, que si vous avez « confiance en Dieu, la victoire est à vous. » Déjà le roi était à cheval, et, laissant le religieux, qui voulait le suivre, en prières au haut de ces crêtes escarpées, il lança l'armée sur ces précipices, ces défilés, ces champs lointains, ce camp magnifique, en s'écriant : « Marchons présente- « ment avec assurance; Dieu nous assistera! »

1683. septembre. dimanche. 12.

Les chrétiens marchaient d'ensemble, descendant de ces monts sauvages en cinq colonnes comme autant de formidables torrens, mais gardant un ordre admirable; les premiers corps s'arrêtant de cent pas en cent pas pour attendre ceux dont la course était suspendue par les difficultés du sol, et dresser des batteries qui avec l'avantage du terrain foudroyaient au loin les escadrons ennemis. Un premier parapet de terre, élevé à la hâte pour fermer les cinq ou six chemins tracés dans la montagne, fut forcé après un combat rude et court. A chaque ravine une nouvelle action exer-

1683. septembre. dimanche. 12.

çait le courage des chrétiens et couronnait leur ardeur. Les Spahis mettaient pied à terre pour combattre, et, remontant à cheval, ils cherchaient à quelques pas plus loin des positions propres à rendre de nouveaux combats. Sans retranchemens dans ces lieux, où la nature en avait disposé de toutes parts, ils s'embarrassaient dans les défilés étroits, les difficiles passages, les bois, les vignobles, et n'ayant point de gens de pied à opposer aux masses de l'infanterie allemande, ils pliaient de toutes parts. Exaltée par le spectacle de cette marche tutélaire, la garnison de Vienne faisait des miracles sur la brèche; et Kara-Mustapha, toujours tranquille entre ces deux batailles, pensa enfin à marcher avec toutes ses forces au-devant du foudre vengeur.

A dix heures du matin, les Impériaux étaient sortis des défilés. A mesure que le terrain s'agrandissait devant eux, les colonnes se formaient en bataille et l'armée s'avançait sur trois lignes profondes. Leslé d'abord, puis le duc de Croy, revenu au combat malgré sa blessure, Caprara, Saxe-Lawembourg, avaient planté leurs enseignes

dans la plaine. Leur gauche maîtrisait le Danube, leur droite se liait au prince de Waldek, qui déboucha bientôt. Jean ordonna à Charles de Lorraine de faire halte pour attendre les Polonais qui avaient un trajet plus long de quelques milles à parcourir dans les gorges du Wenersberg. A onze heures ils parurent à leur rang de bataille. Les aigles impériales saluèrent l'apparition de leurs escadrons aux cuirasses dorées, et un cri de *vive le roi Jean Sobieski!* courut d'un bout à l'autre des lignes chrétiennes.

1683. septembre. dimanche. 12.

Jean et les chefs mirent pied à terre pour dîner sous un arbre; les soldats mangèrent ce que chacun portait, sans quitter le mousquet ou la lance. A midi on s'ébranla malgré le poids d'une chaleur accablante; et, formant un demi-cercle sur ce vaste amphithéâtre, qui les montrait maintenant à découvert dans tout leur ordre et tout leur éclat à l'œil surpris des barbares, les alliés continuèrent cette marche savante et terrible. Jean allait de colonne en colonne, encourageant toutes les troupes, parlant à chacun la langue de sa patrie, allemand aux Allemands, italien aux

1683. septembre. dimanche. 12.

Italiens, français surtout aux Français nombreux qui garnissaient les rangs.

Les Turcs avaient profité de cette halte pour prendre des positions, se rallier, se grossir de puissans renforts. C'était une nouvelle bataille, et plus vive à livrer. A la faveur des ravins, des côteaux pierreux, des épais vignobles, le village de Neudorf, puis un autre poste furent disputés avec vigueur. La croix l'emporta. Helgstadt à son tour résista : les hussards polonais entrés en ligne se jetèrent, la lance baissée, sur les escadrons turcs, et les dispersèrent. Mais, emportés par la victoire jusque dans le gros de l'armée musulmane, ils furent un moment compromis. Le jeune Potoçki, fils du castellan de Cracovie, le trésorier de la cour Modrjewski, le colonel Assuérus, trouvèrent la mort dans la mêlée. Jean porta le prince de Waldeck et les Bavarois au secours des siens. Bientôt lui-même parut à la tête de sa seconde ligne et des dragons de l'Empereur : le choc fut terrible. Les musulmans fléchirent; ils essayèrent de se défendre sur les hauteurs, furent écrasés, et l'armée chrétienne

arriva sur les glacis du camp. C'était le lieu où devait se décider la querelle. 1683. septembre. dimanche. 12.

Ce camp, dont la magnificence enflammait l'ardeur guerrière des soldats, avait ses approches défendues par un ravin profond; et, en avant du ravin, se présentait en bon ordre l'armée musulmane, tout entière assemblée autour de l'étendard du grand-visir. Il commandait en personne le corps de bataille. Celle de ses ailes qui faisait face aux Impériaux et s'appuyait au Danube avait à sa tête le vaillant et habile Kara-Méhémet-Pacha, signalé dans les guerres de l'Ukraine; l'autre était conduite par le vieil Ibrahim : elle couvrait l'armée du côté des montagnes de Styrie. Les Transylvains, les Walaques, les Arabes, les Tartares, une portion des janissaires, étaient en ligne sur des mamelons que l'art avait rapidement fortifiés. Une artillerie formidable hérissait leur front, et comme les Polonais menaçaient, vers le centre, les abords les plus ouverts de cette vaste citadelle, de leur côté se laissaient voir les masses les plus épaisses : c'était là que devait combattre Kara-Mustapha. Là se

1683. septembre. dimanche. 12.

porta le roi en personne, tandis que Jablonowski, avec quelques milliers de chevaux, couvrant la droite, un moment menacée par Sélim-Giéray, balayait dans la plaine, jusque vers les montagnes de Styrie, ses nuées de Tartares, et qu'à la tête des quarante mille Allemands, le prince Charles de Lorraine, appuyé au Danube, se disposait à profiter du succès, ou à réparer le revers.

Il était alors près de cinq heures du soir. Jean comptait coucher sur le champ de bataille, et remettre au lendemain le dénouement de ce drame terrible. Ce qui restait à faire ne paraissait pas pouvoir être l'œuvre de quelques heures, l'œuvre de troupes fatiguées. Cependant les alliés, malgré le poids du jour, étaient plus animés qu'abattus par leur marche victorieuse. On voyait au contraire la consternation régner dans les troupes ottomanes. De loin se découvraient les longues files de chameaux pressées sur les chemins de Hongrie. Leur route était indiquée par un sillon de poussière prolongé dans les airs jusqu'à l'horizon. Le grand-visir, opposant à l'effroi commun son indomptable assurance,

augmentait le désordre de ses troupes par cette confiance même qui exaspérait les esprits. Il était venu ordonner le combat comme on court assister à un triomphe. Il s'attendait à voir l'armée chrétienne se briser en quelque sorte, sans coup férir, aux pieds de ses retranchemens. Son cheval de bataille, tout bardé d'or, et pliant sous le fardeau, n'était bon ni pour vaincre ni pour fuir. On le voyait lui-même, abrité par une tente cramoisie contre les feux du soleil couchant, y prendre paisiblement le café avec ses deux fils, tandis que l'œil du roi de Pologne mesurait ses lignes.

1683. septembre. dimanche. 12.

A l'aspect de cette tente superbe, la colère prit au roi. Son infanterie n'était pas arrivée encore: il pointa sur le visir deux ou trois pièces, que Konski avait roulées jusque-là sur des leviers; c'étaient les seules qu'il eût sous sa main. Il donnait cinquante écus par volée. Mais il n'y avait point de caissons; et quelques munitions portées à bras furent promptement épuisées. Un officier français, faute de mieux, bourra une fois, avec ses gants, sa perruque et un paquet de gazettes de France qu'il avait sur lui. Enfin

1683. septembre. dimanche. 12.

les gens de pied parurent. Le roi leur commanda de se saisir d'une hauteur qui dominait les quartiers de Kara-Mustapha. Le comte de Maligny, leur chef, exécuta l'ordre avec sa valeur française, et, culbutant les avant-postes, arriva le premier sur la redoute. A cette attaque inopinée, de l'incertitude se manifeste dans les rangs ennemis. Kara-Mustapha appelle à soi tout ce qu'il avait d'infanterie à son aile droite, et laisse ses flancs découverts : ce mouvement trouble la ligne entière. Le roi s'écrie que ce sont des gens perdus. Il envoie au duc de Lorraine l'ordre d'attaquer brusquement par le centre, maintenant affaibli et ouvert, tandis que lui-même va renverser ces masses encore désordonnées. A peine il a dit, et déjà il a poussé droit à cette tente rouge qui l'enflamme comme le taureau dans l'arène. Entouré de ses escadrons, reconnaissable à son aigrette brillante, à son arc et son carquois d'or, à sa lance royale, au bouclier homérique que le fidèle Matzinski porte devant lui; plus que tout à l'enthousiasme qu'excite chez cette vaillante milice la présence de son glorieux chef,

il brandit au premier rang sa framée, en répétant à grands cris ce verset du roi prophète : « *Non nobis, non nobis, domine exercituum, sed* « *nomini tuo des gloriam* (1). » Les Tartares et les Spahis le reconnurent et reculèrent : on entendait le nom du roi de Pologne courir d'un bout à l'autre des lignes ottomanes. Pour la première fois on crut tout-à-fait à sa présence. « Par « Allah ! répétait sans cesse Sélim-Giéray, le roi « est avec eux ! » Survint alors une éclipse de lune; les deux armées virent le croissant pâlir dans le ciel. Le ciel semblait prendre fait et cause dans ce grand débat.

1683. septembre. dimanche. 12.

En ce moment, les hussards du prince Alexandre, qui tenaient la tête des colonnes, s'élancèrent au cri national de : « Dieu bénisse la Po« logne ! » Le reste des escadrons, conduit par tout ce qu'il y avait de palatins et de sénateurs, brillans de noblesse, de luxe, de courage, suivirent. Ils franchirent, bride abattue, un ravin où l'infanterie aurait hésité, le remontèrent au

(1) « Ce n'est pas pour nous, ce n'est pas pour nous, seigneur Dieu « des armées, c'est pour ton nom que nous te demandons la victoire. »

1683. septembre. dimanche. 12.

galop, entrèrent tête baissée dans les rangs ennemis, coupant en deux le corps de bataille, et justifiant le mot fameux de cette fière noblesse à un de ses rois, qu'avec elle il n'y avait point de revers possible, que si le ciel venait à choir, les hussards le soutiendraient sur la pointe de leurs lances!

Le choc fut si rude, que presque toutes ces terribles lances s'y brisèrent. Le pacha d'Alep, celui de Silistrie périrent dans la mêlée. A l'extrême droite, quatre autres pachas tombèrent sous les coups de Jablonowski. En même temps, Charles de Lorraine et le prince de Waldek, passant sur le corps de toutes ces troupes chrétiennes des principautés, où la politique des hospodars était troublée et flottante comme la foi des soldats, tournèrent les infidèles, et menacèrent de près leur camp. Le grand-interprète, Mauro-Cordato, prit la fuite dans la tente même de Kara-Mustapha. Tombé tout à coup du haut de sa confiance altière, le visir ne sut que fondre en larmes. « Et toi! dit-il au kan de Crimée qui « arrivait entraîné par les fuyards, ne peux-tu

« me secourir? — Je connais le roi de Pologne, 1683.
« répondit Sélim-Giéray; je vous disais bien septembre. dimanche. 12.
« qu'avec lui il n'y aurait rien à faire que de nous « en aller. Regardez le firmament, ajouta-t-il, « voyez si Dieu n'est pas contre nous. » Kara-Mustapha, cependant, essaya de rallier ses troupes dans le camp, et de les ranimer. Mais point. Tout fuyait. Il s'enfuit à son tour, après avoir embrassé ses fils en pleurant. Vaincue, pleine d'épouvante, n'osant lever les yeux en haut, l'armée musulmane n'était plus. La cause de l'Europe, de la chrétienté, de la civilisation avait vaincu. Le flot de la puissance ottomane reculait épouvanté, et reculait sans retour.

L'abandon du prince des Tartares parut aux ennemis de Jean une trahison achetée d'avance à prix d'or. Cette terreur panique des Turcs parut à l'Europe entière un miracle. A six heures du soir, Jean franchit le ravin sous le feu de quelques janissaires facilement dispersés, et prit possession du camp turc. Il arriva le premier aux quartiers du visir. A l'entrée de cette vaste enceinte, un esclave accourut, lui présentant le

1683. septembre. dimanche. 12.

cheval et l'étrier d'or de Kara-Mustapha. Il prit l'étrier, et donna à l'un des siens l'ordre de partir sur-le-champ, d'aller vers la reine, de lui dire que celui à qui appartenait cet étrier était vaincu; puis, plantant ses enseignes dans ce caravansérail armé de toutes les nations de l'Orient, il défendit, sous peine de mort, le désordre et le pillage, de peur de quelque surprise, et, pour ainsi dire, d'un remords des Turcs, qui auraient pu revenir à la charge durant une nuit orageuse et sombre. Il ordonna seulement à Charles de Lorraine de se porter sur les contrescarpes de Vienne, et au prince Louis de Bade de chasser les assiégeans des tranchées. A la faveur des ombres, tous les janissaires avaient disparu. Après soixante jours de tranchée ouverte, la cité impériale était délivrée des barbares.

Cette grande journée avait été plus brillante que meurtrière. Ce fut la victoire de l'ordre, de la confiance, de l'enthousiasme, du génie. Elle coûta peu de sang. Voltaire n'a fait monter (1)

(1) Annales de l'Empire.

qu'à deux cents le nombre des chrétiens tombés dans le combat. Quelques relations ne portaient celui des Turcs laissés sur le champ de bataille qu'à six cents; d'autres l'élevèrent à quarante mille. Mais la manière dont les choses se passèrent, la précision et la rapidité des mouvemens de l'armée chrétienne, la multiplicité des charges de cavalerie, et leur rapide succès, enfin la fuite précipitée des Turcs font assez voir l'exagération du dernier de ces chiffres. On ne peut admettre davantage le premier; car les relations même qui le donnent, rapportent que le lendemain le grand nombre des restes sanglans dont la plaine et le camp étaient jonchés, infectaient au loin les airs. Jean, dans ses lettres, dit que le sol était couvert des morts de l'infidèle. La gazette de France, dans ses premiers récits, peu bienveillans, mais remarquables par l'exactitude des détails, compta constamment huit ou dix mille Turcs tués depuis le Calemberg jusque dans les tranchées de Vienne. Cette version doit être près de la vérité. Les Polonais seuls portaient leur perte à mille combattans. Ils ne for-

1683. septembre. dimanche. 12.

1683. septembre. dimanche. 12.

maient que le tiers de l'armée. Les Impériaux, les alliés, les Saxons surtout, s'étaient aussi battus avec furie. Leur force d'ailleurs consistait principalement en fantassins ; toutes considérations qui prouvent que leur perte dut au moins approcher de celle des Polonais ; Jean se plaint à maintes reprises dans sa correspondance *du sang versé à flots par sa noblesse* pour la cause de l'Empire.

Au reste, cette armée, formée de tant de nations, marcha sous les drapeaux de Jean sans autre rivalité qu'une émulation admirable d'obéissance et de gloire. Tous ces princes, tous ces volontaires de sang illustre, n'apportèrent dans les rangs d'autre orgueil que celui de se signaler par de plus grands exploits. On comprend l'enthousiasme qu'entretinrent tant de vaillans exemples. Le roi de Pologne eut la joie de voir son jeune fils se montrer, par son sang-froid, déjà digne de lui. Mais, chose singulière! le nom de ce prince n'a été prononcé dans aucune des relations contemporaines. Ce fut à son frère Alexandre, qui n'avait pas huit ans, que l'Eu-

rope attribua, que l'histoire attribue encore ses jeunes exploits. Et faut-il le dire? cet étrange larcin fut l'œuvre de sa mère. Le roi avait laissé à Marie Casimire le soin de rédiger les récits officiels qui, de Warsovie, se communiquaient à toutes les cours. Dès le départ de l'armée, elle substitua toujours le nom du second de ses fils à celui de l'aîné. Elle le fit, parce qu'au fond de son cœur fermentait une prédilection effrénée. Et par un trait d'habileté infernale, elle inventa d'environner ainsi de prestiges, de grandir longtemps à l'avance dans l'opinion du monde, celui des deux auquel son cœur partial voulait assurer l'héritage de leur père. 1683. septembre. dimanche. 12.

Cependant les alliés conservèrent, dans la victoire, l'ordre qui la leur avait donnée. Ils passèrent la nuit sans se débander au milieu de cette espèce de bazar asiatique qui les conviait au pillage. Après être demeuré quatorze heures à cheval, le roi dormit au pied d'un arbre, où Stharemberg, les portes de Vienne une fois ouvertes, lui envoya des vivres. Au lever du jour s'offrit un spectacle effroyable : il n'y avait plus lundi. 13.

1683. septembre. lundi. 13. de Turcs nulle part; mais on voyait leurs œuvres. Ils avaient essayé de détruire le camp, ne pouvant plus le défendre, et quoique cent vingt mille tentes fussent debout encore, partout se montrait l'image de la destruction et de la cruauté. Kara-Mustapha n'avait pas eu le temps d'emporter les queues d'honneur des pachas, ni même, assurait-on, l'étendard de l'Empire : il songea à massacrer toutes les femmes de son sérail, pour qu'elles ne tombassent pas vivantes aux mains du vainqueur. Il avait pris le même soin de sa ménagerie, des chameaux qui restaient, des chevaux, enfin des captifs. Les alliés ne marchaient que sur les cadavres des chrétiens de tout âge, d'enfans surtout dont les Orientaux aimaient à avoir grand nombre, et qu'en fuyant ils égorgèrent. Le prince Cantemir, dans son histoire, porte ces victimes à trente mille; plus loin, l'incendie allumé jusqu'au pied des montagnes annonçait assez que, renonçant à conquérir l'Autriche, ils voulaient n'y pas laisser pierre sur pierre. Alors commença le pillage, et ce fut avec furie. Tandis qu'officiers et soldats

se disputaient les riches débris que leur livrait la victoire, le roi s'occupait de venger tant de barbarie, et de couronner son triomphe en poursuivant les vaincus. La cavalerie légère eut cette tâche. Elle ne put les joindre. Kara-Mustapha ne méritait point les précautions de Jean. Loin de penser à revenir sur Vienne, il courait, fuyant toujours. Sa fuite, en cette seule journée, l'entraîna avec tous les siens jusque derrière la Raab.

1683. septembre. lundi. 13.

Le roi entra cependant dans Vienne. Il entra par cette même brèche où, sans lui, à pareil jour, auraient passé les barbares. A son approche, les rues, parées de leurs décombres, retentissaient, à la place du bruit terrible d'un siège, des acclamations de tout un peuple qui sortait de dessous les ruines pour saluer le héros auquel il devait la vie. Ce peuple, comparant ce chef lointain qui était venu le sauver avec son souverain caché loin des périls, s'écriait, en lui pressant les mains et lui baisant les habits : « Ah! pourquoi celui-là n'est-« il pas notre maître! » Le regard sévère des officiers de l'Empereur n'arrêtait point ces trans-

1683. septembre. lundi. 13. ports. Ils suivirent le roi jusque dans l'église des Augustins réformés, où, à défaut d'apprêts, ne voyant pas le clergé s'offrir à ses prières, lui-même entonna le *Te Deum*. Peu après cependant, cette solennité s'accomplit avec plus de pompe dans la cathédrale de Saint-Étienne. Le roi y assista le front prosterné contre terre. Là fut le prêtre qui s'écria : *Fuit homo missus à Deo, cui nomen erat Johannes.*

Au fronton de cette cathédrale, brillait un croissant qui y avait été attaché lors du siège de Soliman, en retour de la promesse qu'il avait faite et tenue de ne pas en bombarder le magnifique clocher. Cette fois, c'était sur ce clocher que les artilleurs de l'infidèle avaient dirigé toutes leurs batteries. Jean pensa que le croissant devait être abattu. Son vœu, accueilli avec enthousiasme par la population entière, ne reçut d'exécution que trois ans après : ce retard fut la première vengeance de Léopold.

Le roi dîna avec tous les généraux et les princes chez Stharemberg; et le soir il retourna dans le camp, sa conquête. Il avait choisi pour

ses quartiers les tentes, ou plutôt le palais enchanté du visir. Là, il ne prit point de repos : il écrivit à Louis XIV pour l'instruire de sa victoire, comme fils aîné de l'Église, et roi très-chrétien; c'était un malicieux hommage, une courtoise et spirituelle vengeance. Louis laissa cette lettre sans réponse. Le libérateur de Vienne n'était toujours à ses yeux qu'un roi électif. 1683. septembre. lundi. 13.

Jean donna une partie de ses trophées à l'électeur de Bavière, dans l'intention que ce prince les partageât avec la dauphine, et que la cour de Versailles en fût ornée en dépit d'elle. Il dépêcha son secrétaire italien Talenti à Innocent XI, pour lui porter l'étendard que les vainqueurs appelaient celui du prophète, auquel les Turcs contestaient cette gloire. Enfin il tourna ses pensées du côté de Marie Casimire, et lui adressa une relation détaillée de ces deux grands jours. Cette relation fut alors célèbre; des copies plus ou moins complètes en coururent : la correspondance de madame de Sévigné en contient des extraits remarquablement fidèles. La voici tout entière, telle que la donne

1683. septembre. lundi. 13. l'original qui a été retrouvé; c'est un monument qui fait également bien connaître le héros et sa victoire (1).

Dans les tentes du visir, le 13 septembre, la nuit.

« Seule joie de mon ame, charmante et bien-aimée Mariette,

« Dieu soit béni à jamais! Il a donné la vic« toire à notre nation; il lui a donné un triom« phe tel, que les siècles passés n'en virent ja« mais de semblable. Toute l'artillerie, tout le « camp des musulmans, des richesses infinies, « nous sont tombés dans les mains. Les ap« proches de la ville, les champs d'alentour, sont « couverts des morts de l'armée infidèle, et le « reste fuit dans la consternation. Nos gens nous « amènent à tous momens des chameaux, des « mulets, des boeufs, des brebis, que l'ennemi « avait avec lui, et en outre une multitude in« nombrable de prisonniers. De plus, il nous « arrive un grand nombre de transfuges, la

(1) Lettre neuvième.

« plupart renégats, bien habillés et bien mon- 1683. septembre. lundi. 13.
« tés. La victoire a été si subite et si extra-
« ordinaire, que, dans la ville comme dans
« notre camp, on était toujours en alarmes ; on
« croyait voir l'ennemi revenir à tout moment.
« Il a laissé, en poudres et munitions, pour la
« valeur d'un million de florins.

« J'ai été témoin, cette nuit, d'un spectacle
« que j'avais désiré depuis long-temps. Nos gens
« du train ont mis le feu aux poudres en plu-
« sieurs endroits ; l'explosion a été comme celle
« du jugement dernier, cependant sans blesser
« personne. J'ai pu voir en cette occasion de
« quelle manière les nuages se forment dans
« l'atmosphère ; mais c'est une mésaventure : il
« y a là certainement pour plus d'un demi-mil-
« lion de perte.

« Le visir a tout abandonné dans sa fuite ; il
« n'a gardé que son habit et son cheval. C'est
« moi qui me suis établi son héritier ; car la plus
« grande partie de ses richesses me sont tombées
« dans les mains.

« Avançant avec la première ligne, et poussant

1683. septembre. lundi. 13. « le visir devant moi, j'ai rencontré un de ses « domestiques, qui m'a conduit dans les tentes « de sa cour privée ; ces tentes occupent à elles « seules un espace grand comme la ville de War- « sovie ou de Léopol (1). Je me suis emparé de « toutes les décorations et drapeaux qu'on a « coutume de porter devant le visir. Quant au « grand étendard de Mahomet, que son souve- « rain lui a confié pour cette guerre, je l'ai en- « voyé au saint-père par Talenti. De plus, nous « avons de riches tentes, de superbes équipages « et mille autres hochets fort beaux et fort riches. « Je n'ai pas encore tout vu; mais il n'y a pas « de comparaison avec ce que nous avons vu à « Kotzim. Rien que quatre ou cinq carquois « montés de rubis et de saphirs équivalent seuls « à quelques milliers de ducats. Vous ne me direz « donc pas, mon cœur, comme les femmes tar- « tares à leurs maris, lorsqu'ils reviennent sans « butin : *Tu n'es pas un guerrier, puisque tu ne*

(1) Dans la correspondance de madame de Sévigné, post-scriptum de Corbinelli (septembre 1683), cette phrase se trouve presque textuellement citée.

« *m'as rien rapporté; car il n'y a que l'homme qui* 1683. septembre. lundi. 13.
« *se met en avant qui peut attraper quelque chose.*

« J'ai aussi un cheval du visir avec tout le « harnais. Lui-même a été poursuivi de fort près; « mais il a échappé. Son kihag, ou premier lieu-« tenant, a été tué, ainsi que nombre d'autres « des principaux officiers. Nos soldats se sont « emparés de beaucoup de sabres montés en or. « La nuit a mis fin à la poursuite, et d'ailleurs, « tout en fuyant, les Turcs se défendent avec « acharnement. A cet égard, *ils ont fait la « plus belle retirade du monde.* Cependant, les « janissaires ont été oubliés dans les tranchées, « et, la nuit, on les a tous taillés en pièces. Tels « étaient l'orgueil et la présomption des Turcs, « que, tandis qu'une partie de l'armée nous pré-« sentait la bataille, une autre donnait l'assaut à la « ville. Aussi avaient-ils de quoi fournir à tout cela. « Je les estime, sans les Tartares, à trois cent « mille combattans, d'autres ont compté trois « cent mille tentes, ce qui composerait un nom-« bre d'hommes au-delà de toute proportion « connue. Pour moi, je compte à peu près cent

1683. septembre. lundi. 13.

« mille tentes; car ils occupaient trois camps « immenses. Depuis deux nuits et un jour, s'en « empare qui veut, ceux même de la ville sont « venus prendre part au butin; je suis sûr qu'ils « en ont pour huit jours. Les Turcs ont laissé « en fuyant beaucoup de captifs du pays, sur- « tout des femmes, mais après en avoir massacré « tout ce qu'ils ont pu. Il y a donc par consé- « quent beaucoup de femmes tuées; mais aussi « beaucoup ne sont que blessées, et elles peu- « vent encore se rétablir. J'ai rencontré hier « un enfant de trois ans, un charmant petit « garçon, à qui un de ces lâches a hideusement « fendu la tête par la bouche. Le visir s'était em- « paré, dans un des châteaux de l'Empereur, « d'une très-belle autruche vivante; mais il « lui a aussi fait couper la tête, pour qu'elle « ne retombât point au pouvoir des chrétiens. « Il est impossible de détailler tous les raffine- « mens de luxe que le visir réunissait dans ses « tentes. Il y avait là des bains, des petits jardins « avec des jets d'eau, des garennes à lapin, « enfin jusqu'à un perroquet à qui nos soldats

« ont fait la chasse, mais qu'ils n'ont pu saisir. 1683. septembre. lundi. 13.

« Aujourd'hui, je suis allé voir la ville; elle « n'aurait pu tenir au-delà de cinq jours. Le pa- « lais impérial est criblé de boulets; ces immenses « bastions, crevassés et à moitié croulés, ont un « aspect épouvantable; on dirait de grands quar- « tiers de roc.

« Toutes les troupes ont bien fait leur devoir; « elles attribuent à Dieu et à nous la victoire. Au « moment où l'ennemi a commencé de plier (et le « plus grand choc a eu lieu là où je me trouvais, « vis-à-vis le visir), toute la cavalerie du reste de « l'armée s'est portée vers moi à l'aile droite, le « centre et l'aile gauche ayant déjà fort peu à « faire; j'ai vu alors accourir Monsieur de Ba- « vière, le prince de Waldeck et autres; ils m'em- « brassaient, ils me baisaient le visage; les géné- « raux me baisaient les mains et les pieds; les sol- « dats, les officiers, à pied et à cheval, s'écriaient: « *Ah! unser brave König* (1)! Tous m'obéissaient « encore mieux que les miens.

« Ce n'est que ce matin que j'ai revu le prince

(1) Ah! notre vaillant roi!

1683. septembre. lundi. 13. « de Lorraine et Monsieur de Saxe ; nous n'avons « pas pu nous rencontrer hier, parce qu'ils « étaient à l'extrême gauche ; je leur avais donné « quelques escadrons de nos hussards, comman- « dés par le maréchal de la cour (1). Le com- « mandant de la ville, Stharemberg, est aussi « venu me voir aujourd'hui. Tout cela m'a em- « brassé, en me donnant le nom de sauveur. « J'ai été dans deux églises où le peuple m'a « baisé les mains, les pieds, les habits ; d'autres, « qui n'y pouvaient toucher que de loin, s'é- « criaient : « Ah! donnez-nous à baiser vos « mains victorieuses! » Ils avaient l'air de vouloir « crier *vivat*; mais ils étaient retenus par la « crainte des officiers et autres supérieurs. Ce- « pendant un gros de peuple fit entendre une « espèce de *vivat*. Je remarquai que les supé- « rieurs le voyaient de mauvais œil ; aussi, après « avoir dîné chez le commandant, me hâtai-je « de quitter la ville et de revenir au camp. La « foule m'a reconduit jusqu'aux portes. Je vois

(1) Le chevalier Jérôme Lubomirski.

« que Stharemberg est en mauvaise intelligence « avec le magistrat de la ville. En me recevant, il « ne m'a présenté aucun des employés civils. « L'Empereur m'a fait savoir qu'il était à un mille « d'ici..... Mais voilà le jour qui commence à « poindre; il faut que je finisse cette lettre. On « ne me laisse plus la faculté d'écrire et de « jouir plus long-temps de votre aimable tête-« à-tête.

1683. septembre. lundi. 13.

« Nous avons perdu beaucoup des nôtres dans « la bataille; nous regrettons surtout deux per-« sonnes dont Dupont vous parlera. Parmi les « étrangers, le prince de Croy a été tué; son « frère est blessé, et ils ont encore perdu quel-« ques autres personnages de marque.

« *Il Padre d'Aviano* m'a embrassé un million « de fois dans l'effusion de sa joie; il prétend « avoir vu pendant la bataille une colombe blan-« che planer sur nos armées.

« Nous nous mettons en marche, dès aujour-« d'hui, pour poursuivre l'ennemi en Hongrie. « Les électeurs m'ont dit qu'ils m'accompagne-« raient.

1683. septembre. lundi. 13.

« C'est vraiment une grande bénédiction de « Dieu. Honneur et gloire lui en soient rendus à « présent et à jamais !

« Dès que le visir se fut aperçu qu'il ne pou- « vait plus tenir, il fit appeler ses fils auprès de « lui, et se mit à pleurer comme un enfant. Il dit « ensuite au kan des Tartares : *Sauve-moi, si tu* « *peux.* Le kan lui répondit : *Nous le connais-* « *sons bien, le roi de Pologne ; il est impossible* « *de lui résister ; songeons plutôt à nous tirer* « *de là.*

« Nous avons des chaleurs si accablantes, que « nous n'existons plus qu'à force de boire. On « vient de découvrir encore une grande quan- « tité de munitions de guerre. Je ne sais vrai- « ment pas ce qui leur sera resté, et avec quoi « ils feront la campagne. Je reçois dans ce « moment le rapport que l'ennemi a aban- « donné une quinzaine de petits canons dans sa « fuite.

« Je suis au moment de monter à cheval pour « marcher en Hongrie, et j'espère, comme je « vous l'ai dit en vous quittant, vous revoir à

« Stryi. Que Wyszynski y fasse réparer les che- 1683. septembre. lundi. 13.
« minées et préparer les appartemens.

« Cette lettre est la meilleure gazette, et vous « pouvez vous en servir à cette fin, en préve- « nant que c'est la lettre du roi à la reine.

« Les princes de Bavière et de Saxe sont déci- « dés à me suivre jusqu'au bout du monde. Il « nous faudra doubler le pas pendant les deux « premiers milles, à cause de l'insupportable in- « fection des cadavres, tant d'hommes que de « chevaux et de chameaux.

« J'ai écrit au roi de France; je lui ai dit que « c'était à lui particulièrement, comme au roi « très-chrétien, qu'il me convenait de faire mon « rapport *de la bataille gagnée et du salut de la* « *chrétienté.*

« L'Empereur est à un mille et demi. Il des- « cend le Danube en chaloupe; mais je m'aper- « çois qu'il n'a pas grande envie de me voir, « peut-être à cause de l'étiquette. Il se presse « d'arriver à Vienne pour faire chanter le *Te* « *Deum.* Voilà pourquoi je lui cède la place. Je « suis fort aise d'éviter toutes ces cérémonies;

1683. septembre. lundi. 13.

« on ne nous a régalés que de cela jusqu'à ce « jour. *Notre Fanfan est brave au dernier « point* (1). »

Plus tard, le roi disait encore :

« ..... Les Turcs ont défendu quelque temps « leur camp et leurs tentes. Au moment où ils « les eurent évacuées, je fis publier la peine de « mort contre tout cavalier qui descendrait de « cheval et tout fantassin qui s'écarterait des « rangs ; nous nous attendions à tout moment à « voir revenir l'ennemi sur nous, dès que nous

(1) Dans ce jour si glorieux pour la Pologne et son roi, le moindre détail paraît devoir intéresser mes compatriotes. L'historien Kochowski rapporte qu'à la bataille de Vienne, le roi était vêtu d'un habit bleu de ciel, à la polonaise, et qu'il montait un cheval alezan. Il était toujours devancé par un écuyer portant un grand bouclier à armoiries, et par un enseigne qui, pour faire reconnaître au loin la place où était le roi, avait attaché un panache au bout de sa lance. Le prince Jacques (Fanfan) avait un casque sur la tête, une cuirasse sur le devant du corps, et, outre l'épée qu'il tenait à la main, une espèce de sabre court et très-large en usage chez les Polonais d'autrefois. Il ne quitta pas son père un moment pendant tout le temps de la bataille.

(Note de M. le comte de Plater, traducteur des Lettres de Jean Sobieski.)

« nous serions disséminés pour le pillage. Bien- 1683. septembre. lundi. 13.
« tôt la nuit est survenue ; on ne se voyait plus ;
« alors les soldats ont allumé les flambeaux turcs,
« et c'est avec leur secours qu'ils ont commencé
« à chercher et piller, surtout les officiers et to-
« warzysz, qui avaient des valets à leur suite ou
« des gens assez déterminés pour ne pas se lais-
« ser arracher les tentes une fois qu'ils les avaient
« occupées..... Ces valets se sont emparés, la
« nuit, d'une quantité de belles choses qui se
« trouvaient dans les tentes du visir. On avait
« beau en défendre l'entrée, ils faisaient une ou-
« verture du côté opposé, et emportaient ce
« qu'ils voulaient. Un petit Cosaque, marmiton
« d'un enseigne, a apporté à son maître pour
« plus de quatre mille ducats de bijoux. Les
« Allemands n'ont presque rien eu ; car, excepté
« ceux qui se trouvaient avec moi, aucun d'eux
« n'est entré ce jour-là dans le camp turc : aussi
« n'ont-ils ni prisonniers, ni étendards, ni aucun
« gage de victoire. »

Les Turcs n'avaient pas tant détruit et tant

1683. septembre. lundi. 13. emporté que d'incroyables richesses ne s'offrissent à l'avidité des chefs et des soldats. Trois cents pièces d'artillerie de tout calibre étaient tombées, ainsi que des munitions immenses, au pouvoir des alliés. Parmi les canons, beaucoup étaient marqués au armes des Empereurs; quelques-uns aussi portaient le chiffre du roi Sigismond. C'étaient celles peut-être que Zolkiewski avait laissées sur le champ de carnage du Kobilta.

« Je vous envoie, mon amie, écrivait le roi, « la liste des munitions qu'on a prises dans le « camp turc et dont nous devons faire le par« tage (1). C'est une chose inconcevable que l'im« mensité de leurs préparatifs, et des trésors « qu'ils y ont prodigués. Notez que la moitié « avait déjà été gaspillée par notre armée; car

(1) Rubinkoski nous a laissé le tableau du parc d'artillerie, des bagages et des munitions que les Turcs abandonnèrent aux vainqueurs dans la journée de Vienne. En voici un extrait :

60 canons de 48 livres.	9,000 chariots de munitions.
60 canons de 24.	125,000 tentes.
150 canons de moindre calib.	5,000,000 de livres de poudre.
40 mortiers.	

« on n'a commencé à faire la liste qu'après trois 1683. septembre. lundi. 13.
« jours de pillage. Jusque-là chacun prenait ce
« qu'il voulait. On a brûlé trois fois plus de
« poudre qu'il n'en est resté. Il faut traduire
« cette liste dans plusieurs langues, et la publier
« dans les gazettes. *Quant à mon butin, il n'y a*
« *pas moyen de tout écrire; mais les choses prin-*
« *cipales sont : une ceinture de diamans, deux*
« *montres de diamans, quatre ou cinq couteaux*
« *fort riches; cinq carquois de rubis, de saphirs*
« *et de perles fort riches, des couvertures, des*
« *tapis, et mille autres bagatelles. Des fourrures*
« *de martres-zibelines, les plus belles du mon-*
« *de* (1). Il y a beaucoup de ceintures en dia-
« mans parmi les soldats. Je ne conçois pas ce
« que les Turcs en voulaient faire, car ils n'ont
« pas l'habitude d'en porter; peut-être vou-
« laient-ils en parer les dames de Vienne qui se-
« raient tombées en leur pouvoir; ce qui est cer-
« tain, c'est que les diamans sont beaux, et la
« monture très-riche. On dit que Minczynski

(1) On se rappelle que tout ce qui est imprimé en italique a été écrit par Sobieski en français dans les même termes.

1683. septembre. lundi. 13.

« cadet en a une fort belle, mais il ne veut pas « la montrer, et prétend l'avoir déjà envoyée en « Pologne. Nos gens en ont vendu dans Vienne « grand nombre et à bas prix, de peur que leurs « maîtres ne les leur reprissent. Au moment où « la déroute a commencé, le visir est entré dans « sa tente, et a ordonné à sa suite de se saisir « de tous les sacs d'argent. Aussi y avait-il des « transfuges qui apportaient avec eux jusqu'à « deux et trois mille ducats. J'ai une cassette « d'or massif dans laquelle sont enfermées trois « feuilles d'or de l'épaisseur d'un parchemin. « Ces feuilles sont couvertes de figures qui ont « l'air d'être cabalistiques. C'est dans cette cas- « sette que je garde l'image de la Sainte Vierge « dont vous m'avez fait présent. Quant au grand « trésor, il est impossible d'apprendre ce qu'il « est devenu; je suis arrivé le premier dans les « tentes du visir, et je n'ai vu personne s'en em- « parer. Il faut ou qu'il ait été distribué aux « troupes, ou qu'on ne nous l'ait pas encore « amené, ou qu'il ait été envoyé sur les derrières « avant la bataille. »

Vienne passa tout à coup de l'extrême disette 1683. septembre. lundi. 13.
à l'extrême abondance. Malgré la désolation et l'incendie de toute la contrée, les vivres étaient en profusion dans le camp turc. Les soldats vendaient un bœuf pour quelques thalers. Un chameau valait quatre florins. Les assiégés se précipitèrent hors des murs pour prendre leur part du butin. Ils jouirent à la fois des plaisirs de la délivrance et des profits de la victoire.

Colonitz sortit aussi des murailles pour venir revendiquer son lot. Les Turcs avaient laissé derrière eux, à côté des cadavres des femmes, beaucoup de leurs enfans qu'ils n'avaient pu entraîner dans leur fuite, et qu'ils n'avaient pas eu le courage d'égorger. Le prélat accourut pour recueillir ces orphelins de l'infidèle. Il s'en trouva plus de six cents, et cet autre Vincent de Paule leur servit de père à tous. Il leur donna du pain et de l'instruction, se trouvant assez payé de ses sacrifices puisqu'il les gagnait à la foi.

Le roi aussi recueillit un trophée qui le toucha entre tous les autres. C'était un vieux ta-

1683. septembre. bleau qui fut découvert dans les ruines du village de Wishau. On y voyait une Notre-Dame de Lorette dont la couronne était soutenue par deux anges, portant dans leurs mains des rouleaux avec ces deux inscriptions : *In hac imagine Mariæ, vinces, Johannes. In hac imagine Mariæ, victor ero Johannes.* Cette image, d'une grande vétusté, fut réputée miraculeuse. Jean la destina à la chapelle de Zolkiew et depuis lors il s'en fit suivre dans tous ses voyages. Il ne reparut pas sous la tente sans y apporter ce talisman.

Le monde sembla tout entier avoir sa part de ces dépouilles et de cette victoire. La nouvelle des grands événemens qui venaient de fixer les destinées de l'Occident, volait de contrée en contrée, et partout l'accueillait l'enthousiasme des peuples. États protestans, états catholiques, tous célébrèrent sur les places publiques, dans les palais, dans les temples, la victoire de Jean Sobieski. A Mayence comme à Venise, en Angleterre comme en Espagne, toutes les chaires retentissaient de ce grand nom. C'était à qui

porterait le plus haut l'homme envoyé de Dieu, 1683. septembre.
et les miracles descendus d'en haut. A Rome, les fêtes durèrent un mois entier. Au premier bruit de la victoire, Innocent XI tomba à genoux aux pieds d'un crucifix en fondant en larmes. Des illuminations magnifiques firent du dôme, que Michel-Ange a bâti, un temple de feu suspendu dans les airs. Quand Talenti arriva, portant l'étendard qui devait être placé à cette voûte près de celui de Kotzim, ce fut comme en Carniole, comme à Venise, comme dans toute l'Italie, un triomphe, une ivresse populaires. On eût dit le Tibre revenu aux jours des triomphes opimes. Mais les enfans du peuple-roi n'ont point de Capitole; ils se bornèrent à promener le signe révéré de l'islamisme, pendant des mois entiers, de couvens en couvens. Dans toute l'Europe il en courut des images avec de grossières traductions de ses devises arabes. Long-temps les gazettes ne furent pleines que de son histoire. Christine alla complimenter Innocent XI sur la possession de ce trophée. Elle écrivit à Jean ses félicitations et ses louanges.

1683. Tous les princes, tous les rois l'imitèrent. Jean avait vaincu pour toutes les nations civilisées. Le monde lui décerna d'une commune voix le titre de libérateur de la chrétienté.

La lettre de la reine de Suède mérite à plus d'un titre d'être conservée. La voici : en la lisant avec attention on y reconnaîtra partout une égale application à flatter le roi de Pologne et à blesser Louis XIV.

« C'est un grand et digne spectacle que ce-
« lui qui a été donné au monde par Votre Ma-
« jesté dans cette mémorable et glorieuse jour-
« née pour laquelle le Saint-Siège et l'univers
« tout entier vous doivent tant, que c'est une
« obligation personnelle pour tout chrétien
« d'applaudir à votre gloire et de témoigner sa
« joie. Dans cet heureux jour Votre Majesté s'est
« montrée digne non-seulement de la couronne
« de Pologne, mais de celle de l'univers. *L'Em-*
« *pire du monde vous serait dû si le ciel l'eût ré-*
« *servé à un seul potentat.* J'ose dire que personne
« ne met à plus haut prix que moi votre gloire,

« vos travaux, votre dévouement, votre victoire sur les maîtres de l'Asie, et je m'en fais gloire ; c'est que personne n'a mieux connu les dangers que nous avons courus, mieux jugé la ruine et l'extermination dont cette formidable puissance nous menaçait. *C'est à Votre Majesté, après Dieu, que désormais tous les autres rois doivent la conservation de leurs royaumes.* Moi, qui ne possède plus de royaume, je me reconnais redevable à vos exploits de ma vie, de ma liberté, de mon repos, ce bien que j'estime au-dessus de tous les empires de la terre. Je dois pourtant avouer mes torts envers un si grand roi que l'est Votre Majesté. Je suis tourmentée de la passion de l'envie, mal d'autant moins tolérable qu'il m'est plus nouveau. *Je n'ai envié jusqu'à ce jour aucun de mes contemporains* (1). Votre Majesté *seule* m'est un objet d'envie, m'apprend que je suis sujette à ce sentiment dont je me croyais entièrement incapable. Au reste, ce que j'envie à 1683.

(1) Nemini viventi invidebam unquam.

1683. « Votre Majesté, ce n'est ni sa couronne ni ses « trophées, ce sont ses privations et ses dangers; « c'est le titre de libérateur de la chrétienté; « c'est la satisfaction et la gloire d'avoir, on peut « le dire, *donné la vie et la liberté à vos amis* « *et à vos ennemis* (1), car c'est là ce que vous « avez fait. Puisse Dieu, seul digne prix des ac- « tions héroïques, vous tenir compte de vos tra- « vaux dans ce monde et dans l'éternité! il n'y « a que lui qui puisse dignement vous récom- « penser.

« Je suis, etc. »

Dans les passages soulignés, notamment ceux où tous les monarques, même ennemis du roi de Pologne, sont déclarés, avec affectation et insistance, redevables à ce prince de la conservation de leurs couronnes, éclate le dessein d'irriter dans l'ame de Louis les sentimens ja-

(1) Possit dici V. M. dator vitæ libertatisque amicis æque ac *inimicis*; utrisque enim vitam et libertatem in tuto locavit. Çette expression *inimici* ne peut s'appliquer qu'au roi de France.

loux que l'Europe lui supposait, que lui supposait Jean lui-même. « Ils crèveront tous de « dépit, malgré toutes leurs manigances, » écrivait-il à Marie Casimire, en parlant de la cour de Versailles. L'humeur y était grande en effet. Comme dit Bayle, Sobieski avait taillé en pièces non-seulement les Turcs, mais aussi les prédictions, dont Paris était rempli alors, sur la chute prochaine de la maison d'Autriche. Cette maison relevait sa tête humiliée. Au premier bruit de la délivrance de Vienne, le cabinet de Madrid parla d'opposer une déclaration de guerre à l'invasion de la Flandre, espérant entraîner ainsi les États-Généraux, la Suède, l'Angleterre, l'Empire; et le marquis de Grana, gouverneur de ces provinces, reçut l'ordre de tenter des représailles. Les États-Généraux lui donnèrent des troupes, firent des levées, se prononcèrent enfin pour la politique belliqueuse du prince d'Orange. Léopold déclara qu'après les succès qu'il venait d'obtenir, par la grace de Dieu et la présence du roi de Pologne, contre l'ennemi des chrétiens, son pre- 1683.

1683. mier soin serait de défendre ses alliés de tout attentat. Innocent XI soutint ce langage; il triomphait dans sa double passion contre l'infidèle et contre Louis. Louis se sentit à la veille d'être engagé par ses agressions dans une lutte qui pouvait devenir universelle; et le feu de la guerre civile, allumé déjà dans le Vivarais et le Dauphiné par la politique intolérante des Letellier à laquelle la mort de Colbert avait laissé le champ libre, lui rendait redoutable ce vaste incendie. Toutes les espérances, toutes les combinaisons de Louis XIV se trouvaient renversées.

Aussi la France ne put-elle unir sa voix au concert de bénédictions dont retentissait l'Europe. Les gazettes n'annoncèrent la levée du siège que sous la rubrique de Cologne, fort tard, le jour même où dans Madrid des fêtes consacraient déjà cette victoire. Encore dans ces récits Jean n'était pas nommé. *Un coup du ciel* avait sauvé Vienne; quand il fallut en venir enfin à prononcer son nom, le Mercure galant, seul journal raisonné que la France possédât alors, employa plusieurs volumes à démontrer

que le roi de Pologne n'avait rien fait que tout 1683.
autre prince n'eût fait à sa place; que Louis avait comme lui offert des secours; que ce n'était point sa faute si la haine aveugle de Léopold les avait refusés; que nonobstant il avait bombardé opiniâtrement Alger pour faire une diversion utile, et la faire à ses dépens, tandis que d'autres dans leur conduite n'avaient obéi qu'à leur intérêt; qu'au reste on n'entendait pas nier que la journée de Vienne n'eût sauvé l'Allemagne et l'Italie, puisque c'était chose d'une incontestable évidence; mais qu'il n'y avait pas eu de bataille livrée, que toutes les relations qui en avaient couru étaient mensongères. « Au moment où on « se préparait à combattre, ajoutait l'écrivain of-« ficiel, le bruit se répandit que le roi de Pologne « estoit à la tête de l'armée chrestienne. A ce « nom la frayeur saisit aussitôt le cœur de tous « les Turcs, et le grand-visir ayant pénétré au « fond de leurs ames prit le parti de la retraite, « s'imaginant de le voir encore vainqueur. Ainsi « c'est sans combat que l'armée chrétienne a mis « l'Italie hors de crainte; qu'elle a sauvé l'Allema-

1683. « gne; qu'elle a fait fuir un ennemi qui avait « couvert la campagne de ses armées formida« bles ; qu'elle a vu avorter ses vastes entre« prises, malgré ses dépenses aussi grandes que « ses desseins, et qu'elle a profité de tout son « butin. On peut dire que trois personnes y ont « contribué : le comte de Stharemberg d'abord « par sa prudente conduite; le secours de Vienne « n'est pas moins dû aux prières du pape et de « toute l'Église, et aux sommes que Sa Sainteté a « données, sans lesquelles il eût été impossible « de mettre tant de troupes sur pied. Le roi de « Pologne doit être nommé le troisième : on le « met le dernier parce que sa réputation est si « forte que les Turcs ont levé le siège avant que « d'estre attaqués, seulement parce que l'on di« sait qu'il devait combattre en personne...» Telle était la petite guerre de la politique française contre Jean Sobieski. C'était là une étrange manière de déprimer sa gloire. La flatterie a beau être inventive; elle n'eût pas trouvé si bien.

FIN DU LIVRE IX.

LIVRE X.

SUITE DU RÈGNE DE JEAN III.

CAMPAGNE DE HONGRIE.

(1683.)

SOMMAIRE.

Ingratitude de Léopold. Son entrevue avec le roi de Pologne. — Fuite de Kara-Mustapha; ses précautions contre la colère du sultan. — Marche de Jean; ses desseins. — Obstacles. Politique impériale. Opposition de l'armée. Menées de la reine. — Lettres du roi. — Passage du Danube. Défaite de Parkan. Victoire de Parkan. — Siège et prise de Strigonie. — Fautes de Tékéli. Médiation de Jean. — Retour des Polonais et de leur roi en Pologne.

LIVRE DIXIÈME.

Suite du règne de Jean III. — Campagne de Hongrie.

(1683.)

Il y eut dans le monde un autre potentat qui pensa sur le libérateur de Vienne comme Louis XIV. Ce fut Léopold. Ce monarque avait erré loin des armées pour éviter de se rencontrer aux côtés de Sobieski, et de mettre en présence le rang et la gloire. Au premier bruit de la victoire qui venait de sauver sa couronne, il s'était hâté de redescendre le cours du Danube pour rentrer dans sa capitale. Mais quand il sut que le roi de Pologne y recevait les hommages de la population reconnaissante, il suspendit sa marche, afin de n'être pas témoin du triomphe

1683. septembre. 14.

1683. septembre. 14. plus qu'il ne l'avait été des périls. L'histoire ne peut dire qui ce prince se montra le plus attentif à fuir, de ses ennemis ou de ses libérateurs. Enfin, il apprit que le roi de Pologne, pénétrant les misères de son orgueil, avait fui à son tour devant lui; que déjà même il se mettait en marche vers la Hongrie, pressé en apparence de poursuivre les barbares, plus pressé en effet de laisser le champ libre à son ingrat allié. Léopold alors reprit la route du palais paternel; il reparut parmi ses peuples, « au courage desquels « on aurait pu dire, selon le Journal de Louis XIV, « qu'il devait la conservation de sa capitale, si « les rois pouvaient devoir quelque chose à « leurs sujets. »

Maintenant, ses conseillers, les électeurs, les princes, l'entouraient, criant qu'il ne pouvait laisser son allié s'éloigner de Vienne sans le voir: c'était s'exposer à ce qu'il reprît le chemin de la Pologne, au lieu d'achever la destruction de l'ennemi. Léopold agité tenait conseil. La question des préséances était grandement débattue. A qui appartenait la main, de lui ou de son

hôte illustre? Comment devait-il aborder un roi électif? A bras ouverts, s'il a sauvé l'Empire, répondit le magnanime Charles de Lorraine. 1683. septembre. 15.

Cependant, le roi de Pologne avait levé ses tentes, s'acheminant du côté de la division qu'il avait lancée à la poursuite des Turcs. Il fallait que Léopold allât à lui, qu'il le visitât au milieu de son armée : vives perplexités, longues négociations. L'esprit du roi fournit un expédient qui les termina au grand divertissement de l'Europe. Laissons-le parler lui-même (1).

« J'ai eu mon entrevue avec l'Empereur, avant-« hier, c'est-à-dire le 15. Il était arrivé à Vienne « quelques heures après mon départ. Je l'ai en-« voyé complimenter par le vice-chancelier, « chargé en même temps de lui remettre un des « étendards du visir, en souvenir de notre vic-« toire..... A minuit, on m'annonce Schafgotsch, « arrivant avec grand empressement de la part « de l'Empereur; il m'assure que Sa Majesté se-

(1) Lettres à la reine Marie Casimire; lettre dixième.

1683. septembre. 15.

« rait très-peinée de ne pouvoir communiquer « avec moi que par l'entremise du vice-chance- « lier; qu'elle ne veut pas voir mon envoyé; que « c'est moi en personne qu'elle désire entretenir; « qu'ainsi je devrais écrire au vice-chancelier de « ne point solliciter d'audience. Je me mets à « écrire en conséquence, et voilà que deux « heures après arrive encore le comte de Schaf- « gotsch : « Il y a eu un malentendu, dit-il; la « faute en est à Galeçki.» Voyant bien que tout « cela n'était que pure chicane, j'ai déclaré que « lorsqu'il s'agissait de parler aux souverains, « je le faisais en personne, et que mon chance- « lier ne s'adressait qu'aux envoyés des cours ou « autres autorités. « Ainsi, disais-je, vous vous « inquiétez pour rien; annoncez plutôt franche- « ment ce que vous voulez; toute la difficulté « porte sans doute sur la grande question de sa- « voir qui aura la droite. Mais tout cela peut s'ar- « ranger et il ne s'agit que de s'entendre.» Schaf- « gotsch a répondu qu'en effet c'était là ce qui « embarrassait l'Empereur; qu'il ne pouvait point « céder le pas, qu'il se trouvait dans le moment

« au milieu des électeurs, représentant, pour « ainsi dire, la tête de l'Empire. J'ai proposé le « moyen suivant : « Du moment que l'Empereur « approchera de mon camp, j'irai à sa rencontre, « nous nous saluerons à cheval et nous resterons « ainsi vis-à-vis l'un de l'autre, moi du côté de « mon armée, lui du côté de la sienne et de la « capitale, lui accompagné des électeurs, moi de « mon fils, des hetmans et des sénateurs.»

1683. septembre. 15.

« Schafgotsch a accueilli cette proposition, et « tout s'est passé en conséquence. Cependant « l'Empereur n'a été accompagné que de l'élec- « teur de Bavière; celui de Saxe l'avait déjà « quitté. Il avait à sa suite une cinquantaine de « cavaliers de sa cour, d'employés et de mi- « nistres. Des trompettes le devançaient; des « gardes-du-corps et une dizaine de valets de « pied le suivaient. Je ne vous ferai pas le por- « trait de l'Empereur, car il est connu. Il était « monté sur un cheval bai de race espagnole; il « avait un justaucorps richement brodé, un « chapeau à la française, avec une agrafe et des « plumes blanches et rouges, une ceinture mon-

1683. septembre. 15.

« tée en saphirs et en diamans, l'épée de même.
« Nous nous sommes salués assez poliment; je
« lui ai fait mon compliment en latin et en peu
« de mots; il a répondu dans la même langue
« en termes choisis. Étant ainsi vis-à-vis l'un de
« l'autre, je lui ai présenté mon fils qui s'est
« approché et l'a salué. L'Empereur n'a pas seu-
« lement mis la main au chapeau; j'en ai été
« comme terrifié. Il en a usé de même avec les
« sénateurs et les hetmans, et même avec son
« allié le prince palatin de Belz (1). Pour éviter
« le scandale et les gloses du public, j'ai encore
« adressé quelques mots à l'Empereur, après
« quoi j'ai tourné mon cheval; nous nous sommes
« salués mutuellement et j'ai repris la route de
« mon camp. Le palatin de Russie a fait voir
« notre armée à l'Empereur, ainsi qu'il l'avait
« désiré, mais nos gens ont été très-piqués et se
« plaignaient hautement de ce que l'Empereur
« n'avait pas daigné les remercier, ne serait-ce
« que du chapeau, pour tant de peines et de pri-

(1) Constantin Wieçnowieçki, allié de la famille impériale par le mariage du roi Michel avec l'archiduchesse Eléonore.

« vations. Après cette séparation, tout a changé 1683. septembre. 15.
« subitement; c'est comme si on ne nous con-
« naissait plus. Schafgotsch et le légat nous ont
« quittés..... On ne nous donne plus ni fourrages
« ni vivres. Le saint-père avait envoyé de l'ar-
« gent à cet effet à l'abbé Buonvisi; mais l'abbé
« est resté à Lintz.»

Le roi, dans ce récit, ne rapporte pas la réponse au remerciement gauche et froid de l'Empereur, que lui prêtent toutes les relations. « Je suis bien aise, sire, aurait-il dit, de vous « avoir rendu ce petit service. » Ce fut dans la plaine d'Ébersdorff qu'eut lieu cette singulière entrevue. Le roi se tint à l'aile droite de son armée, de sorte que l'Empereur fut obligé, pour le joindre, de se porter à l'extrémité du front des Polonais. A quelque distance, il s'approcha au petit galop; tous deux portèrent la main en même temps, lui au bonnet, Léopold au chapeau. Dans la présentation de son fils, le roi remplit la lacune que laissait le silence extraordinaire de l'Empereur, en disant qu'il l'avait amené, malgré sa jeunesse, pour lui apprendre

1683. septembre. comment on se comportait avec des alliés; et, 15. comme Léopold continuait de ne pas trouver des paroles, le roi reprit: « Vous voulez probablement, mon frère, voir mon armée? Voilà « mes généraux; je leur ai donné l'ordre de vous « la montrer. » Puis, il tourna bride, et l'Empereur, jusqu'alors immobile, s'ébranla pour parcourir les lignes polonaises. Cette muette entrevue avait duré moins d'un quart d'heure. La surprise était grande dans les deux armées; grande l'indignation dans les rangs polonais.
17. L'Empereur se décida, deux jours après, à donner des excuses de son étrange procédé envers ce jeune prince Jacques, auquel la main d'une archiduchesse était promise. Il lui envoya une épée, et écrivit qu'il n'avait pu la veille exprimer toute sa reconnaissance et toute sa joie, dans le trouble où l'avaient jeté le souvenir de ses dangers et la vue de son libérateur.

La conduite de Léopold n'avait rien de nouveau. Le lendemain de la victoire de Saint-Godard, les Français, qui la lui avaient gagnée, ne pouvaient plus, même à prix d'or, obtenir des

fourrages et du pain. Il aurait tenu à affamer ses libérateurs autant que ses ennemis. Cette fois, c'était pis encore ; les Polonais ne pouvaient obtenir ni des vivres, ni des tombeaux. 1683. septembre. 17.

Jean écrivait à la reine (1) :

« L'envoyé d'Espagne, qui avait tant insisté « pour avoir une audience, et auquel j'avais « déjà accordé les honneurs d'un siège, ne pa- « raît plus. Nos malades sont couchés sur du fu- « mier ; nos blessés, dont le nombre est assez « considérable, ne peuvent pas obtenir de ba- « teau pour descendre la rivière jusqu'à Pres- « bourg, où je serais plus à même de les entre- « tenir à mes frais. On refuse d'enterrer nos « morts dans les cimetières de la ville, même « ceux de grades supérieurs. On leur indique les « champs ou les cimetières des faubourgs rui- « nés et pleins de cadavres païens. Un dra- « gon allemand a frappé, à quatre pas de moi, « un de mes pages, et lui a mis le visage en

(1) Lettre dixième.

1683. septembre. 17. « sang. Je m'en suis plaint au duc de Lorraine, « et n'ai obtenu aucune satisfaction. On a arra-« ché à un autre de mes gens mon manteau qu'il « portait. On pille nos bagages; on nous enlève « de force nos chevaux, qui étaient restés au-« delà des montagnes et avaient de la peine à « nous rejoindre. Quelques-uns de mes gardes-« du-corps, que j'avais laissés près des canons « turcs jusqu'à ce qu'on les eût distribués égale-« ment (bien que ce soient les nôtres qui en ont « pris le plus grand nombre le jour de la ba-« taille), ont perdu leurs manteaux, leurs ha-« bits et leurs montures..... Il est très-vrai de « dire que nous n'avons jamais été en si mau-« vais état. Si ce n'était l'avoine que nous avons « trouvée dans le camp turc, nous aurions déjà « perdu tous les chevaux. C'est un tel état de « misère partout, qu'il est difficile de trouver « une botte de foin ni d'herbe fraîche; des « champs tout nus, voilà ce qui reste après le « passage de ces nuées de païens; et cependant « nous aurons encore quinze milles d'un pareil « pays à traverser, à moins qu'on n'ait la charité

« de nous construire un pont sur le Danube, 1683. septembre. 17.
« pour nous faire entrer au plus vite dans le « pays ennemi. Là nous pourrions encore trou- « ver des vivres. Mais ces messieurs de Vienne « remettent tout d'un jour à l'autre; ils se sont « établis en ville, et s'y adonnent à ces plaisirs « et à ces débauches pour lesquels Dieu les a si « justement punis.

« Le capitaine Obar a trouvé le duc de Lor- « raine chez le commandant de Vienne. Ils « étaient à manger et à boire; tous deux l'ont « reçu assez froidement, n'ont rien accordé, et « nous ont seulement fait reproche des préten- « dus fourrages que nous avons prélevés, et que « pourtant aucun de nous n'a vus ni touchés un « moment. Obar y a été à même d'entendre toute « sorte de discours pleins d'ingratitude. Comme « beaucoup des nôtres se pressent vers la ville « pour y trouver quelque nourriture, parce que « l'on meurt de faim dans la campagne, le com- « mandant de Vienne a donné l'ordre de ne pas « les laisser entrer, et de faire feu sur eux : on « prétend que c'est parce qu'un Polonais a tiré

1683. septembre. 17.

« sur des Allemands qui voulaient lui enlever « son cheval. Je viens d'envoyer à Vienne le père « Hacko, jésuite, pour recueillir les malades, « payer leurs dettes, et enfin louer des bateaux « dans lesquels ils pourraient descendre le Da- « nube jusqu'à Presbourg. Moi, pour ma part, « j'ai eu toutes les peines du monde d'obtenir « chez les Pères de la Société un réduit pour y « déposer mes effets; encore n'ont-ils pas voulu « en faire la liste, si bien que tout y est résté à « la garde de Dieu. Veuillez bien, ma chère ame, « raconter tout cela à monseigneur le nonce du « pape.

« Après une si grande bataille où nous avons « perdu tant de monde et des familles les plus « illustres, nous perdrons encore nos chevaux « et nos bagages, et nous nous serons exposés « à la risée publique..... Les officiers de l'Empe- « reur voudraient nous enlever même le peu « que nous avons. Que nous reviendra-t-il de « notre victoire, si nous n'en profitons pas pour « entrer dans le pays ennemi, et si on nous « laisse périr de misère? Aujourd'hui, nous

« avons l'air de pestiférés que tout le monde 1683. septembre. 17.
« évite, tandis qu'avant la bataille, mes tentes,
« qui, Dieu merci, sont assez spacieuses, pou-
« vaient à peine contenir la foule des arrivans.

« Nous savons de science certaine que le « saint-père a avancé des sommes considérables, « qu'il n'a pas même épargné l'argenterie des « églises; que nombre de particuliers ont con- « tribué à des quêtes. A quoi donc tout cela a-t- « il servi? Maintenant, dussent même tous ces « secours arriver, il serait trop tard. Les che- « vaux crevés et ceux qui périssent encore tous « les jours ne revivront plus.

« Sur mon Dieu, il y a de quoi mourir mille « fois par jour, en voyant échapper tant d'heu- « reuses occasions, tant de belles journées; car « les chaleurs sont plus grandes ici à présent « qu'elles ne le sont chez nous dans la cani- « cule.

« Tout ce que nous avons fait et entrepris « était fondé sur les promesses du pape, et « maintenant il ne nous reste plus qu'à gémir « en voyant périr notre armée, non pas sous les

1683. septembre. 17. « coups de l'ennemi, mais par la faute de ceux « qui nous doivent tout.

« Giza et Absalon sont arrivés ici de la part « de Tékéli; ce dernier veut s'en remettre en- « tièrement à ma décision. J'en ai fait part à « l'Empereur; mais je vois qu'il ne se soucie « plus de moi. Ils en sont revenus à leur an- « cienne fierté; ils ont l'air même d'oublier qu'il « y a un Dieu au-dessus d'eux.

« Je me mets en marche aujourd'hui pour al- « ler peut-être au-devant d'une plus grande fa- « mine encore; mais je veux m'éloigner de cette « ville de Vienne, où l'on fait feu sur les nôtres...

« Nous sommes ici sur les bords du Danube, « comme autrefois les Israélites sur le bord de « l'Euphrate. Nous pleurons la perte de nos che- « vaux, l'ingratitude de ceux que nous avons sau- « vés, et tant d'occasions de succès échappées. »

On regrette d'avoir à dire que l'évêque de Neustadt et de Vienne s'associa aux sentimens et aux procédés de son gouvernement. Jean ne vit Colonitz ni à l'autel, ni chez Stharemberg,

ni dans sa tente. Lui-même raconte doucement la spirituelle vengeance qu'il tira de cet oubli de toutes les bienséances, de cet oubli de tous les services. Il écrivit au prélat que n'ayant pas eu le plaisir de le voir, et prêt à quitter son diocèse, il prenait le parti de lui adresser par lettres ses félicitations du succès des armes chrétiennes et du rétablissement de monseigneur dans son poste. Colonitz fit comme Louis XIV : il laissa la lettre royale sans réponse.

1683. septembre. 17.

L'ingratitude était l'ame de la cour impériale. Généraux, feudataires, alliés, tous virent leurs services condamnés à un même oubli. Stharemberg seul fut comblé par son élève des graces qu'il avait méritées. Nommé feld-maréchal contre son tour, et conseiller privé, il eut encore cent mille florins et la Toison-d'Or. Le comte de Capliers, Caprara, Leslé, blessés par mille endroits, s'éloignèrent. Déjà l'électeur de Saxe, qui avait aussi ses griefs, venait de reprendre avec son armée la route de ses états. Les troupes des Cercles de l'Empire, Waldeck à leur tête, s'apprêtaient à replier leurs enseignes.

1683. septembre. 17. L'électeur de Bavière menaçait d'abandonner les drapeaux de l'orgueilleux suzerain ; il défendait à ses troupes de dépasser Vienne, et une laborieuse négociation était employée à le ramener de la Moravie, où il s'était retiré de sa personne, comme Achille dans ses tentes.

Le duc de Lorraine lui-même, malgré ses liens de parenté, vit ses immenses services méconnus. « Le pauvre diable, écrivait Jean (1), « n'a ni dépouille de l'ennemi ni gratification de « l'Empereur..... J'ai eu la visite du prince de « Saxe-Lawembourg, très-honnête homme, et « le plus ancien de son illustre famille. Le jour « de la bataille, nous avons toujours été en- « semble. Il gémit et se plaint au-delà de toute « expression ; il quitte l'armée ; ses gens et ses « amis murmurent et menacent ; mais bien d'au- « tres murmurent aussi, et voilà pourquoi il y « a tant de retards dans nos affaires. Tout le « monde est découragé et de mauvaise volonté ; « c'est un martyre d'entendre tout ce que di-

(1) Lettre douzième.

« sent les subalternes, ils vont jusqu'à regretter 1683. septembre. 17.
« que nous ayons secouru l'Empereur. Ils au-
« raient voulu que cette orgueilleuse race eût
« péri pour ne plus se relever.»

La postérité le croira-t-elle? Jean fut le seul auquel ne se présenta même point la pensée de déserter ce champ d'insultes : ses sermens le tenaient lié à la fortune de l'Empire. En vain Sieniawski mourant, Jablonowski indigné, tous les palatins, tous les sénateurs lui demandaient de reprendre le chemin de la Pologne; en vain nombre d'entre eux désertèrent avec leurs compagnies. En vain l'armée appuya tout entière de ses cris le vœu des grands, tantôt au nom de l'honneur de son roi outragé par les mépris de l'Empereur, tantôt au nom des dangers de la patrie, sur laquelle, disait-on, se portaient les Tartares pour avoir raison de leur désastre. Si on excepte la course victorieuse de Zolkiewski et de Wladislas sur Moskow, c'était la première fois, depuis la fondation de la république, que les Polonais se voyaient hors des frontières de leur pays. En dépassant Vienne, ils se crurent

1683. septembre. 17. entraînés au bout du monde. Mais ne connaissant que sa parole, et pensant que si lui aussi abandonnait l'Empire, l'armée de Kara-Mustapha bientôt ralliée présenterait encore un front terrible, Jean, malgré cette ingratitude, malgré son abandon, se porta en avant. Les Turcs se replièrent de toutes parts devant lui en mettant bas les armes.

Kara-Mustapha ne s'était arrêté au camp de Raab que le temps de pourvoir à sa sûreté du côté du sérail. Que fit-il pour détourner de soi les justices de son maître irrité? Il manda dans sa tente l'illustre Beglier bey de Bude, Ibrahim-Pacha, et fit à la face de l'armée tomber sa tête octogénaire. Les pachas d'Essek et de Posséga eurent le même sort. Le sang des chefs, des beys, des émirs, de quiconque avait encouru ses disgraces, coula à flots. Le kan des Tartares, prince célèbre dans les arts de la paix comme de la guerre, fut déposé. C'était désigner d'autres coupables que soi au courroux du sultan, et lui montrer dans tous ces chefs autant de traîtres qui avaient tout perdu; c'était satisfaire son premier besoin

de vengeance, en lui faisant voir la grandeur de l'holocauste promptement égalée à la grandeur du revers : gouvernemens détestables, où un ministre ose également se jouer de la crédulité du maître et de la vie des sujets; où des torts et des crimes nouveaux peuvent être un moyen assuré de conserver la confiance du prince; où les hommes ne sont que des pièces d'échiquier que les grands jouent selon l'intérêt de leur partie, et qu'ils sacrifient, qu'ils perdent sans remords!

1683. septembre. 17.

Au reste, l'armée turque, le divan et l'Europe étaient injustes pour le grand-visir. Ce n'étaient pas ses fautes véritables et ses véritables crimes qu'on lui reprochait; on lui reprochait ce qui était sa gloire. Sa marche hardie sur Vienne fut universellement blâmée. Il resta convenu, chez les musulmans et dans la chrétienté, que là était la cause de tous les revers, là le délire qui avait tout perdu. On oublia l'épouvante que cette entreprise avait jetée, les dangers que l'Empire avait courus, l'Allemagne toute entière compromise, la Hongrie subjuguée toute entière. Le malheur était de n'avoir pas su exécuter

1683. septembre. 17. après avoir su concevoir. C'est dans la conduite du siège que l'histoire doit chercher les torts du généralissime ottoman, et ils y surabondent.

Ses précautions sanglantes une fois prises, Kara se réfugia dans Bude, pour réorganiser les troupes et recommencer, s'il était destiné à vivre, une expédition nouvelle. A ses yeux, c'était à lui de reprendre l'offensive; la campagne lui semblait terminée en ce qui touchait les alliés. Cette terre qu'il foulait, réunie à l'empire des Osmanlis depuis près de deux cents ans, faisait pour les Musulmans partie de l'empire même. C'était, dans leur façon de voir, une terre sacrée. Ils n'imaginaient pas que personne pût avoir l'idée de la leur disputer.

Tel était pourtant le dessein du roi de Pologne. Il entendait remettre sur-le-champ sous la loi chrétienne le vieux royaume de saint Étienne, de Corvin, de Jean Huniade. Toute son ambition était de *porter un second coup décisif* (1) qui arrachât cette riche proie à l'hydre ot-

(1) Lettre quinzième.

tomane, et il marchait aux barbares dans cet es- 1683. septembre. 17.
poir. Ce qui est admirable, c'est que tous les historiens (1) lui fassent reproche d'avoir par ses lenteurs suspendu les progrès des Impériaux, entravé le génie de Lorraine, facilité la fuite des vaincus. Un fait bien simple réfute ces assertions. Les Polonais étaient en avant, et y furent pendant toute la campagne.

Charles de Lorraine se trouvait dans Vienne encore, les Impériaux encore sous les murs de cette capitale, que Jean campait déjà non loin de celle de la Hongrie. Il est vrai que cette marche même ne fut point rapide, moins parce que le roi croyait devoir du repos à son armée après cette course précipitée et ces opiniâtres combats, que faute de pouvoir affronter seul la fuite de ces masses qu'un élan de courage et de génie suffisait pour ramener d'un moment à l'autre sur lui. S'il y eut dans ses résolutions mollesse

(1) Hormis l'auteur de l'Histoire des troubles de Hongrie, ouvrage généralement fort exact (3 vol., Amsterdam, 1717), où il est dit que ce furent les Impériaux qui suspendirent la marche de Jean, et entravèrent ses desseins.

1683. septembre. 17. et indifférence sur les instans perdus; s'il y eut lieu à ce parallèle avec Annibal dans Capoue, auquel l'a condamné Voltaire, on en peut juger par ce qu'on a lu déjà, par ce qu'on va lire encore (1) :

Au camp de Sehonaü, sur le chemin de Presbourg,
Près du Danube.

« Seule joie de mon ame, charmante et « bien-aimée Mariette!

« Du temps des Romains, on accusait Annibal « de n'avoir pas su user de la victoire. Aujour-« d'hui nous saurions bien profiter de la nôtre; « mais, soit que Dieu y mette obstacle en puni-« tion de notre ingratitude, après les graces dont « il nous a comblés, soit toute autre raison, « l'affaire ne marche pas, sans qu'on sache à « quoi cela tient. Je suis en avant, et le staroste « de Luck avec Strzalkowski sont à quelques « lieues devant moi, couvrant de morts les

(1) Lettre dixième.

« grands chemins et faisant des prisonniers par 1683. septembre.
« troupeaux. L'armée impériale et les autres al- 17.
« liés sont derrière nous, à un mille de Vienne.
« Aujourd'hui encore nous poussons en avant.
« Les Allemands ne bougeront pas, j'en suis sûr.
« L'électeur de Saxe a rétrogradé avec son corps
« d'armée, après avoir vivement exprimé son
« ressentiment envers l'Empereur. Je lui ai en-
« voyé hier, en souvenir, deux chevaux riche-
« ment enharnachés, deux étendards turcs,
« quatre prisonniers, deux beaux vases et un
« riche voile pour l'électrice. J'ai fait remettre au
« général saxon Gultschoff un sabre monté en
« or, qui faisait partie du butin; enfin un beau
« cheval a payé l'officier qui est venu me compli-
« menter de la part de l'électeur. Tout cela a été
« reçu avec beaucoup de reconnaissance et peut-
« être avec plus d'étonnement encore. Ils se trou-
« vent recevoir les présens de celui auquel il
« leur convenait plutôt d'en offrir.....

« L'honnête Marco d'Aviano, qui est vraiment
« un saint homme, pleure en voyant ce qui se
« passe autour de nous, et il fait son possible

1683. septembre. 17. « pour amener ceux de Vienne à une résolution « quelconque.....

« Vous ferez extraire un article de gazette de « la présente, mais bien entendu en mettant de « côté tous mes sujets de plainte. Il ne faut pas « oublier le vieil adage de Kochanowski (1) : « *Qui ne sait cacher son ennui apprête à rire « à l'ennemi.* Dites seulement que les commis- « saires de l'Empereur ont trompé notre armée « relativement aux vivres et fourrages qu'ils s'é- « taient engagés de fournir; que le pont n'est pas « fait; que l'armée souffre beaucoup ; que les Im- « périaux sont encore sous Vienne; que les Saxons « se sont retirés ; que le roi est en avant ; que sa « cavalerie légère presse l'ennemi; que si ce n'é- « tait cette horrible dévastation du pays, pas un « Turc n'aurait échappé ; que le roi envoie à « tout moment vers l'Empereur, pour le presser « d'entrer sur le territoire ennemi, et d'investir « au moins deux forteresses, tant que la saison « le permet; que Tékéli m'a envoyé des émis-

(1) Poète polonais du seizième siècle.

« saires, s'en remettant tout-à-fait à ma décision, 1683. septembre. 17.
« et ainsi de suite.

« Grand nombre des nôtres demandent à re-
« venir dans le pays, et il sera difficile de les re-
« tenir ; d'autres s'échappent avec un immense
« butin ; d'autres décampent pour éviter la fa-
« mine ; d'autres encore sont las de la guerre ;
« d'autres ont leurs affaires particulières : ainsi
« du reste.

« Je vous embrasse un million de fois, mon
« cher cœur ; *à M. le marquis et à ma sœur*
« *mes baisemains.*

« Dites à la princesse (1) que toutes les cam-
« pagnes autour de Vienne sont dévastées,
« Luxembourg, Favorite, en un mot tout. Un
« seul bâtiment a été épargné, celui où l'on en-
« tretenait les lions. C'est l'endroit où, il y a
« cent cinquante ans, Soliman avait fait dresser
« ses tentes. J'avais oublié de vous en parler,
« ma chère ame.

(1) La princesse veuve Sobieska-Radziwil, propre sœur du roi. La sœur dont il parle plus haut est la grande-chancelière Wielopolska, sœur de la reine.

1683. septembre. 17. « J'avais quitté Vienne, et je marchais avec « l'avant-garde : j'aperçois dans une vallée un « grand château non ruiné. Je demande ce que « ce peut être; sur la réponse que c'est l'endroit « où l'on entretient les lions, je m'en approche, « et j'entends des coups de feu (c'est ce qu'il faut « aussi mentionner dans la gazette). Je fais pren- « dre des informations sur ce que cela veut dire, « et j'apprends que c'est une cinquantaine de « janissaires échappés pendant la nuit des tran- « chées de Vienne, et qui étaient venus s'enfer- « mer dans une tour, espérant que le visir se « raviserait et reviendrait à la charge. Ils se re- « fusaient à toute capitulation avec les Alle- « mands. En effet, ils avaient déjà tué beaucoup « de monde, et on ne pouvait guère les déloger « que par une explosion de mine. Je leur ai fait « dire que j'y étais en personne; alors ils se sont « rendus, et on les a conduits sains et saufs dans « mon camp. J'ai trouvé dans le château une « lionne très-affamée, à qui j'ai fait donner à « manger; mais, ce qui valait bien mieux, nous « y avons trouvé du biscuit pour en charger cin-

« quante mille chariots ; car c'est d'ici qu'on 1683. septembre.
« approvisionnait chaque jour l'armée des assié- 17.
« geans.

POST-SCRIPTUM.

18 septembre. 18.

« J'ai oublié, mon cœur, de vous parler du « pauvre docteur Pécovini, qui est un fort hon- « nête homme et paraît fort habile. Pour exciter « un peu son zèle au service de l'armée, je lui ai « fixé des appointemens sur ma cassette, comme « vous le savez ; mais ne voilà-t-il pas que le « père Haçko, de la compagnie de Jésus, que le « nonce apostolique a établi à la tête des hôpi- « taux, ne veut pas entendre parler de Péco- « vini, attendu que monseigneur le nonce ne l'a « pas marqué sur la liste. Il faut donc que vous « en parliez au nonce apostolique. Non-seule- « ment nous avons ici quantité de malades et de « blessés, mais encore presque tous les officiers « supérieurs ont été atteints de fièvre et de dys-

1683. septembre. 18.

« senterie ; c'est le résultat des fatigues, du dénuement et de ces excessives chaleurs où l'on « ne vit que de boisson. Il y en a qui ont passé « jusqu'à cinq jours sans nourriture, avec cela « toujours à la belle étoile et empêchés de dor-« mir. Aussi un grand nombre s'en retourne « dans leurs foyers, et il est presque impossible « de les retenir.

« Les chemins sont jonchés de cadavres. A un « des passages de rivière, les Turcs ont perdu « jusqu'à deux mille hommes, massacrés tant « par les nôtres que par les paysans de Neuhau-« sel, de manière que nous ne sortons d'une « infection que pour rentrer dans une autre. « Les Impériaux et autres Allemands n'ont pas « encore bougé de Vienne. Nous ne savons donc « pas comment nous continuerons la guerre, « car ils y tiennent conseil sans nous.

« D'Arak, écuyer impérial, a insinué au nôtre « que je ferais bien d'offrir quelques beaux che-« vaux de selle à l'Empereur, et que Sa Majesté « impériale ne manquerait pas de me rendre la « pareille. Voilà un fort joli compliment et qui

« vient fort à propos, à présent que je n'ai 1683. septembre. 18.
« presque plus de montures. Cependant je ferai « chercher si on pourra en trouver dans l'ar- « mée, puisque telle est ma destinée, que je « dois obliger tout le monde, et n'avoir pour « moi rien à attendre que de Dieu.......

« Ce n'est pas la moindre des singularités « que nous avons éprouvées, de ne pas savoir ce « que nous deviendrons. Il eût été convenable, « je crois, de me faire demander de quelle ma- « nière je me propose de continuer la guerre, « mais on ne s'adresse plus à moi. Si, du moins, « ils déclaraient franchement qu'ils n'ont plus « besoin de nous, et qu'ils agiront séparé- « ment, j'irais de mon côté, et je serais libre « dans mes mouvemens. *Addio*, *addio*, *cor* « *mio*. »

Dans toute cette conduite extraordinaire et ces éternels retards de la cour impériale, quels étaient donc les ressorts de sa politique? le voici. Beaucoup de désordre y régnait depuis que Jean ne gouvernait plus les volontés ri-

1683. septembre. 18. vales ; et, si quelque chose dominait dans cette anarchie, c'était la peur, au génie indécis et changeant. Les gazettes du temps font voir qu'on s'effrayait de tout, et particulièrement de la disposition du roi à tenter de nouveau les aventures, à commettre aux hasards d'une seconde bataille les résultats immenses de la première. Le conseil aulique était bien plus occupé de fortifier Vienne, et de le ravitailler sans relâche, que de troubler la fuite de l'infidèle au travers de la Hongrie. La Hongrie ! Léopold pouvait-il oublier qu'il avait naguère fait briller cette couronne aux yeux du monarque polonais ? Qu'allait-il advenir de l'apparition de ce héros populaire au milieu d'une nation mécontente et placée par des traités anciens sous le protectorat de la Pologne ? Quels desseins, d'ailleurs, l'y guidaient ? Le conseil aulique flottait entre mille perplexités contraires. Retiendrait-on le roi Jean ? c'était l'irriter, perdre son assistance, livrer aux musulmans, dès-lors raffermis, les États héréditaires. Lui laisserait-on le champ libre ? on risquait la Hongrie.

Mais déjà il n'était plus temps de délibérer. 1683. septembre. 19.
L'espèce de long défilé, et, pour ainsi dire, de porte étroite, que forment, au village de Hambourg, les montagnes qui séparent l'Autriche de la Hongrie, s'était ouvert devant les escadrons polonais, leur laissant voir tout à coup ce beau royaume, ses rians aspects, ses opulentes cités, ses îles fécondes. Le Danube le coupe en deux parties inégales : à droite, s'étend la Pannonie des Romains, ou basse Hongrie, province montagneuse, dans laquelle sont Raab, Strigonie, Bude, Wissembourg, Canitza, les plus importantes cités ; à gauche, la haute Hongrie, dont les plaines fertiles vont s'élevant des bords du fleuve et des murs de Presbourg jusqu'à la Transylvanie et à la Pologne. Un peuple valeureux, une riche et fière noblesse, couvrent cette contrée, ensanglantée, depuis l'origine de l'histoire, par des guerres sans termes, illustrée souvent par des héros chers au monde, et presque épuisée enfin dans des efforts, opiniâtres comme ceux de la Pologne, et non moins stériles peut-être par les mêmes causes, pour

1683. septembre. 19. prendre au sein de l'Europe nouvelle la place d'une nation indépendante, pour sauver de jougs contraires ses autels et ses lois.

Nous verrons le roi de Pologne dire trop bien que la Hongrie n'a pas une motte de terre qui, si on la pressait, ne rendît du sang. Toute sa correspondance est pleine de la sympathie que lui inspirait cette nation infortunée; aussi avait-il à cœur deux sollicitudes égales: le soin d'y briser sans retour la domination ottomane, et celui de défendre contre le conseil aulique, à la faveur de stipulations tutélaires, les vieilles libertés du pays. A son aspect, l'armée du comte Budiani, qui, lors de l'ouverture des hostilités, avait couru à l'infidèle, passa sous les drapeaux des alliés, et, afin d'obtenir grace, se jeta en Styrie sur les corps épars de Kara-Mustapha. Tékéli, de son côté, s'éloigna des confins de la Moravie, à marches forcées, pour se rapprocher du grand-visir, non sans implorer la médiation du roi du Pologne près la cour impériale. Le prince de Transylvanie se rangea aussitôt dans la même clientelle. Jean accueillit les en-

voyés de ces princes ; il les protégea contre les 1683.
insultes des Impériaux, et se hâta d'ouvrir des septembre.
négociations à Vienne, en faveur des mécontens. Léopold prit l'alarme de plus belle ; il ne songea plus qu'à retarder la marche du roi dans les provinces que ce trop fidèle allié venait lui reconquérir.

Mais les obstacles devaient se multiplier devant les pas de Sobieski sans réussir à le détourner de son but. Courir en droite ligne sur l'antique capitale était son premier dessein ; le conseil de Vienne objecta le péril de s'attacher aux traces des barbares dans une contrée montagneuse, âpre, désolée. Il fut résolu que ce serait par la rive gauche du Danube que la guerre serait continuée. L'Empereur se flattait d'enchaîner ainsi le roi à l'investissement de quelque place obscure, à la garde inactive de ses domaines ; et le roi céda à l'espérance de trouver dans la Haute-Hongrie des fourrages et des vivres. Mais il fallait passer le fleuve. Charles de Lorraine faisait descendre le pont de Tuln, celui qui avait servi au premier passage des alliés,

1683. septembre. alors qu'on marchait à la délivrance de Vienne; ce furent de nouveaux retards. Jean écrivait à la reine (1) :

19. « Nous avons l'espoir de franchir bientôt le « Danube sur ce pont qui est encore à faire; et « cela afin d'entrer le plus tôt possible en pays « ennemi..... Les Turcs ne se sont arrêtés nulle « part... Si nous avons occasion de les rencon- « trer en plaine campagne, nous tenterons en- « core une fois la fortune.

« Mais ces détails militaires n'auront peut- « être pas d'intérêt pour vous, mon cœur; car « j'ai souvent eu lieu d'observer, lorsqu'il nous « en venait de quelque part, que vous ne les « écoutiez pas avec beaucoup d'attention.....

« L'Empereur est reparti de Vienne pour se « rendre à Lintz; je lui ai envoyé quelques « beaux chevaux de selle, conformément à l'in- « sinuation qu'il m'en avait fait passer. Je leur ai « mis des harnais montés de diamans, de rubis

(1) Lettre onzième.

« et d'émeraudes..... J'ai envoyé aujourd'hui au 1683. septembre. 19.
« prince d'Anhalt, mon ancien ami, et que je
« n'ai pu voir qu'un moment à Vienne, un che-
« val de selle tout caparaçonné. Comme nous
« ne sommes pas encore à la fin de tout cela, je
« serai peut-être réduit à revenir dans mes foyers
« avec des buffles et des chameaux.

« Le père Louis et son frère auront cependant
« de quoi se réjouir; car j'ai fait l'acquisition,
« entre autres, de toute la pharmacie du visir.
« Il y avait là des huiles, des gommes, des
« baumes, et autres choses rares que Pecovini
« ne peut se lasser d'admirer. *Il faut bien*
« *avouer, à la gloire du visir, que c'était un ga-*
« *lant homme, et qu'il nous a donné de bien belles*
« *choses; particulièrement tout ce qui touchait*
« *son corps étaient les choses les plus mignonnes*
« *et les plus délicates du monde.* Nous y avons
« trouvé, entre autres, certains poissons rares,
« qu'on nomme éperlans de mer. Informez-vous-
« en, mon cœur, chez le père Louis; ce doit
« être une chose précieuse pour réchauffer l'es-
« tomac.

1683. septembre. 19. « Le duc de Lorraine est attendu, et jusque-« là je n'ai pas un moment de repos ni jour ni « nuit. On vient chez moi à tout moment, tan-« tôt pour le mot d'ordre, tantôt pour la dispo-« sition des avant-postes, un tel de la part de « l'Empereur, tel autre de la part du duc. Vous « savez, *chère dame,* combien j'aime la lecture. « Eh bien! je vous jure sur mon honneur que, « depuis Ratibor, je n'ai pas eu un livre à la « main.....

« J'embrasse tendrement mon incomparable ; « *à M. le marquis et à ma sœur mes baise-« mains.*

« Nous mangeons ici, à leur intention, des « grappes de raisin dont les grains sont de la « longueur d'un demi-doigt. Quel beau pays! « mais comme ces païens l'ont abîmé! »

25. Enfin le pont de Tuln arriva sous Presbourg. Les Polonais passèrent dans l'île de Schutt, vaste et fertile territoire, qui s'étend l'espace de plusieurs lieues entre deux bras du Danube, de Presbourg, où cette île commence, à Comorn,

qui défend son extrémité méridionale. Les Turcs n'y avaient point porté leurs ravages. L'armée espéra se refaire de ses souffrances; un fléau destructeur fondit sur elle. Laissons parler le roi (1): 1683, septembre.

Sur la rive gauche du Danube, vis-à-vis de Presbourg.

« Seule joie de mon cœur, charmante et « bien-aimée Mariette! 28.

« Hier, de grand matin, nous avons vu arriver « Dupont (2)....... Combien il m'a donné de joie, « en m'apportant l'heureuse nouvelle que vous « vous portez bien, mon cœur! Jusqu'à ce mo- « ment je suis encore à le questionner sur tout « ce qu'il m'importe d'apprendre: comme il a « trouvé mon incomparable, quelle a été votre « surprise, ce que vous avez dit, ce que vous « avez fait; en un mot, s'il a été bien interrogé « chez vous, il ne l'a pas moins été dans notre

(1) Lettres douzième et treizième.

(2) Ingénieur français au service du roi.

1683. septembre. 28. « camp. Je vous rends mille graces, mon cher « cœur, pour l'écharpe, et je baise un million « de fois les jolies mains qui y ont travaillé. *Il « n'y a rien de plus élégant et de plus mignon*, « mais il n'y a pas devant qui en faire parade. « Ici personne ne se soucie de toilette. Les « princes et les généraux s'habillent moitié à la « française, moitié à la hongroise, et ne tiennent « qu'à avoir leur habit doublé.....

« Nous voici entrés dans un pays où il y a des « fourrages; mais nous n'en sommes pas plus « avancés; la moitié de notre armée est malade, « et d'un mal contagieux comme la peste. On « appelle cette maladie la fièvre hongroise; elle « est accompagnée de dyssenterie et de flux de « sang; puis viennent les vomissemens, les dé- « faillances, le délire. Presque tous nos seigneurs « et officiers sont alités à Presbourg; beaucoup « sont déjà morts, et ce qu'il y a de plus extra- « ordinaire, c'est que la maladie ressaisit quel- « quefois ceux qui l'ont déjà eue.

« ..... Dieu, dans sa bonté, daignera peut- « être adoucir un peu nos maux; s'ils devaient

« durer, il n'y aurait plus besoin d'autre ennemi 1683. septembre. 28.
« pour nous détruire; il meurt encore beaucoup
« de monde des suites de blessures..... Le pala-
« tin de Wolhynie est très-mal. Le grand-tréso-
« rier (1), le staroste d'Opaczyn (2) et le staroste
« de Wisznie sont à la mort, ainsi que les pala-
« tins de Cracovie, de Lublin et de Sandomir;
« c'est au point qu'en partant aujourd'hui avec
« le palatin de Russie, pour pousser une recon-
« naissance sur Javaryn, et prendre une vue de
« cette célèbre forteresse, je n'ai pas eu à qui
« laisser le commandement. Le palatin de Pomé-
« rélie est malade aussi; il est resté à Presbourg.
« Enfin, il n'y a presque plus de chefs de corps;
« les deux Szezuko sont alités. C'est un si étrange
« fléau, que vous venez de voir un homme de-
« bout et plein de vie, on vous l'annonce sans
« connaissance et sans espoir. Nous avons remar-
« qué que l'ivrognerie était un moyen de salut.
« Pecovini, qui a passé quelques années en Hon-
« grie, prétend que l'inquiétude et la crainte

(1) Dominique Potoçki.

(2) Stanislas Malachowski.

1683. septembre. « contribuent beaucoup à la contagion. Hier, le « palatin de Cracovie m'a fait dire qu'il se por- « tait un peu mieux, mais qu'il était couché « parmi les cadavres, car les Towarzysz et les « simples soldats sont déposés dans la même « salle, et tombent comme des mouches. Vous « concevez combien ce spectacle doit m'attrister. « Cependant, que Dieu soit loué, et que sa vo- « lonté soit faite! »

Le pieux héros était de toutes parts battu par les chagrins. La reine avait entendu qu'il envahirait le trône de Hongrie, et c'est à ces préoccupations ambitieuses qu'il faisait allusion dans ce passage de sa correspondance (1):

« *Ce que vous faites, mon amour, entre les* « *deux élévations à la messe, me fâche et me* « *chagrine extrêmement;* il faut vous soumettre « à la volonté de Dieu, et ne lui demander que « ce qui peut lui plaire. Ainsi, c'est au nom de

(1) Lettre douzième.

« ce Dieu à qui vous adressez votre prière, que « je vous demande de vous en désister, et de « vous conformer en tout à sa volonté sainte. Je « ne serai tranquille que lorsque je vous verrai « encore plus docile à la volonté de Dieu qu'à la « mienne. » 1683. septembre.

A peine le vit-elle attaché, sans ambition personnelle, à cette laborieuse guerre, en butte cependant à l'ingratitude de l'Empereur, et exposé peut-être, dans une longue absence, à secouer le joug qu'elle tenait appesanti sur lui; elle ne garda plus de mesures. Sa colère éclata en reproches, en persécutions sans nombre. Chaque courrier apportait au roi des tourmens nouveaux. A entendre l'impérieuse Marie Casimire, il méconnaissait le cri de sa tendresse; il prolongeait follement la guerre par passion pour le comte Émeric; il prodiguait, par ses largesses, le butin auquel elle avait droit sans partage; elle menaça enfin de venir en personne l'enlever à son armée, et le ramener en Pologne; il répondait (1) :

(1) Lettre treizième.

1683. septembre. « ...... Je n'ai aucun faible, malgré ce que « vous en dites, pour Tékéli. C'est la nation hon- « groise qui m'inspire une grande compassion. « Ils sont bien malheureux! »

« Je n'ai pas pu comprendre la fin de votre « lettre, ma chère amie. Vous avez dit à Sta- « rowolski que vous marcheriez vous-même à la « tête de votre compagnie. Quels sont donc ces « heureux soldats, et quelle est la compagnie que « vous voulez bien nommer la vôtre? Il me faut « finir, car il faut me mettre en route pour Ja- « varyn... J'embrasse, non pas en vaines paroles, « mais bien de vive intention, toute la personne « de mon incomparable, depuis ses beaux che- « veux, jusqu'à ses jolis petits pieds. »

octobre. A un courier suivant il disait (1):

« Vous êtes en peine pour le bunchuk que j'ai « donné à l'empereur, mais j'en ai encore plu- « sieurs, et, outre cela, quelques étendards très-

(1) Lettre quinzième.

« riches, de couleur écarlate, brodés en or. J'ai 1683. octobre.
« été fort contrarié d'apprendre que ce que j'ai
« voulu tenir secret a été imprimé en polonais, et
« donné comme un extrait de la lettre que je vous
« écrivais ; on y a même ajouté toutes sortes de
« choses. Je vous conjure de faire racheter les
« feuilles, et de les brûler. Cette mésaventure me
« tourmente véritablement.

« J'ai été très-étonné aussi, mon cher cœur, de
« ce que vous dites avoir vu des lettres du grand-
« écuyer, et d'autres encore des 14, 15, 16 et 18.
« Je leur ai demandé quelles étaient ces occasions
« dont je ne savais rien. Ils jurent tous leurs grands
« dieux qu'ils n'ont pas été à même d'écrire si
« souvent, et qu'ils n'ont pas rêvé à toutes ces
« expéditions.

« Quant aux cartes, je n'y ai pas joué plus de
« dix fois depuis mon départ, et à peine deux ou
« trois fois avec celui que vous sous-entendez,
« c'est-à-dire, seulement lorsqu'il n'y avait per-
« sonne pour le remplacer. Toutes ces nouvelles,
« et autres semblables, sont forgées par des gens
« qui n'ont rien à faire qu'à boire et à médire.

1683. octobre.

« Ils devraient bien laisser en paix ceux qui, « comme nous, ont déjà bien assez de soucis et « de peines sans qu'on vienne leur attribuer en- « core des torts imaginaires.

« Nous avons perdu beaucoup de monde ces « derniers jours, les uns par suite de leurs bles- « sures, d'autres emportés par la dyssenterie. « J'ai fait venir de Vienne à Presbourg quelques « bateaux chargés de malades; les habitans sont « ici honnêtes et hospitaliers comme ceux de « notre Pologne.

« Vous me dites que je devrais mettre l'armée « en quartiers d'hiver et revenir de ma per- « sonne. Sachez, mon cœur, qu'il faut d'abord « conquérir ces quartiers d'hiver; autrement les « Turcs reviendraient à la charge, et ne nous « laisseraient pas en repos. *Mais vous faites la « guerre, mon amour, selon que vous le souhai- « tez.* Je vous suis bien reconnaissant de cette « preuve d'attachement, et je ne demande pour « toute grace que d'être aimé présent, comme je « le suis maintenant dans l'absence; bien que l'a- « mour soit charmant en souvenir, il ne vaut

« cependant pas autant qu'en réalité. Puisque je « ne puis en jouir, je laisse au moins un libre « cours à mon imagination, et j'embrasse un « million de fois mon adorable Mariette.» 1683, octobre.

Plus tard encore, il repoussait de nouvelles instances en termes dignes, comme ses actions, des regards de la postérité (1).

« Je ne puis me résoudre à partir avant d'a- « voir terminé convenablement la campagne. « Nous avons ici, graces au ciel, de très-bonnes « troupes, et de jour en jour il nous en arrive « de nouvelles. L'ennemi recule partout et nous « livre le pays. La contagion cesse peu à peu; « pourquoi donc abandonner ce qui est en si « bon train? D'ailleurs, la saison elle-même va « bientôt mettre fin à la campagne. Puissions- « nous du moins la finir avec avantage et avec « gloire! Je crois bien qu'il y a beaucoup de gens « qui désirent mon retour en Pologne; mais ils

(1) Lettre vingtième.

1683. octobre.

« le desirent pour leur compte, et non pour le « mien. Pour moi, j'ai dévoué ma vie à la gloire « de Dieu et à sa sainte cause, et j'y persiste.

« Toutefois, je n'expose ma personne qu'au- « tant qu'il est convenable à un roi dont l'Europe « entière surveille les actions. Et moi aussi je « tiens à l'existence, j'y tiens pour le service de « la chrétienté et de ma patrie, pour vous, mon « cœur, pour mes enfans, ma famille et mes « amis. Mais l'honneur, pour lequel j'ai travaillé « pendant tout le cours de ma carrière, l'hon- « neur doit aussi m'être cher! Au reste, je puis « concilier tous ces intérêts, et j'espère y par- « venir avec l'aide de Dieu.

« Pour l'amour de Dieu! ma chère Mariette, « soyez donc en garde contre ces gens qui vous « tourmentent inutilement, qui vous font voir « mille chimères, et qui raisonnent à perte de vue « sur ce qu'ils n'entendent pas. Oh! le beau con- « seil en vérité! Après avoir délivré la Hongrie, « nous devrions l'évacuer pour l'hiver, laisser « toutes nos provisions à la merci des autres et « ramener l'armée en Pologne, où il n'y a rien

« de préparé. Quel mal y a-t-il donc et quelle 1683. octobre.
« inconvenance à ce que notre armée passe l'hi-
« ver dans ce pays et consomme les provisions
« qu'elle a conquises à coups de sabre?.. On di-
« rait ces messieurs bien impatiens de voir re-
« venir les troupes dans le pays, et cependant si
« on les prenait au mot, si les troupes leur tom-
« baient sur les bras, ils en seraient bien vite
« dégoûtés. Non certainement, nos quartiers
« d'hiver en Hongrie n'ont aucun inconvénient,
« et couvrent un peu mieux la Pologne que si
« nous nous établissions aux environs de Siradz
« ou de Posen. Libre de l'entretien d'une armée,
« la république pourra plutôt réunir l'argent né-
« cessaire pour mettre, le printemps prochain,
« les régimens au complet, et le recrutement se
« fera mieux que la dernière fois, où, pressés
« comme nous l'étions, nous n'avons pu faire
« aucun choix dans les nouvelles levées. Enfin,
« le seul passage de l'armée de Lithuanie, écra-
« serait le pays, et ôterait toute possibilité d'y
« percevoir nul impôt.

« J'espère que tout ira bien, avec l'aide de

1683. octobre.

« Dieu ; j'établirai l'armée dans de bons quartiers « d'hiver, où elle sera parfaitement bien, pour-« vu que les commandans ne quittent pas leur « poste. Malheureusement, j'ai lieu de le crain-« dre ; car le mauvais exemple une fois donné, « on n'est que trop porté à le suivre. J'ai toujours « été d'avis, et je le suis encore, qu'il vaut « mieux ne pas entreprendre une guerre, que « de s'en désister trop tôt. Ce n'est point là une « partie de chasse qu'on puisse remettre d'un « jour à l'autre. Pour un mille de terrain que « nous céderions aujourd'hui à l'ennemi, il ga-« gnerait des provinces entières au printemps. « Conformons-nous au proverbe, et battons le fer « tandis qu'il est chaud. Autrefois on établissait « l'armée en Ukraine pour l'hiver, et on y per-« dait beaucoup d'hommes et de chevaux, plus « encore que nous n'en avons perdu ici, et cela « uniquement pour ne pas en faire supporter le « poids à la Pologne. D'où vient donc qu'à pré-« sent on s'obstine à en juger autrement ? N'est-« ce pas un résultat assez important, d'avoir « chassé l'ennemi d'un royaume limitrophe, de

« lui avoir donné beaucoup à faire avant qu'il 1683. octobre.
« puisse penser à de nouvelles conquêtes? J'in-
« vite messieurs les discoureurs à y repenser
« mûrement et à ne plus déraisonner. Si la guerre
« n'enlevait pas les hommes, si elle ne leur im-
« posait pas des fatigues et des privations de
« tout genre, il en serait de la vie des camps
« comme du séjour des capitales; on ne songe-
« rait qu'à se divertir, à donner des spectacles
« et des fêtes; mais Dieu a voulu distinguer les
« deux carrières aussi bien que les personnes
« qu'il y destine. Aux uns il a départi le plaisir,
« aux autres une gloire immortelle.»

C'est au milieu de tels tourmens, entre les suspicions de Léopold, les persécutions de Marie Casimire, les recris de son armée, la désertion de ses lieutenans, que Jean poursuivit sa destinée.
Les Impériaux l'avaient rejoint enfin. Il y avait 2.
trois semaines de la victoire de Vienne, trois
semaines à peu près perdues. Un conseil, tenu 3.
à Wiswar, sous Comorn, avec le duc de Lorraine, fixa la suite des opérations, et les Polonais pas-

1683. octobre. 5. sèrent le second bras du Danube. Deux jours après, les Allemands suivirent. L'armée chrétienne descendit le cours du fleuve par la rive gauche pour marcher aux musulmans. En prenant la route du midi, les troupes de la république poussèrent des cris de désespoir; elles se croyaient à mille lieues de leur patrie, et le roi était près de le croire lui-même. Une de ses lettres commence ainsi (1):

« Figurez-vous que M. Daleyrac est venu ici de « Cracovie en quatre jours. Nous en étions tous « ébahis. Nous nous figurions être réellement au « bout du monde, et dans ces chaudes régions « vers lesquelles nos oiseaux prennent leur vol « en hiver. Je regarde l'arrivée de Daleyrac comme « une preuve de votre affection, mon cher cœur; « de votre côté, vous devriez être bien assurée « que si mes lettres ne parviennent pas, ce n'est « point ma faute. Malgré les constantes occu- « pations qui pèsent à tout moment sur moi,

(1) Lettre quinzième.

« je n'ai pas laissé passer la moindre occasion. » 1683. octobre.

Ce Daleyrac de qui la présence touchait Jean, comme une preuve de l'affection de la reine, arrivait avec la mission d'enflammer les mécontentemens des sénateurs, et de contraindre ainsi le roi à reprendre le chemin de la Pologne.

Il ne le pouvait plus alors sans tout perdre. Des lettres clémentes de Mahomet IV venaient d'arriver dans Bude au visir avec de nouveaux étendards. Ce prince, après avoir passé le temps de la guerre à chasser en Thrace et dans la Grèce, s'était rapproché de Constantinople pour y faire son entrée triomphale, quand il apprendrait la soumission de Vienne: il apprit les revers de ses armes. Mais les sanglans artifices de Kara-Mustapha furent couronnés d'un plein succès. Le sultan ne vit que les trahisons dont se plaignait son lieutenant, et leur châtiment rapide. Il pardonna à condition qu'aucune conquête ne serait faite sur la sublime Porte, qu'aucune place ne tomberait au pouvoir des chrétiens. Kara-Mustapha répondait de l'intégrité de l'Empire sur sa tête.

1683. octobre.

Ces nouvelles ranimèrent son génie. Il versa ses trésors parmi les troupes; intimida les chefs par cette restauration de son pouvoir; remplit les soldats de religieuses alarmes; leur montra l'islamisme menacé dans ses vieilles conquêtes, poursuivi jusque dans ses foyers. A la voix des musseims, une nouvelle ardeur guerrière pénétra dans les rangs. Tous avaient à redouter les foudres de leur chef, et à bien mériter de leur Dieu.

Le visir porta donc son armée en avant, sur Strigonie. Cette place, que les Hongrois appellent Gran, est située, comme Bude, sur la rive droite. Comme Bude, elle a un pont sur le fleuve avec un faubourg fortifié, semblable à Pest, sur la rive gauche, pour lui servir de tête de pont. Ce faubourg s'appelle Parkan. C'était là que venait de passer une partie des Turcs. Le nouveau kan des Tartares les avait devancés en traversant le Danube à Pest. Ses colonnes s'étendaient vers les montagnes par lesquelles devait arriver Tékéli. Tékéli comptait sous ses enseignes près de quarante mille combattans. Parmi les corps qui

composaient l'armée musulmane, beaucoup étaient étrangers au désastre de Vienne, et n'avaient pas combattu. C'étaient des détachemens laissés à l'arrière-garde pendant le siège, des garnisons tirées de toutes les places, des renforts venus de Grèce ou d'Asie; tous étaient jaloux de faire mieux que leurs devanciers, et ceux-ci à leur tour brûlaient de laver leur grande injure. 1683. octobre.

Les Polonais continuaient d'avoir une marche sur les Impériaux. Un jour, leur avant-garde descendait un rideau de hauteurs boisées qui finissent au Danube : en avant, était le fort de Parkan; sur la droite se montrait Strigonie, et sa citadelle dominant le fleuve et sa double rive. Tout à coup, les Turcs parurent. Les dragons voulurent mettre pied à terre : ils furent culbutés. Les Kosakes, les Pancernes, accoururent conduits par le vaillant Lydzinski, castellan de Sandomir. Leurs charges expirèrent devant la furie des infidèles. Tout fut renversé, sabré, détruit; à l'aspect de leurs débris fugitifs, le roi laisse ses fantassins, aussi bien que ses canons, et formant en bataille le reste de son escorte au jeudi. 7.

1683. octobre. jeudi. 7. nombre de quatre mille chevaux, il s'avance à la tête des hussards pour soutenir le choc. Trois fois en effet l'ennemi a plié sous ses coups terribles. Le grand-enseigne de la couronne, Lecszinski, se signale par des prodiges d'audace. Mais l'infanterie était loin encore, l'artillerie n'arrivait pas; on n'avait point de nouvelles des Impériaux; le feu de la citadelle de Strigonie portait le ravage dans les escadrons polonais; on voyait les colonnes ottomanes se déployer et s'étendre vers la droite pour tout envelopper; les hussards qui formaient l'aile gauche furent pris d'épouvante : ils se débandèrent. En même temps, l'aile droite succomba sous les charges multipliées des Spahis; tout s'enfuit à la fois. Le comte de Maligny, une foule de volontaires français, Jablonowski, le roi lui-même faillirent être massacrés par ces bandes éperdues qu'ils voulaient arrêter. Il fallut que tout cédât au torrent. Le roi, furieux, s'obstinait à combattre encore. Une foule de sénateurs, l'évêque vice-chancelier, le général des Impériaux Dunewald, qui ne l'avait pas quitté, le suppliaient de penser à son salut. Il ne

pensait qu'à son désespoir et à la vengeance. Enfin le flot l'entraîna. Il fuyait entouré du palatin de Pomérélie comte de Denhoff, de Joseph Szluska, maréchal de la cour du Grand-Duché, du référendaire de la couronne Kraszinski, du vice-chancelier Gninski, prélat intrépide, d'une foule de gentilshommes qui se serraient autour de lui pour sauver sa vie sacrée, et sur lesquels s'acharnait la rage triomphante des vainqueurs. Un Turc touchait son épaule du cimeterre, quand cet homme fut abattu par un towarzysz, qui tomba lui-même au même instant. La plaine, théâtre de cette déroute horrible, était hérissée de monticules, sillonnée de ravins, couverte de vignobles, jonchée de cadavres, embarrassée de monceaux de lances, d'étendards, de cymbales, de tambours que jetaient les fuyards. En courant au travers de tant d'obstacles, les chevaux tombaient de toutes parts les uns sur les autres, et pour le cavalier toute chute était la mort. Le cheval du roi, sous le lourd fardeau qu'il portait, ne bronchait pas. Il volait au milieu des rochers, des sillons, des débris; mais sa course

1683. octobre. jeudi. 7.

1683. octobre. jeudi. 7. rapide passait les forces de son maître. Jean n'était plus jeune. Il n'était pas accoutumé à fuir. Son émotion, sa douleur ajoutaient à sa lassitude. Sa main fatiguée ne put bientôt plus tenir les rênes. Sa tête flottait sur sa poitrine. Le fidèle Matczinski, maintenant grand-écuyer, et Czerkas, gentilhomme Lithuanien, le soutenaient de chaque côté en présentant le pistolet aux Spahis qui voulaient sa vie. Les seuls mots qu'il put proférer étaient de demander si on avait des nouvelles de son fils, et on n'en avait pas. Il était arrivé à son âge, après trente-cinq ans de combats, sans savoir ce que c'était que d'être vaincu. Il l'éprouvait cruellement pour la première fois.

Enfin Konski parut à la tête de l'artillerie et des fantassins en bon ordre. Les Impériaux approchaient. La contenance de ces troupes imposa aux vainqueurs. Ils s'arrêtèrent. Les deux armées couchèrent sur le champ de bataille. Le roi, étouffé, meurtri, haletant, était étendu sans respiration sur un peu de foin, au milieu de ses lieutenans en deuil. Il avait l'ame et le corps également brisés. L'unique signe de vie

qu'il put donner fut de redemander son fils dont 1683. octobre. jeudi. 7.
le sort était toujours un mystère. On sut qu'un officier français lui avait sauvé la vie en le conduisant dans une chapelle éloignée, où il attendait du secours. Le grand-écuyer courut le dégager. A sa vue, son père souleva la paupière et fixa sur lui un morne regard. Vinrent bientôt en hâte les généraux allemands qui se mêlaient aux Polonais consternés, et entouraient le roi la douleur à la bouche et la joie dans le cœur. Quand le duc de Lorraine arriva, le roi ne pouvait encore parler. Il fit un effort, et s'adressant à la foule des généraux et des princes allemands : « Messieurs, leur dit-il, j'ai été bien battu, mais « je prendrai ma revanche avec vous et pour vous. « C'est de quoi il faut s'occuper. »

L'aspect du monarque glorieux dans sa triste fortune n'inspira à Charles de Lorraine que des sentimens généreux. Le brave duc vit la victoire de Vienne perdue et l'Empire compromis, tandis qu'on essayait de lui faire voir dans ce revers des injures vengées. Tout ce qui l'entourait accusait le roi de Pologne d'avoir commencé

1683. octobre jeudi. 7. l'action en son absence, pour s'assurer sans partage la gloire de la journée. L'histoire a reproduit et consacré ces reproches; la relation qu'on va lire prouve que cette affaire, si mal engagée, le fut contre la volonté du roi. Ce n'était pas ainsi en effet qu'il s'y prenait d'ordinaire pour livrer bataille. Ce qui est possible, c'est qu'il eût trop légèrement lancé son avant-garde. Il paraît en effet que Charles de Lorraine n'avait pas entendu qu'on dût paraître si tôt sous les murs de Parkan. Quoi qu'il en soit, est-on curieux de savoir comment ce héros qui avait triomphé en tant d'illustres journées parlait de sa défaite? Il le faisait en ces termes (1):

vendredi. 8.

8 octobre, à un mille de Gran.

« Seule joie de mon ame, charmante et « bien-aimée Mariette!

« La journée d'hier n'a pas été heureuse. Selon « ma coutume, je m'étais mis en marche dès le

(1) Lettre seizième.

« point du jour, et j'avais dépêché l'abbé 1683. octobre.
« Zebrzydowski vers le duc de Lorraine, afin vendredi. 8.
« qu'il me suivît avec sa cavalerie; en même
« temps je donnai ordre à l'avant-garde de pous-
« ser en avant, de s'emparer des bateaux sur le
« Danube, de faire halte à un mille du pont, de
« m'y attendre et de reconnaître l'ennemi.

« En cas que l'ennemi vînt à évacuer Parkan, « qui est de ce côté-ci du fleuve, et qu'il se retirât « de l'autre côté dans la ville de Gran en détrui- « sant le pont, nous devions occuper Parkan « et nous y retrancher. Si au contraire il y avait « un corps qui voulût défendre ce lieu, je vou- « lais m'arrêter à la distance d'un mille, et at- « tendre l'infanterie et les canons qui étaient « encore loin derrière nous; mais l'avant-garde, « sans avoir pris de renseignemens sur la position « de l'ennemi et sans me prévenir, s'est avancée « jusqu'au Danube, et y a trouvé toute l'armée « turque qui venait de passer le pont la nuit « même. L'escarmouche commença; le palatin « de Russie accourut aussitôt à l'avant-garde et « fit mettre pied à terre à ses dragons; mais on

1683. octobre. vendredi. 8.

« vit bientôt les Turcs sortir de toutes parts des « bruyères et s'avancer en force. Dès lors il n'é- « tait plus temps de reculer ; car on aurait perdu « et les dragons et toute la cavalerie ; dans cet em- « barras, le palatin m'envoie demander des se- « cours ; je m'avance avec les régimens que j'avais « près de moi, mais sans infanterie et sans ca- « nons, puisque tout était resté en arrière, et « que d'ailleurs on ne m'avait pas averti que « j'avais affaire à toute l'armée ennemie. Tout « à coup notre avant-garde est attaquée, en- « foncée, et la cavalerie fuit en abandonnant les « dragons à leur malheureux sort.

« Cependant, je rangeais en bataille le peu de « régimens dont je pouvais disposer ; bientôt je « vois paraître l'ennemi, qui prend position à la « distance d'environ cent pas. Nous n'étions pas « tout-à-fait cinq mille hommes ; car nous avions « déjà beaucoup perdu en tués, morts de ma- « ladies, malades à Presbourg ; un plus grand « nombre encore était déjà près des bagages. Je « fis faire halte, et en attendant, j'envoyais cour- « rier sur courrier au duc de Lorraine et aux ré-

« gimens d'infanterie. Je mis le palatin de Rus- 1683. octobre. vendredi. 8.
« sie (1) à l'aile droite, celui de Cracovie (2) à l'aile
« gauche, celui de Lublin (3) au centre. Enfin,
« je disposai de mon mieux ce petit corps d'ar-
« mée faible de nombre, et déjà ébranlé.

« Cette situation des esprits frappa le pa-
« latin de Russie, qui vint en toute hâte me con-
« jurer, pour l'amour de Dieu et de la patrie,
« de me retirer à temps. Effectivement, les dra-
« gons, qui étaient près de moi, refusaient à
« toute force de descendre de cheval, et la cava-
« lerie légère ne voulait pas davantage aller au
« poste qu'on lui indiquait. Mais après avoir con-
« duit les miens dans un mauvais pas, pouvais-je
« les y abandonner? Je restai donc là, à obser-
« ver *la contenance de l'ennemi.* J'avais à mes
« côtés le général Dunewald de l'armée impériale;
« c'était le seul de ces gens-là qui fût venu, et
« il envoyait aussi de son côté pour demander au
« duc de Lorraine, ne fût-ce que quelques régi-

(1) Jablonowski.
(2) Félix Potoçki.
(3) Martin Zamoyski.

1683. octobre. vendredi. 8.

« mens de cavalerie. Ces secours n'arrivaient pas.

« Sur ces entrefaites, l'ennemi fit une forte « charge contre le palatin de Russie, fut re« poussé, réitéra l'attaque et dut se retirer en« core. Enfin, les Turcs chargent une troisième « fois Jablonowski, et avec la plus grande furie. « Ses régimens sont attaqués de front, de flanc « et à dos. Ils tourbillonnent et commencent « à fuir. Persuadé que le plus grand danger « qu'on puisse courir, c'est de s'éparpiller devant « les Turcs, je me mets à la tête de ce que j'a« vais de mieux, c'est-à-dire de l'escadron de « hussards du staroste Szczurowieçki et de quel« ques autres encore, et je me porte sur ceux « des ennemis qui avaient tourné le palatin de « Russie. Avec l'aide de Dieu, je les ai bientôt « mis en fuite; mais à peine avais-je fait un chan« gement de front que notre centre et notre aile « gauche, qui n'avaient même pas d'ennemis « vis-à-vis d'eux, se mirent à fuir. Les Turcs les « poursuivirent avec acharnement l'espace d'un « demi-mille, et sans arrêter un moment. J'a« vais beau crier et retenir, tous m'abandon-

« nèrent. J'ordonnai alors à Fanfan de prendre 1683. octobre. vendredi. 8.
« les devants avec les fuyards, mais j'en ai été
« bien inquiet ensuite, ne pouvant apprendre
« de personne ce qu'il était devenu; j'ai cru en
« mourir de douleur. Enfin je me mis à fuir après
« tout le monde, n'ayant plus que six ou sept
« cavaliers autour de moi. Dans toute cette con-
« fusion, l'on se poussait de cheval l'un l'autre,
« comme il est arrivé à notre pauvre palatin de
« Pomérélie, qui est resté sur le carreau avec
« tant d'autres. J'avais auprès de moi le grand-
« écuyer, le staroste de Luck, Piekarski, Czer-
« kass, Ustryzçki, towarzysz de mon escadron
« de hussards, et un soldat de grosse cavalerie.

« On avait répandu dans notre armée, comme
« chez les Impériaux, le bruit que j'avais suc-
« combé. Il est en effet miraculeux que cela ne
« soit pas arrivé. A Dieu seul en appartient la
« gloire; car aucune créature humaine n'avait
« ni le pouvoir, ni la pensée de me sauver. Les
« palatins de Russie, de Lublin et autres, abusés
« par les bruits qui couraient, m'avaient déjà
« cherché parmi les morts. Ainsi, pour que ces

1683. octobre. vendredi. 8.

« bruits n'arrivent pas jusqu'à vous, je me hâte « de vous écrire et de vous annoncer que je suis « sain et sauf, grace au ciel!

« Je ne doute pas que l'ennemi n'ait repris « courage; peut-être même le visir voudra-t-il « repasser le Danube. Pourvu que nous puissions « réunir toute l'infanterie impériale, nous atta- « querons dès demain Parkan et le pont. Il nous « faut recevoir notre échec comme une juste pu- « nition de Dieu pour le pillage de tant d'églises, « pour tant de rapines, de libertinage et de dés- « ordres. J'ai vu venir tout cela, et j'ai souvent « menacé de tout quitter, ne voulant plus rester « avec une armée qui s'attirait le courroux de « Dieu par toutes ses actions. Ajoutez à cela que « tous nos gens se sont amollis, qu'ils ont ou- « blié les manœuvres; les officiers sont ignares, « indolens; les soldats se plaignent hautement « d'eux, surtout les dragons, qu'on a misérable- « ment sacrifiés; imaginez qu'ils n'avaient pas « même leurs mèches allumées (1). Hier encore

(1) On se servait encore de mèches dans ce temps pour faire partir le coup de fusil.

« j'ai proposé au duc de Lorraine de venir de 1683. octobre. vendredi. 8.
« suite attaquer les Turcs, quoique je pusse à
« peine me tenir à cheval de douleur et de fati-
« gue. J'avais les mains, les cuisses et tout le
« corps meurtri par les armures et les sabreta-
« ches des fuyards. En outre, il fallait franchir
« des fossés, des tas de morts, des tambours, des
« monceaux d'effets qu'on avait jetés dans la
« fuite. Le duc de Lorraine n'a pas été très-pressé
« de venir à notre secours. Il a donné pour ex-
« cuse qu'il n'avait pu réunir assez vite tous ses
« détachemens, bien que, le pays étant très-
« ouvert, il n'y eût pas lieu de marcher en co-
« lonnes séparées, et qu'on pût s'avancer en
« masses. Le staroste de Sandomir s'est abattu
« deux fois avec son cheval; on l'a relevé heu-
« reusement, et il est sain et sauf. Il a seulement
« perdu son secrétaire italien. Le maréchal de la
« cour (1) n'était pas avec nous, il était resté avec
« l'armée impériale. Il nous a encore manqué
« deux régimens qui étaient en réserve. J'em-

(1) Le chevalier Lubomirski.

1683. octobre. vendredi. 8. « brasse mille fois votre chère personne ; *à M. le* « *marquis et à ma sœur mes baisemains.* J'em- « brasse les enfans.

Apostille du prince Jacques, fils du roi.

« J'embrasse les genoux de Votre Majesté, en « lui annonçant que je suis sain et sauf, grace à « Dieu !

« De Votre Majesté,

« Madame,

« *Le très-humble et très-* « *obéissant serviteur.* »

JACQUES.

Le roi était résolu à avoir réparation de son injure. Pouvant à peine remonter à cheval, il voulait marcher à l'ennemi. Les Polonais hésitaient. « Chose singulière ! a raconté le roi (1), « Le lendemain de notre désastre, je consultais « les miens sur ce qui nous restait à faire, et le « plus grand nombre était d'avis de nous retirer

(1) Lettre dix-septième.

« en Pologne avec toute cette honte sur le corps; 1683. octobre. vendredi. 8.
« je leur ai répondu que c'était la consternation
« qui les faisait parler; que l'armée, pour s'être
« mal conduite la veille, n'en pouvait pas moins
« tout réparer le lendemain, comme on l'a vu
« souvent. « Écoutez les Allemands, leur disais-je,
« ils ne sont point intimidés : aussi leur avis ne
« sera-t-il pas non plus timide ! » Je leur ai dé-
« claré en finissant qu'il fallait faire un acte de
« contrition pour nos péchés, et que dès le len-
« demain tout irait pour le mieux; alors l'abbé
« Skopowski a récité une exhortation où il a dé-
« veloppé la série de crimes qui avaient attiré sur
« nous les châtimens de Dieu. Il a touché tout
« l'auditoire, et on s'est mis en marche avec con-
« fiance et courage; les escadrons se trouvaient
« même plus complets que la veille, où une
« grande partie de nos gens s'étaient tenus près
« des bagages. »

Déjà il n'y avait plus moyen de différer le combat. Les Turcs venaient le présenter. Il fallait le recevoir ou fuir.

1683. octobre. vendredi. 8. A la nouvelle de sa victoire, Kara-Mustapha, qui était à Bude, à dix lieues du champ de bataille, porta toutes ses troupes en avant par les deux rives du Danube avec l'instruction de charger l'ennemi vaincu tête baissée, de le poursuivre dans toutes les directions et de l'exterminer. Il manda Tékéli en toute hâte avec ses quarante mille Hongrois. Le kan des Tartares eut ordre de déborder l'armée chrétienne, de répandre ses hordes dans les champs de Néhausel pour en détruire les derniers débris.

Les Turcs se formaient dans la plaine de Parkan, débouchant à la fois par les montagnes qui s'étendent vers Bude et par le pont de Strigonie. Toute la nuit on entendit le bruit des bataillons traversant le Danube. L'armée ottomane n'avait jamais été plus belle; et maintenant elle joignait à l'ardeur de sa foi ranimée la confiance de la victoire. On croyait que Jean Sobieski n'était plus. Le bruit en courut dans toute l'Europe. Les Turcs pensaient n'avoir plus d'ennemi devant eux.

samedi. 9 Le samedi matin, ils s'avancèrent en poussant

des cris de triomphe et d'extermination. C'était un jour heureux à Sobieski, le jour de Kotzim, le jour de l'élection, le jour de la prise de possession du Calemberg. Jean courut à leur rencontre. 1683. octobre. samedi. 9.

Ils s'étendaient du fort de Parkan aux montagnes qui couronnent la plaine, ayant leur droite appuyée aux gorges par où devait d'un moment à l'autre déboucher l'armée hongroise. Cette aile était commandée par Kara-Méhémet, qui avait succédé au vieil Ibrahim dans le pachalik de Bude. Le visir de Silistrie commandait le centre; l'aile gauche avait pour chef Ali, pacha de Karamanie, illustre parmi les musulmans. Leur ordre de bataille se composait d'une seule ligne, mais profonde, et derrière un rideau de collines s'avançaient trois formidables colonnes, prêtes à se précipiter au premier signal et à se déployer en tout sens.

L'armée chrétienne, malgré les combats, les maladies, les désertions, comptait encore près de quarante mille combattans. Frédéric-Guillaume, en voyant la victoire de Vienne, s'était

1683. octobre. samedi. 9.

séparé de Louis XIV. Son contingent venait d'arriver. Jean avait reçu ses Kosakes. Les troupes de Lithuanie lui étaient annoncées enfin, et le bruit de leur marche ne laissait pas que d'inquiéter les osmanlis. Une heure avant le lever du jour, Jean avait rangé l'armée en bataille sur trois lignes, en mêlant, dans la vue d'exciter davantage l'émulation et les courages, les troupes de toutes les nations. Ce fut à neuf heures du matin que tout s'ébranla pour se porter, au petit pas, à la rencontre de l'ennemi. Le roi était à l'aile droite qu'il se proposait de lancer hardiment sur Parkan. Lorraine marchait au centre, ayant Louis de Bade, le duc de Croy et Stharemberg sous ses ordres. La gauche était confiée à Jablonowski. Là furent les premiers et les plus terribles coups. Les Turcs voulaient tourner le grand-hetman pour envelopper les chrétiens. Leur choc fut effroyable. Jamais une armée entière n'avait montré tant de furie. Jablonowski leur opposa un front de fer. Les Turcs étonnés revinrent à la charge avec leur ligne entière; mais le duc de Lorraine porta en avant

son infanterie d'une façon si habile, que cette ligne terrible en fut rompue. Les escadrons qui arrivèrent sur les chrétiens ne s'y enfoncèrent que pour être accablés. Kara-Méhémet fut atteint de trois coups de sabre au milieu des rangs polonais ; le pacha de Karamanie tomba blessé aux mains des hussards qu'il avait entamés. Le pacha de Silistrie perça si avant qu'il resta seul avec une quarantaine des siens au milieu de la cavalerie allemande. Sa petite troupe mit pied à terre pour lui faire un rempart. Tous tombèrent, et le pacha sanglant, cherchant des yeux le superbe Jablonowski, ne voulut remettre qu'à lui son épée.

1683. octobre. samedi. 9.

Cependant le roi s'avançait vers Parkan, sous le feu du château de Strigonie, masquant sa marche à la faveur des plis du terrain, et les lances de ses hussards baissées sur le poitrail de leurs chevaux. Enfin il parut au pied du fort. A cet aspect l'épouvante saisit tous ces escadrons déjà rompus par leurs charges inutiles; tous se précipitèrent du côté de Parkan, de ses murailles, de son pont qui fléchissait sous

1683. octobre. samedi. 9.

le poids des fuyards. Les deux aîles de l'armée chrétienne, formant un vaste croissant, s'appuyèrent bientôt au Danube. Dans le même moment, Jean chargea avec furie toutes ces troupes débandées; et le duc de Lorraine pointa son artillerie sur le pont encombré : alors ce ne fut plus une déroute, mais une fuite, une terreur, un désespoir. Toute cette multitude consternée se culbutait dans la plaine, s'écrasait dans le fort, se noyait dans le fleuve tout noirci d'hommes et de chevaux. « C'était, dit Daleyrac, un spectacle divertissant; « les moins hardis à tenter ce chemin dange-« reux furent taillés en pièces sur la rive, et il « y en resta des monceaux entassés d'une toise « de hauteur qui formaient une espèce de pa-« rapet sur les bords du fleuve. »

Au milieu de cette épouvante, le roi était parvenu au pied des murailles de Parkan; les palissades étaient hérissées des têtes de ses soldats tombés dans leur défaite de l'avant-veille. Il ordonna à son infanterie d'emporter sur-le-champ le fort chargé de ces funestes trophées. Le comte de Mor-

styn, parent du grand-trésorier, et Sessevin se met- 1683. octobre. samedi. 9.
tent en devoir d'obéir : ils vont droit à l'une des deux portes ; le prince Louis de Bade court à l'autre avec trois régimens de dragons qui ont mis pied à terre. On force l'entrée : les Turcs éperdus posent bas les armes ; ils arborent un drapeau blanc ; ils crient merci. Mais le Polonais, dans l'ivresse de la victoire, ne sait pas faire quartier : on fond sur ces masses suppliantes ; on les poursuit ; on les extermine jusqu'à ce que, ranimés par le désespoir, les malheureux ramassent leurs armes, font volte-face et chargent avec furie les vainqueurs débandés. Ces vainqueurs, tout-à-l'heure impitoyables, s'enfuyaient à leur tour, quand un jeune page de France, La Mouilly, gentilhomme du marquis d'Arquien, s'établit à l'une des portes, et repousse à coups de sabre les fuyards. Ces lieux étaient propices à la valeur française : il y avait vingt ans que l'armée de Coligny et de La Feuillade s'y était illustrée par une nouvelle victoire après la victoire de Saint-Godard.

Cette fois, arrêtés par le courageux enfant, les Polonais retournèrent contre l'ennemi et

1683. octobre. samedi. 9. ramenèrent la fortune. Le pont s'était écroulé : ils tuent tout ce que le Danube ne dévore pas. Une foule de généraux, entre autres cinq pachas, y périssent. Kara-Méhémet, seul des chefs, arrive tout sanglant sur l'autre bord. La multitude des malheureux, perdus dans le fleuve et retenus par les restes du pont détruit, avait fini par former un autre pont, un pont de cadavres, sur lequel quelques centaines de fugitifs passèrent. On compta en tout trois ou quatre mille hommes échappés à cet effroyable désastre.

Les Polonais et les Impériaux, battant des mains sur le rivage, jouissaient de tout ce qu'il y avait d'hommes noyés, ou se disputaient les chevaux et les armes qui surnageaient. Dans ce moment parut sur les montagnes, du côté de la Hongrie, une nombreuse et florissante armée : c'était Tékéli. La comtesse était, suivant son usage, à cheval à ses côtés. Ils arrivaient trop tard. On a dit que le comte s'était à dessein égaré dans sa marche. La déroute du roi de Pologne l'avait affligé : elle le laissait à la merci des Turcs ; la destruction des Turcs l'affligea : elle le laissait

à la merci des Impériaux. Dans cette situation cruelle, il ne prit même point le seul parti qui s'offrît à lui désormais, celui d'entrer dans les vues du roi de Pologne, en se prêtant franchement à des négociations. Le roi attendit longtemps en vain ses commissaires; soit qu'il y eût indécision chez le malheureux comte, soit que son orgueil ne pût se plier à des concessions, soit que Jean voulût l'impossible en se flattant de conclure des arrangemens où il fallait concilier la sujétion avec la liberté. 1683. octobre.

L'armée chrétienne campa sur la rive qu'elle venait de conquérir. Le roi, dans la nuit, écrivit à Marie-Casimire une relation de la journée, où il oublie sa victoire pour ne parler encore que de sa défaite. Il est tout simple qu'une défaite lui tint plus à cœur que ses triomphes. Cette lettre est la seule où, dans l'effusion de sa pieuse allégresse, il se soit départi de sa formule favorite : Seule joie de mon ame, incomparable et bien-aimée Mariette (1). 10.

(1) Lettre dix-septième.

1683. octobre. 10.

Parkan, vis-à-vis Strigonie, le 10 octobre.

« Ah! que Dieu est bon, ma chère Mariette, « de nous avoir donné, en dédommagement d'un « peu de confusion, une victoire encore plus « grande que celle de Vienne! Au nom de votre « amour pour moi, ne cessez de lui rendre grace; « demandez-lui toujours de continuer ses miséri- « cordes à son peuple fidèle; faites encore une « fois célébrer les obsèques de ceux qui ont suc- « combé.

« J'ai écrit de ma propre main, et en français, « le bulletin de la journée; je l'ai fait transcrire « par Dupont. Il faut l'envoyer à toutes les cours; « c'est un récit fidèle.

« Je suis, grace au ciel! tout-à-fait bien por- « tant; je puis même dire que je me sens plus « jeune de vingt années depuis notre victoire; « mais je me souviendrai long-temps des deux « nuits précédentes: je m'en souviendrai surtout « pour l'honneur de ma nation.

« Enfin, Dieu soit loué! tout est réparé main-

« tenant, et les Allemands entonnent de nou- 1683. octobre. 10.
« veau nos louanges. Ils en étaient déjà à dire aux « Polonais : « Vous n'êtes pas dignes de votre roi, « vous l'avez abandonné ! » Et pourtant on as- « sure que nos soldats d'infanterie, au moment « où on leur annonçait que je ne vivais plus, « s'étaient écriés : Que nous importe de vivre, à « présent que nous avons perdu notre père! Me- « nez-nous au feu, et périssons tous!

« Je vous ai mandé, ma chère amie, qu'Us- « trzyçki était près de moi dans ce pressant pé- « ril; je me suis trompé, c'était un towarzysz de « la compagnie de mon fils. Quant au soldat de « cavalerie dont je vous ai parlé, c'est bien lui « à qui je dois la vie; deux Turcs me cernaient « de près, et dans le même moment il tua l'un « et blessa l'autre. Je lui avais destiné une grande « récompense; mais, hélas! il n'est pas sorti vivant « de ce combat. Du moins, qu'il soit fait men- « tion particulière de lui dans le service divin!

« A présent que me voici entièrement rétabli, « je peux vous avouer, mon cher cœur, que j'ai « été tellement foulé et meurtri par les fuyards,

1683. octobre. 10.

« que dans beaucoup d'endroits mon corps était « noir comme du charbon.

« Le pauvre palatin de Pomérélie (1) a été « trouvé sans tête ; ces barbares ne font pas de « prisonniers. Voilà pourquoi les nôtres aussi ne « font point de quartier. Les massacres nous « sont déjà si familiers, que nous regardons avec « indifférence la mort de nos gens comme celle « de nos ennemis.

« Presque tous mes pages ont péri dans l'ac- « tion. Gdonski est mort de maladie avant-hier. « Notre petit nègre Joseph est tombé dans les « mains des Turcs, qui lui ont coupé la tête. « J'avais aussi un jeune Hongrois qui parlait plu- « sieurs langues ; il a péri. Mais apprenez, mon « amie, ce qui est arrivé à mon petit kalmouck ; « vous savez son habileté à la chasse forcée du « lièvre ; eh bien ! toute son adresse à cheval « n'a pu le sauver ; mais, par je ne sais quel heu- « reux hasard les Turcs, qui l'avaient pris, l'ont « épargné. Hier, après la défaite des infidèles,

(1) Denhoff.

« on l'a trouvé dans une de leurs tentes. Les 1683. octobre. 10.
« nôtres l'avaient aussitôt reconnu, ainsi que « son cheval attaché à la même tente, lorsqu'un « Allemand accourut, et lui lança un coup d'espadon dans la figure; malgré les promesses « des chirurgiens, qui donnent de l'espérance, « je ne sais s'il en échappera.

« Nous allons tenir conseil sur ce qu'il s'agit « de faire ultérieurement, et nous commencerons, avant toute chose, par rendre nos actions « de graces à la divine Providence.....

« Il faut que je vous raconte un trait curieux « d'un valet de la compagnie des hussards. M'étant mis à la tête de mes escadrons, j'avais « ordonné que quiconque avait encore une lance « se rangeât en première ligne; voilà qu'un valet se présente la lance au poing, et son maître « le suit pour la lui reprendre; mais le valet de « lui répondre : « Non, monsieur, j'ai rapporté « cette arme de la bataille; je ne l'ai pas jetée « comme tant d'autres; elle est à moi. » J'ai beaucoup loué ce brave homme, et je lui ai donné « cinq ducats.

1683. octobre. 10. « Deux envoyés de Tékéli ont assisté à la journée d'hier. Ils tremblaient d'abord et s'attendaient à nous voir écrasés par les Turcs. A « présent je ne sais si c'est de bonne foi qu'ils « se réjouissent ; mais enfin cela pourrait bien « être, puisqu'ils sont catholiques. Je ne les ren- « voie qu'aujourd'hui ; car après le désastre qui « les avait eus pour témoins, il m'importait de « les retenir jusqu'après la victoire dont je « n'ai pas douté un moment : j'avais confiance « en Dieu.

« Je n'ai pas le temps d'écrire à ma tante l'ab- « besse (1) ; veuillez bien, mon cher cœur, le « faire pour moi, en lui donnant le récit de tout « ce qui s'est passé, et nous recommandant à ses « prières.

« C'est une chose bizarre : jeudi dernier, lors- « que nous marchions à l'ennemi, un chien noir, « sans oreilles, était constamment devant nous « sans qu'il fût possible de le chasser ; ajoutez « qu'un aigle noir a plané, pendant quelque

(1) Dorothée Danilewicz, tante du roi, était abbesse d'un couvent des bénédictines, à Lemberg.

« temps, presque au niveau de nos têtes, et puis « s'est envolé derrière nous. Hier, au contraire, « un pigeon blanc s'est placé plusieurs fois devant « nos escadrons ; un très-bel aigle, tout blanc « aussi, s'est abattu devant nos lignes, et rasant « presque la terre, il a semblé nous conduire « sur l'ennemi. 1683. octobre.

« Il me faut finir ; j'embrasse un million de « fois votre chère personne ; *à M. le marquis et « à ma sœur mes baisemains ;* j'embrasse les « enfans.

« Fanfan s'est bien habitué au feu dans la jour- « née d'hier ; car l'artillerie du château, de l'autre « côté du Danube, nous a canonnés sans cesse. « On ne peut nier que le sang de la noblesse « polonaise n'ait coulé à flots pour la cause de « l'Empereur et pour celle de la chrétienté. Les « Impériaux ont perdu bien moins d'hommes « que nous.

« On dit que l'électeur de Bavière est revenu « au projet de nous rejoindre, et qu'il nous ar- « rive quelques secours du cercle de Souabe. « Galeçki m'annonce en même temps que l'Em-

1683. octobre. « pereur a reçu avec plaisir les chevaux que je « lui ai envoyés, et rien de plus. »

A la nouvelle de son désastre, Kara-Mustapha s'enfuit de Bude à Belgrade pour fléchir par des artifices nouveaux les justices de son maître. Comme il proposait une escorte au Juif chargé de ses diamans, de peur qu'il ne fût pillé par ses propres soldats : « Non, dit cet homme; je met« trai sur la tête mon bonnet à l'allemande. Toute « votre armée fuira. » « Tant il est vrai, » répondit le visir en levant les yeux au ciel, « que le pro« verbe a bien raison de le dire : ceux que Dieu « a mis en fuite auraient peur même d'un juif. »

En apprenant cette retraite de Kara-Mustapha, la joie de Jean fut grande. « Voilà donc, s'écriait« il (1), la Hongrie délivrée de l'infidèle après « deux cents ans. Belgrade n'est plus en Hongrie, « mais en Servie... Les Turcs n'ont de garnison « que dans cinq ou six principales forteresses. « Ainsi il ne nous faut que quatorze jours de « temps pour qu'à l'aide de Dieu nous délivrions

(1) Lettre dix-neuvième.

« entièrement ce grand et beau royaume. Voilà « qui a passé notre espoir, et, je crois, celui de « tous nos contemporains. » 1683, octobre.

C'était toujours par Bude qu'il se proposait de commencer le cours de conquêtes si rapides et si faciles au gré de son génie. Le duc de Lorraine préféra tenter d'abord le siège de Strigonie. Cette disposition était plus prudente. Jean y consentit.

Gran ou Strigonie est l'une des plus importantes cités et des plus fortes de la Hongrie. Les Hongrois la révéraient comme la ville sainte, l'antique siège primatial de leur nation. Les Turcs y régnaient depuis cent quarante ans passés. Soliman II n'avait pas marqué son règne par de plus glorieuses conquêtes. Il fallut un siège (1543) de quatre mois pour la faire tomber en ses mains. Depuis lors le comte de Mansfeld, qui mourut sous ses remparts, et l'archiduc Mathias, la rendirent un moment à l'Empire; mais elle rentra aussitôt sous la domination musulmane, et son siège archiépiscopal, plus ancien que la couronne de Hongrie, fut transféré à Presbourg, qui hérita en même temps des honneurs de Bude et

1683. octobre. de ceux de Strigonie. Cette possession donnait aux Turcs la souveraineté du cours du Danube, un libre passage de la haute à la basse Hongrie, un lien entre Wissembourg et Neuhausel, un point d'appui pour attaquer Javarin et Comorn, pour menacer Vienne et Presbourg. Les alliés en étaient séparés par le fleuve qu'il fallait franchir sous le feu de l'ennemi. La place se composait d'une ville basse entourée de fossés, de murs et de tours; d'une ville haute, ou citadelle, assise sur des roches escarpées, et d'un fort extérieur planté aussi sur un mont inaccessible, le Thomasberg. Une garnison de cinq mille janissaires défendait ces postes si bien défendus par la nature, et on ne pouvait douter qu'il n'y eût des munitions en abondance. Tandis que l'armée chrétienne entonnait à genoux sur le rivage le *Te Deum* en l'honneur du Dieu qui lui avait donné la victoire, on voyait des convois de chameaux se succéder par centaines dans les murs de Strigonie pour la ravitailler.

Les alliés jetèrent des troupes dans des îles situées à une lieue au-dessus de la ville, et en-

voyèrent chercher dans l'île de Schutt ce pont officieux de Tuln et de Comorn qui avait été deux fois déjà si funeste aux osmanlis. Il arriva, fut placé, et deux mille chevaux passèrent. Le roi et le duc de Lorraine allèrent reconnaître les abords de la place. A leur aspect, les Turcs brûlèrent les hameaux de la plaine, la ville basse, les faubourgs; et Jean résolut d'ouvrir la tranchée sans retard. 1683. octobre.

Mais les Polonais n'étaient pas disposés à mettre le Danube, comme une barrière de plus, entre eux et la patrie. La désertion, le brigandage, la maladie, multipliaient à l'envi les ravages dans leurs rangs.

« Nous ne voyons, écrivait le roi (1), que ma-
« ladies, pillages, villes en feu, églises dévastées.
« Avant-hier encore, trois brigands ont été brûlés
« vifs. Hier, on en a pendu quelques-uns.

« Tous les nôtres sont bien dégoûtés, et sou-
« pirent après leurs foyers, leurs fours et leur
« bière. L'autre jour, P*** a dit devant beaucoup

(1) Lettre dix-huitième.

1683. octobre. « de monde : Je m'en retourne, et je ramènerai « mon escadron en Pologne; car ce pont que « l'on construit sur le Danube, c'est pour nous « conduire à Bude où nous périrons jusqu'au « dernier. Je ne lui en ai pas encore parlé; j'at- « tends la première occasion. Le maréchal de « Lithuanie (1) a voulu avoir le régiment que « j'ai préféré donner au castellan de Livonie (2). « Comment voulait-il servir à la fois dans les « armées de la couronne et de la Lithuanie? « Dès ce moment, il s'est mis aussi à bouder..... « J'aurais encore mille choses à vous dire; mais « je n'en ai pas le temps; c'est à présent plus « que jamais qu'il faut songer à tout, si nous « voulons glorieusement finir la campagne. Je « ne me dissimule pas que, si on voulait satis- « faire nos gens, il faudrait les conduire tout « droit en Pologne, du côté de la mauvaise bière « et des fours enfumés qu'ils préfèrent aux beaux « palais et au vin de Tokay. Après tout cela, « votre lettre, mon ame, au lieu de m'apporter

(1) Stanislas Radziwill.

(2) Othon Telkierzamb.

« quelque consolation, m'annonce au contraire « qu'on glose sur ce que je n'ai pas tout quitté « après la bataille de Vienne. Ç'aurait donc été « pour qu'on dît de moi que je sais vaincre « et non pas profiter de la victoire. 1683. octobre.

« Vous finissez par me déclarer, mon cher « cœur, que vous êtes grandement mécontente « de moi, et cependant je vous ai fait part de « tout dans mes lettres. Voilà quel est mon sort, « quelle est ma consolation dans mes peines!

« Ce que vous me dites ensuite des affaires « du temps est tout-à-fait inintelligible pour « moi. Qui me recherche? et qui faut-il écouter? « car je ne vois que le seul Tékéli qui se soit « adressé à moi; et encore avez-vous dit, mon « cœur, mille fois que c'était un traître, et qu'il « ne fallait pas s'intéresser à lui. »

A-t-on besoin de le dire? la reine conspirait contre les résolutions de Jean avec tous les mécontens de l'armée. Ces mécontens étaient ceux du parti de France qui reconnaissait pour chef le grand-hetman Jablonowski, depuis que

1683. octobre. 20. ce n'était plus le roi; et la reine revenait au parti de sa patrie depuis que l'ingratitude de Léopold avait mis une exaspération plus vive à la place de son exaspération contre Louis XIV. Habile à faire jouer tous les ressorts, elle toucha la corde qu'elle savait le plus sensible dans le cœur de son époux, se dit alarmée pour sa propre sûreté des incursions que Tékéli pouvait tenter sur Cracovie, appela le roi à son secours. Il répondit (1):

« ..... Je suis fort étonné de ce que vous êtes « toujours dans la crainte de Tékéli. Vous n'avez « donc pas lu mes lettres avec attention? Tékéli « est à six milles de nous et à cinquante des « frontières de Pologne : pour peu que nous « fassions un pas vers lui, il marche jour et nuit « pour s'éloigner davantage...

« Je vous conseillerai de vous établir plutôt « en ville qu'au château; pour ce qui regarde « le danger, je vous garantis qu'il n'y a rien à

(1) Lettre dix-neuvième.

« craindre; mais, en cela comme en toute chose, « que la volonté de Dieu soit faite, et ensuite « la vôtre, mon cher cœur. 1683. octobre.

« Votre mauvaise santé me chagrine sensible-« ment et influe sur la mienne. Remettons-nous « à la miséricorde de Dieu; il sait mieux ce qui « nous convient : il faut donc avoir confiance « en lui, et tout ira bien, j'espère. Bude est « plus près de Cracovie que de Stryi, comme je « vous l'ai déjà mandé plusieurs fois. Si, avec « l'aide de Dieu, nous faisons la conquête de Stri-« gonie, nous repasserons le Danube, et nous le « côtoierons sur l'autre rive, dans la direction « de Pest, ville située vis-à-vis de Bude, et en-« suite nous nous dirigerons vers les frontières « de Pologne pour mettre l'armée en quartiers.

« Peu après le départ de M. Daleyrac (1), je « me suis mis à débrouiller les chiffres, et je n'ai « gagné à ce travail que du chagrin. Au nom de « Dieu, dites-moi donc quel est le brouillon « qui vous souffle et vous fait prendre toutes

(1) Lettre vingt-unième.

1683. octobre.

« ces idées? Je dois donc m'attirer la haine des « Polonais! pourquoi? parce que j'expose pour « eux tous les jours ma fortune, ma santé, ma « vie. On a voulu l'alliance avec l'Empereur, j'y ai « consenti; j'ai fait marcher l'armée sans qu'il en « ait coûté un sou à la république. Je lui épargne « l'entretien des troupes pendant l'hiver. J'ai « procuré de la gloire et des richesses à mes « soldats. S'il a péri du monde, eh bien, c'est « notre lot à tous : nous naissons pour mourir.

« Il faut, dit-on, ménager l'armée; oui, sans « doute, au commencement d'une campagne, « mais point vers la fin; car l'année prochaine, il « peut n'y avoir pas de guerre, et il faut cent ans « pour retrouver une pareille fortune. »

« Vous me dites dans vos chiffres que d'autres « se sont dès long-temps retirés : pourquoi ne « pourrais-je pas aussi m'en aller en ma qualité « d'auxiliaire? Mais, ma chère ame, il y a une « grande différence entre moi et les autres. D'a« bord, il est de notre intérêt de combattre un « ennemi qui nous attaquerait en Pologne s'il « n'était pas occupé ici. Secondement, aucun

« autre n'a fait un serment aussi solennel que 1683. octobre.
« celui que j'ai prêté dans les mains du cardinal
« légat, de ne point abandonner mon allié. Troi-
« sièmement, si je m'éloignais, l'Empereur s'ar-
« rangerait avec les Turcs à mes dépens. Qua-
« trièmement, les armées chrétiennes m'ont élu
« pour leur généralissime, et si même l'armée
« polonaise m'avait quitté, je serais resté seul;
« j'aurais fini la campagne avec les troupes im-
« périales, bavaroises, allemandes. A présent
« même, au siège de Strigonie, tous les généraux
« étrangers m'ont prié de les commander, sans
« faire concourir à cette opération mes Polo-
« nais. Ils sont bien malintentionnés ceux qui
« veulent nous faire rentrer dans notre pays;
« c'est vouloir le dévaster et le mettre hors d'état
« de payer des impôts. Il n'y a qu'un ennemi de
« la patrie et de la religion qui ait pu vouloir
« vous mettre ces idées dans la tête. Une fois pour
« toutes, je ne ramènerai pas l'armée en Pologne;
« quelque autre pourra s'y résoudre; qu'il fasse
« ce beau présent à son pays.... Pour moi, il est
« temps que je me repose, car aucun ennemi ne

1683. octobre. « m'a tant accablé que ces raisonnemens et ces « injustices.

« Comme ils savent parler ces hommes d'État « du coin de la cheminée! et quand ils se trom- « peraient dans leurs calculs, que leur importe? « ils se dédiront, et voilà tout! Oh! je renonce « bien, pour l'avenir, à toutes ces alliances et à « tous ces commandemens, fût-ce de l'Europe « entière!

« C'est donc moi qu'il faut accuser! moi qui « m'expose aux fatigues, aux privations de tout « genre, qui me tourmente jour et nuit pour le « bonheur de mon pays! Eh bien! qu'ils mon- « trent leur savoir-faire ces habiles discoureurs, « et qu'ils me remplacent dans mon autorité, « puisque tout ce que je fais est mal, quoi qu'en « dise le monde entier. Oui! que l'avis de vos « conseillers prévale! que tout se fasse selon « leurs caprices! aussi bien ma tâche ici est « bientôt remplie. Elle le sera avec honneur et « gloire, du moins d'après l'avis des étrangers, « si ce n'est d'après celui de mes concitoyens.

« Je suis trop à plaindre en vérité : je me tour-

« mente de ces chiffres; je m'attends à y dé- 1683. octobre.
« brouiller quelque chose d'agréable, quelque
« consolation pour mon cœur, et je ne trouve
« que les anciennes et éternelles clabauderies.»

Au milieu de toute la colère à laquelle le tendre et docile monarque se laissait entraîner contre sa coutume, il racontait gaiement à son impérieuse compagne que si elle était indignée de sa fidélité aux intérêts de la république chrétienne, les Turcs n'en étaient pas moins surpris.

« Les pachas que nous avons faits prisonniers,
« racontait-il, tout en discourant avec le staroste
« de Culm (1), lui ont demandé : « Eh bien ! que
« ferez-vous à présent ? Nous avions cru que
« vous vous en retourneriez après la victoire de
« Vienne. » Le staroste leur a répondu : « Nous
« continuerons la guerre pour reconquérir les
« pays que vous avez enlevés aux chrétiens. —
« Nous voyons bien, reprirent-ils, que c'est

(1) Michel Rzewuski.

1683. octobre. 22.

« Dieu même qui a suscité votre roi pour nous « punir; mais tout cela ne répond pas à ce qui « est écrit dans nos livres saints; c'est nous qui « devions d'abord subjuguer toute la chrétienté, « et votre tour devait venir plus tard; mais pour- « quoi vous hâtez-vous tant? êtes-vous si impa- « tients de voir arriver le jugement dernier; car « il est dit dans nos livres que du moment que les « chrétiens l'emporteront et que les Turcs seront « subjugués, ce sera la fin du monde. Eh bien! « voulez-vous la voir venir si tôt?» Le staroste se « mit à rire, et leur dit que nous n'avions pas « peur du jour du jugement, et que nous ne ces- « serions pas de les poursuivre.»

. . . .

Cependant ce ne furent pas les Polonais qui eurent à poursuivre l'attaque de Strigonie. Le roi les laissa sur la rive gauche, battant de leur artillerie postée à Parkan les tours dont les murailles étaient flanquées; il n'établit que des Impériaux et des Bavarois aux pieds de la place, et le siège à peine entrepris fut poussé avec vigueur. Charles de Lorraine, Stharemberg et le

baron de Mercy ne quittaient pas les ouvrages. 1683. octobre.
Ils guidaient les sapeurs, pointaient les mortiers, 22.
présidaient aux assauts. Ce bombardement, ces travaux, ces attaques rapides étonnaient les Turcs, déjà consternés de tant de revers. C'était la première fois depuis la fondation de leur Empire, qu'ils avaient à soutenir des siéges, à défendre des places. Jusque-là ils n'avaient fait qu'attaquer. Ils étaient, après trois cents ans, vaincus et envahis à leur tour. C'était pour eux un art inconnu à apprendre; c'était une ère nouvelle qui commençait pour le monde. Au
bout de quatre jours, le roi put écrire à la 28.
reine (1) :

Dans la ville même de Strigonie, le 28 octobre.

« Seule joie de mon ame, charmante et « bien-aimée Mariette!

« Que Dieu soit loué pour les bienfaits dont « il nous comble tous les jours dans son inépui-

(1) Lettre vingt-unième.

1683. octobre. 28. « sable bonté! Pressé par la mauvaise saison et « le manque de fourrages, j'ai résolu, contre « l'avis de tout le monde, d'attaquer la forteresse. « Et quoiqu'il y eût là trois mosquées que les « Turcs étaient intéressés à défendre, dès le qua- « trième jour du siège, c'est-à-dire, cette nuit, « la garnison a capitulé, sous mes auspices, bien « que je n'aie pas employé mes Polonais à cette « opération, à cause de l'épuisement où ils se « trouvent.

« Il y avait à Strigonie cinq mille Turcs et deux « pachas. Ils étaient commandés par le pacha « d'Alep, un des plus distingués parmi les leurs, « à qui le visir avait ordonné de défendre la for- « teresse jusqu'à la dernière goutte de sang. Tout « en donnant ces ordres, le visir s'était enfui lui- « même de Bude, où il ne se croyait pas en sû- « reté.... Les Turcs vomissent des imprécations « contre leur chef qui prétend punir la lâcheté « de mort, et qui en donne le premier l'exemple.

« La garnison a obtenu libre sortie avec armes, « mais sans bagages ni artillerie. Tous les nôtres « sont dans la joie. Il y a trois jours, personne

« ne rêvait un pareil résultat. C'est la plus forte 1683. octobre. 28.
« place de tout le royaume de Hongrie. Stri-
« gonie a été pendant cent quarante ans dans les
« mains des Turcs, et a servi de tout temps de
« théâtre à d'affreux combats; malheureuse con-
« trée où chaque motte de terre qu'on presserait
« dans la main devrait rendre du sang! Voilà en-
« core un nouveau grief ajouté à tant d'autres
« que les Turcs auront contre moi. Ils m'ont
« déjà appelé leur bourreau à cause du grand
« nombre d'hommes que leur ont coûté mes
« victoires. Eh bien! cependant ils aiment en-
« core mieux s'en rapporter à ma foi qu'à celle
« de tout autre..... Si la saison n'était pas si
« avancée, ils auraient été forcés, suivant toute
« vraisemblance, d'évacuer toutes les forteresses
« de la Hongrie.

« A quels changemens de fortune le monde
« est sujet! Dans quel état étaient les affaires de
« l'Empire en juillet et en août, et vous voyez
« ce qu'elles sont devenues! Cependant personne
« ne veut nous parler ni du passé ni du présent.
« Dieu et la gloire, voilà notre récompense! »

1683. octobre. 28. La fortune de l'Empire était grande en effet; de toutes parts des troupes d'insurgés mettaient bas les armes. Les comtés de Transchin, de Tirnau, de Nitria se soumirent. Une foule de châteaux arborèrent les enseignes impériales. La place de Leventz ouvrit ses portes au général Dunewald; et Neuhausel, coupé ainsi de Bude, se trouva perdu pour les Turcs. Ajoutez que Strigonie était une conquête qui assurait la possession de tout le reste. Cette place n'était plus destinée à revoir des drapeaux étrangers dans ses murs, grace à quelques princes français, Conti, La Roche-Guyon, Commercy, qui, l'année suivante, la sauvèrent.

30. Avant de la remettre aux Impériaux, Jean voulut restituer en personne au Dieu des chrétiens la cathédrale antique où saint Étienne, premier roi de Hongrie, reçut l'onction sacrée des mains de saint Adalbert, et où sa cendre repose. Ce triomphe était celui qui flattait le plus son orgueil. « Il y a, écrivait-il (1), beau-

(1) Lettre vingt-deuxième.

« coup de choses curieuses à Strigonie; la mon- 1683. octobre. 30.
« tagne sur laquelle le château est assis, est une
« espèce de rocher contenant du marbre de
« toutes couleurs, mais surtout de cette couleur
« rougeâtre comme sont nos monumens dans la
« cathédrale de Cracovie;.... la chapelle du châ-
« teau est toute en marbre. Les païens l'avaient
« convertie en mosquée; mais pour la réhabiliter,
« nous y avons fait chanter la messe et le *Te*
« *Deum* le jour des Saints-Apôtres; c'était la
« première fois depuis cent quarante ans. Le
« grand autel est en marbre, et d'un ouvrage
« merveilleux; seulement les figures sont un
« peu endommagées; l'ensemble de l'architec-
« ture est fort bien, et les mosaïques très-cu-
« rieuses. »

Pendant ce siège de quelques jours, les pluies avaient rendu tous les chemins impraticables; les neiges qui suivirent, et des froids précoces, achevèrent de fournir à Jablonowski des motifs suffisans pour se faire, dans la tente royale, l'écho des cris de l'armée. Il parlait de revendi-

1683. octobre. 30. quer ses droits de grand-hetman, et d'ordonner le départ. Les menaces de *confédération* retentissaient dans le camp comme sous un roi Michel Koributh. Suivant toute apparence, Jablonowski eût emmené les troupes si Jean avait persisté dans son dessein de profiter de la surprise et de la consternation des Turcs pour leur enlever Bude sur-le-champ. La saison ne le permettait plus. De son côté, Charles de Lorraine ne pouvait retenir plus long-temps les troupes auxiliaires sous les drapeaux. La campagne était terminée, et Jean s'en consolait en s'écriant: « Du moins, elle l'est avec gloire ! »

novembre. 1. On se mit en marche sur-le-champ pour gagner les quartiers d'hiver. Ceux des Impériaux furent fixés sur le Danube. Jean choisit pour les siens le cours de la Teysse ou Tibisque, et particulièrement les comtés d'Epeyriès et de Tokay, dans la Hongrie supérieure. Arrivé là, il pouvait cantonner l'armée dans de riches provinces, se trouver au printemps également en mesure de porter le poids de ses armes sur Bude ou sur Kaminiek, et suivre pendant tout l'hi-

ver ses négociations avec le kan des Tartares, 1683. novembre. 1.
les hospodars et Tékéli. Les Polonais reprirent avec joie, quoique par un temps affreux, la route du nord. Sénateurs et soldats ne s'inquiétaient guère de la pensée d'hiverner en-deçà des monts Crapathes. Ils comptaient bien forcer leur roi à franchir les frontières.

Le roi, content de ce qu'il avait fait pour la chrétienté, ne pouvait se résoudre à s'éloigner sans avoir fait quelque chose pour la Hongrie. Les commissaires de Tékéli, conduits par le jeune comte d'Humanaï, étaient arrivés enfin à ses quartiers. « Mais, dit le roi dans sa correspon-« dance (1), les commissaires impériaux ne veu-« lent plus traiter avec eux....... Je leur ai dit « de se rappeler quelle était leur situation en « juillet et en août, ce que Dieu leur avait fait « éprouver, et combien il importait de savoir « garder des mesures dans la bonne comme dans « la mauvaise fortune. Il est vrai aussi que Té-« kéli peut, en grande partie, attribuer ses

(1) Lettre vingt-deuxième.

1683. novembre. « malheurs à lui-même. Il n'a pas voulu suivre « mes avis ; il a biaisé, et n'a pas pris de « fortes résolutions en temps opportun. Je ne « sais pas à présent ce que le désespoir va lui « dicter.

« L'écervelé, disait ailleurs le roi, s'est perdu « avec ses retards. » En effet, plus tôt, le roi pouvait encore commander en quelque sorte au conseil aulique ; car alors il commandait à la fortune. Aujourd'hui, il avait tant relevé l'Empire, qu'on pouvait ne plus le redouter : il s'était désarmé par ses propres bienfaits.

Cependant, il exigea que Charles de Lorraine et les commissaires de l'Empereur entrassent
5. en conférence avec Humanaï. C'était le dernier jour de marche commune. Impériaux et Polonais campaient cette fois ensemble sur les bords de l'Yspel. Jean tint ce colloque de Poissy dans sa tente, auprès du village de Chago. Le vice-chancelier posa en son nom les bases d'une transaction. Mais l'Empereur était enflé des victoires qu'on lui avait gagnées. Le prince Charles répondit pour Sa Majesté Apostolique d'une façon

haute et dure. Des promesses d'amnistie fu- 1683. novembre. 5.
rent tout ce qu'on obtint de lui. Ensuite le vaillant prince dit au roi de Pologne un adieu qui devait être éternel. Ces dignes rivaux d'ambition et de gloire se séparèrent, emportant des sentimens amers. De leur côté, les envoyés de Tékéli s'éloignèrent irrités. Jean comptait encore, et sur ses services pour désarmer Léopold, et sur son ascendant pour convaincre Tékéli. Un incident vint tout entraver.

Nous avons dit que l'armée lithuanienne se trouvait prête enfin à entrer en campagne. C'était un peu tard. Elle ne s'achemina pas moins vers la Moravie, sous les ordres de son grand-hetman Sapiéha, comme s'il y avait eu encore un siège de Vienne à lever, charmée qu'elle était de traverser la Pologne entière, les États autrichiens, la Hongrie : on ne pouvait manquer une occasion si belle de piller trois royaumes. A l'approche de ces tardifs défenseurs, la Moravie avait poussé des cris d'effroi. Des ordres du roi arrivèrent. Ses lieutenans se résolurent à le rejoindre au travers de la haute Hongrie, et des

1683. novembre. 5. dévastations inouïes marquèrent leur passage. Les commissaires de Tékéli trouvèrent dans le rapprochement de ces hostilités et de leurs mécomptes la preuve d'une trahison des Polonais. La douleur de Jean fut profonde. Il l'exprimait ainsi :

« Toute la négociation a été arrêtée par la « nouvelle des désordres de l'armée de Lithua-« nie.....

« Ah! pour Dieu, comment peut-on faire souf-« frir ces pauvres paysans! Quant à moi, je donne « même la liberté aux soldats hongrois que je « fais prisonniers, en leur expliquant que je ne « suis pas venu faire la guerre aux chrétiens, « fussent-ils même calvinistes, mais que je n'en « veux qu'aux païens. Aussi, tout le peuple ici « prie Dieu pour notre cause; il se met sous « notre protection, il n'a d'espoir qu'en nous; « et nous voudrions les massacrer! Ce sont eux « qui nous ont nourris jusqu'à présent, et qui « nous nourriront encore. D'ailleurs, ce n'était « pas là le chemin de l'armée de Lithuanie;

« qu'est-elle allée faire du côté de la Moravie, 1683. novembre.
« où l'on est en paix? C'est ici que sont les
« Turcs et Tékéli; c'est ici qu'il leur convien-
« drait de venir escarmoucher avec l'ennemi, et
« non pas d'aller exterminer de malheureux la-
« boureurs! »

Comment les ordres du monarque furent exécutés par les généraux du grand-duché, on le voit dans la suite de sa correspondance; après bien des jours, il disait avec amertume (1):

« Nous n'avons aucune nouvelle de l'armée li-
« thuanienne. Le towarzysz, que les deux het-
« mans ont envoyé, annonçait leur arrivée pour
« le surlendemain, et voici déjà treize jours de
« passés. Il est à craindre que, pour éviter la
« frontière turque, ils ne soient entrés dans l'en-
« ceinte des quartiers de l'armée impériale. Ils
« y mettront le désordre, et nous donneront du
« fil à retordre. Leur campagne se sera bornée

(1) Lettre vingt-troisième.

1683. novembre. « à marcher, manger et boire, tout le long de la « Lithuanie, de la Pologne et de la Hongrie.»

C'est ainsi qu'un roi de Pologne était obéi de son armée, alors que ce roi était Jean Sobieski, Jean chargé de triomphes et couronné de gloire. Aussi disait-il que *la détestable conduite* des Lithuaniens avait tout compromis. Tékéli, ballotté entre ses défiances, ses terreurs, ses emportemens contraires, se jeta plus que jamais dans les bras des Turcs. Il rompit en visière au chef de la république polonaise, son unique appui. Jean, assailli de tous côtés par les troupes hongroises, s'écriait dans la tristesse de son cœur (1):

« Je ne saurais vous dire jusqu'à quel point « j'ai été trompé et par l'Empereur et par Té« kéli..... Tékéli a été perfide envers nous; ne « voulant pas attendre mon arrivée malgré « toutes les garanties que je lui avais données, « il s'est dirigé du côté de Debretschyn avec

(1) Lettre vingt-huitième.

« sa femme; dans le même moment, il a fait mar- 1683. novembre. 10.
« cher toutes ses troupes sur le pays que nous
« devions occuper, avec ordre de nous traiter
« partout en ennemis, et cela sans nous en pré-
« venir, ni moi ni mes envoyés. Aussi, dès l'in-
« stant où nous sommes entrés dans la Hongrie
« supérieure, quand nous croyions être parfai-
« tement en sûreté, nous avons rencontré des
« hostilités de toutes parts, à commencer par le
« château de Satwar, à dix milles d'ici. On fait
« feu sur nous, de chaque village et de chaque
« buisson. Nobles, paysans et soldats, tous nous
« donnent la chasse comme à des loups. Les
« malades qui ne peuvent suivre l'armée sont
« égorgés avec la plus grande cruauté. Les Hon-
« grois sont pis que les Turcs. Voilà pourquoi
« nous devons avancer lentement et être sur nos
« gardes le jour et la nuit, pour ne pas perdre
« plus de monde encore.»

La longue, la laborieuse marche du roi de Pologne fut une suite de négociations et de conquêtes magnanimes. Il avançait vers ses quar-

1683. novembre. 10. tiers, plaidant près de l'Empereur la cause des mécontens, et soumettant à l'Empire toutes ces places dont les populations venaient l'assaillir, où le drapeau de la Hongrie était placé sous la garde de troupes musulmanes. L'anniversaire de la journée de Kotzim devait être relevé par un triomphe. Jean l'a raconté dans une narration rapide comme ses conquêtes.

11. Schetzin, le jour de la Saint-Martin.

« Seule joie de mon ame, charmante et bien-« aimée Mariette !

« Gloire et louange à Dieu pour la grace qu'il « nous a accordée hier contre toute attente hu-« maine ! Comme il nous fallait passer sous le « canon de Schetzin, j'ai envoyé l'ordre à mes-« sieurs les hetmans de tenir conseil de guerre « avec les généraux et colonels, pour décider « s'il fallait attaquer ou passer outre. Deux ex-« ceptés, tous se sont accordés à résoudre la « question dans ce dernier sens. En attendant,

« j'ai envoyé Fanfan, avec le castellan de Léo- 1683. novembre. 11.
« pold (1), le palatin de Lublin (2), Dunewald,
« général autrichien, et Truels, général brande-
« bourgeois, pour reconnaître les lieux.... Nous
« nous sommes campés hier sous les murs de la
« ville, au milieu des neiges et des giboulées.....
« Nous avons trouvé les fortifications en bon état,
« les palissades doubles; avec cela fossé, mu-
« railles, et grosses tours; le tout sur une émi-
« nence. A la vue de ces remparts, si bien gar-
« nis, les nôtres ont désespéré de la réussite.
« J'ai relevé leur courage, en leur disant que j'a-
« vais du bonheur avec les places fortes, et
« qu'elles avaient coutume de se rendre à la
« seule nouvelle de mon approche. Tandis que
« notre infanterie et nos dragons se portaient
« en avant, l'ennemi a mis le feu aux faubourgs
« où nous aurions pu nous établir. J'ai com-
« mandé aux Kosakes d'aller de suite éteindre
« l'incendie. Ils ont exécuté mes ordres avec
« tant de courage et de célérité, que dans peu

(1) Martin Konski.
(2) Martin Zamoyski.

1683. novembre. 11. « de temps ils ont été les maîtres, non-seule-
« ment des faubourgs, mais encore des palis-
« sades avancées, où ils ont arboré leurs éten-
« dards avec le signe de la croix. Rapportez ce
« fait, mon cher cœur, au nonce apostolique;
« il lui fera grand plaisir.

« L'infanterie et les dragons vinrent bientôt les
« soutenir, et s'emparèrent du reste des palis-
« sades. Le feu devenant plus pressant de la part
« des assiégés et nous enlevant du monde, nos
« seigneurs recommençaient déjà à murmurer
« de l'entreprise, lorsque enfin Dieu daigna
« exaucer mes prières, et, après trois heures de
« combat, les assiégés élevèrent le pavillon blanc
« et demandèrent grace du haut des remparts.
« Je fis cesser le feu, et nous vîmes descendre le
« long du mur le bey commandant de la place et
« deux religieux, l'un représentant l'état ecclé-
« siastique, l'autre les habitans de la ville. Ils
« annoncèrent qu'ils se rendaient à discrétion, et
« ouvrirent les portes à notre infanterie. Ils deman-
« dèrent à me voir, et, dès qu'ils me furent
« amenés, les voilà de trembler comme s'ils avaient

« eu la fièvre; de tomber la face contre terre, de « baiser le pan de mes habits et de demander « grace pour la vie. 1683. novembre. 11.

« Vous avez ma parole, leur dis-je, cela suffit, « quoique vous m'ayez offensé hier en refusant « de vous rendre. »

« Ils tombèrent encore une fois à mes pieds, et « répondirent : « Nous ne pouvions pas faire au-« trement; le visir nous eût punis de mort. »

« Ne craignez rien, repris-je, il ne vous tom-« bera pas un cheveu de la tête. Je ne suis pas « orgueilleux dans la prospérité, car c'est à Dieu « seul que je l'attribue. »

« Ah! répondirent-ils tous ensemble, assuré-« ment c'est nous qui avons été orgueilleux et « Dieu nous punit. »

« Après cela ils demandèrent à voir les pachas « prisonniers. Ceux-ci leur adressèrent des re-« proches pour s'être rendus. « Nous ne pouvions « plus résister, répliquèrent-ils; nous avions déjà « perdu trop de monde. »

« Les envoyés retournèrent en ville, mais ils « étaient encore transis de crainte. Je m'ap-

1683. novembre. 11. « prochai alors des remparts, et je m'assurai que « cette reddition était vraiment une grâce de « Dieu, car la place aurait pu se défendre quel- « ques semaines, étant d'ailleurs abondamment « pourvue de munitions et de vivres. Faites donc « encore chanter le *Te Deum* en actions de grace « pour la terreur que Dieu a répandue parmi les « païens, et en même temps pour la confiance « qu'ils ont en ma parole.

« Aujourd'hui encore, j'ai envoyé des détache- « mens sur quelques forts occupés par les Turcs « et qu'ils sont à la veille d'évacuer. Schetzin une « fois pris, Neuhausel est perdu pour les Turcs, « et l'Empereur n'a pas besoin d'y sacrifier un « homme, une seule livre de poudre; car Parkan « et Strigonie ont coupé la communication avec « Bude, et Schetzin avec Agria.

« Demain, je vais faire célébrer l'office divin « dans les deux mosquées. En voilà cinq enlevées « aux païens cette année. Graces en soient ren- « dues au Tout-Puissant!

« Faites extraire une gazette de cette lettre. Il « faut augmenter la pension du gazetier pour le

« porter ainsi à être plus véridique. L'armée 1683. novembre. 11.
« lithuanienne se traîne lentement à notre suite,
« évitant non-seulement les forteresses, mais
« même les frontières turques. Elle n'était déjà
« plus qu'à quelques milles de distance;
« mais les chefs n'ont voulu ni se présenter
« chez moi, ni faire leur rapport. Ils se sont
« arrêtés aux environs de l'armée impériale,
« près de Leventz, dévastant le pays et atten-
« dant je ne sais quelle artillerie. D'ailleurs il
« leur serait fort difficile de dire contre qui ils
« voudraient l'employer. Enfin ils ont si bien
« fait que depuis la Wilia (1) jusqu'à la Cisa (2)
« ils n'ont pas vu d'ennemis. Je suis dans l'inten-
« tion d'écrire d'Epéryés à l'Empereur, en lui
« faisant mes adieux, et en lui rappelant que ce
« n'est qu'à mon alliance qu'il doit sa capitale,
« son duché d'Autriche et son royaume de Hon-
« grie. Qu'on me cite l'exemple de prince qui
« ait jamais fait autant pour un autre et en si
« peu de temps! Nous n'avons pas marchandé

(1) Rivière du nord de la Lithuanie.

(2) Rivière en Hongrie.

1683. novembre. 11.

« pour des assauts et pour des batailles comme « cela s'est pratiqué de leur part dans les com« bats près de Cracovie contre les Suédois (1). « Nous n'avons pas demandé non plus des villes « de Hongrie en hypothèque comme on nous a « demandé à nous nos salines de Wieliczka. »

Le monarque magnanime parvint, à travers les combats, les succès, les fatigues, dans la contrée où son armée devait se reposer de ses travaux et de sa gloire : « Nous tiendrons conseil « aujourd'hui, écrivait-il, sur ce qu'il faut faire « et sur la manière d'établir notre armée. En at« tendant il circule ici mille bruits. On raconte « comment c'est moi qui ai voulu perdre l'armée. »

En effet tout manquait. La famine et la maladie faisaient un égal ravage. « Nous bivoua« quons en plein air, ajoutait le roi; car nous « ne pouvons pas même nous servir de nos « tentes, la terre étant si gelée qu'il est impos« sible d'y enfoncer un pieu.

(1) Lors de l'invasion de Charles Gustave en Pologne.

« Je ne saurais vous exprimer tout ce que « j'éprouve de peine depuis trois jours. Nous « voici entrés dans un pays tout-à-fait ennemi. « Les villes et châteaux ferment devant nous « leurs portes. Ils sont occupés par des soldats « de Tékéli. Quant à lui, il a passé la Lisa et est « entré sur le territoire turc sans donner ré- « ponse à aucune de mes propositions. Kos- « chytze a une garnison de quelques milliers « d'hommes. Nous y avons envoyé des parle- « mentaires, mais je doute qu'ils obtiennent « quelque chose. Je vous écrirai la prochaine « fois ce qui en sera résulté. » 1683. décembre.

Il en résulta qu'on tira sur le parlementaire, que de toutes parts se multiplièrent les agressions et les assassinats. Jean prit en considération, dit-il, qu'il y avait dans cette ville beaucoup de catholiques, qui auraient péri tous s'il eût donné l'assaut. Il se contenta d'enlever la place de Sibin. Ce poste était assez important pour offrir des quartiers à une partie de l'armée; mais l'armée sut y mettre bon ordre. Il

1683. décembre. s'agissait pour elle par-dessus tout de faire faire ses volontés à son roi. « Cette prise, continuait-« il (1), n'est pas du goût de beaucoup de monde; « ils n'ont plus rien en vue que de rentrer au « plus vite dans notre malheureuse Pologne. « Nous voici dans un pays riche et abondant. « Mais les mécontens parmi les nôtres mettent « le feu aux greniers, aux villages, même aux « églises catholiques, afin qu'il nous soit impos-« sible de nous y établir. Ils ne songent pas que « l'ennemi peut reprendre courage et nous pour-« suivre jusqu'en Pologne.»

La reine de son côté voulait obliger le roi à changer de dessein. Elle avait en quelque sorte pris le parti de l'affamer. Il ne recevait plus d'elle signe de vie, et ignorait ce qui se passait dans le monde entier. « Si la Pologne, disait-il « une autre fois, était une île au milieu de l'O-« céan, elle serait pour nous à présent comme « celles dont nous parlent les historiens, qu'on

(1) Lettre vingt-neuvième.

« voyait flottantes au-dessus des mers, tantôt 1683. décembre.
« visibles et tantôt submergées. Depuis cinq se-
« maines je ne sais vraiment plus s'il est une Po-
« logne au monde. Après tout, ce n'est pas tant
« de nouvelles politiques que je suis avide; car
« celles-ci pourraient encore me parvenir en fai-
« sant un circuit par Vienne, et puis par les
« communications militaires. Ce sont surtout
« des nouvelles de votre santé qu'il m'importe
« d'avoir, de cette santé dont dépend la mienne,
« dont dépendent mon bonheur et ma vie. »

Jean cessa de lutter contre la reine, contre les frimas, contre la disette, contre l'armée. Il laissa dans ces cantonnemens les troupes étrangères, les reitres, toute son infanterie, les corps enfin dont le passage eût été le plus onéreux à la Pologne; et ouvrant les monts Crapathes à sa noblesse, il prit avec elle le chemin de la patrie. Il ne put jeter un dernier regard sur le beau royaume qu'il venait d'arracher à la domination des barbares, sans tenter un nouvel effort pour écarter des Hongrois cet autre joug prêt à les ressaisir. Ce fut au pape Innocent XI

1683. décembre. qu'il recourut. Il adressa à son ministre près le Saint-Siége des instructions qui doivent être connues. Nous les traduisons en les abrégeant.

« L'abbé de Dônhoff se rendra auprès du saint-père, et seul avec Sa Sainteté il lui exposera respectueusement que Sa Majesté Sacrée, par son alliance, sa marche rapide, ses travaux, a fait des prodiges en faveur de l'Empire, aux yeux de quiconque connaît l'état des affaires en Pologne; que de magnifiques appâts lui ayant été offerts par S. M. I. A., il les a repoussés, ne voulant que la gloire de servir Dieu et l'univers.

« S. M. S. avait prévu dès long-temps que les indignes traitemens faits à Tékéli et aux Hongrois les jetteraient dans les bras des Turcs; l'Empereur reçut ses conseils amis, et lui déféra la médiation dans ces grands démêlés.

« Le roi l'accepta pour le bien de l'Empereur et pour celui de la chrétienté. Car Tékéli satisfait, son concours contre le Turc est acquis; la Transylvanie, que le poids de la tyrannie alle-

mande a livrée au protectorat de l'infidèle, reprend confiance et se lie aux puissances chrétiennes; la Walaquie imite cet exemple; les Kosakes, les Serviens, les Bulgares, tous ces disciples de l'Évangile l'auront bientôt suivi. 1683. décembre.

« S. M. S. a déposé avec une confiance filiale dans le sein de Sa Sainteté, ses griefs, ses déboires, ses mécomptes; mais de tous ses chagrins le plus grand est qu'on attribue ce qu'il a fait pour le sérénissime Empereur, ce qui est tenté pour la Hongrie, à des intérêts personnels, au projet de prendre ou de donner au prince Jacques la couronne de saint Étienne. Le roi l'a refusée, on le sait. Et s'il la voulait, quoi de meilleur pour lui qu'un système qui de chaque Hongrois ferait un Tékéli?

« L'unique intérêt de S. M. S. est de rallier les peuples contre les payens. Pour cela il demande qu'on traite chrétiennement la nation qu'il a reconquise à la loi chrétienne.

« Chef d'un peuple libre, le roi ne pourrait donner les mains à l'asservissement des Hongrois, armés pour conserver les libertés de leurs

1683. décembre. pères. L'alliance sainte se trouverait donc compromise, et comme le traité de Warsovie a pour garant le chef de l'église, S. M. S. supplie Sa Sainteté de faire en sorte que la médiation qui lui a été déférée, cesse d'être un titre vain et trompeur. C'est l'unique récompense que le roi ambitionne pour les services qu'il a rendus à la cause de la croix et à celle de l'Empire.»

« S. M. S. en a besoin comme d'une consolation pour toutes les pertes de sa patrie dans cette expédition ruineuse, pour la mort de tant de sénateurs et de guerriers illustres, pour le deuil de tant de familles qui pleurent des fils, des frères, des neveux. Le roi leur offrira-t-il en dédommagement le spectacle des villes de Hongrie reconquises sur Tékéli au profit de la tyrannie impériale? C'est là une considération qui doit toucher le conseil de Vienne, si on veut la coopération de la Pologne dans la suite de la guerre. Car il faut que la république, il faut que l'armée même y consente, puisque ceux-là qui marchent sous les drapeaux dans la guerre sont les citoyens

qui siègent aux comices dans la paix (1). » 1683. décembre. 17.

Ce fut à Lubowla, au milieu des défilés glacés des montagnes que Jean toucha le sol de sa patrie. Il y rapportait la reconnaissance, l'admiration de l'Europe, un butin magnifique, les dépouilles de l'Orient; et, triste présage! il y trouva, à peine entré, des chagrins. Le premier fut la mort de l'hetman de campagne, le vaillant Sieniawski, et celle de Dominique Potoçki, grand-trésorier de la couronne, qui expirèrent dans la ville même de Lubowla, en quelque sorte sur le seuil de leur pays. Il éprouva une affliction non moins vive de la scission de Jablonowski, qui s'éloigna sans prendre congé de lui, comme s'il regrettait de n'avoir pas eu à exécuter les menaces des factieux et à se porter pour chef d'une confédération des troupes insurgées. Ce lui fut une autre peine de ne pas rencontrer sur ses pas Marie Casimire. Elle était bien accourue, mais non par la route qu'il avait tracée, celle de Nowitarg; « car, écri-

(1) Zaluski, t. II, p. 777.

1683. décembre. 17. « vait-il amèrement (1), je suis si malheureux « que je ne puis rien persuader à personne. On « fait toujours à rebours de mes volontés. » Marie Casimire était passée par Sandecz et Wielizca. C'était le chemin que suivait le gros de l'armée, sous la conduite de Jablonowski. Enfin,
23. les deux époux se joignirent, et Jean reprit ses chaînes, laissant à décider à l'histoire ce qu'il y a de plus extraordinaire : ou qu'un homme de cette hauteur d'ame et de génie pliât sous une telle femme; ou que le chef de ces troupes volontaires, indisciplinées, séditieuses, réussît à moissonner une telle gloire. Qu'eût fait Jean Sobieski sur un trône plus fort? qu'eût-il été sous un plus digne joug?

(1) Lettre trentième.

FIN DU LIVRE X.

LIVRE XI.

SUITE DU RÈGNE DE JEAN III,

ET DE LA GUERRE D'ORIENT

JUSQU'APRÈS LA RUPTURE DE LA PAIX DE NIMÈGUE.

(1683.— 1689.)

SOMMAIRE.

Retour du roi à Cracovie. Retour du grand-visir en Turquie. Sa mort. — Caractère des victoires de Jean Sobieski. Impression en Europe. Résultats généraux. — Résultats particuliers pour la Pologne. Recouvrement de l'Ukraine. Destruction des Tartares. Respect des puissances. — Alliance avec les Vénitiens. Négociation avec la princesse Sophie et les czars. Harangue curieuse d'un ambassadeur de Léopold. — Trève de Ratisbonne entre Louis XIV et la maison d'Autriche. Abandon de la Hongrie. Faute de Louis. Faute de Jean. — Amnistie de Léopold. Mécontentement du roi. — Campagne stérile des Impériaux en son absence. Prise de Sainte-Maure et de Prévésa par les Vénitiens. Course du roi sur le Dniester. — Mécontentement des Hetmans. Opposition du parti de France. Diète de Grodno tenue à Warsovie. — Nouvelle campagne. Absence de Jean. Point de résultats. — Foudemens de la ligue d'Augsbourg. Importance de l'Angleterre et de la Pologne. Projets de Guillaume sur l'Angleterre. Tentatives de l'Empereur sur la Pologne. — Portrait du père Vota. Ses efforts près de Jean. Nouvel accord de l'Empereur et de Sobieski. Plan pour la destruction de l'Empire Ottoman. Alliance avec les czars. — Marche des alliés sur la Turquie. Captivité de Tékéli. Siége de Bude. Invasion de l'Albanie. Combat et prise de Navarin, de Modon, de Napoli de Romanie. Volontaires et princes de France. Campagne de Jean en Moldavie et en Bessarabie. Chute de Bude. Soumission de la Transylvanie. — Vengeances de Léopold en Hongrie. — Nouvelle campagne. Siége de Kaminiek. Bataille de Mohats. Prise du château de Morée, de celui de Romélie, de Patras, de Lépante, de Corinthe, de Misitra, d'Athènes. Rançon exigée d'Athènes par Morosini. — Révolution à Constantinople. Soliman III. — Politique de Léopold. Ses intrigues contre le roi de Pologne pour l'empêcher de faire des conquêtes. Intrigues de la France pour détacher Jean de la ligue. — Diète de Grodno. Esprit des partis. Succès de l'Empereur. — Projet de mariage du prince Jacques. Trahison conduite par Léopold. — Embarras de la France. Fidélité de Jean à ses engagemens. Armemens du prince d'Orange. Négociations de la Porte avec l'Empire. — Alliance de Louis XIV avec les Turcs. Guerre contre l'Empire; contre toute l'Europe. Siège de Philisbourg. Révolution d'Angleterre. — Torts et fautes de Louis depuis la paix de Nimègue. Sa grandeur et sa gloire jusqu'à la paix de Riswick.

LIVRE ONZIÈME.

Suite du règne de Jean III, et de la guerre d'Orient, jusqu'après la rupture de la paix de Nimègue.

(1683. — 1689.)

Ce fut la veille des fêtes de Noël que le roi rentra dans Cracovie sous des arcs de triomphe. Les Polonais le revirent avec tous les transports d'un peuple ivre d'orgueil et de joie. Il n'y avait que quatre mois qu'il s'était éloigné de leurs frontières, et il revenait chargé d'une immense moisson de gloire. 1683. décembre. 24.

Précisément le lendemain, un aga des janissaires se présentait dans Belgrade au grand-visir fugitif. Cet officier venait, au nom du sultan, lui demander sa tête. Mahomet IV avait par- 25

1683. décembre. 25. donné le désastre de Vienne; mais la défaite de Parkan mit à bout sa clémence, et entre deux parties de chasse ou de débauche, il lança sur son ministre, son favori, son gendre, le fatal cordon. Cet homme qui, peu auparavant, entouré de toutes les forces de l'Asie, tenait l'Europe en suspens sur ses destinées, eut pour toute grace la permission de recourir, pour se faire étrangler, à ses propres bourreaux. Mahomet IV l'aimait pourtant; on a même dit qu'il avait voulu le sauver, mais que telle était l'exaspération du peuple et de l'armée qu'il eut peur pour sa propre vie et sacrifia son lieutenant à ses terreurs, comme celui-ci avait fait du Béglerbey de Bude. Ce sont là les justices et le libre arbitre du pouvoir absolu! Mandé à Constantinople, Kara-Mustapha cacha ses trésors en faisant égorger les ouvriers albanais qu'il y employa, et il feignit une maladie, dans l'espoir de détourner son destin en l'ajournant. La mort vint le chercher. Il aperçut d'une des fenêtres de son palais l'aga et le Kehaïassi du grand-seigneur qui s'avançaient au milieu d'une escorte nombreuse; il changea

d'abord de couleur, envoya ses ichoglans au-devant des messagers de son maître, les reçut avec calme, tira de sa poitrine le sceau de l'empire qu'ils redemandaient, le baisa, ainsi que le hattischérif de mort, fit une prière, lava ses mains, son visage, sa tête, pour recevoir, pur de corps et d'ame, le martyre; puis, s'étant agenouillé, il ajusta lui-même le lacet que lui présentaient ses esclaves, et sa tête, quelques jours après, décorait les portes du sérail : sanglant trophée qui rendit témoignage, jusque dans les murs de Constantinople, des triomphes de Jean Sobieski.

1683. décembre. 25.

On ne saurait aujourd'hui se faire une idée du retentissement que ces triomphes eurent dans tout l'univers. Les Turcs ne sont plus, pour la chrétienté, des objets d'épouvante. C'est précisément dès-lors qu'ils ont cessé de l'être. Mais le dix-septième siècle nourrissait des sentimens presque aussi vifs que ceux qui avaient fait les croisades. Si l'horreur sainte s'était affaiblie, la terreur politique s'était accrue par cette longue suite de conquêtes qui avait porté l'étendard de

1683. l'infidèle, des murs de la Mecke, de Jérusalem, de Damas, jusques en vue du Vatican. La chute de Candie, dont le monde tremblait encore, et celle des places de la Hongrie supérieure, venait de menacer à la fois l'Italie par le nord et par le midi. L'islamisme semblait s'avancer sur l'Europe dans son progrès éternel, d'une façon fatale. L'invasion de Kara-Mustapha s'était offerte aux imaginations comme une suite de ce débordement destructeur et inévitable. Jean survient. Le torrent se brise à ses pieds. Ses victoires ont quelque chose d'héroïque et de miraculeux, de désintéressé, et d'utile au genre humain. Elles tranchent un débat qui tenait également fixés les regards d'Aureng-Zeb poursuivant ses conquêtes à travers l'Asie, et ceux de Penn dictant ses vertueuses lois au Nouveau-Monde. Toutes les églises de l'univers chrétien célébrèrent les louanges de cet autre Machabée; les académies les consacrèrent par leurs dissertations savantes. Les poètes s'inspiraient, avec le goût peu sûr d'alors, à ce triomphe de Jean et de Jésus-Christ. Il arriva de France un dystique. Un évêque eut

ce courage (1). Du reste, toute notre littérature 1683.
fit silence. Il est digne de remarque qu'on n'y trouve tracé nulle part ce nom de Sobieski, partout écrit chez les poètes italiens, allemands et anglais de cette époque. C'est que l'adulation, toujours prête à charger les Rois de ses bassesses, avait inventé parmi nous de se déclarer jalouse du héros de la Pologne pour faire honneur à Louis XIV; et, il faut le dire, Louis XIV eut le tort de provoquer cet injurieux hommage.

Qu'on nous pardonne les détails où nous entrons : l'histoire est le registre des faiblesses humaines. Ne sera-t-il pas curieux de voir le gouvernement français et la cour impériale s'accorder, sans s'être entendus, à fixer sur la tête d'Innocent XI toute la gloire de la délivrance de Vienne? Léopold ayant à choisir entre des alliés et des bienfaiteurs, Louis entre des ennemis ou des rivaux, ce fut le souverain-pontife qu'ils se mirent ensemble à exalter. De tous les princes qui avaient secouru l'un et contrecarré l'autre,

(1) Dignior imperio numne Austrius, anne Polonus?
Odrysias acies, hic fugat; ille fugit.

1683. le pape était celui dont la puissance et la renommée faisaient à tous deux le moins d'ombrage.

Le vertueux Innocent XI eut la faiblesse de prendre les louanges des deux cours au sérieux et de tremper dans leurs jalousies. Il institua, en l'honneur du triomphe de la chrétienté, une fête où étaient portées en procession des bannières décorées de son image et de celle de l'empereur. C'était le cas d'appliquer le mot de Tacite : Le public ne vit sur les bannières que la figure qui n'y était pas.

Après avoir, de son côté, frappé des médailles où il ne faisait mention que de lui-même, et se montrait sauvant l'empire, les armes à la main, Léopold décréta qu'une statue serait élevée dans Vienne au libérateur de la chrétienté; c'est ainsi qu'il appelait Innocent XI. Dans le même temps un prédicateur parlant à Paris, le jour de Noël, devant la cour, s'exprimait ainsi :

« Que César (l'empereur) ne se vante pas que « ce soit la force de son bras et la valeur de ses « alliés (les Polonais) qui a fait lever le siège si « fameux de Vienne, et qui a mis en déroute le

« tyran de l'Asie! C'est *l'ange de Dieu* qui a dis- 1683.
« sipé l'armée de Sennachérib, et qui a frappé
« ses soldats d'une *terreur panique*. A la vérité
« Josué (le roi de Pologne) est venu au secours
« et a combattu. Mais c'est Moïse (le pape) qui a
« vaincu Amalec.» Ainsi, pour flatter Louis XIV, il fallait attribuer à une terreur panique, à une intervention de l'ange de Dieu les victoires du roi de Pologne, c'est-à-dire déclarer à Louis en face que la cause qu'il avait désertée n'était rien moins que la cause du ciel!

Cependant la France est enthousiaste de la gloire. Le gouvernement sentit le besoin de justifier la mauvaise humeur que le salut de la chrétienté lui avait donnée; et ses apologistes officiels s'en prirent, par une assertion mensongère, à un défaut de forme. « Il a fallu tout ignorer,
« dit *le Mercure*, comme on ignore une mort
« jusqu'à notification. Que de réjouissances nous
« aurions vues si tout se fust faict dans les règles!
« Mais nous n'avons pu nous réjouir que dans le
« cœur d'un avantage qu'on a voulu que nous
« ignorassions.»

1683. La société française et la cour elle-même s'associaient aux sentimens de l'Europe à ce point, que le duc de Saint-Agnan, l'un des grands seigneurs placés le plus près de l'oreille de Louis XIV, ayant reçu de Marie Casimire, sa parente, un des sabres du roi de Pologne, les journaux, les entretiens, les livres, tout fut rempli de ce présent. Croirait-on que, durant des mois entiers, ce n'est, dans tous les écrits du temps, qu'admirations de cette arme glorieuse, récits de sa magnificence, gravures qui la représentaient. Le duc en reçut les complimens de la cour et de la ville comme d'une promotion. Pressé entre le besoin de caresser un favori et la crainte d'irriter le maître, Bussy, courtisan plus lâche à mesure que Louis l'accablait davantage de sa disgrace, adressa au duc de Saint-Agnan ses vives félicitations d'un évènement qui était, à l'entendre, « la plus grande joie qu'il eût « eue depuis plus d'un an. Il n'y a, ajoutait-il, « qu'un tel don du roi notre maître, qui me parût plus doux et plus honorable. »

Jusqu'alors Jean Sobieski n'avait vaincu en

quelque sorte que dans l'ombre, loin des regards du monde, sur les confins de l'Asie, au milieu de régions et de peuples barbares; cette fois, il venait de combattre au grand jour de l'occident et du midi, et sous les yeux de l'univers. Il avait combattu à la tête d'une moitié de l'Europe policée, au milieu de capitaines illustres, de dignes juges de son génie; et quand sortait-il ainsi des nuages qui tenaient sa patrie cachée au reste du monde? Dans un moment où la scène était silencieuse, pour ainsi dire, et vacante. Après avoir voulu profiter des dangers de la maison d'Autriche pour envahir ses domaines, Louis, dès qu'il avait vu Vienne sauvé, s'était mis à tempérer ses foudres de peur d'allumer un incendie qui désormais risquait de lui devenir funeste. La prise de Courtray et de Dixmude fut un triomphe facile; et si on n'a lu que les écrivains nationaux, on ne peut soupçonner à quel point ce triomphe était impopulaire en Europe. Le contraste de la politique des deux monarques donna un lustre de plus à celle du libérateur de l'Empire. Ses victoires s'agran- 1683.

1683. dissaient, dans l'estime des peuples, du chagrin qu'on supposait au Roi de France. C'étaient les premières qui eussent affligé l'ambition et l'orgueil de Louis-le-Grand.

C'étaient d'ailleurs, il faut le reconnaître, les plus éclatantes et les plus décisives qui eussent été remportées depuis plusieurs siècles. Non pas assurément que nous pensions avec les contemporains que la prise de Vienne eût entraîné sans retour la sujétion de l'Allemagne et de l'Italie; mais on ne sait si on trouverait dans l'histoire une autre bataille qui eût ainsi marqué nettement, pour un grand empire, le passage de la grandeur à la décadence. Ce fut le caractère du revers des Turcs dans les champs de l'Autriche, d'être la borne fatale posée à leur puissance. Le désastre de Lépante n'avait fait qu'en suspendre l'essor; celui de Vienne la brisa. Après la victoire de don Juan, l'islamisme se remit à conquérir, comme si de rien n'était, des provinces, des îles, des royaumes. Depuis la victoire de Jean III, le divan n'a pas fait une guerre, pas un traité où il ait gagné un pouce de terre: la trève de Zura-

now est sa dernière paix conquérante. Dans la campagne de Vienne, Jean lui arracha en trois mois plus qu'il n'avait conquis en cent ans. La suite ne démentit pas ces brillans débuts. La guerre de quinze années qui commençait ainsi, allait être pour la chrétienté féconde en réparations et en victoires. Aussi, est-ce des journées de Kotzim, de Vienne, de Parkan, de Strigonie, qu'à l'exemple du prince Cantémir, tous les historiens font dater la décadence de l'empire des Mahomet et des Soliman. 1683.

Cette révolution était particulièrement profitable à la Pologne. Le plus opiniâtre de ses ennemis et le plus terrible se trouvait abattu sans retour. Il avait perdu l'offensive. Déjà c'était à lui de trembler pour ses frontières. De toutes ses conquêtes sur la république, rien ne lui restait que cet inexpugnable rocher de Kaminiek, que la Pologne n'était pas en mesure de ressaisir par un siège long et dispendieux, mais que la paix ne pouvait manquer désormais de lui restituer.

En effet, la partie de l'Ukraine que le traité

1683. décembre. de Zuranow avait aliénée, était rentrée sous les lois de la couronne. Les Kosakes de ces cantons, reconnaissant l'autorité royale, avaient reçu de Jean victorieux un hetman. Ce chef, appelé Kuniçki, se réunit à Félix Potoçki, castellan de Cracovie, qui recueillit bientôt le bulawa d'hetman de campagne, laissé vacant par Sieniawski, et tous deux de concert massacrèrent par milliers les hordes qui, de Hongrie, cherchaient à regagner la Crimée ou à redescendre le Danube. Ces victoires redoublées méritèrent que Léopold allât solennellement en rendre grace à Dieu. La nation tartare, débris de la domination de Tchengis-kan et poste avancé de l'islamisme dans le nord, après avoir été ainsi battue en ruine par les Polonais, se trouva pour jamais hors d'état de menacer sérieusement leur repos ou de lutter contre ses voisins, et ce fut un des effets heureux des triomphes du roi Jean.

1684. janvier. Les troupes de la république s'avancèrent dès-lors sur les restes des hordes mutilées le long des bords du Pruth et du Borysthène, au cœur des provinces ottomanes. Potoçki rétablit dans

le principat de Moldavie Petryczaïko, ce hospodar qui, sur le champ de bataille de Kotzim, était passé sous les drapeaux de Sobieski. Son compétiteur, appelé jusqu'alors l'heureux Ducas, tomba dans les mains des Polonais, et vint orner, à Javorow, de ses malheurs les prospérités de Jean. Les boyards de Walaquie y arrivèrent à leur tour, apportant la foi et l'hommage de cette principauté. La république remontait ainsi à son rang entre les couronnes. Elle se relevait autant par le recouvrement de ses domaines perdus que par l'abaissement de ses voisins. Personne alors n'eût deviné que l'abaissement des Tartares ne tournerait qu'au profit de ces czars ignorés, et celui des Turcs qu'au profit des héritiers de Léopold.

1684. février. mars.

Jamais, depuis les temps modernes, la Pologne n'avait été placée si haut dans l'opinion des hommes. Ce n'était plus cette république dédaignée naguère, et vouée par ses voisins au partage. Une auréole éclatante cachait pour longtemps aux regards de l'étranger les blessures incurables du dedans. Cette plaie profonde de

1684. mars. l'esclavage, qui paralysait le corps entier du peuple, cette autre plaie, à elle seule mortelle, de la licence indomptable de l'ordre équestre, le défaut absolu de commerce, d'administration, de concorde, de force enfin, suites de ces maladies profondes de la Pologne, tout cela disparut derrière les trophées de Vienne. On crut qu'il y avait là un puissant empire, parce qu'on avait vu un roi, une armée et des victoires.

C'était encore un résultat immense des travaux de Jean Sobieski. Pour les nations comme pour les simples hommes, l'estime est de la puissance : la Pologne s'agrandissait en quelque sorte et se fortifiait des respects du monde.

Dans la cour tranquille de la starostie de Javorow que Jean aimait en mémoire de ses aïeux, se pressaient les ambassadeurs chargés de lui porter les félicitations et les remerciemens de l'Europe. C'étaient les princes de Courlande, Ferdinand et Alexandre-Bras-de-Fer pour le Brandebourg, pour l'Autriche un Wallenstein, un avril. Morosini pour Venise, pour l'Espagne un Mon-

tecuculli, les noms les plus militaires et les plus grands de ce siècle. Le pape envoya au roi dans sa retraite l'épée bénite, et à Marie Casimire la rose d'or. Le marquis de Béthune vint sans mission avouée représenter la France dans ce rendez-vous d'illustrations et d'hommages. Les nations et les rois briguaient à l'envi l'amitié de la Pologne. 1684. avril.

Venise, qui songeait à tirer vengeance de vieilles injures depuis qu'elle avait vu la Porte écrasée, sollicita l'alliance des Polonais après l'avoir naguère repoussée durement. Le traité conclu, cette république qui tenait des princes 15.
à sa solde, arma à grand bruit et fit commander son infanterie par Alexandre de Parme, sa cavalerie par Ferdinand d'Este, son artillerie par le duc de la Mirandole; elle ne confiait les flottes, sa force et sa gloire, qu'à un de ses citoyens, et ce fut le grand Morosini, le défenseur de Candie, qu'elle plaça comme généralissime, malgré son grand âge, à la tête d'une puissante expédition dirigée sur la Grèce.

La princesse Sophie voulut associer la Mos-

1684. avril. covie à cette ligue qui semblait devoir renverser l'empire ottoman; elle espérait achever la destruction des Tartares que les Polonais continuaient d'exterminer en Ukraine. Mais Jean exigea la restitution de Kiow et de Smolensk avant de traiter, et la politique tracée par Alexis à ses successeurs, qui ne l'ont pas oubliée, était d'avancer le plus possible sur l'Europe, de ne rétrograder jamais. Les tentatives d'Innocent XI, infatigable chef de l'alliance, échouèrent devant le refus opiniâtre de Sophie, ou plutôt de son ministre, de son favori, l'habile Galitzin.

mai. L'empereur espéra être plus heureux. Une ambassade solennelle alla gourmander dure-
28. ment les jeunes czars dans une harangue qui est un monument littéraire et un monument diplomatique également curieux. Nous la transcrivons (1). Il faut voir dans quel style la cour de Vienne déclarait *peu beau* le retardement des

(1) *Oraison que le* 28 *May la grande Deputation Imperiale fit en Langue Latine aux Grands Ducs de Moscovie par la bouche du Baron de Blomberg.*

Sa Majesté Imperiale de Rome, nostre Seigneur tres clément, se dili-

Russes à s'ouvrir la mer Noire, et les suppliait 1684. mai. 28.
de marcher sur Byzance, de réduire sous leur

gente à vous donner des marques copieuses de la sincerité de son affection fraternelle, ne doutant pas qu'à l'imitation de leurs Ancestres de glorieuse et loüable Mémoire, Vos Majestez ne soient enclines à une Amitié et affection reciproques. L'on a pour cet effet des temps propres devant soy, de sorte que les temps se peuvent conformer au temps. La Suede a fait une Paix Eternelle, et la Pologne une Treve asseurée. Le pauvre estat de la Porte Ottomane, et de ses forces épuisées donne à connoistre que ce sera bien-tost fait de luy. Après la défaite qu'ils ont eüe de Vienne, l'on ne doit pas faire plus de compte de leur vigueur que de mouches, puis qu'une terreur panique a estouffé leurs Esprits vitaux, et que la honteuse fuite a enflammé leur sang, par où il leur est né une maladie dont ils ne releveront pas. Le Nerf de leurs meilleures Troupes a esté battu pres de Barcan, et ce qui a voulu prendre la fuite a esté englouty du Danube. Que leur reste-t'il maintenant qu'une chair sans os, un corps sans corps, et une teste sans teste? L'un de leurs bras qui estoit composé de Morlaques, Croates et Albanais, et l'autre que composoient les Moldaves et Valaques, leur ont esté coupez par les Venitiens et ceux de Sarmatie. Il semble que la charge de l'Empire Ottoman, comme trop pesante à soy mesme, doive estouffer et perir là dessous, que son estomac surchargé et assouvy se soit enfin lassé, et qu'il veuille revomir ce qu'il a pris de trop, avec troublement de tout le Corps.

C'est maintenant l'occasion la plus propre que l'on puisse jamais souhaiter, laquelle monstre au doigt par où se peut ouvrir le Chemin au Pont Euxin, puisqu'il n'y a aucun empeschement pour la Mer Scyte, et qu'il n'y en a presque aucun pour la Mer Noire. *La Mer Rouge souhaite de vous recevoir à bras ouverts; toute la Grece et l'Asie vous attendent;* et au lieu que dernierement il vous fut difficile de mettre

1684. mai. 28. domination la Grèce et l'Asie, *jusqu'à la mer Rouge, qui les attendait à bras ouverts!* Pierre,

le pied dans le Krim (la Crimée), vous pouvez maintenant le faire à vostre aise. Le temps de reduire sous vostre Domination cet Oiseau de proye, et ces meurtriers est enfin venu, et les contraindre à adorer vostre diademe. Combien de temps souffrirez vous encore que les Tartares du Krim abusent de vostre patience? Mettez au Loup un frein dans la Gueule craignant que vous n'en soyez dévorez. Votre ville de Czechrin est desja engloutie, Asop ruiné, et ils taschent maintenant, à penetrer jusque dans vos entrailles. Prenez donc craignant que vous ne soyez pris; le Turc est troublé dans l'Orient aussi bien que dans l'Occident et ne sçait d'où procede l'Esclat d'un si grand Dieu. Si le Ciel avoit voulu que son Corps fust egal à la convoitise de son Cœur, tout le monde ne pourroit l'assouvir ny le comprendre. Il se joüe des Serments comme de Dez, et ne garde ny Paix ny Treve, puis qu'incontinent apres la Guerre de Hongrie il alla attaquer la Candie, mais non pas comme un Potentat de bien et d'honneur. Aprés qu'il eut pris Candie, il donna dans la Podolie, et avant que cette querelle fust entierement appaisée, il vous prit une bonne partie de vos Terres; enfin la Treve n'estoit pas encore expirée lors qu'il a mis à feu et à sang l'Austriche avec le beau et gras royaume de Hongrie. Le moment precieux est maintenant venu, pour fouler aux pieds ce faux Dieu, et ruiner l'esclat de sa Gloire. Ce clair du Croissant est desja obscurcy par Leopold; et par Anagramme, *Luna* (lune) vaut autant à dire que *Ulna* (aune), laquelle estant demie, comme le Croissant l'est aussi, peut-estre mesurée sans beaucoup de peine. La demie Lune ne connoist point d'Eclipse, mais aime mieux disparoistre tout à fait. Il faut que sa Medieté se diminue, et que vostre Clarté s'augmente derechef. Si vous estendez une autre fois vostre aune valeureuse, vous ferez en sorte que le Dragon Ottoman soit réduit à la moitié de l'aune. La Glace est maintenant rompue et le Lion est donné en

qui écoutait ce langage, avait alors onze ans. 1684. mai.
La leçon ne fut pas perdue. Ses successeurs et 28.

proye à l'Aigle. Le cimeterre du Sultan commence à s'emousser; croyez et tenez pour certain que le Sultan d'aujourd'hui ressemble à une vieille Femme qui ne sauroit suer, mais si fait bien pleurer. Que la Porte soit brisée par la force de vostre Armée. Que vos Armes ouvrent la Porte à de grands Pays. Ce n'est pas sans une providence particuliere de la Tres Sainte Trinité, que les deux Frères Pierre et Jean ont esté establis Regents, puis que comme nostre Sauveur choisit deux Disciples de ces noms pour la felicité eternelle, et pour executer de grandes choses dans le Monde, l'on peut esperer de mesme que les deux Czars feront quelque chose d'extraordinaire et qu'ils se rendront fort Grands. Il a sans doute destiné l'un à la priere et à l'administration de la Justice et l'autre à la Conduite des Armées; l'un aux Armes et l'autre à la Robe; l'un à la Sagesse et l'autre à la Guerre: il a esté donné une Ame unanime mais non pas discordante aux deux Corps. Et qui oseroit maintenant s'opposer à deux tels Princes? Le Grand et Puissant Empereur Romain leur souhaite bien de la Grandeur; il souhaite que ce qui a esté possedé par vos Ancestres soit pareillement possedé par vous autres. Il vous souhaite le Ciel tousjours beau et serain, et non pas jamais nubileux ny humide. Il vous souhaite un Siege affermy, et un Throne sans troubles et sans espines, mais enrichy des conquestes de ses Ennemis. Il vous souhaite à tous deux un Diademe esclatant, et un Sceptre glorieux par ses Triomphes; en un mot il vous souhaite heureux de toute part. Mais nous, suivant la coustume du Grand Basile qui avait accoustumé anciennement de conseiller les Rois de la Grece, nous souhaitons que vostre Cœur soit remply de Sagesse, comme le Jordain inonde la Terre du temps de la moisson et le Nil dans l'Automne. Faites voir devant l'Arriere saison vostre volonté, qui soit conforme à vostre pouvoir. Faites ouyr vos Hautbois et vos Tambours. Malheur à ce Roy ou Prince qui

1684. mai. 28. lui n'ont pas demandé mieux que d'exaucer le vœu de l'Autriche.

laisse refroidir le sang de sa première Jeunesse, flestrir la Fleur de son adolescence, et secher les Fruits de son Age viril. Afin que le Regne de Christ soit accreu, il faut sacrifier le Sang, la Fleur, et les Fruits. Vostre Puissance est plus grande que vostre volonté. Si vostre vouloir alloit de pair avec vostre Puissance, vous deviendriez semblables à la Divinité, puisque la Puissance et la volonté de Dieu sont Dieu mesme. Si vous ne le faites pas vous ne serez pas Dieux, mais vous serez encore plus petit que vous n'estes maintenant. Cela n'est pas beau; la volonté qui est plus grande que le pouvoir est plus louable, que le pouvoir qui est plus grand que la volonté. Tous les Princes de la Chrestienté s'efforceront maintenant de rompre les Cornes du Croissant Ottoman. Vous qui mesme vous vantez, voulez-vous estre les seuls qui soyez exclus honteusement de la Communion des Fidelles? quel Tiltre meriterez-vous, si vous n'estes pas du Nombre des Chrestiens militants? vous ne serez pas traitez de Sultans, comme un autre, mais plustost de Satans, et à bon droit, quoy que vous protestiez injustement à l'encontre. Lors qu'un Chrestien n'aide pas l'autre contre l'Ennemy hereditaire des Chrestiens, il est luy mesme Ennemy. Personne ne doit estre plus grand Amy que les Chrestiens entre eux, parceque qui ne se souvient pas de ses membres est un Corps mort et insensible. Permettez-vous que vos Membres qui se sont revestus de Christ soient oppressez sous le Joug de la Tyrannie? Combatez pour la Croix de Jesus Christ, marchez devant afin que ces Impies soyent exterminez. Vengez la Croix de Christ et allumez sa lumière. *Prenez Constantinople où vos Patriarches doivent avoir le siege.* Il est honteux de recevoir la Regle de la Foy d'un infidelle qui a ruiné vos Eglises, en établissant sur leurs Mazures le Siege de l'Idolatrie. Qui peut et ne veut pas, negligeant ce à quoy il est obligé commet un double peché. Si vous souhaitez d'estre aimez des Chrestiens au Culte et à la

L'appui que Léopold cherchait en Moscovie, 1684.
Louis XIV le chercha en Pologne. Il essaya de mai. 28.

Lumiere de qui vous participez, il faut que vous vous aimiez reciproquement. Il ne faut pas seulement porter le nom mais aussi les effets d'un Chrestien. Vous donnerez une marque de charité, si vous ne doutez pas de demander, par où vous obteniez, ny de chercher, par où vous trouviez. Que si vous voulez chercher en fuyant vous ne trouverez jamais. Qu'un desir interne vous eguillone à vouloir recouvrer cela mesme que vous avez. Combattez et vous serez appelez Grands Czars, Fares de toute la Chrestienté, où on allume les Feux de la nuit pour addresser les voyageurs. Combatez sur Terre, afin que vous triomphiez au Ciel. Agissez justement, afin qu'il ne vous soit pas fait de tort. Il faut que vous en usiez fraternellement avec votre Frere Leopold; car si vous l'abandonnez vous serez aussi abandonnez, et si vous ne l'aidez pas vous ne serez pas aidez non plus. Catilina, Verres, et Sylla ont pris place dans le sein de vostre Empire, dont la Poison ennemie doit estre jettée non pas sur vous mais sur le faux Mahomet. La mauvaise et impertinente douleur se répand encore dans le Navire de vostre Royaume, mais elle peut estre evacuée par une Guerre contre les Turcs. Il faut se faire des Amis afin de n'avoir pas à craindre les Ennemis. Si vostre Navire commence une fois à se rendre inhabile et à faire eau, où truovera t'on de la Place à mettre à sec vos Gens de Guerre? Où sont les Archers attachez ensemble, où les Nautoniers qui parlent la Langue de Barbarie? Lorsque la Mer est calme, il faut songer à l'Ancre et à la voile, qui est tendue par dessus et par dessous la Poupe du navire, et à la Proüe pensez à un Baston au dedans duquel il y ait un Poignard. Qui se reveillera à vos cris si durant la Tempeste que souffrent vos Amis vous ne leur tendez pas la main? Pendez à la droite de vostre ceinture le poids de vos entreprises, afin que vous ne soyez pas surpris à la gauche. Prenez garde que la pointe de vostre Esprit ne s'emousse par des discussions trop subtiles. Vous

1684. mai. 28. profiter des mécontentemens de la cour de Zolkiew et des nouvelles liaisons de la reine avec le parti de France pour se réconcilier avec le cabinet de Warsovie, détacher Jean des Impériaux et l'entraîner dans ses inimitiés contre la

voyez bien, mais vous ne discernez point qui l'affaire touche. Vous estes bien douez d'entendement, mais vous vous laissez seduire par la fausseté. Vous souhaitez ce qui est aimable et cher; mais vous rendez le bien pour le mal. Vous considerez merueilleusement le bien, mais vous ne scavez pas eviter le mal. Si vous ne voulez pas vous mettre en Campagne, vous ne gaignerez rien. Vous craignez la cheute, et si, vous suivez un Abisme. Entrez dans l'Alliance, Prenez les Armes, armez vous du Bouclier et vous aurez la Domination de la Terre et de la Mer; le Triomphe est asseurement entre vos mains, veu que vous n'avez pas à faire avec des Lions mais avec des Gens epouvantez; vous verrez bien des Sabres et epées, mais ils ne vous donneront pas d'empeschement. Vous aurez devant vous de grandes Troupes, mais des Hommes dont le Cœur est au jeu et non pas au Casque. Il y aura beaucoup de Gens, mais ils consisteront en Soldats nouveaux. Il y aura un gros Peloton, mais la conduite luy manquera. Prenez maintenant l'occasion aux cheveux, qui vous eschapera si vous la negligez. Les Venitiens et Polonois sont prests à donner du Secours, et sont egalement puissants, belliqueux, et vaillants. Embarquez vous sur le Vaisseau de l'Empereur, dont les Anges sont les Pilotes, et Christ le Patron et le Port. Si vous negligez cette occasion et que vous nous laissiez partir sans rien effectuer, lors que nous vous prions d'observer vostre interest, vous perdrez vostre grand Renom et vostre Fortune. Nous vous prions tres humblement de nous expedier au plustost et comme nous le souhaitons, afin que nous puissions nous resjouir et dire avec allegresse: vivez longtemps et portez vous bien.

maison d'Autriche. Il venait de mettre le siège 1684. mai.
devant Luxembourg, et il jetait treize mille bombes sur Gènes la superbe, en punition de ce qu'on parlait mal de lui tout haut dans cette république, et de ce qu'on y montrait de l'inclination pour l'Espagne. Le prince d'Orange, juin.
de son côté, redoubla d'efforts pour armer les états-généraux contre la France. Les états-généraux voulurent d'abord entraîner Charles II, le médiateur et le garant de la paix de Nimègue. Ce prince était important par ses royaumes, comme la Pologne l'était par son roi. Mais ébranler Charles Stuart fut impossible; il avait autre chose à faire que de maintenir en Europe les traités placés sous sa garde. Sydney venait de mourir. C'étaient maintenant lord Grey, le comte d'Essex, l'infame Titus Oates, le duc de Monmouth, une légion de gentilshommes qui étaient accusés de haute trahison. Charles justifia son inaction aux yeux de la Hollande, comme à ceux de l'Angleterre, en montrant les complots, la guerre civile, les échafauds. Il expliquait ses fautes par ses fautes.

1684. juin. Louis XIV, par d'autres raisons, n'eut pas plus de succès auprès du roi de Pologne, que Guillaume auprès du roi d'Angleterre. Jean était engagé par sa parole dans la guerre d'Orient. Il resta sourd aux propositions du cabinet de Versailles. Dès-lors on se résigna des deux parts à déposer tout espoir de guerre. Luxembourg pris, Louis offrit de traiter; il craignait que l'empereur ne fît la paix avec la Porte, que la nation anglaise ne réussît à maîtriser son roi, que la Pologne ne pût à aucun prix être détachée de
juillet. l'alliance impériale. Il restitua Courtray et Dixmude, et conclut avec les deux branches de la maison d'Autriche, à défaut d'arrangemens définitifs, la trève de Ratisbonne qui devait durer vingt ans, qui eut peine à durer vingt mois. C'était la seconde fois qu'après avoir alimenté l'insurrection de Tékéli, Louis XIV, puissant et libre, abandonnait les Hongrois à leur sort.

La faute était grande, et Jean eut le tort de l'imiter en n'intervenant pas d'une façon plus directe et plus haute dans les affaires de ce royaume. Telle est à nos yeux l'unique erreur

qui puisse être imputée à ce prince au milieu de conjonctures si difficiles; et celle-là, l'histoire, écho fidèle des plus folles accusations de ses concitoyens, n'a pas, non plus qu'eux, pensé à la lui reprocher. S'il eût mis la continuation de ses hostilités contre la Porte au prix de concessions décisives en faveur de la Hongrie; s'il eût au besoin déclaré ce vieux peuple placé sous le protectorat de l'épée puissante qui venait de le reconquérir à la chrétienté, nul doute que l'Europe n'eût compté une nation, et la Pologne une alliée, un rempart de plus. Jean aurait ainsi satisfait un double intérêt, celui d'affaiblir de tout un royaume les Osmanlis, et de ne pas en fortifier cette maison impériale déjà chargée de couronnes. Mais, d'un côté, la conscience timorée de Jean lui exagéra ses devoirs d'allié de l'Empire; de l'autre, son génie ne discerna point assez nettement ses intérêts de citoyen et de roi de Pologne. Il ne vit pas que la maison d'Autriche, en rendant tous ses trônes héréditaires à la fois et absolus, allait être une voisine aussi dangereuse que la Porte l'avait été jusqu'alors.

1684. juillet.

1684. juillet. C'est là notre destin à tous, que nous n'ayons de sollicitudes que pour les dangers déjà ressentis. Bien courte fut toujours la prévoyance des plus grands hommes. Qui eût dit alors que les héritiers de Léopold dépouilleraient dans un avenir prochain les successeurs de Jean Sobieski? Sobieski avait été nourri dans une seule haine, dans un seul effroi : c'étaient les Turcs. Par religion comme par loyauté, il était esclave des traités qui l'enchaînaient au Saint-Empire. Nous verrons toutes les infidélités du cabinet de Vienne impuissantes à l'ébranler; jamais il ne se fût enhardi jusqu'à introduire des conditions nouvelles dans les engagemens qu'il avait souscrits au pied de la croix. Quelle plus grande excuse pour lui que de voir le roi de France, sans avoir les mêmes liens, tomber dans le même aveuglement? Louis, qui passa sa vie à tout faire pour abaisser la grandeur de la maison d'Autriche, Louis, qui prodigua tant de fois la guerre par ambition, par faste ou par passion, épargna le coup de canon qui sauvait les Hongrois. A quoi sert d'être un grand politique et un puis-

sant monarque pour commettre de telles fautes? 1684. juillet.

Jean fut loin de pousser l'insouciance des intérêts de la Hongrie aussi loin que le cabinet de Versailles. Pour lui complaire, le conseil de Vienne avait publié, au commencement de l'année, une grande et complète amnistie. La restitution des biens et des temples confisqués y était comprise, mais non la restauration des anciennes libertés. Tékéli n'était point reconnu pour prince tributaire. L'intraitable comte, irrité, attaqua Polonais et Allemands avec furie, et comme une foule de seigneurs avaient accepté l'amnistie impériale, entre autres le comte d'Humanaï, les Baragotzi, François Clébai, Étienne Maskaï, les noms les plus illustres de Hongrie, il les poursuivit, en saisit plusieurs, et imitant les procédés de Léopold, il fit tomber leurs têtes sur les échafauds.

Jean restait mécontent des concessions incomplètes du conseil aulique; et sans se croire le droit de rompre ses liens, il résolut de retirer à l'Empire l'appui de sa présence. Il refusa pour le prince Jacques la Toison-d'Or, rappela ses troupes

1684. août. 8. de Hongrie, les porta sur le Dniester, et laissant les Impériaux mettre le siége devant Bude sous la conduite de Charles de Lorraine, tandis que Morosini enlevait, à l'entrée du golfe d'Ambracie, l'île de Leucade et sa forteresse de Sainte-Maure, il partit de Javorow pour menacer d'un troisième côté la puissance ottomane.

Les Turcs avaient porté cent mille hommes sur les frontières de la république; et le plus expérimenté de leurs capitaines, Aineji-Soliman-Pacha, qui devint peu après grand-visir, fut préposé à la tâche d'arrêter le roi de Pologne. La nation tartare se trouva en même temps tenue en échec toute entière. Jean secourut ainsi les Impériaux par la terreur de son nom. Ce fut une diversion puissante dont les alliés ne surent pas profiter. Dieu voulait qu'ils sentissent son absence.

septembre. En effet, le vide qu'il avait laissé à leur tête fut rempli par des revers. Les Vénitiens se bornèrent en quelque sorte à jeter l'ancre sur le continent de la Grèce aux rivages d'Actium : les chevaliers de Malte des langues de Provence,

d'Auvergne et de France, qui faisaient partie de l'expédition de Morosini, conquirent Prévésa; et le cri d'indépendance, parti des monts de l'Acarnanie à l'aspect des enseignes chrétiennes, courut d'écho en écho réveiller l'ardeur guerrière des Maïnotes sur les ruines de Lacédémone. Mais l'armée impériale, toute fortifiée qu'elle était de la dispersion des Turcs obligés à faire face aux Vénitiens comme à la Pologne, et de l'entrée en ligne des troupes retenues sur le Rhin avant la trève de Ratisbonne, l'armée impériale ne sut pas reprendre un pouce de terre sur les domaines du divan. Après quatre mois de tranchée ouverte, et la perte de plus de vingt-cinq mille hommes, elle allait être contrainte de lever le siège de Bude et de se retirer sous le canon de Strigonie. L'Europe s'aperçut que les troupes de l'Empire étaient veuves de leur glorieux chef. Le renom du roi de Pologne et de sa vaillante armée s'agrandit des échecs de cette seconde campagne autant que des succès de la première.

1684 septembre. 28.

Jean cependant venait d'emporter Iaslowicz,

1684. septembre. la seconde capitale de la Podolie, le dernier poste des Turcs dans ces contrées, si on en excepte Kaminiek; et tel était le prestige dont il marchait maintenant environné, que la chute de cette place subalterne fit grand bruit en Europe. Il bâtit, en vue de Kaminiek, une forteresse menaçante pour en contenir la garnison, et s'avançant, à travers une pluie de boulets, jusque sur octobre. les glacis de cette place imprenable, de manière à voir ce qui se passait dans les rues, il se consola par cette prouesse de jeune homme de ne pouvoir tenter davantage; ensuite il promena ses drapeaux le long du Dniester.

Soliman-Pacha, résolu à éviter le destin de ses prédécesseurs, avait pris le parti de renoncer à la prétention de vaincre; c'était à ses yeux l'unique manière de ravir au roi la victoire: il refusait partout le combat. Une fois Jean vit jour à livrer bataille. Jablonowski blâmait ce dessein: il demanda la réunion d'un conseil de guerre, et opposa enfin son autorité de grand-hetman au vœu du roi. Le roi, désolé, reprit le chemin novembre. de son vieux manoir de Zolkiew, plus impatient

que jamais d'y cacher sa vie et sa gloire. L'étranger avait plus de respect que les nationaux pour ce prince magnanime. Un chef tartare qui l'avait connu, se trouvant en face de lui le long du Dniester, demanda la permission de le visiter. Jean le permit en lui faisant offrir des otages. « Je n'en ai pas besoin, répondit le musulman; sa parole est un sauf-conduit. » 1684. novembre.

C'était au milieu de la cour la plus illustre et la plus magnifique qui eût encore brillé sous les cieux du nord qu'avait eu lieu cette marche triomphante au travers de l'Ukraine. Tous les représentans de l'Europe, les princes de Courlande, le jeune Montécucculi, Wallenstein, Angelo Morosini, Béthune, s'étaient pressés autour de son char de victoire. La reine, fière de cette auréole éclatante, se mit de la partie avec les princes ses fils; des essaims de gentilshommes français, oisifs depuis la diète de Ratisbonne, vinrent, par cet attrait de gloire qui est le propre de la nation, grossir la foule de ceux que le roi de Pologne comptait dès long-temps sous ses drapeaux. D'illustres

1684. seigneurs ne craignirent pas de s'éloigner de Versailles, pour aller, disaient-ils, apprendre l'art de la guerre à cette grande école, quoiqu'ils eussent Louis XIV pour maître. On vit successivement briller parmi ces volontaires un Grammont, le marquis de Colbert, le marquis de Souvré, fils de Louvois. Des Bourbons même,
1685. les jeunes Conti s'évadèrent encore une fois de Versailles avec le prince de Turenne, le comte de Soissons, le chevalier d'Angoulême, le prince de Commercy et une foule d'officiers que Louis cassa. Ils se proposaient tous d'employer près du roi de Pologne leur vaillance désœuvrée. Chemin faisant, l'électeur de Bavière leur apprit que le roi Jean ne commanderait pas ses armées en personne, et il les entraîna sur le Danube.

Jean ne trouvait pas le bonheur dans la gloire; sa patrie n'y trouva point la puissance. Il aurait voulu qu'elle profitât du répit que lui donnait le ciel pour assurer ses destinées; les coutumes antiques, les préjugés, les institutions ne le permirent pas.

Les Polonais avaient déjà oublié leurs premiers transports. Les factions, un moment éblouies, ne tardèrent pas à reprendre les complots déconcertés l'année précédente par la fermeté du prince, suspendus par la guerre et par la victoire; ces complots n'étaient point la faute des hommes, ils tenaient au fond même des lois. Une royauté viagère tentait toutes les ambitions; et des charges, des commandemens, des ministères inamovibles assuraient l'impunité à toutes les entreprises. Déplorable régime où ces grands dignitaires qui se trouvaient n'avoir rien à redouter de la disgrace, non plus que rien à attendre de la faveur, pouvaient cependant tout espérer de la fortune; où les serviteurs les plus éminens du trône ne considéraient dans le trône qu'un but ou un obstacle; où le dépositaire de l'autorité royale était pour eux en quelque sorte un ennemi commun; où les rois sans valeur étaient jaloux de leurs sujets renommés; où les sujets, sous un grand prince, osaient être jaloux de leur roi! 1685.

Jean vit avec une douleur profonde ses

1685. amis, ses parens même, céder à l'entraînement de leur position, et se tourner par degrés contre lui. La faction de France se grossit de tous les mécontens à titres divers; et ceux qui d'abord avaient gardé des mesures, furent emportés par cette inévitable pente des partis aux dernières violences. Les Sapiéha ne se souvenaient plus de ce que le roi avait fait pour leur grandeur. Son règne pesait surtout à celui d'entre eux qui, successeur de Michel Paz, n'apercevait plus devant soi qu'un échelon à franchir. Grand-hetman de la Lithuanie, l'ambitieux Casimir rêvait une couronne; si le royaume devait lui échapper, il ne méditait rien moins que de rendre au duché son indépendance antique pour mettre, après la scission, le patrimoine des Jagellons dans sa famille. Et si, au temps des monarques débiles, les chefs des deux armées de la république tourmentaient l'état de leurs implacables rivalités, à présent que les hetmans voyaient un plus grand qu'eux sur le trône, ils compromettaient la république par leur concorde.

Également effacés aux yeux du monde par la 1685.
gloire de leur roi, également impatiens de se créer des droits à une promotion de plus, Jablonowski et Sapiéha se laissèrent entraîner à mettre en commun leur ennui de ne paraître dans les armées que pour voir ce roi toujours à cheval recueillir seul l'honneur de succès achetés, disaient-ils, au prix de leurs veilles et de leur sang. Peut-être le palatin de Russie avait-il commencé par regarder d'un œil mécontent, à son propre insu, l'obstination de Sobieski à gagner, trente ou quarante ans de suite, des batailles. Et maintenant il était le chef avoué de tous ceux que l'aversion de l'Autriche, un engagement avec la France, l'inquiétude d'esprit, la conscience, la passion, soulevaient contre la politique de leur roi. Le mot d'ordre de cette faction était Kaminiek. Pourquoi, disaient-ils, n'avoir pas repris sur l'infidèle la capitale de la Podolie, l'unique boulevard de la république, plutôt que de voler au secours de capitales étrangères? A quoi bon dépenser le sang, l'or, le temps des Polonais dans des expéditions in-

1685. utiles pour la patrie? Quel profit l'Etat retirait-il de ces triomphes? Un seul intérêt avait été servi, celui de la renommée de Jean III. N'était-il pas manifeste qu'il avait tout immolé, qu'il immolait tout encore à des espérances où son pays n'avait point de part, à des projets d'établissement de famille, qui ne serviraient qu'à mettre en péril, par une alliance plus étroite avec la maison d'Autriche, les libertés de la patrie? Les amis des grands-hetmans avaient soin d'ajouter que si Leurs Dominations Illustrissimes rentraient en possession du droit de leur charge, fort témérairement usurpé par la couronne, celui de commander les armées, on aurait des campagnes conduites dans l'intérêt de tous: dès lors, Kaminiek pourrait être reconquis. A ce nom, la foule docile criait: Kaminiek! Kaminiek!

La diète devait cette fois siéger en Lithuanie, d'après la constitution décrétée sous le roi Michel. Ce fut à Warsovie que le roi la convoqua. La proximité du théâtre de la guerre, l'approche des hostilités, la nécessité de promptes solutions, la convenance de ménager le temps et

la fortune de la noblesse dans de telles conjonctures, motivèrent ce changement. A tort ou à raison, la Lithuanie supposa au roi des arrière-pensées, et ce furent entre le royaume et le Grand-Duché de nouveaux, d'effroyables discords. 1685. février.

La diète devait s'ouvrir le 16 février, le jour où Charles Stuart terminait son règne frivole et cruel, où ce funeste héritage échut à Jacques II, prince digne, par son noble cœur, d'une moins triste scène et de meilleurs destins. La Lithuanie manqua tout entière au rendez-vous. Elle s'était assemblée à Grodno, opposant ses comices à ceux de la couronne. Il fallut d'interminables négociations pour pacifier ces débuts. La reine s'y employa de toute sa puissance, et son esprit fertile en ressources, son charme inexprimable, son empire sur Jablonowski, et celui de Jablonowski sur les Sapiéha, empêchèrent de se prolonger la scission qui menaçait de séparer sans retour le Grand-Duché de la Pologne. En consentant à se rendre sur les bords de la Vistule, les Lithuaniens, pour conserver le droit de leur pays, stipulèrent que l'assemblée prendrait le titre 16. mars. 28.

1685. avril. de diète de Grodno, et que le maréchal serait choisi parmi eux. Ces résistances vaincues, la succession du grand-chancelier Christophe Paz, mort récemment et funeste à Jean jusque dans le tombeau, suscita de nouveaux orages. Le roi avait donné les sceaux à Michel Oginski, personnage de haute naissance, et peu après gendre du grand-chancelier de la couronne, Wielopolski, le beau-frère de la reine. On contestait la légalité de cette nomination parce qu'elle n'avait pas été faite en présence de la diète. Un autre Paz, irrité de n'avoir recueilli la succession d'aucun des membres de sa famille, remplit l'assemblée de ses fureurs. C'était lui qui, trente-cinq ans auparavant, avait fait au jeune Sobieski, dans un combat singulier, la blessure qui l'obligea de laisser son frère Marc aller seul mourir pour la patrie. Cet homme osa en pleine diète envoyer jusqu'au trône de telles injures, que le roi porta la main à son cimeterre, et le Lithuanien, défiant son adversaire couronné, promit de lui faire sentir de nouveau la pesanteur de son bras. Les choses ne se passaient

pas autrement chez les Slaves, dans l'état sauvage. La Pologne était la seule république au monde où le premier magistrat pût rencontrer de tels outrages, la seule monarchie où le roi pût entendre un sujet menacer impunément sa tête; et ce roi était celui que tant de princes souverains suivaient naguère au combat avec obéissance, celui dont le monde bénissait la gloire, celui qui, sujet et roi, avait sauvé dix fois sa patrie prête à passer sous le joug de l'étranger! 1685. avril.

On ne peut dire si de telles scènes sont plus remarquables comme restes des temps barbares, ou comme présages d'une fin prochaine. Ces déchiremens ne permettaient de rien accomplir d'utile à la république, et ne laissaient même pas de place à l'espérance.

Jean crut désarmer les chefs des opposans en annonçant que sa santé délabrée lui défendait de commander l'armée en personne. Mais ses efforts pour hâter le vote des troupes et des impôts ne furent pas plus heureux. On accusa toujours sa fidélité intéressée à

1685. mai. l'alliance de Léopold, alors même que Léopold, couronnant ses ingratitudes par une déloyauté, donnait au jeune électeur de Bavière la main de l'archiduchesse Marie-Antoinette, promise depuis deux ans au prince Jacques; et ces hommes qui voulaient que la Pologne, pour la première fois depuis son origine, se hasardât à tenter le siège d'une place puissante, mirent en délibération, par jalousie, par dédain nobiliaire, la suppression de l'infanterie dans leurs armées! Un seul point put être résolu. Il s'agissait de Tékéli, qui sollicitait, par l'entremise même du Saint-Siège, l'intervention officieuse des Polonais, n'attendant, disait-il, que la restauration des droits héréditaires de ses concitoyens pour se séparer des Osmanlis. Les comices repoussèrent l'illustre suppliant : c'était oublier qu'il est des rapports de situation et de destinée, des sympathies nécessaires, au-dessus desquelles les peuples ne s'élèvent jamais sans péril. Une assemblée où dominait l'esprit de la France n'aperçut pas que la maison d'Autriche allait être également terrible à toutes les nations libres

d'alentour, et par ses armes et par ses maximes. Ce fut le seul point où les Polonais, irrités des agressions de Tékéli, s'entendirent avec leur roi. C'était jouer de malheur. 1685. mai.

La diète se sépare enfin; Jablonowski court se mettre à la tête des troupes de la république. 31.
Et tandis que les peuples d'Occident emploient leur repos suivant leur génie, que la cour de Portugal célébre des auto-da-fé, celle de Madrid des courses de taureaux, celle de France des carrousels où assiste une magnifique ambassade (1) des deux czars; que la rébellion du comte d'Argyle, la descente du duc de Monmouth, le procès de lord Danby, la condamnation d'Oates, préparent à l'Angleterre d'autres spectacles, et que le pape tient chapelle pour appeler par des prières et des fêtes les bénédictions du ciel sur les armes chrétiennes, les Vé- juin.

(1) Cette ambassade, que Voltaire place en 1687, est celle dont il dit que c'était la première qui fût venue de Moscovie en France, « où, ajoute-t-il, on n'avait eu encore aucune correspondance avec ce pays, et où on ne le connaissait pas. » Nous avons vu, pendant toute la durée du règne, beaucoup trop oublié, d'Alexis, des légations fréquentes de ce prince près la cour de Saint-Germain et de Versailles.

1685. juin. nitiens, les Impériaux, les Polonais, vont assaillir en même temps la Turquie par tous ses confins, depuis les eaux de la Messénie jusques aux rives du Dniester...Comme dans l'Iliade, toute la gloire sera pour le héros qui ne combattait pas.

Cette fois encore, les Vénitiens furent les plus heureux d'entre les alliés. L'armée de Morosini, où se rencontrèrent le prince Maximilien de Brunswick, Philippe de Savoie, le brave commandeur de la Tour-Maubourg, de l'*auberge* d'Auvergne, et quatre cents chevaliers de la *religion* qui avaient défendu Candie sous ses ordres; cette armée, assemblage de ce que l'Italie, l'Allemagne et la France avaient de plus brave, apparut sur les rivages du Péloponèse. Morosini venait disputer cette noble terre aux barbares; il débarqua dans ces mêmes eaux de Sapienza, où, un siècle et demi après, les enseignes françaises sont revenues prendre terre pour ressusciter enfin la Grèce.

24. juillet. La croix fut arborée sur les murs de Calamata; un assaut sanglant livra ceux de Coron
11. au lion de saint Marc. La conquête d'Epeyriès,

d'Esseck, de Neuhausel, fut tout ce que les Impériaux tentèrent. Ils s'estimèrent heureux d'empêcher Strigonie de retomber au pouvoir des Ottomans. Charles de Lorraine, cette année encore, s'arrêta aux pieds de Bude. La campagne n'avait servi qu'à faire briller, au milieu de la paix dont jouissait la France, l'ardent courage de ses plus nobles fils. Conti, la Roche-sur-Yon, Turenne, Commerci, Vaudemont, prodiguèrent leur bravoure et leur sang dans toutes les rencontres. Les Impériaux les virent toujours devant eux. La chrétienté comptait partout à son avant-garde des gentilshommes ou des princes français.

1685. juillet. 13. 16. août.

Jabłonowski n'ouvrit la campagne que lorsque Charles de Lorraine venait de la fermer. Ses universaux avaient en vain appelé l'ordre équestre aux armes. Malgré les efforts des factions, la voix du roi était la seule qui pût être entendue. Les grands-hetmans n'eurent pas quinze mille hommes à conduire aux ennemis.

septembre.

Loin de reprendre Kaminiek, dont ils avaient fait tant de bruit, ils ne pensèrent pas à tenter

1685. septembre. le siège; ils ne purent même point empêcher les Turcs de ravitailler la place par une marche hardie; et voulant marquer du moins leur commandement par quelques coups éclatans, ils allè- octobre. rent en Moldavie se faire envelopper et battre par les Turcs, les Walaques et les Tartares.

C'était à Boyani. Les cruautés effroyables de Petryczaïko et de ses Moldaves en Bessarabie avaient soulevé la population entière contre lui. Aineji-Soliman-Pacha n'eut pas de peine à resserrer les liens des principautés avec le divan. Il institua hospodar de Moldavie Constantin Cantimir, prince chrétien du sang de Tamerlan. La Walaquie obéissait à Sirvan Cantacuzène, génie plus ambitieux que hardi, qui se souvenait d'être issu des Empereurs de Byzance, s'indignait de sa sujétion, et rêvait des destins meilleurs. Cantimir, qui avait autrefois servi en Pologne, était près de penser comme Cantacuzène. Mais tous deux suivaient Soliman-Pacha par souci des nombreux ôtages qu'eux ou leur noblesse avaient à Constantinople, et par effroi de la faiblesse de l'armée polonaise. Un malentendu apparemment

fit qu'après des négociations secrètes et des relations amies avec Cantimir, ce furent ses troupes sans défiance que Jablonowski attaqua. Les Moldaves et les Walaques, indignés, se défendirent avec furie. Selim Gieray, rétabli à la tête des Tartares, et Soliman-Pacha, survinrent. L'habileté du grand-hetman, les efforts de Konski, la bravoure des princes de Courlande, celle du comte de Maligny et des autres volontaires français, les coups d'éclat de Souvré, ne purent rien contre les difficultés de la position et du nombre. Les Polonais furent écrasés. Derrière eux s'étendait, les séparant de la patrie, l'immense et inculte forêt de la Bukowine. Les Turcs ne voyaient dans leurs débris qu'une proie dont s'amusait l'orgueil musulman. Jablonowski sut se frayer un passage sur le corps d'ennemis renversés, au travers de bois abattus. Cette retraite fut une réparation de ses fautes, sinon pour le profit, au moins pour la gloire.

1685. octobre.

Au premier bruit de ses dangers, le roi souffrant avait soulevé le poids de la maladie pour rassembler la noblesse de son voisinage, et courir ainsi au

1685. octobre. devant de son lieutenant. Il apprit en chemin que l'armée était vivante et libre. Mais elle avait perdu l'artillerie, les bagages, les chevaux, un tiers des hommes, et, ce qui est plus que tout, l'offensive.

La faction de Jablonowski était déconcertée. Ses partisans s'avisèrent de rejeter sur le roi ses revers; le roi, disaient-ils, avait annoncé des renforts toujours attendus en vain, et ne s'était ébranlé dans sa retraite paisible, pour aller au secours du grand-hetman, qu'aux dernières extrémités; en un mot, il nourrissait une secrète jalousie des talens de cet illustre officier et de sa renommée croissante. Soit pour autoriser ces bruits, soit par honte du mauvais résultat des menées auxquelles il avait donné les mains, Jablonowski ne se présenta point à Zolkiew. Le roi se rappelait que c'était lui dont le suffrage lui avait ouvert les chemins du trône; il lui écrivit la lettre suivante :

« Les nombreuses obligations que je vous ai, « monsieur le grand-hetman, et l'affection qui

« me lie à vous, me font apercevoir votre longue 1685. octobre.
« absence, et remarquer avec douleur l'indiffé-
« rence que vous me témoignez. Que je l'aie
« méritée, ou non, venez promptement dissiper
« le nuage qui a couvert notre intime amitié, et
« croyez que votre présence sera plus efficace
« pour mon prompt rétablissement, que tout
« l'art des médecins dont je suis entouré. »

Cette lettre peint Sobieski. La bonne grace et la grandeur indulgente qui y respirent, font voir si Jean savait oublier les injures. Toutefois, il avait été blessé par la cour de Vienne dans tous ses sentimens de roi et de père. Envers ce prince d'extraction commune, on ne se croyait point tenu à des égards; l'ingratitude alla si loin que pendant deux ans on lui disputa les canons d'origine polonaise qu'il avait repris dans le camp du grand visir (1). La reine, exaspérée, s'était rapprochée de Louis XIV. En même temps qu'elle travaillait à rompre les

(1) L'Empereur lui écrivit : *Vestris spoliis non invidemus.* — *Non spoliator veni,* répondit-il; *sed liberator.*

1685. octobre.

nœuds qui attachaient la politique de son époux à la guerre d'Orient, elle s'occupait de le réconcilier avec la France. Il n'y répugnait pas. C'était même à ses yeux un moyen de désarmer l'opposition qui se tenait à la solde du roi de France. Son beau-frère, le chancelier Wielopolski, alla en ambassade solennelle proposer à Louis XIV l'oubli du passé. Ce seigneur, dans son discours d'apparat, étonna l'orgueil du grand roi d'un long parallèle entre les *deux soleils égaux* qui éclairaient alors le monde, l'un levé sur l'Occident, l'autre qui brillait dans le Nord. Ce renouvellement officiel des anciens rapports des deux cours fit une sensation profonde en Europe. On savait que les conseils de la vindicative Marie Casimire luttaient près de Jean contre les scrupules de la foi jurée. On expliqua par son empire et par celui du marquis de Béthune la résolution qui avait retenu le roi, dans la dernière campagne, loin de son armée. L'Empereur et les Vénitiens, tous les ennemis du Turc et tous ceux de Louis XIV, prirent l'alarme.

Une grande trame s'ourdissait alors; la Pologne

y devait tenir une place considérable. Les bases de la ligue d'Augsbourg venaient d'être posées. 1685. octobre.

Louis XIV et le roi Jacques appartenaient tout entiers aux préoccupations de leur conscience. L'un, au milieu des rébellions et des échafauds, marchait avec assurance à son but, l'affranchissement, et s'il fallait en croire ses ennemis, le triomphe de la foi de ses pères: il voulait demander au parlement, en faveur de l'église catholique, la liberté. L'autre détournait ses regards des affaires du monde pour s'occuper de deux intérêts, alors plus hauts dans sa pensée: la révocation définitive de l'Édit de Nantes, et son mariage avec madame de Maintenon. Le mariage fut ajourné de quelques mois; mais le chancelier Le Tellier eut la joie de sceller l'édit destructeur, 22. et huit jours après il expira. 30. Le culte protestant était décidément aboli sous peine de mort; les temples devaient être démolis, les ministres chassés, les pères et mères expropriés de leurs enfans; l'émigration était punie de la confiscation; il fallait que les réformés n'eussent que

1685. des domestiques catholiques, sous peine des galères pour les hommes, du fouet et de la marque pour les femmes; en un mot douze cent mille Français se virent condamnés à l'alternative de l'apostasie et de l'esclavage, ou pour mieux dire la France le fut à la perte de douze cent mille des plus industrieux de ses fils! L'histoire doit le dire pour la leçon des instituteurs des hommes : une considération pallie les barbaries de Louis XIV, et ennoblit ses faiblesses. Quand il ruinait sa monarchie et l'ensanglantait pour la persécution, comme Jacques compromettait sa couronne pour la liberté de conscience, tous deux croyaient également obéir à un devoir; tous deux le faisaient avec sécurité, et ils marchaient sur un volcan.

Guillaume avait l'œil sur l'un et l'autre. Il tendait les bras, comme tous les princes protestans et plus qu'aucun d'eux, aux Français expatriés; et tout en s'enrichissant des pertes de la France, il comptait bien ravir aussi au roi d'Angleterre ses sujets.

La haine qu'il nourrissait contre Louis XIV

et qu'avait exaspérée le coup de main tenté par M. de Grignan sur la principauté d'Orange à l'ombre de la paix de Nimègue, ne trouvait que trop de sympathie en Europe. Le fier monarque avait pour ennemis tous ceux qui étaient jaloux de sa grandeur, comme le roi d'Espagne et Léopold ; tous ceux qu'avaient indignés les conquêtes judiciaires des chambres de Metz ou de Brisach, l'enlèvement de Strasbourg, l'occupation de Casal, tels que le roi de Suède, les états-généraux de Hollande, l'électeur Palatin, le duc de Neubourg, la maison de Savoie ; tous ceux enfin qui ne lui pardonnaient pas ses conspirations avec l'infidèle contre la paix, contre la foi de l'Allemagne et de l'Italie, c'est-à-dire l'électeur de Saxe, celui de Bavière, plus que tout Innocent XI. Car cette coalition, fondée sur les exigences du protestantisme en Angleterre et sur ses souffrances parmi nous, avait pour principaux appuis la maison d'Autriche et le Saint-Siège. C'était afin d'entraîner l'électeur de Bavière, qui hésitait encore, que Léopold lui avait donné l'archiduchesse promise au roi de 1685.

1685. Pologne pour son fils. A la foule des princes entrés dans le complot, il faut joindre l'inquiet et changeant Frédéric-Guillaume. On voit que cette alliance était l'Europe même. Telle fut la ligue d'Augsbourg.

Ainsi, toute cette politique, ambitieuse et altière, qui s'était jouée des traités et des hommes, dont les historiens ont vanté la grandeur, allait aboutir à un soulèvement de l'Europe entière, à une guerre acharnée sous le poids de laquelle la France épuisée ne pouvait à la longue manquer de fléchir!

Chose admirable! le traité de coalition comprit dans sa prévoyance minutieuse le détail des forces que chaque puissance devait fournir contre la France; et avec toutes les ressources de son gouvernement absolu, avec toutes les pratiques de sa police sans frein, Louis XIV ignora tout.

Cependant la ligue reconnut qu'avant d'agir, il lui fallait deux points d'appui, l'Angleterre et la Pologne :

L'Angleterre, pour qu'avec son secours les

flottes de l'Espagne et de la Hollande pussent affronter le pavillon blanc sur les mers, et que, la guerre menaçant à la fois partout nos établissemens et nos rivages, la monarchie française se vît assiégée par tous ses confins; 1685.

La Pologne, pour que la Hongrie pût être domptée, la Porte ottomane réduite à recevoir la paix, et les derrières de l'Allemagne assurés contre toute diversion.

Le prince d'Orange se chargea de l'Angleterre. Depuis l'avènement d'un prince constant et résolu comme Jacques II, il ne voyait plus jour à entraîner l'empire britannique autrement que par une révolution, et dans l'espoir d'ébranler Louis XIV, l'Europe se mit à conspirer la chute des Stuarts. Déjà Guillaume avait aidé le duc de Monmouth à tenter ces grandes chances. Ce malheureux fils de Charles II rencontra sur le sol britannique, au lieu de la victoire et de la royauté, la mort des traîtres. Dès lors le prince d'Orange ne s'appliqua plus qu'à fixer sur soi les vœux de l'Angleterre protestante et la couronne de son beau-père.

1685. Les alliés ne voulaient commencer la lutte que quand la Grande Bretagne serait passée dans leur camp : ils attendirent en silence. C'était un secret qui embrassait l'Europe, et il fut gardé.

De son côté, Léopold n'entendait pas avoir en même temps à soutenir le poids d'une double guerre. Il lui fallait avant tout en finir avec les mécontens de Hongrie ; et comme la Porte se refusait à les abandonner, qu'elle ne pouvait se résoudre à souscrire pour la première fois une paix inglorieuse, qu'elle redemandait ses terres perdues, et du moins l'indépendance de la couronne de saint Etienne, Léopold sentit qu'il ne pouvait pacifier ses frontières de l'est qu'en frappant sur la Turquie des coups éclatans et décisifs. Dès lors, il fallait que le roi Jean descendît de nouveau dans la lice. Le voudrait-il ?

Pour l'entraîner, il ne s'agissait de rien moins que de réparer les dommages de deux ans d'ingratitude, de détruire le crédit renaissant de Béthune, de combattre l'ascendant de la reine, de renverser ses conseils impérieux et passionnés. Peu de chances de succès paraissaient s'offrir à

la coalition. Nous empruntons à Daleyrac un spirituel portrait du négociateur qu'elle y employa. 1685.

« Un ministre caché et secret de la cour « de Vienne, dit le prétendu chevalier de Beau-« jeu (1), était arrivé, sous l'habit de jésuite et « sous le titre spécieux de missionnaire député « en Moscovie pour la réunion des Russiens « schismatiques. C'est le fameux père Vota, Sa-« voyard de naissance, Autrichien par inclina-« tion, et de profession grand parleur, mais « parlant bien, homme de cour nourri dans la « fine politique d'Italie, élevé dans les intrigues « du cabinet tant pour les manèges des princes « que des républiques. Il a, avec cette grande « pratique, un esprit vif, pénétrant, éclairé, la « mémoire fournie de tout ce que l'histoire a de « plus rare, grand théologien, géographe élé-« gant, enfin l'homme universel; adroit à dé-« tourner les questions délicates, à prévenir ce-« lui qui les fait par des insinuations adulatoires,

(1) Anecdotes de Pologne, t. 1.

1685. « à dépayser le discoureur en sorte qu'il étourdit, qu'il prime sur tout, qu'il paraît en tout le « maître d'escrime, voulant aussi parler toujours « sans qu'on puisse attraper le moment de ré- « pliquer; car il ne mouche, ni ne crache, ni « ne tousse. Semblable à une machine qui va de « la longueur de son ressort, dès que son esprit « est monté sur une matière il ne s'arrête plus « que faute d'auditeurs. Il avait le défaut, attaché « à la soutane de la Société, d'aimer surtout le « commerce des grands, les honneurs, les dis- « tinctions, la préséance dans les compagnies « illustres, les civilités des têtes couronnées. Du « reste, homme de bonnes mœurs, sobre, n'esti- « mant la bonne chère que celle qu'on lui fai- « sait en l'écoutant, très-bon religieux, dévot « sans forfanterie, simple sans affectation, dé- « pouillé des vanités mondaines, et véritable « homme de bien.

« L'Empereur ne pouvait mieux choisir. Il sa- « vait que le monarque aime les doux amuse- « mens d'esprit, les affaires de savoir, les in- « trigues de la république des lettres, qu'il lui

« fallait *un plastron de conversation*, *un savan-* 1685.
« *tas* à toute outrance; mais un esprit souple, « rampant, sujet, essuyant reproches, injures, « contre-temps, travail, incommodités. Le jé- « suite était né dans tout cela. Je l'ai vu coucher « cent fois sur le plancher pour ne pas s'éloigner « des occasions d'entretenir le roi. Par ce moyen, « il s'est rendu nécessaire; il est entré dans « toutes les négociations délicates. Il s'est rendu « maître du secret des affaires. »

Tel était le compétiteur que la ligue sainte avait suscité à Marie Casimire. La tâche difficile n'était point de combattre les efforts tentés par Béthune pour séparer le roi de ses alliés. Le roi avait juré au pied de la Croix de ne jamais traiter seul; et il n'était pas de griefs qui pussent balancer dans son esprit le poids de ses sermens. La grande affaire était de le ramener de sa personne dans les camps, de lever les entraves qu'opposaient à sa naturelle passion de la guerre ses ressentimens légitimes et ceux de la reine. Innocent XI se servit du père Vota pour remplir Zolkiew des alarmes, des plaintes, des

1685. prières de la religion éplorée, et rappeler au roi la mission sainte qu'il avait reçue de ses ancêtres, qu'il avait acceptée, au milieu des tombeaux de tous les siens et des pleurs de sa mère, celle de terrasser à tout prix l'infidèle et de donner à sa patrie, comme à sa famille, un vengeur. L'Empereur employa son habile agent à intéresser l'ambition de Marie Casimire au succès de ses vœux, en faisant briller aux yeux de cette princesse l'éclat de souverainetés indépendantes pour ses fils. Le cabinet de Vienne s'offrit à garantir par un traité aux princes de la maison de Sobieski la possession de ces vastes principautés des bords du Danube que la Porte gouvernait par des fanariotes sous le nom de hospodars, et dont la Pologne revendiquait depuis des siècles la suzeraineté.

Il n'était pas besoin de tant de promesses et d'artifices pour éveiller dans le cœur de Jean des besoins de gloire. Il suffit d'entrer dans un rêve qui avait rempli sa vie, de revenir à des plans dont il avait sans cesse entretenu l'Europe: on le détermina sur-le-champ; et il se trouva

participer aux fins de la ligue d'Augsbourg, sans 1685.
soupçonner, plus que Louis XIV, l'existence de ce grand complot.

Le petit-fils de Zolkiewski roulait toujours dans sa pensée un dessein dont l'accomplissement aurait changé la face du monde et marqué d'une gloire éternelle le terme de son éclatante carrière. Deux nations de races et de mœurs étrangères, barbares égarés vers les confins de l'Europe policée, pesaient depuis trop longtemps de tout leur poids sur la Pologne et la chrétienté. Ce sont les Turcs et les Tartares. Jean a proposé cent fois de rendre à l'Asie ces hôtes funestes. On s'engage à l'y aider. En deux campagnes il poussera ses armes aussi loin que les Sarmates soient jamais parvenus le long de la mer Noire. La Crimée le verra d'abord chasser ces pâtres armés, ces soldats nomades qui, tous les ans, infestaient la république de leurs incursions et de leurs brigandages. Il ira ensuite apparaître sous les murs de Byzance. Morosini, Courbon, la Tour-Maubourg, Brunswick, qui conduisent les armées de Venise, et le prince de Lorraine,

1685. l'électeur de Bavière, qui marchent à la tête des troupes de l'Empire, arriveront, les uns de la Hongrie, les autres du Péloponèse, à ce rendez-vous de la dernière des croisades. Sous Mahomet IV s'écroulera l'empire que Mahomet II a fondé. Tels sont les vastes desseins de Jean; telles, les dernières clartés de ce génie qui depuis un demi-siècle éclaire le Nord tout entier.

Et ce n'était pas seulement la destruction des barbares qui préoccupait le roi de Pologne. Il voulait fonder sur leurs ruines la grandeur de sa patrie par des créations plus utiles que les conquêtes. Son plan était de l'appuyer au cours du Danube et au Pont-Euxin. Elle eût alors été bornée par deux mers, et il négociait avec la Hollande un traité qui, assurant l'exploitation de cette double source de prospérités, eût introduit parmi les Polonais des arts nouveaux et de nouvelles richesses. Il voyait déjà le commerce unissant pour la première fois la Propontide et la Baltique par des canaux, des routes, des échanges. C'était une pensée vaste et sage. Plus loin dans le nord gran-

dissait un enfant qui se chargea de l'accomplir. 1686. janvier.

Déjà le roi Jean sent la nécessité d'associer la Moscovie à ses projets. Il cherche à la Porte des auxiliaires jusques dans la Perse. Il veut traiter l'empire turc comme une place forte, l'investir, l'assiéger de toutes parts, ouvrir à la fois de tous côtés la tranchée. Il mesure l'attaque au colosse. Des sacrifices ne lui coûteront pas pour attirer sur l'infidèle le débordement des immenses armées moscovites. Après tout, fallût-il abandonner à prix d'argent les droits de la couronne sur Kiow et Smolensk, ce ne serait souscrire qu'à un arrêt irrévocable de la fortune. La Pologne n'est pas en mesure de ressaisir les capitales de la Russie blanche et de la Russie rouge. D'ailleurs ces places sont en dehors de la frontière naturelle de la république. Ce qui l'intéresse, c'est de conserver cette frontière, de la conserver en l'étendant jusqu'au Pont-Euxin. Peu importe aux Polonais ce qui se passera sur l'autre rive du Borysthène, si le Borysthène et le Danube bornent seuls leur empire du côté du midi, jusqu'aux rivages de la mer Noire.

1686. février. 20. Le Palatin de Posnanie, avec une suite de trois cents gentilshommes, va, aux applaudissemens de la Pologne, traiter sur ces bases avec les czars. Sophie et Galitzin luttent deux mois
mars. contre les conditions auxquelles Jean met l'abandon de prétentions vaines. Les négociations sont
avril. 14. plusieurs fois rompues. Enfin, Sophie consent une soulte de quinze cent mille florins; une alliance offensive et défensive contre les Turcs; la promesse de les attaquer depuis le Caucase jusques au Boristhène et de se refuser à toute transaction séparée; la liberté du commerce entre les deux empires, sauf l'introduction en Russie de l'eau-de-vie et du tabac, les denrées, il est vrai, qu'on y consomme le plus; enfin l'établissement d'une ligne de poste aux lettres, depuis Moskou jusqu'à Warsovie. Les Russes prenaient tous les moyens d'entrer en Europe; ils se liaient à la chrétienté par la politique pour la première fois.

C'était au mois de mai que les alliés avaient fixé la reprise des hostilités. Sûrs de la coopération active du roi de Pologne, ils ne mirent de

bornes ni à leurs espérances, ni à leurs apprêts. 1686. avril.

L'Empire porta toutes ses forces en avant. Venise soudoya des troupes dans tout l'univers. De son côté, Jean épuisa son propre trésor pour mettre au complet l'armée de la république; il versa en Ukraine trois cent mille florins de ses deniers, afin d'animer les Kosakes à cette grande lutte, et la parole de Cantimir, celle de Cantacuzène, lui promirent le concours des hospodars.

L'empire ottoman fut menacé à la fois sur tous ses confins, et il l'était aussi au cœur. Tandis que Morosini faisait voile de Corfou pour continuer la conquête du Péloponèse et de l'Achaïe, que le provéditeur Cornaro enlevait la Dalmatie pied à pied, que la Croatie était rentrée sous les lois de Léopold, que le Danube fléchissait sous le poids des troupes impériales, que le foudre du nord grondait sur les Principautés, et que Galitzin parlait de lancer trois cent mille hommes au sein de la Tartarie, les saïques du Kosake infestaient le Pont-Euxin, et les galères de Venise, celles de Malte, celles du pape, celles de Flo-

1686. mai. rence, pressaient tous les rivages de la mer Égée; ces flottes se rencontrèrent devant Constantinople, y portèrent l'épouvante, et liant ainsi en quelque sorte les opérations du nord à celles du midi, elles complétèrent pour l'empire ottoman cette ceinture de combats et de dangers.

Au dedans, c'étaient d'autres dangers, d'autres combats. La croix n'avait pas reparu en vain sur cette vieille terre de la Grèce; du Taygète au Balkan, toute une race d'hommes s'était réveillée de son esclavage. Les Klephtes, les Armatoles, étaient descendus de leurs montagnes sacrées dans la plaine. Les Maïnotes combattaient en batailles rangées le pacha du Péloponèse. Ceux d'Athènes appelaient des libérateurs; une armée nationale se formait sur les rivages et dans les gorges de Thessalonique; les Morlaques tenaient plus loin en échec toutes les forces du pacha de Bosnie; les Monténégrins, les Albanais, ceux des îles, plus policés et aussi braves, les Candiotes surtout, entrèrent dans cette ligue qui se formait, sans s'être entendue, aux cris de religion, patrie

et liberté. L'Europe s'émut de cette renaissance 1686. mai.
de tout un peuple. Les princes de l'Allemagne et de l'Italie coururent en soldats sous les drapeaux des alliés. Les seigneurs de France s'y précipitèrent de toutes parts. Les noms de Philopæmen et de Léonidas remplissent les journaux du temps.

Les mécontens de Hongrie échappaient aussi à la Porte ottomane. Tékéli par ses négociations avait irrité le divan. A la fin de la dernière campagne, les pachas de Waradin et de Bude, faisant pour la cause de Léopold plus que n'avaient fait ses armées, jetèrent le comte dans les fers. C'était porter l'effroi et le désordre dans son parti; c'était envoyer ses amis et ses soldats aux pieds de l'empereur. Les populations, les villes, les troupes, la noblesse, tombèrent devant les Impériaux en criant merci. La Hongrie supérieure se trouva réduite tout entière sans coup férir. Seule inébranlable au milieu du désespoir public, la digne compagne du comte se réfugia sur le rocher de Montchaz, résolue à s'ensevelir sous les ruines de son château avec ses fils. Un bombardement

1686. mai. effroyable ne l'étonna point. Durant trente mois, elle vit plus d'une fois sans s'émouvoir les bombes se briser à ses pieds, contente de venger par du sang le sang de Serini, son père, et de tenir levé quelque temps encore l'étendard où était écrit : Pour Dieu et la liberté!

Étonnés de leur ouvrage, les Turcs se hâtèrent de rendre au comte ses titres et ses armes. Ils ne lui rendirent pas ses soldats, ses villes, son pouvoir. Le mal était irréparable : la Hongrie se trouvait pour jamais assujettie à la maison d'Autriche.

Malheureuse nation! elle avait compté trois alliés, le roi de France, le roi de Pologne, le Grand Seigneur; tous trois la perdirent!

La campagne fut ouverte; jamais plus terrible orage n'avait grondé sur les Turcs depuis les jours de leur établissement en-deçà du Bosphore! jamais ils n'avaient été plus prompts et plus habiles à ordonner leurs apprêts. Aineji-Soliman-Pacha, jugé digne, dans les deux dernières campagnes, de tenir tête au roi de Pologne, venait juin. 1. d'être préposé au gouvernement de l'Empire. Il

mit promptement sur pied cinq armées pour couvrir le Péloponèse, la Dalmatie, la Croatie, la Hongrie, les Principautés; il laissa Selim Gieray chargé du soin de défendre la Crimée, et lui-même se disposa à courir où seraient les plus grands périls. 1686. juin.

Jean était allé dans les monts Crapathes, concerter avec les généraux autrichiens les opérations des alliés; et, les plans convenus, l'Europe entière sembla s'ébranler. Partout les Ottomans plièrent. Tandis que le comte Caprara s'avançait sur la Transylvanie, le duc de Lorraine et l'électeur de Bavière, à la tête de deux armées qui formaient ensemble quatre-vingt-dix mille hommes, descendirent la double rive du Danube, et vinrent placer hardiment le siége de- 19.
vant la capitale de la Hongrie. En même temps, le *ban* de Croatie, baron de Mercy, se précipita entre le cours de la Drave et de la Save jusques aux limites de l'Esclavonie, et tourna les défenseurs de Bude. Les Vénitiens de terre ferme s'étendirent des bouches de Cattaro au fond de l'Albanie, et jetant l'ancre, à la tête des flottes alliées, dans le port de Navarin, sous le feu des

1686. juin. batteries ottomanes, Morosini envoya ses lieu-
6. tenans, le comte de Kœnigsmark et le marquis
14. de Courbon, battre le séraskier de la Morée; il
17. enleva à leur retour cette place, que Bajazet II
avait conquise, que don Juan, vainqueur à Lé-
22. pante, ne put reprendre; il courut à Modon,
juillet. 7. y planta les enseignes chrétiennes, triompha
août. 6. aux champs, ou plutôt aux sépulcres d'Argos,
emporta enfin, sur ce rivage illustre, Napoli de
31. Romanie, où une foule de chevaliers de Malte
des langues de France payèrent de leur sang
la victoire; et Venise, au milieu des fêtes, tira
de la poussière, pour l'arborer sur le palais Saint-
Marc, l'étendard de la Morée, qui n'avait pas vu
depuis cent ans la clarté du jour.

Cependant, Jean campait depuis un mois sur le Dniester, et y campait presque seul. Ce monarque, au milieu de sa Pologne débile et divisée, semblait un esprit, une ame de feu dans un corps impuissant. Vieux, infirme, embarrassé d'un embonpoint qui l'accablait, lui seul savait vouloir et agir. Les hetmans avaient jugé ses grands desseins impraticables. C'était aux pieds de Ka-

miniek que Jablonowski voulait toujours borner l'essor de l'aigle polonaise; et on seconde mal les plans qu'on improuve. Les hetmans d'ailleurs pouvaient seuls lever, réunir, ordonner l'armée; suivant le vieil usage de cette malheureuse nation, rien ne se trouva préparé à temps. 1686. août.

Jean n'avait autour de soi que les ambassadeurs, Béthune, une troupe de volontaires de France conduits par le marquis de Courtenvaux, fils de Louvois, qui était venu pour assister à des batailles, qui trouvait Jean, sa solitude et son désespoir.

Toutefois, Jean était une armée. Apaffi s'excusa de marcher au secours de Bude sur la présence du roi de Pologne aux frontières; les Tartares refusèrent de répondre à l'appel du divan; et, quand Caprara se porta au milieu de la Transylvanie, le grand-visir ne put détacher, pour sauver cette province, le corps d'armée chargé de maintenir la foi suspecte des hospodars: il fallait avant tout empêcher que le roi ne vînt, au travers de ces contrées indécises, menacer les derrières des lignes musulmanes.

1686. août. Enfin, vingt-quatre mille hommes furent ras-
semblés autour de la lance royale, et Jean s'a-
vança contre le colosse ébranlé de l'empire otto-
man. L'été versait depuis long-temps tous ses
feux sur ces steppes sans bornes qu'on allait
conquérir. L'enthousiasme, dont le roi remplit
les troupes au départ, ne les empêchait pas de
mesurer les fatigues et les privations qui les at-
tendaient sous un ciel brûlant, sur une terre
dévorée. Ces soldats, accoutumés à ne pas quit-
ter la patrie, même pour la mieux défendre, ne
laissèrent pas derrière eux sans terreur cette
2. forêt profonde de la Bukowine, où ils avaient
manqué périr, et qui était encore jonchée de
leurs débris. On atteignit le Pruth, on cotoya
13. ses bords. La marche était difficile et lente. On
arriva dans un désert jonché de restes d'ar-
mures, triste scène où le temps avait respecté
tous les témoignages d'un grand désastre. Jean
fit incliner les armes et célébrer les mystères
saints en l'honneur des soldats morts pour la
patrie. Ce lieu était illustre par les travaux de
Zolkiewski.

Bientôt les Polonais entrent dans la capitale 1686. août.
de la Moldavie. Les habitans, les boyards sur- 15.
tout engagent au roi et à la république leurs sermens. D'immenses provisions sont amassées par une sollicitude prévoyante pour refaire l'armée. Mais celui qui a eu ce soin ne se montre pas : il a pris la fuite; c'est Cantimir, et on n'entend pas parler de Cantacuzène. Surpris du retard du roi de Pologne et de la faiblesse de son armée, ces princes ont craint de compromettre leurs fils, leur couronne, leur tête. Au lieu d'une résolution hardie qui entraînerait la fortune, ils attendent ce qu'elle aura décidé; et faisant entre les deux camps, qui leur semblent avoir des chances égales, un égal partage, ils portent au séraskier musulman leur personne et leur armée, en laissant au roi de Pologne des vivres et leurs sujets.

Après deux jours de repos (1), Jean et ses trou- 17.

(1) Tous les historiens, à l'exemple du prince Démétrius Cantimir, fils du hospodar, disent que le roi de Pologne demeura quinze jours dans Jassy, et la plupart lui en font reproche. Le Journal de Jablonowski, qui donne étape par étape la marche des Polonais, celui de

1686. août. pes se remettent en marche. Devant eux s'étendent arides et brûlantes ces plaines éternelles que la nature fit fécondes, que la guerre a rendues désertes et sauvages, lieux d'étrange destin qui, depuis deux mille ans, servent de frontières à la civilisation et à la barbarie, sans pouvoir appartenir à l'une ou à l'autre; provinces malheureuses que Darius, que la Grèce, que les Césars convoitèrent comme le Bas-Empire, et la monarchie de Rurik, comme les fils de Tchingis-Kan, comme les héritiers de Charles-Quint. Là nul grand empire ne s'est assis; là des races ennemies se sont sans cesse combattues; et sous les hospodars, comme sous les Daces, cette terre reste en proie à de perpétuels ravages, également désolée par qui la possède et par qui la désire. Affaiblie à chaque pas par la lassitude et la faim, l'armée allait conquérant des déserts, recueillant les sermens des rares bourgades, surprise de s'approcher par

Daleyrac, une lettre du roi au pape conservée par Zaluski, et plus que tout la suite des évènemens, font voir que cette accusation est sans fondement. Le roi, de sa personne, ne coucha même point dans Jassy. Cantimir a confondu le second passage du roi avec le premier, et tous les écrivains l'ont copié sans réflexion.

de tels chemins du Danube qu'elle avait vu à Vienne et à Parkan, moins éloignée alors de Constantinople que de Vienne ou de Warsovie, et plus abattue, plus découragée à mesure qu'elle apercevait de plus près le Pont-Euxin, et de plus loin la patrie. 1686 août.

Depuis deux jours, on n'avait pas trouvé ame vivante : cette solitude étonnait les plus fiers courages. Tout-à-coup, des mugissemens lointains retentissent dans le désert : c'étaient ceux du canon; on s'arrête avec surprise. Rzewski, à la tête de l'avant-garde, venait de rencontrer la nation entière des Tartares. 21.

Galitzin et ses Moscovites n'avaient point paru : le Kan de Crimée, rassuré sur son territoire, s'était acheminé vers Jean Sobieski. Il le trouve, et ses hordes reculent. Mais les Polonais ne vont plus faire un pas dans cette Bessarabie sauvage sans avoir à lutter contre le monde d'ennemis qui les entourent : le ciel était un ennemi plus menaçant encore. L'armée resta une fois trois jours sans une goutte d'eau; on rencontrait des rivières : elles étaient

1686. août. à sec; un lac: il était empoisonné. Les Tartares avaient des plantes vénéneuses avec lesquelles ils savaient tout infester. En approchant de la mer Noire, le sol changea d'aspect. C'étaient des monts arides, des abîmes, des gorges redoutables; et, partout en embuscade, hérissant les hauteurs, coupant les communications, taillant en pièces les traînards, détruisant le bagage, du reste inaccessibles et refusant toujours le combat, les Tartares semaient la terreur et les désastres sur les pas des Polonais affamés. Il fallut changer de route, se rapprocher du
31. Pruth, le franchir à Serecz, pour se mettre à couvert de ces hordes terribles, chercher ainsi le Danube, et gagner par ses rivages la route du Pont-Euxin.

septembre. Mais l'armée s'épuisait par les marches, les combats, le désespoir, la faim. On sut que le séraskier Buickly-Mustapha, pacha de Romélie, qui courait vers Bude avec trente-quatre mille soldats d'élite, s'était détourné pour défendre l'empire ottoman contre un danger plus pressant que les évènemens de la Hongrie. L'effroi ré-

gnait au sérail; Constantinople croyait voir le roi de Pologne à ses portes. Les Turcs s'avancèrent donc à marches forcées; déjà ils étaient proche. Le jeune Poniatowski les a vus: sa compagnie de hussards vient de faire des prodiges contre un corps de spahis. Aussi les hospodars ont-ils repris courage; ils ralliaient leurs troupes, et marchaient à la rencontre de l'armée polonaise: fixés maintenant dans leur incertitude, ils étaient résolus à l'écraser. Qu'était devenue l'armée impériale de Transylvanie et sa coopération promise? ce que devenaient les Moscovites. Jean était abandonné seul à la merci des Turcs, des Kosakes, des Tartares.

1686. septembre. 2.

Dans cette situation extraordinaire, au milieu des mêmes déserts où Pierre-le-Grand fut, quelques années plus tard, près de voir échouer sa fortune, Jean a du loisir pour la lecture et l'érudition. L'armée passait non loin d'un mohila célèbre dans toute la contrée, tombeau barbare, qu'on appelait le rempart de Trajan. Il y va muni de ses livres, croit reconnaître un monument élevé à Décebale, gravit au sommet, et dé-

1686. septembre. 2. couvre dans le lointain les flots de l'armée musulmane. Il tressaille; il espère qu'une bataille va le rendre maître du cours du Danube et des principautés. Mustapha-Pacha refuse aux Polonais l'occasion de la victoire; il se retranche, il veut les voir périr sans combat, pressés entre le fleuve, lui, les Tartares. Un tiers de l'armée chrétienne n'était déjà plus. Les forces et les espérances de ce qui restait, épuisées par les fatigues, les privations, les combats, étaient tombées depuis long-temps devant les sollicitudes défiantes des hetmans et leur contagieuse incrédulité. On ne doutait plus que le destin de Zolkiewski ne fût réservé à son petit-fils. Il fallait à Jean lui-même le souvenir des prodiges de Podhaïce et de Zuranow pour ne pas s'épouvanter. Jablonowski et Sapiéha s'épouvantèrent pour lui; ils appuyèrent de leur autorité le cri de l'armée qui demandait la retraite. La retraite était plus difficile, plus dangereuse à opérer qu'une position à prendre sur le Danube; mais le roi ignorait le destin des alliés; les populations, prévenues de la haine des Polonais pour l'église grecque,

s'étaient montrées à lui trop mal-disposées en 1686. septembre.
faveur d'un suzerain catholique, pour qu'il pût 2.
en attendre assistance. D'ailleurs la volonté des grands hetmans était précise, et il ne pouvait lutter contre leur prérogative, en même temps
que contre le désespoir des troupes. Il se résigna 3.
donc, et, l'œil sur l'horizon lointain qui lui dérobait Andrinople, il donna le signal du retour.

Ce même jour, les Impériaux, après cent quarante ans, rentraient enfin dans Bude. Le grand-visir Soliman avait fait pour sauver la capitale de la Hongrie une démonstration vaine. Privé des secours du séraskier de Romélie, de ceux des Walaques et des Moldaves, de ceux des Tartares, il ne s'était porté sur le Danube que pour assister au triomphe de la croix. Apaffi, dès l'apparition du roi de Pologne sur ses frontières, avait livré sans défense la Transylvanie aux armes du comte Caraffa; et Jean, l'auteur de tant de biens, restait perdu au milieu d'effroyables déserts. Cerné par près de deux cent mille hommes, destitué des appuis que lui assuraient les traités, il se devait beaucoup louer de sa

1686. septembre. fortune, s'il sauvait sa vie et celle de son armée.

Jamais marche ne fut plus effroyable. Il fallait affronter un ennemi innombrable, féroce, insaisissable, vivre d'herbes desséchées, chercher de l'eau en creusant sous les sables, soutenir la chaleur des jours, perdre en combats sans espoir le repos des nuits. Les feux du soleil et ceux de la guerre n'étaient pas les seuls qu'on eût à braver; la torche du Tartare allumait les roseaux de ces rivières taries, et les bruyères de ces plaines désolées. L'incendie aussitôt courait d'un bout de l'horizon à l'autre, et on avait à fouler cet embrasement destructeur, à percer ces flammes étouffantes en les abaissant sous les pieds des chevaux avec des lances armées des cuirasses des hussards. Quand les ardeurs de l'été s'apaisèrent, ce furent d'autres tourmens : le vent soulevait, de ces herbes mortes et de ces cendres, une poussière
12. dévorante comme les sables de la Libye. A Jassy enfin, on trouve des vivres; quelques combats heureux répriment la furie des Tartares. Après quarante jours, cette petite armée que les Turcs

n'avaient osé combattre, que les Tartares n'a- 1686. octobre.
vaient pu entamer, que son chef glorieux avait
sauvée de tous les assauts, hormis ceux du dé-
couragement, de la fatigue, de la faim, rentra
par la route de Soczowa et d'Uszcye dans ces
frontières fatales que la Pologne semblait ne 13.
pouvoir dépasser.

En ce moment, Seghédin ouvrait ses portes
aux Impériaux; Cinq-Églises était assiégé et 22.
allait capituler, ainsi que Darda et d'autres 31.
places. La Drave et la Save ne coulaient plus
que sous les lois de l'Empire: une femme, la
comtesse Tékéli, continua seule à protester, les
armes à la main, en faveur de la vieille cause
de la Hongrie. Le comte errait exilé dans les
camps de l'Osmanli; Léopold régnait sur des
provinces que ses aïeux n'eussent pas osé am-
bitionner. La Turquie était tout ouverte aux
assauts de la chrétienté. Les hospodars, qui pen-
saient trouver dans le conseil aulique un appui
plus sûr que dans la république polonaise, tour-
naient déjà du côté de Vienne des regards
supplians. L'attente de la coalition était sur-

1686. octobre. passée. Par sa diversion puissante, l'armée polonaise avait déterminé ces grands résultats; et dans ses travaux héroïques il n'y eut de profit que pour l'heureux, que pour l'ingrat Léopold.

novembre. Jean trouva établie à Zolkiew une ambassade ou plutôt une armée moscovite, qui vivait aux frais de ses hôtes suivant l'usage d'alors, et, prolongeant à dessein cet utile séjour, attendait le roi pour justifier près de lui le manque de parole des czars; les czars s'excusaient moins sur la longueur des apprêts, que sur la nécessité d'attendre, pour l'exécution des conditions promises, la formalité du serment qu'il devait prêter à leur exemple; de l'avis d'un sénatus-consulte,
22. Jean le prêta.

L'Empereur ne se donna point la peine de pallier les torts de ses généraux, ou plutôt ceux de son cabinet; et comme la faction des hetmans se récriait plus haut que jamais contre le système des grandes entreprises, le roi détourna les yeux de Constantinople, et les fixant sur sa patrie, loin de laquelle du moins il pouvait se

glorifier d'avoir rejeté pour jamais le joug otto- 1687.
man, il annonça la résolution de borner l'effort de la campagne prochaine au siége de Kamieniek.

Il employa l'hiver à organiser une artillerie de siége, à faire venir des artilleurs, des officiers du génie, de Saxe et de France, à fortifier son infanterie. Cependant Léopold s'occupait d'affermir ses conquêtes; la victoire ne le contentait pas sans la vengeance; ce n'était pas assez d'avoir dompté la Hongrie: il fallait la punir. Les échafauds furent dressés; celui d'Épeyriés resta neuf mois en permanence, et comme le bourreau n'est pas infatigable, trente aides lui furent donnés, qui se relayaient dans leur effroyable travail. La noblesse hongroise ne compta point une famille qui ne fournît à ces expiations sanglantes son contingent de mort. Ce furent là les amnisties de Léopold.

L'été venu, le duc de Lorraine et l'électeur de juin.
Bavière ouvrirent la campagne. Les princes de France ne se montraient plus auprès d'eux. L'aîné des Conti était mort, peut-être du chagrin que

1687. juin. l'amour de son frère La Roche-sur-Yon pour la princesse de Conti lui avait donné; celui-ci, héritier de son titre, était allé se réconcilier avec Louis XIV, et recueillir le dernier soupir du grand Condé. On sentit leur absence dans les batailles; on sentit dans les opérations celle de Sobieski. Rassuré du côté de la Pologne, Soliman-Pacha fut en mesure de tenir tête aux Impériaux. Apaffi se replaça sous la protection et dans l'alliance de la Porte ottomane. Battus devant
19. Essek, le prince Charles et l'électeur se retirèrent sous le canon de Bude. Galitzin ne fut pas plus heureux du côté des Tartares; il trouva cette nation tout entière en armes, fit sur Perécop une tentative vaine, bâtit quelques forts, perdit dans ces solitudes, renommées peu après par le désastre de Charles XII, ses bandes sans nombre; enfin il ne sut, avec ses deux cent mille hommes, faire rien de remarquable, si ce n'est de donner pour hetman aux Kosakes cet ancien page de Jean Casimir, l'intrépide et vieux Mazeppa.

juillet. Jablonowski, Sapiéha et le prince Jacques étaient allés mettre le siége devant Ka-

miniek. Le roi savait de reste que la valeur po- 1686. juillet.
lonaise n'était pas assez patiente pour en venir à son honneur, ni le trésor de la république assez riche pour créer tout ce qui manquait à ses armées; il regarda de loin cette tentative, afin de laisser aux hetmans toute liberté d'action. Cependant Soliman-Pacha, inquiet pour la clef du nord, envoyait Buickly-Mustapha-Pacha avec une division puissante au secours
des assiégés. Jean aussitôt, de s'élancer de Zol- août.
kiew, de jeter des ponts sur le Dniester, de courir aux Osmanlis pour les détruire. Dans le même temps, Lorraine et Bavière marchent au grand visir, et combattent dans les champs de
Mohats, où Ligniville, Commerci, Villars, illus- 10.
trent leur bravoure. Morosini est rentré en campagne, et en trois jours il a enlevé le château de Morée et celui de Romélie, Patras, Lépante. Kœnigsmark et Courbon, Philippe de Savoie, le landgrave de Hesse, Brunswick, deux princes de Wirtemberg, un d'Harcourt, un Conflans, chassent tour à tour les derniers restes de l'armée ottomane des grandes ruines de Corinthe,

1687. septembre. de Misitra, d'Athènes, noms immortels! Athènes
22. a vu tous ses enfans se lever pour accueillir les défenseurs de la croix. Les barbares soutiennent un siège dans ses murs, et le canon des sol-
27. dats de l'Europe policée foudroie le Parthénon. Mais ce n'est pas tout : il faudra que les habitans négocient avec l'armée chrétienne victorieuse pour se racheter du pillage : le marché sera plusieurs fois rompu et repris; cent mille florins sont dédaignés. Enfin, on va jusqu'à deux cent mille; à ce prix les Vénitiens renoncent au sac d'Athènes, et comme l'Achaïe, comme le Péloponèse, l'Attique est réunie à leur Empire.

octobre. Les Turcs étaient épouvantés de cette longue suite de revers, et ainsi que le Grand Seigneur faisait tomber la tête des généraux vaincus, le peuple, las d'adversités, s'en prit au maître de tous ces coups du sort. L'armée, abandonnant les provinces, s'avança sur Constantinople pour exercer aussi ses justices. Mahomet IV crut
8. apaiser la sédition en sacrifiant le grand-visir Soliman, le seul homme de tête et de cœur qui eût tenu les sceaux de l'empire depuis les Kiu-

perli. Mais il fallait une plus grande victime. 1687. novembre.
En vain annonce-t-il une réforme dans ses mœurs et dans ses dépenses. En vain ouvre-t-il les portes du harem à mille esclaves superflues que par luxe il y tenait renfermées. En vain fait-il étrangler ministres, beys, émirs, pachas. La rébellion grossit et approche. Pour en finir, il imagine de rester seul de la race d'Othman. Il va lui-même présider à l'égorgement de ses 7.
frères et de ses fils. Mais à la porte de leur prison le bostangi-bachi lui barre le passage; il ordonne qu'on tue cet homme : les eunuques se regardent au lieu d'obéir..... Le pouvoir absolu était brisé dans ses mains.

Cependant, à la voix d'un fils d'Achmet Kiuperli, on procède d'une façon régulière à sa 8.
déposition. Les chefs vont à Sainte-Sophie consulter le muphti, qui déclare, au nom de l'uléma, du peuple et de la milice, Mahomet IV déchu du trône sur lequel il pesait depuis quarante ans. On le jette dans la prison d'où l'on tire, pour régner, son frère Soliman, qui se consolait de la captivité par l'ascétisme, que

1683. novembre. rien ne console de son élévation, tant elle l'épouvante. Il croit long-temps qu'on le raille, qu'on le perd, qu'on veut sa tête; il s'évanouit, revient à soi, règne, et voilà des millions d'hommes esclaves de cet esclave qu'on couronne.

Ce sera miracle si l'empire se relève sous un tel maître. Digne frère de l'incapable Mahomet IV, le temps que celui-ci usait dans des chasses ruineuses, Soliman l'emploie dans de mystiques rêveries, et la différence fut que le premier reçut du hasard, pour gouverner son enfance et sa jeunesse, une suite de grands hommes. L'inexpérience chenue du second, au lieu de s'appuyer sur cet autre Kiuperli qui s'annonçait pour l'héritier de leur génie, commence par l'exiler à la voix des Janissaires, et par livrer les rênes à l'anarchie. Nul doute que l'Empire ne se fût écroulé, si Léopold avait su loyalement s'entendre avec le roi de Pologne et avec les czars, pour marcher à la rencontre des Vénitiens dans les champs de la Romélie. Mais ce prince, qui ne pardonnait pas aux services et à la gloire de Jean, était près d'en vouloir à sa

puissance. Il n'entendait pas que les principautés 1687. décembre.
fussent conquises au profit de la république ; c'était pour lui-même qu'il les aurait maintenant ambitionnées. S'emparer du cours du Danube jusqu'au Pont-Euxin tentait son orgueil; mais laisser les Vénitiens s'agrandir alarmait sa politique, et tourner ses armes contre Louis XIV, abaisser la France, c'était sa passion.

Rien ne l'empêchait plus de porter la guerre à l'occident ; les derniers vivans de la noblesse hongroise venaient de déclarer en face des bourreaux la couronne héréditaire; il fit sacrer son 9.
fils dans Presbourg. Après trente mois de siège, Montchaz tomba enfin. La comtesse Tékéli alla 1688. janvier.
dans Vienne, décorer de sa captivité ces san- 23.
glans triomphes. Victorieux et des armes et des lois de la Hongrie, il ne lui restait plus qu'à maintenir la Pologne dépendante. C'était l'affaire d'intrigues faciles ; et, à la faveur du long sommeil de Louis XIV qui n'avait de sollicitude que pour l'extirpation de l'hérésie ou les controverses de sectes obscures, le prince d'Orange armait dans les ports de la Hollande la flotte destinée

1688. janvier. à couper court aux résistances des Stuarts, et à conquérir aux confédérés d'Augsbourg, impatiens d'éclater, l'accession de l'Angleterre.

Toutefois, Louis commençait à ouvrir les yeux. La rencontre de l'électeur de Bavière avec le duc Victor-Amédée dans les bals de Venise l'étonnait. Sans deviner encore par quel endroit Guillaume comptait l'atteindre, il ne se dissimulait pas que les armemens d'Amsterdam étaient dirigés contre la France. Il comprenait enfin, mais trop tard, qu'abandonner la Hongrie avait été une faute immense. On apprit que Soliman III, épouvanté, avait résolu d'envoyer Alexandre Maurocordato proposer, ou en d'autres termes demander la paix à l'Empereur; c'était la première fois que les Turcs en venaient à cette extrémité. L'alarme fut grande à Versailles. Girardin à Constantinople eut ordre de tout tenter pour changer les vues pacifiques du divan; Béthune à Warsovie eut ordre de tout faire pour détourner de la Turquie les hostilités de la Pologne.

27. Le moment était propice; la diète siégeait à Grodno. C'était un champ de bataille ouvert à

toutes les passions et à toutes les intrigues de l'étranger. 1687. février.

Les partis avaient pris dans les derniers temps une face nouvelle. A la lutte des grands et de l'ordre équestre avait succédé d'abord la lutte du parti de France et du parti de l'Empire, représentés celui-ci par la Lithuanie, celui-là par la Pologne. Depuis quelques années, tous deux s'étaient réunis dans l'opposition commune contre la foule des amis du roi et de sa gloire, qui formaient une sorte de parti nouveau, celui de la cour. Ceux de la faction de France qui étaient dans l'opposition combattaient la politique du roi. Ceux de la faction impériale, Lithuaniens entêtés des haines des Paz, combattaient sa personne. Tous suivaient des chefs que des ambitions personnelles animaient à cette guerre intestine, qui étaient las de la paix intérieure de la république; las du long règne de Jean Sobieski et de leur longue obéissance. Ils voyaient dans l'élection nouvelle une sorte de loterie brillante, où des chances sans nombre étaient ouvertes à leur orgueil; aussi

1688. comptait-on de ce côté la plupart des grands.

Maintenant, deux camps distincts se montrèrent. L'opposition polonaise, conduite par Jablonowski, liée d'intérêts avec Louis XIV, demandait la paix à grands cris. Elle voulait soulever les comices contre toute demande de troupes et de subsides, et obliger le roi à rester impuissant, si on ne pouvait le détacher de l'alliance impériale. L'opposition lithuanienne ne s'entendait plus avec celle-ci que pour semer les obstacles autour du prince. Les Sapiéha, comme on le pense, marchaient à sa tête; ils se trouvaient ainsi tenir, au milieu de ces discordes, la place des Paz qu'ils avaient tant combattus: peut-être était-il impossible que les premiers dignitaires du grand duché ne fussent pas les ennemis de la Pologne. Ce parti demandait la continuation de la guerre, mais en traçant au roi des plans étroits et stériles. Il n'était pas, du reste, le moins violent, le moins subversif. Une main invisible tenait tous les fils de ses complots: c'était l'Empereur.

L'empereur attachait désormais plus de prix

à l'alliance qu'à la coopération de la Pologne. 1688.
Il voulait qu'elle lui restât unie, sans entreprendre des conquêtes du côté de la mer Noire, et la solution de ce problème s'offrait dans le cri de Kaminiek. Ses émissaires aigrissaient donc la multitude, en accusant le roi de sacrifier l'or et le sang des peuples à l'espérance de doter ses fils de puissantes principautés sur le Danube, comme s'il avait pu ignorer que ces provinces une fois conquises avec les soldats et les deniers de la république, elle seule prétendrait y régner! C'était toujours le système de fermer les yeux sur l'impossibilité de reconquérir dans des courses de quelques semaines une place formidable, et sur l'utilité de rejeter les Turcs derrière le Danube, de conquérir l'accès de la mer Noire pour unir les deux mers, et prendre rang parmi les grands empires.

La diète passa en emportemens tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Les animosités étaient fomentées par cette grande haine toujours croissante des Lithuaniens et des Polonais; la noblesse, les valets, les paysans même avaient partout le

1688. mars. sabre et le pistolet à la main ; on se battait dans les rues et dans les couvens, dans les faubourgs et sur les marches du trône. Six semaines s'écoulèrent sans que la première des formalités, celle de l'élection du maréchal, pût être remplie; et comme les Polonais voyaient cette anarchie prolonger leur séjour dans le Grand-Duché, le terme légal fut à peine atteint, qu'ils se levèrent,
5. en déclarant la diète rompue : c'était une nouvelle forme du *liberum veto*. Les fureurs s'accrurent ; tous les partis s'accusaient de cette trahison, tous demandaient une révolution à grands cris, comme l'unique remède aux maux de la République.

Le roi ne pouvait se passer d'impôts et d'armées. Il recourt à une *convocation* ou ré-
9. union extraordinaire du sénat, et assemble sur-le-champ ce grand corps. Mais il y retrouve tous les chefs de l'ordre équestre. C'étaient eux surtout dont l'ambition éveillée soupirait après un nouveau règne. Le collège des pères de la patrie fut agité d'autant de tourmentes que l'avaient été les comices. Ceux des grands qui se croyaient

le plus près du trône ourdissaient une conspiration pour attenter aux jours du héros de la Pologne ou le déposer. 1688. avril.

Au milieu des calamités et des injures grossières que les factieux élevaient jusqu'au trône, Jean n'était attentif qu'à presser l'affaire des subsides. Les opposans demandèrent qu'on s'assurât des intentions du Saint-Siège sur la continuation des secours qu'il avait, depuis les commencemens de la ligue sainte, fournis à la Pologne. L'archevêque de Césarée Cantelmi, nonce apostolique, répondit par un mémoire, ou plutôt un manifeste, qui prenait sous la protection révérée du souverain pontife les secrets desseins de l'Autriche, et les accusations des conjurés. Il déclara qu'Innocent XI ne fournirait des subsides que si la guerre était poursuivie dans l'intérêt de la Pologne et de la chrétienté, non plus pour des ambitions personnelles, des conquêtes téméraires, de dispendieuses folies... Léopold, qui avait garanti le retour des principautés à la couronne de Pologne, dut trouver piquant de faire ainsi interdire, au

1688. avril. nom de Dieu et de la république, l'exécution des promesses qu'il avait faites à la république, et qu'il avait mises sous la sauve-garde du Dieu vengeur des sermens.

Jean se soumit à demeurer un an désarmé ; et congédiant les sénateurs, il eut la consolation d'apprendre que ces complots n'avaient pu réussir à compromettre son nom dans l'affection publique. Wilna s'était plaint de n'avoir jamais contemplé son roi ; il visita la capitale de la Lithuanie, et sa présence réveilla ces vieux transports qu'il voyait éclater autrefois le lendemain des campagnes où il avait sauvé son pays. La patrie des Paz et des Sapiéha se chargeait d'acquitter envers ce grand homme la dette immense de la Pologne.

Mais Léopold lui réservait d'autres chagrins. Le prince Radziwill avait laissé en mourant une fille héritière de ses vastes domaines. Sa naissance la rendait digne d'alliances royales, et ses propriétés, ses forteresses, sa puissance en Lithuanie la faisaient rechercher de tous les voisins de la république. Oncle et tuteur de la jeune orpheline,

Jean s'était promis de l'unir au prince Jacques. 1688. mai.
Elle préféra le margrave Louis de Brandebourg, l'épousa, le perdit au bout de deux ans, et le roi reprit ses premiers projets. La princesse habitait Berlin, où le grand électeur venait d'expirer 7.
au milieu de son conseil, en donnant sa bénédiction à son fils Frédéric III, celui qui ceignit, le premier, le bandeau des rois. Comme Louis XIV cherchait avidement les occasions de complaire au roi de Pologne, le marquis de Gravel, ministre de France en Brandebourg, intervint au nom de son maître, en faveur du prince polonais. Il réussit dans sa négociation; la princesse promit sa main: elle voulut même juin.
que Jacques vînt dans Berlin recevoir, au vu de toute l'Europe, ses engagemens. Elle lui donna son portrait, souscrivit la promesse de se marier à la fin de son deuil, et ajouta un dédit en forme qui comprenait toute sa fortune. Jacques, heureux de sa conquête, repartit pour Warsovie, et le surlendemain Charles de Neubourg, frère du prince que Jean avait autrefois écarté du trône de Pologne, épousa, dans l'hôtel où il se tenait

1688. juillet. caché, la fille des Radziwill. On ne saurait imaginer plus odieuse et plus lâche déception. Par qui cette intrigue avait-elle été conduite? par Léopold. On est tenté de croire qu'il prodiguait les affronts à son illustre allié, par le besoin de se venger de ses bienfaits. En y regardant de plus près, on reconnaît à la politique impériale d'autres mobiles. Le compétiteur de Jacques n'eût-il pas été frère de l'impératrice, les choses se seraient encore passées ainsi. Les Sapiéha s'épouvantaient d'un mariage qui donnait au sang des Sobieski de nouvelles chances d'élévation, et formait un nouveau lien entre la Lithuanie et la Pologne. L'Empereur mit un double intérêt à complaire aux Sapiéha et à entrer dans leur projet de séparer quelque jour, s'ils ne pouvaient aspirer plus haut, le royaume, du grand-duché. En effet, la scission s'est accomplie plus tard. On sait ce que les Sapiéha et la maison d'Autriche elle-même y ont gagné.

Louis XIV triomphait. Il ne douta point que l'alliance de Sobieski et de Léopold ne fût rompue, et il fit arriver à Warsovie une ambassade

ottomane qui offrait la paix et Kaminiek démantelé. Jean refusa. Il avait banni de sa présence le résident de l'Empereur : sa conscience ne lui permettait rien de plus. Il n'imaginait pas qu'il y eût quelque chose dans le monde qui pût relever d'un serment. 1683. juillet.

Grande fut l'effervescence du parti français. L'altière Marie Casimire, qui ne respirait que vengeance, joignit ses emportemens à ceux de Jablonowski et de sa faction. Elle accusait le père Vota de l'avoir dépossédée de son empire, et de dominer les conseils de son époux. Des cris du peuple soudoyé, des pasquinades abominables que les tribunaux firent brûler par la main du bourreau, propagèrent les imputations de la reine, de Béthune et de leurs amis. Un grand seigneur avait semé des caricatures obscènes qui représentaient le roi traîné à une procession par des jésuites, et se nourrissant, d'un air dévot, d'un livre que lui présentait Vota. Dans ce moment la Société jouait un grand rôle en Europe. Léopold faisait élever les fils de Tékéli par les jésuites de Prague; Sophie employait

1688. août. les Pères Gerbillon et Pereira à conquérir aux jeunes czars, par un traité avec la Chine, la possession de la haute Asie. Le père La Chaise continuait à marquer son influence funeste dans les affaires de la France, et Jacques II descendait du trône au bras du père Péters.

Ce prince luttait depuis plus d'un an contre le clergé anglican pour maintenir ses déclarations(1)

(1) Une déclaration du 14 avril 1667 contenait en substance que le roi, après avoir été conservé par une providence extraordinaire de Dieu, et établi sur le trône de ses ancêtres, n'avait eu rien de plus à cœur que de rendre son règne heureux, et d'attacher ses sujets par affection à sa personne autant que leur devoir les engageait à lui être fidèles. Qu'il avait cru ne pouvoir employer pour cet effet des moyens plus efficaces, que de leur accorder le libre exercice de leur religion..... et que le peu de succès de tout ce qui avait été fait dans les quatre derniers règnes pour établir l'uniformité de religion, faisait assez connaître les difficultés insurmontables de cette entreprise; qu'ainsi Sa Majesté avait jugé à propos pour donner à ses sujets une marque de sa bonté, de leur procurer le repos en accordant par cette déclaration, une entière liberté de conscience, en vertu de son autorité et prérogative royale, ne doutant pas que les deux chambres du parlement ne donnent leur consentement à cette même déclaration lorsqu'il lui plaira de les assembler..... L'exécution de toutes les lois pénales contre les non-conformistes, contre ceux qui ne fréquentent pas leurs paroisses et qui ne communient pas, sera suspendue..... Afin que le roi tire de ses sujets tout le service qu'ils lui doivent en cette qualité, et qu'aucun désormais ne puisse être exclu des charges et emplois à cause des sermens

en faveur de la liberté de conscience : il ne vit pas qu'il fallait cent ans et plus avant que ce noble mot pût retentir en Angleterre sans ébranler le trône jusques aux fondemens. Louis XIV venait de découvrir enfin l'ennemi à qui le prince d'Orange destinait ses coups; mais tous les avertissemens échouèrent devant la pieuse et opiniâtre sécurité du roi Jacques; 1688. août.

qui ont ordinairement été exigés en semblables occasions, Sa Majesté ordonne que les sermens d'allégeance et de suprématie, et quelques autres semblables mentionnés dans les actes des parlemens de la vingt-cinquième et de la troisième année du règne de Charles II ne seront plus exigés. Que personne ne sera obligé de les prêter, ni de les signer pour entrer dans aucune charge de robe ou d'épée. Déclarant aussi qu'elle est résolue d'accorder des lettres sous le grand sceau à tous ceux qui se seront ainsi employés, pour les dispenser de prêter les mêmes sermens.

Une déclaration du 2 mai 1688 contenait que depuis la proclamation du 14 avril 1687 touchant la liberté de conscience, le roi avait eu un soin particulier de la faire exécuter sans aucune distinction, y étant encouragé par le grand nombre d'adresses que ses sujets de toutes sortes de religions lui ont présentées pour l'assurer de la satisfaction et de la soumission avec laquelle ils l'avaient reçue. Que S. M. espérait en voir des effets au prochain parlement, et reconnaître que ses soins et ses efforts pour établir à perpétuité la liberté de conscience n'ont pas été inutiles : et qu'ainsi la postérité reçoive le fruit d'un dessein si avantageux pour le bien du royaume. Que par ce moyen elle souhaite établir la sûreté publique sans la contrainte des sermens qui ont été établis

1688. août. et quoique le cabinet de Versailles fût loin d'imaginer (1) par quelle rapide catastrophe l'alliance ou plutôt le vasselage de cette couronne puis-

malheureusement sous quelques règnes : mais qui n'en ont jamais pu soutenir aucun, puisque les charges, les emplois doivent être la récompense du mérite, de la fidélité et des services, et non pas de ces sortes de sermens : que le roi espère que tous les bons chrétiens et toutes les personnes affectionnées au bien public du royaume, se joindront à lui pour accomplir cet ouvrage ; que dans cette vue il avait été obligé de changer plusieurs officiers, ne croyant pas capables de grands emplois ceux qui refusent de concourir à l'établissement de la paix et de la grandeur de leur patrie : que Sa Majesté ne désirait rien davantage, et que le bon état de ses armées et de ses flottes, qui serait encore meilleur lorsque la sûreté ou l'honneur de la nation le requerrait, était une preuve convaincante de ses bonnes intentions. Le roi exhorte ses sujets à faire réflexion sur le bonheur dont ils jouissent, et à considérer que depuis trois ans que Dieu l'a élevé sur le trône, il n'a point paru tel que ses ennemis le représentaient ; qu'au contraire sa principale intention a toujours été de faire voir qu'il était le père et non l'oppresseur de son peuple ; qu'il n'en peut donner de plus grande marque qu'en conjurant ses sujets de renoncer à toutes animosités particulières et à des soupçons mal fondés pour députer au prochain parlement des personnes capables de contribuer à achever ce grand ouvrage que Sa Majesté a entrepris pour le bien et pour l'avantage du royaume ; et qu'elle a résolu pour cet effet de convoquer le parlement, au mois de novembre prochain pour le plus tard.

(1) Pelisson écrivait de la cour, au moment même de la traversée de Guillaume : « Je ne comprends pas qu'avec 15,000 hommes on puisse aller envahir un royaume comme celui d'Angleterre, à moins qu'il soit divisé en de grandes factions contraires, ce qui ne nous paraît pas jusqu'ici. (1er novembre 1688.)

sante allait lui échapper, tout le monde sentait 1688. août.
que là des périls inattendus menaçaient la France.

D'un autre côté, tous les efforts avaient été impuissans à Constantinople pour empêcher une démarche pacifique. Des conférences s'étaient ouvertes à Bude, et Lorraine, qui les conduisait, brûlait de les mener promptement à bon terme, afin de venir sur le Rhin, à la tête des confédérés d'Augsbourg, tirer raison des longues injures de Louis XIV. Louis XIV se vit de toutes parts pressé par les tempêtes. Une seule ressource lui restait : ce fut d'offrir à Soliman son alliance contre l'Empire, en profitant de ce que le divan avait repris courage. L'inaction du roi de Pologne, dépourvu d'argent et de soldats, était venue changer la face des affaires. De là l'heureuse résistance des Tartares à une nouvelle tentative de Galitzin; de septembre.
là les vains efforts de Morosini contre la capitale de l'Eubée, Négrepont, que toute une armée ottomane vint défendre, et devant laquelle le généralissime, doge alors, vit tomber Courbon, Konigsmark et sa propre gloire; de là enfin les

1688. septembre. mouvemens, long-temps indécis, des troupes impériales. La chute de Belgrade, que Louis de
6. Bade emporta d'assaut, fut pour la Porte l'unique revers de cette campagne. Les Turcs ranimés acceptèrent donc les propositions de Louis XIV, à condition qu'ils en verraient les
octobre. effets sur-le-champ. Et prenant prétexte de difficultés survenues dans l'élection de l'évêque de Cologne, pour rompre la trêve de vingt ans,
6. Louis envoya tout-à-coup le dauphin forcer Stha-
29. remberg dans Philisbourg : l'incendie du Pala-
novembre. tinat, qui fit horreur à l'Europe, acheva de tranquilliser le divan. C'était donner aux barbares des gages dignes d'eux.

Déjà Guillaume avait fait voile vers les Iles Britanniques, afin de les arracher à la France. Il
14. descendit aux mêmes bords que le premier Guillaume, parti de nos rivages. Les grands, les évê-
décembre. ques, qui endormaient Jacques au bruit de leurs sermens, son gendre le prince de Danemarck, sa fille, tous coururent aux pieds de cet autre
21. gendre qui venait détrôner un père. Il entra dans Londres sans coup férir; et les premiers jours

de cette année 1689, si grande dans l'histoire, virent la *convention* réunie à Londres consommer, par le couronnement de Guillaume et Marie, ce que les Anglais appellent *leur glorieuse révolution*..... glorieuse ! et elle se composa de perfidies, de parjures, on osera dire de parricides; glorieuse ! et elle a tenu les échafauds dressés au sein de l'Angleterre pendant quatre-vingts années, jusqu'à ce qu'enfin le sort ait épuisé le sang des Stuarts, quand les bourreaux ne pouvaient tarir celui de leurs partisans; glorieuse! et elle plaça en dehors des institutions, qui font la vraie gloire de la Grande-Bretagne, un tiers de ses peuples condamné à la guerre civile ou à l'esclavage. Elle n'eut pas la liberté pour principe, mais bien l'oppression; les perpétuelles suspensions de l'*habeas corpus*, les longues servitudes de la presse l'attestent; et aujourd'hui encore, après un siècle et demi, le sol britannique tremble, parce que l'héritier de Guillaume proclame ces doctrines de liberté des croyances et d'égalité des droits qui perdirent les Stuarts!

1689. février. 1. 23.

Voyez la suite des décrets de la Providence!

1689. février. Louis a prétendu mettre la nation anglaise en dehors des affaires du monde en corrompant ses princes; et il n'a réussi qu'à déposséder des princes amis, de leur royaume! Il n'a traité à Nimègue que pour pousser plus sûrement les hostilités en pleine paix; il a voulu que cette paix fût conquérante pour lui comme la guerre, qu'au dehors elle livrât à son ambition et à son orgueil des ennemis sans défense, qu'au dedans elle abandonnât aux fantaisies de sa conscience, armée du glaive, ses sujets dissidens; par passion pour cette coupable paix, il a délaissé la Hongrie dans les dangers où il l'avait mise..... Et le voilà, roi très-chrétien, obligé de courir aux armes pour la défense du croissant! En croyant écraser l'hérésie, il a donné à l'Allemagne des artisans, à la Hollande des soldats, au prince d'Orange Schomberg, à la France une guerre civile, au protestantisme une couronne! Pour quelques places envahies, pour quelques états humiliés, il a soulevé contre soi la Hollande, l'Angleterre, l'Espagne, l'Allemagne
mars. 4. tout entière : la diète de Ratisbonne le déclare ennemi public; on va jusqu'à mettre au ban de

l'Empire quiconque ne prendra point les armes pour l'abattre, et à traiter comme ennemi de la confédération germanique tout Etat étranger qui resterait neutre entre la confédération et *cet allié des barbares*, *cet ennemi de la chrétienté;* la Suède, la Savoie entrent en lice; en un mot, il a l'Europe entière, moins la Pologne, à combattre. Il a tout fait dans la vue d'abaisser Jean Sobieski; il l'a frappé de ses dédains; il a voulu lui ravir sa couronne, en punition d'un dissentiment; et, grace à l'invasion musulmane que la politique de Versailles a provoquée, ce prince brille d'un immense éclat; tous les rois, y compris Louis XIV, briguent son alliance; l'affection de tous les peuples l'environne; il n'a au-dehors qu'un ennemi, et sa gloire s'en agrandit: car cet ennemi est Léopold. 1689. mars. 4.

Ajoutons qu'autant Louis a été violent, inique, hautain, mal habile dans la paix et la prospérité, autant il sera grand dans la guerre. Il a provoqué l'orage, mais il saura l'affronter. Sur toutes ses frontières s'avancent de grands princes et de grandes armées. Guillaume III, Waldeck, Vaudé-

1689. mont, le duc de Lorraine, l'électeur de Brandebourg, l'électeur de Bavière, Victor Amédée, vont se donner la main depuis la Manche jusqu'à la Méditerranée. L'Espagne se lève en armes. Toutes les flottes de l'univers assiègent et incendient nos rivages. Mais Louis fait les grands hommes : car il les trouve. Tourville, Mortemart, Duguay-Trouïn, Château-Rénaud, Jean Bart, maintiendront le pavillon de France grand sur les mers; Noailles et Vendôme couvriront les Pyrénées; Catinat, les Alpes; Villeroi, Boufflers, Luxembourg, le Rhin; Vauban, tout. Dans une lutte effroyable de six années, la France, battue en brèche par l'Europe comme un camp retranché, comptera presque autant de grands capitaines que de généraux, presque autant de victoires que de batailles; elle sera épuisée plutôt que vaincue, et, si Louis a besoin de toute cette gloire pour expier ses fautes, celle de la France au moins est entière: La France est innocente de ses malheurs.

FIN DU LIVRE XI.

LIVRE XII.

FIN DU RÈGNE DE JEAN III,

ET SUITE DE LA GUERRE D'ORIENT ET D'OCCIDENT, JUSQU'A L'ÉTABLISSEMENT DE LA PAIX GÉNÉRALE PAR LES TRAITÉS DE RISWICK ET DE CARLOWITZ.

(1689.— 1699.)

SOMMAIRE.

Gloire et chagrins de Jean Sobieski. — Menées de la reine. Discordes de la maison royale. Haine des princes Jacques et Alexandre. — Tentative pour assurer aux Sobieski la succession à la couronne. Oppositions. Discours prophétique du roi. — Diète de Warsovie. Traité de commerce avec la Hollande. Complots de Léopold. Manœuvres des Sapiéha. Interdit. Rupture violente de la diète. — Supplice de Lysczinski pour athéisme. — Projet d'abdication. Amélioration de l'esprit public. — Révolution à Moskow. Avènement du czar Pierre. Révolution à Constantinople. Mustapha-Kiuperli. Campagne brillante des Turcs. — Rapprochement de l'Empereur et du roi de Pologne. Mariage du prince Jacques. — Dernière campagne de Jean. Conquêtes en Moldavie. Bataille de Salankemen. Mort de Kiuperli. Retour de Jean.— Suite de la guerre de Pologne jusqu'à la fin du règne. Suite des diètes. Démêlé de l'évêque de Wilna et du grand-hetman Sapiéha.— Vie privée du roi. Courses sous les tentes. Doctes entretiens. Soins littéraires. Crédit de l'abbé de Polignac. Les juifs Bethsal et Jonas. Leur procès.—Audace des Sapiéha. Scènes sanglantes à Warsovie. — Invasion des Tartares. Avènement de Mustapha II. Ses victoires. — Le prince Eugène. L'ingénieur Lefort. Le czar Pierre. Marche des Moscovites sur la mer Noire. — Dispositions pacifiques en Orient et en Occident. Médiation déférée par Innocent XII au roi de Pologne. — Mort du roi. — Entrée du cortège funèbre à Warsovie. Attentat du prince Jacques. Autre scandale. Guerre de ce prince, de la reine et d'Alexandre, pour le partage des biens du feu roi. — Diétines. Confédération de l'armée de Pologne et de l'armée de Lithuanie. — Diète de convocation. Sa rupture. Confédération de la noblesse. État des partis. — Abandon de la candidature d'Alexandre. Vues de la reine sur Jablonowski, sur Vendôme. — Candidature de Conti. Réconciliation de Jacques et de la reine. — Candidature d'Auguste de Saxe. Diète d'élection. Élection double. — Marche rapide d'Auguste. Lenteurs et chute de Conti. — Paix de Riswick. Paix de Carlowitz. Fin du dix-septième siècle. — Résumé de la vie de Jean Sobieski. Ses qualités. Ses fautes. Expiation.

LIVRE DOUZIÈME.

Fin du règne de Jean III.

(1689. — 1699.)

Au milieu des révolutions qui rendirent mémorable l'an 1689, et de la guerre universelle qui, pendant longues années, mit le monde en feu, tandis que les mouvemens contraires des armées et leurs succès balancés ensanglantaient à la fois les rives du Rhin et de la Meuse, de l'Ebre et du Pô, de la Save et du Danube, de l'Océan et de la mer Égée, la Pologne, presque seule, n'entendit point de foudres destructeurs gronder sur ses frontières. Une paix inconnue régna même dans ses provinces, à travers les

débats des partis bornés à quelques grandes familles et à leurs cliens. Le prince qui avait rappelé la république de la ruine profonde où nous l'avons vue au temps de Jean Casimir, ce prince, porté de la foule des citoyens au rang des rois, était au faîte de la gloire, au faîte des prospérités humaines. Mais qu'il y a loin, des prospérités et de la gloire, au bonheur! Triste témoignage de la vanité des dons de la fortune, Jean-le-Victorieux avait le cœur dévoré d'ennuis. Il ne nous reste plus à dire que les sollicitudes privées et les chagrins publics qui allaient flétrir, qui allaient abréger les restes de cette grande vie.

Marie Casimire fut le fléau du héros qui l'avait couronnée. La montrerons-nous remplissant le palais, comme la république, de ses complots et de ses intrigues; mettant la main à toutes les affaires d'état ou de famille, et ne mettant la main nulle part sans y porter la discorde et la corruption; troublant par son inconstance, par sa mobilité, par son inquiétude d'imagination et d'esprit, l'intérieur du roi, quand ce n'était

pas par son ambition et son avarice; plus emportée dans ses caprices sans nombre à mesure que les ans, qui semblaient la respecter, lui faisaient craindre davantage, sinon ressentir son déclin; jalouse de la confiance de son époux, comme une autre l'eût été de sa tendresse; disputant à ses vieux jours d'honorables et douces affections, après ne lui avoir pas contesté dans sa jeunesse les fantaisies passagères d'obscures amours; exilant du palais sa sœur la grande chancelière Wielopolska, la princesse Sobieska Radziwill, le savant Zaluski, tous les esprits capables de charmer sa vie, et livrant le pouvoir, qu'elle conservait ainsi, à deux femmes-de-chambre, la Letreu et la Féderba, ennemies acharnées, qui régnaient sur elle comme elle sur le roi, et remplissaient, à son exemple, la ville et la cour de menées, de discordes, de fureurs, de vénalité? Un trait fera juger de l'esclavage où l'amour de la paix domestique, le premier des biens aux yeux de Jean, fit tomber l'infortuné monarque. Il avait promis les sceaux à Zaluski. Wielopolski mort, il les lui présente; car il était plus esclave

encore de sa parole que de la volonté de Marie Casimire. Mais « mon ami, lui dit-il, si vous les « acceptez, c'en est fait de moi. Je serai obligé « de fuir ma maison; je n'imagine pas où je « pourrai aller mourir en paix! »

La famille royale était, à l'image du palais, en proie aux haines et à l'anarchie. Là, comme dans l'État, Jean travaillait en vain à rétablir la concorde, partout troublée par les passions emportées et changeantes de la reine. Contenus comme les partis sous sa main royale, ses trois fils, ne pouvant se combattre hautement, se haïrent : ce fut une de ces haines fraternelles dont parle Tacite. Au sortir du berceau, ils n'étaient déjà plus des frères; c'étaient des compétiteurs.

Le roi vivant, sa famille, la Pologne et l'Europe disputaient son héritage. Lui-même, l'œil fixé sur le vide qu'il laisserait au sein de sa malheureuse patrie, n'était occupé qu'à le remplir.

Du milieu de ses chagrins domestiques, sa pensée planait sur l'avenir de la Pologne; et de toutes les sollicitudes qui assiégeaient son ame,

il l'a dit mille fois, celles-là étaient encore les plus amères.

Sujet et grand dignitaire, on l'a vu ambitionner pour son pays le régime de l'hérédité. C'était dans l'espoir d'accomplir cette révolution qu'il s'était lié aux vœux de Jean Casimir et de Louise de Gonzague, en faveur du sang des Condé; occupé seulement du salut de la république, il voulut alors affermir, au profit de la maison de France, ce trône auquel il touchait. Roi et père, faudra-t-il s'étonner qu'il nourrît l'espoir d'assurer la couronne à ses fils?

Bien que le principe de l'élection eût toujours régi la monarchie polonaise, trois dynasties avaient obtenu le bénéfice de l'ordre héréditaire. Ces dynasties ne finirent même que lorsque le trône échut à des rois qui n'avaient point d'héritiers directs; et comme les princes intermédiaires, tels que Louis de Hongrie, Étienne Batori, Michel Koributh, ne laissèrent point de fils, il n'y avait pas d'exemple que le fils aîné du roi n'eût point régné sur les Polonais. Le titre auguste dont il était revêtu du vivant de son

père semblait le destiner à la couronne. L'espoir de Jean III reposait donc sur des précédens tellement consacrés, qu'on pouvait y voir un des élémens de la constitution nationale. En voulant que la désignation de l'héritier du trône eût lieu de son vivant, il sauvait la république des brigues de l'élection et des malheurs de l'interrègne; et ce n'était pas innover : car les choses s'étaient ainsi passées sous les Jagellons. Si pourtant Jean Casimir, en formant le même vœu, avait excité tant d'orages, on pouvait attribuer le soulèvement de l'ordre équestre à la haine de ce parti pour Louise de Gonzague, à l'extraction française du prince qu'elle présentait, aux maximes despotiques dont on supposait imbu tout ce qui avait respiré l'air des Richelieu et des Mazarin ; plus que tout, aux étroites liaisons du duc d'Enghien avec les grands. Cette fois, ce n'était point pour un étranger que Jean formait des vœux : c'était pour son fils; c'était pour le prince de Pologne.

Cependant il savait trop bien que les difficultés étaient immenses; car les maux comme les biens

s'enchaînent. Les mœurs antiques des Slaves avaient enfanté les institutions de la Pologne, et ces institutions avaient produit les mœurs publiques des derniers temps. La liberté devenait plus chatouilleuse et plus exigeante de règne en règne; l'élection n'était plus un principe abstrait ou une orgueilleuse formalité, mais un droit actif, une constante pratique; et maintenant que les guerres du dehors, la paix intérieure, l'empire de Jean, avaient suspendu les querelles de la petite et de la haute noblesse, en affermissant le pouvoir des grands, leur ambition excitée s'opposait, autant que les ombrages jaloux de l'ordre équestre, à la tentative qu'ils avaient appuyée sous Louise de Gonzague. Jean avait une chance de succès; c'était sa gloire : mais il sentait sa gloire compromise dans le respect et l'amour des peuples par son inquiète compagne. A travers tous les prestiges de sa tendresse confiante, il voyait cette princesse défier la haine publique par ses caprices et ses intrigues, blesser l'orgueil national par l'usurpation altière de toutes les prérogatives souveraines de son époux, se

porter pour l'arbitre de tous les choix, au péril de leur commune renommée, braver trop souvent les bienséances et les lois; et, comme si ce n'était pas assez de tous ces torts pour mettre en péril l'avenir de la maison royale, Marie Casimire était en dissidence avec lui, et le contrecarrait hautement dans la question où il devait le plus naturellement compter sur le concours d'une mère.

De ses trois fils, les deux plus jeunes étaient les plus beaux et les mieux faits. La Pologne aimait en eux des princes nés sur les marches du trône. Jacques Louis, petit, brun, maigre, inconstant dans ses goûts, avec un esprit élevé, déplaisait par son air seul. Le marquis de Béthune, son oncle, avait dit de lui qu'il portait l'exclusion sur son visage, et les Polonais ne l'appelaient que le fils du grand-maréchal : Alexandre et Constantin étaient les fils du roi. Malheureusement la reine pensait sur ses fils comme la Pologne. Sa prédilection conspirait pour faire arriver au prince Alexandre cette couronne si peu assurée à sa famille. Le roi essaya vainement,

par sa tendresse égale, de consoler le prince Jacques de l'inimitié de sa mère. Alexandre, fier des dons de la nature et des préférences qui s'attachaient à lui, n'était occupé qu'à en faire sentir le poids à son frère aîné. Il le traitait d'avance en rival malheureux. Tous ces complots tenaient à la constitution de la république. Dans le libre déchaînement de toutes les ambitions, des frères, placés le plus près du but, devaient être les plus ardens à se le disputer, et la première des familles polonaises se trouvait, comme la Pologne elle-même, condamnée à l'anarchie.

La perspective de l'établissement d'une quatrième dynastie ne blessait pas seulement tous les seigneurs qui se croyaient des chances d'arriver au trône; il n'y avait pas maintenant de gentilhomme qui ne tînt à l'ordre électif comme à une portion de son patrimoine et de ses espérances; car on avait deux moyens de fonder sur l'élection sa fortune: c'était d'obtenir les suffrages ou de vendre sa voix. La fierté naturelle de l'ordre équestre, la vaine et fatale gloire d'avoir seuls dans le monde conservé le droit de

se donner des rois, rendaient nationale cette coutume que tant de passions avaient intérêt à maintenir. Il arriva donc que le public tout entier fut en quelque sorte pour les jeunes Sobieski ce qu'ils étaient l'un à l'autre, un compétiteur haineux. Il n'y eut pas d'ailleurs d'entreprise ni de calomnie qui coûtât à leurs adversaires conjurés pour saper dans l'affection publique la nouvelle maison royale; et toutes ces trames achevèrent d'attrister la vieillesse de son fondateur.

Tel était pourtant l'ascendant de sa renommée, que ses fils purent sans obstacle prendre le rang et exercer les privilèges d'héritiers de la couronne. Le prince Jacques avait élevé son bonchuck au-dessus de la lance de commandement des grands-hetmans, sans qu'ils eussent protesté contre cette nouveauté. Déjà même ce prince n'avait pas craint d'aller un jour s'asseoir dans le sénat aux côtés de son père, qu'il n'avait pas consulté sur cette hardiesse; et les sénateurs se turent. Le roi, auquel ces compétitions domestiques et ces tortueuses tentatives étaient

également importunes, résolut de faire à la république, en faveur de sa maison, ou plutôt en faveur de la patrie même, une demande haute et franche, déterminé, s'il n'obtenait pas gain de cause à ses vœux, d'abandonner ce dessein sans retour, et d'en imposer le sacrifice à ses enfans juqu'au jour où sa succession serait ouverte au profit du plus digne....... du plus heureux.

Il avait compté proposer cette résolution dans 1688.
la diète que nous avons vue siéger à Grodno. On le sut. Mais ce n'était plus le faible représentant des Jagellons et des Wasas qui occupait le trône : cette fois, les factions se contentèrent de crier à la tyrannie, ou de conspirer obscurément la chute du monarque. Une main cachée tint les fils de tous les complots, soudoya toutes les intrigues : ce fut encore Léopold.

Léopold ne voulait pas de la monarchie héréditaire en Pologne, parce que la Pologne en eût été fortifiée. D'ailleurs il y avait des archiducs ; on pouvait toujours espérer que l'un d'eux serait élu quelque jour, et alors seulement il serait temps de faire participer la Pologne, comme la

1688. Bohéme et la Hongrie, aux bienfaits de l'ordre héréditaire. Pour le moment, le cabinet de Vienne prodiguait l'or à ces seigneurs, amis ardens de la liberté et de l'égalité, qui s'effarouchaient de toute désignation d'un héritier du trône comme d'une première atteinte aux règles de la république. L'Empereur se donnait ainsi deux satisfactions; celle d'embarrasser son bienfaiteur, de le déconsidérer, de le compromettre, et de jeter ses voisins dans d'interminables déchiremens.

Les opposans trahirent sans ménagement leur concert avec la cour impériale. Ils comprenaient à la fois dans leurs emportemens injurieux l'application de Louis XIV à rompre la ligue sainte, les tentatives du roi pour conquérir la Moldavie, et les ambitieux projets du prince Jacques; ils demandaient l'expulsion de Béthune, et le siège de Kaminiek: Léopold en personne n'eût pas fait mieux.

Le roi n'avait pas parlé encore. Et déjà les grands seigneurs du parti de France; la foule des évêques qui, tous issus des premières maisons du royaume, aspiraient à couronner un frère ou

un neveu; Jablonowski, que la reine préférait, 1688.
dit-on, sinon à son fils Alexandre, du moins au prince Jacques, pour successeur de son mari; tous enfin égalèrent en violence la foule des stipendiés de l'Autriche. Les grands cherchèrent de l'appui dans l'ordre équestre et dans l'armée pour arracher sur-le-champ au roi la couronne dont il voulait déshériter leur ambition. Ils appelaient au secours de la liberté menacée les foudres de la religion et ses maximes. Le nonce apostolique intervint, et, fidèle truchement de Léopold, le ministre d'Innocent XI déclara que la diète serait rompue, les troupes laissées sans subsides, et la chrétienté privée de l'appui de la Pologne, si S. M. S. ne renonçait aux entreprises subversives qu'elle méditait. Par cette démarche coupable, le saint-siège ne croyait pas donner les mains à la ruine du seul royaume catholique du Nord.

L'ame navrée, et résolu d'abandonner l'avenir de sa maison au souvenir de ses victoires, aux travaux de ses fils, à la nécessité, au temps, Jean éloigna de Grodno le prince Jacques. Il crut avoir

1688. désarmé par sa condescendance la furie des factions : la diète fut rompue.

Il fallut recourir à un sénatus-consulte pour le vote des impôts. Mais là siégeaient les chefs de la noblesse polonaise, les véritables rivaux de la maison royale, et un feu nouveau embrasa les esprits. Ces créatures et ces serviteurs de la couronne surpassèrent en colère tout ce qu'on avait vu aux comices. Ce n'était pas assez pour eux d'avoir contraint le roi à déposer son paternel, son patriotique espoir; il fallait le châtier de l'avoir conçu.

Le grand-trésorier Lesczinski, jeune seigneur qui eut pour fils un roi battu aussi des orages, fixa d'abord sur la reine ses dénonciations insultantes. Ce sénateur était gendre de Jablonowski. Une attaque si vive, et venue de ce côté, dut cruellement frapper Marie-Casimire au cœur. Vint le tour du roi : il avait tout sacrifié, tout compromis, tout perdu. Les titres de despote, de tyran, de destructeur de la liberté lui furent prodigués. Le palatin de Siradie, son pensionnaire, poussa plus loin l'insolence, et traita le

vainqueur de Slobodysza et de Podhaïce d'en- 1688.
nemi de la patrie. Le vieux monarque, indigné, se lève avec effort, et congédiant les sénateurs, il s'exprime dans ces termes prophétiques :

« Celui-là connaissait bien les peines de l'ame, « qui a dit que les petites douleurs aiment à « parler, que les grandes sont muettes. L'univers « même restera muet en contemplant nous et « nos conseils ! Il semble que la nature doive « être saisie d'étonnement ; cette mère bienfai- « sante a doté tout ce qui a vie de l'instinct de « la conservation, et donné aux plus chétives « créatures des armes pour leur défense : nous « seuls dans le monde tournons les nôtres contre « nous. Cet instinct nous est ravi, non par « quelque force supérieure, par un inévitable « destin, mais par un délire volontaire, par nos « passions, par le besoin de nous nuire à nous- « mêmes. Oh, quelle sera un jour la morne sur- « prise de la postérité, de voir que du faîte de « tant de gloire, quand le nom polonais remplis- « sait l'univers, nous ayons laissé notre patrie « tomber en ruine, y tomber, hélas ! pour jamais !

1688. « Car, quant à moi, j'ai su vous gagner çà et là « des batailles; mais je me reconnais destitué de « tout moyen de salut. Il ne me reste plus qu'à « m'en remettre, non pas à la destinée, car je suis « chrétien, mais au Dieu grand et fort, de l'ave- « nir de ma patrie bien-aimée.

« Il est vrai que, s'adressant à moi, on a dit « qu'il y avait un remède aux maux de la répu- « blique; ce serait que le roi ne fît point divorce « avec la liberté, et la restituât..... L'a-t-il donc « ravie? Sénateurs, cette liberté sainte dans la- « quelle je suis né, dans laquelle j'ai grandi, « repose sur la foi de mes sermens, et je ne suis « pas un parjure. Je lui ai dévoué ma vie; dès mon « jeune âge, le sang de tous les miens m'apprit « à fonder ma gloire sur ce dévouement. Qu'il « aille, celui qui en doute, visiter les tombeaux « de mes ancêtres; qu'il suive la route qu'ils me « frayaient vers l'immortalité. Il reconnaîtra, à « la trace de leur sang, le chemin du pays des « Tartares et des déserts de la Walaquie. Il en- « tendra sortir du sein des entrailles de la terre « et de dessous le marbre glacé, des voix criant :

« *Qu'on apprenne de moi qu'il est beau et doux* 1688.
« *de mourir pour la patrie!* Je pourrais invoquer « les souvenirs de mon père, la gloire qu'il eut « d'être appelé quatre fois à présider les comices « dans ce sanctuaire de nos lois, et le nom de « bouclier de la liberté qu'il mérita.,..... Croyez-« moi, toute cette éloquence tribunitienne serait « mieux employée contre ceux-là qui, par leurs « désordres, appellent sur notre patrie le cri du « prophète, que je crois, hélas! entendre déjà « retentir au-dessus de nos têtes : Encore quarante « jours, et Ninive sera détruite!

« Vos Dominations Illustrissimes savent que « je ne crois point aux augures; je ne cherche « point les oracles; je n'ajoute point foi aux « songes. Ce ne sont pas des oracles, c'est la foi « qui m'enseigne que les décrets de la Provi-« dence ne peuvent manquer de s'accomplir. « La puissance et la justice de celui qui régit « l'univers règlent le destin des Etats; et là où « l'on peut impunément oser tout du vivant du « prince, élever autel contre autel, chercher « les dieux étrangers sous l'œil du véritable,

1688. « là grondent déjà les vengeances du Très-Haut.

« Sénateurs, en présence de Dieu, du monde, « de la république entière, je proteste de mon « respect pour la liberté; je promets de la conser- « ver telle que nous l'avons reçue. Rien ne pourra « me détacher de ce saint dépôt, pas même « l'ingratitude, ce monstre de la nature... Je con- « tinuerai d'immoler ma vie aux intérêts de la re- « ligion et de la république, espérant que Dieu ne « refusera point ses miséricordes à qui ne refusa « jamais de donner ses jours pour son peuple... »

L'auguste vieillard voulait poursuivre; il ne le put. Les larmes dont sa voix était remplie s'échappèrent en sanglots. L'assemblée s'émut. Le primat du royaume, Radziejowski, récemment revêtu de la pourpre romaine, tomba aux pieds de son trône, et protesta de la reconnaissance et de l'amour de la Pologne. Jean ne répondit qu'en demandant aux sénateurs de penser aux intérêts de la patrie. Des cris de respect s'élevèrent : son attendrissement avait passé dans tous les cœurs. Les subsides furent votés par acclamation. Impression passagère, qui prouvait seu-

lement que les Polonais valaient mieux que leurs lois. Ces lois meurtrières, Jean Sobieski les avait bien jugées; son discours révèle et toute son ame, et tout son génie; la prévoyance s'y montre comme la douleur. Il savait trop bien qu'après lui l'heure de Ninive sonnerait bientôt. 1686.

Dès lors le roi, renonçant à réformer son pays par le faîte, ne songea plus qu'à chercher des améliorations ailleurs. Il voulut essayer du commerce et de la paix. C'était une haute pensée; il ne s'agissait de rien moins que de reprendre l'ouvrage du grand Casimir. Mais quatre cents ans avaient passé sur les ruines de ses créations; cette lèpre de la population juive, qui s'était propagée, dessécha le commerce à ses sources en l'avilissant, et prit la place de la bourgeoisie nationale, qui eût donné à la société polonaise une nouvelle vie.

La Hollande avait introduit le négoce dans les villes et sur les plages de la Moscovie. Un traité avec cette industrieuse nation, promit les mêmes biens à la Pologne. Jean voulait en même temps que la république se résolût à des sacri-

1688. fices décisifs pour écraser l'empire ottoman ou qu'elle lui fît la loi d'accepter les propositions avantageuses de la Porte. Une résolution des comices eût mis à l'aise sa conscience froissée entre les conseils de la religion et ceux de la politique, entre les intérêts du monde chrétien et ceux de son pays.

octobre. Il convoqua donc sans délai une diète nouvelle. Les diétines se réunirent sous l'empire de
décembre. sentimens loyaux et sages. L'impression des paroles royales avait été grande dans la république et n'était pas effacée. Un esprit de modération
19. animait les palatinats, et l'assemblée s'en montra pénétrée..... Elle ne fit que remplir de ses orages
1689. janvier. l'année qui allait s'ouvrir. Le marquis de Béthune voulut emporter la paix de vive force. Il s'occupa de grossir le parti de Louis XIV à force d'or, et compromit par cet air d'intrigue et de faction l'utile politique qu'il proposait à la Pologne. On put dès-lors présager que la faction de l'Autriche serait assez puissante, sinon pour dominer les comices, du moins pour les enchaîner. Malheureuse nation qui était déjà par-

tagée entre les grands États, qui était déjà conquise, dont les assemblées nationales appartenaient déjà à l'étranger! Léopold régnait à Warsovie bien autrement que Sobieski. 1689. février.

Le bruit public était qu'il y avait un complot ourdi par quelques ambitieux pour en finir avec ce long règne, et à la tête des conjurés on nommait Jablonowski, les Sapiéha, les Opalinski, les Lubomirski, Raphaël Lecszinski et la reine: la reine, qui se montrait également mécontente des démarches faites par le roi en faveur du prince Jacques et de sa résolution d'empêcher désormais toute tentative en faveur d'aucun de ses fils. Elle aurait voulu, s'il fallait en croire ces rumeurs, couronner Jablonoswki, veuf alors, pour prendre place sur le trône à ses côtés! Quoi qu'il en soit, les conjurés formaient une minorité dissidente; et en Pologne c'en était assez pour maîtriser la diète et la république. Dans la haine de la tyrannie, on avait établi la tyrannie des minorités.

Là comme à Grodno, éclatèrent donc les accusations et les outrages. La presse et le dessin

1689. février. les répétèrent à l'envi. Le traité de commerce avec les Hollandais excitait surtout les dédains des conjurés. On fit des caricatures représentant le roi sous le costume d'un marchand ou d'un banquier que des juifs aidaient à remplir ses poches. L'année précédente, il avait paru le destructeur de la liberté; maintenant on le représentait, à cause de ses idées de négoce et d'industrie, comme l'ennemi de l'honneur polonais. Des querelles particulières envenimèrent ces débats. L'évêque de Culm, Opalinski, dans un jugement, s'emporta jusqu'à dire au roi: « Sois équitable ou cesse de régner. » Ce mot du prélat souleva une indignation universelle. Le castellan de Sandomir s'écria que la Pologne était dévorée d'une fièvre maligne, qu'il fallait lui tirer du sang: l'évêque épouvanté s'évada. On le ramena pour demander pardon au monarque outragé. Il s'agenouilla aux pieds du trône, fit des excuses, et déclara qu'en expiation de sa faute il abdiquerait ses droits de sénateur; il sortit en effet au milieu des sifflets de l'assemblée, et le palatin de Belcz Matzinski, comprenant le collège

des évêques dans les torts d'un seul, dit tout haut qu'il fallait les renvoyer à Rome tous ensemble. « Vous oubliez, répondit Zaluski, alors « évêque de Kiovie, qu'avant d'être évêques « nous étions gentilshommes, et que nous siégeons au même titre que vous. — Sans doute, « dit le roi en prenant les mains du pontife « irrité, vous aussi vous êtes des nôtres ; » et il essaya de ramener, sur les grandes questions jusqu'alors vainement appelées, l'attention des deux ordres qui venaient de lui donner ces témoignages de gratitude et de respect. Un autre incident entrava tout. 1689. février.

La couronne avait demandé l'application à la princesse Radziwill des lois qui ne permettaient pas les mariages avec les princes étrangers sans le consentement de la république, sous peine de confiscation ; et la confiscation aurait dû être prononcée au profit de Jacques pourvu d'un dédit authentique et irréfragable. Il était de l'intérêt de la Pologne de ne pas laisser sortir du royaume une fortune immense, ou de ne pas y laisser introduire une maison souveraine

1689. février. du dehors. La politique était donc d'accord avec les actes et les lois. Mais les Sapiéha ne voulaient pas que la postérité de Sobieski devînt puissante en Lithuanie. Le Brandebourg et l'Autriche avaient les mêmes intérêts. L'Autriche, le Brandebourg, les Sapiéha, après plusieurs semaines de discussions emportées, placèrent leur querelle sous la protection du *liberum veto*. La première diète qui se fût depuis long-temps annoncée paisible et sage avait le sort de toutes les autres. Elle était rompue.

On ramena le nonce dissident, et, ne gardant plus de ménagemens envers les factieux, le roi livra aux comices des lettres d'un secrétaire italien des Sapiéha, qui donnait la clef du complot de ses maîtres. L'indignation fut grande contre eux. On voulait que justice fût faite de leur crime. Mais le roi craignit que, par la rupture de l'assemblée, leurs partisans ne missent obstacle à la conclusion des affaires, et il étendit sur eux son pardon en retour de la promesse, faite à genoux, d'expier leur faute par un long

repentir, de ne plus rentrer dans Warsovie et 1689 mars.
de respecter l'activité de la diète. Le lendemain, 31.
un nonce de leur parti lance son *veto* et s'enfuit à leur palais. Une députation court le ressaisir. Le grand-hetman de Lithuanie, qui fumait à sa fenêtre, répond gaiement aux députés qui l'interrogent sur cet homme, que Dieu ne l'a pas chargé de garder son frère. Une négociation s'établit entre les fiers Lithuaniens et les représentans de la république; dans l'intervalle la nuit survient, et on reste en séance sans lumière, les sénateurs sur leurs fauteuils, les nonces à leur banc, le roi sur son trône, pour ne pas donner des armes aux ennemis de la paix publique, par une infraction des lois. Toute la nuit s'écoule ainsi. Ces dignitaires, ces ministres, ce monarque, ces spectateurs dans les ténèbres qu'aucune affaire n'occupe, s'échauffent, tirent le sabre. Un Lithuanien donne un soufflet à un évêque polonais. La fureur est à son comble, le sang coule, les bancs volent, tout s'enfuit; la diète est rompue; le cardinal primat lance l'interdit sur la avril.
Pologne pour trois jours, en réparation de l'ou- 1.

1689. avril. 1. trage fait à l'épiscopat. Le ministre de Brandebourg perd dans le tumulte une lettre, qui apprend que les Sapiéha ont reçu de lui soixante mille florins pour la journée qui vient de finir; et ces seigneurs triomphans s'en retournent paisiblement dans le grand duché avec tout leur monde, en riant de la confusion et de l'impuissance où ils ont jeté la république.

La diète se trouva définitivement dissoute après quatre mois de travaux, sans avoir attaché son souvenir à autre chose qu'à de funestes discordes et à une décision plus funeste encore. Savant modeste, Lysczinski avait passé sa vie dans de profondes études. Il lui tomba sous la main un livre de théologie où l'existence de Dieu était démontrée par des argumens tellement absurdes qu'en bonne logique ils auraient prouvé le contraire, si le contraire pouvait être prouvé. Lysczinski mit en marge cette note satirique : *Ergo non est Deus!* Un malheureux, Brzoska, son obligé et son débiteur, se hâta de produire le livre aux yeux de l'évêque de Posnanie. Dénonciation à la diète, cris unanimes,

procès, jugement. L'athéisme n'était pas un crime assez grand; l'évêque y joignit le grief de blasphème contre le dogme de la divinité de Marie. La diète l'accueillit, fit arrêter le gentilhomme, le jugea, porta contre lui une sentence abominable. Car les hommes, quand ils s'avisent de venger la querelle de Dieu, entendent toujours proportionner la réparation, non au coupable, mais à l'offensé, et ils n'imaginent qu'un moyen d'égaler la grandeur du client tout-puissant qu'ils se donnent : c'est la grandeur des atrocités. 1689. avril.

Zaluski, à la fois homme de lettres et homme d'état, raconte et justifie ainsi cette horrible scène. « Après l'amende honorable, le condamné « fut mené sur l'échafaud où le bourreau lui « arracha d'abord avec un fer rouge la langue « et la bouche avec *lesquelles il avait été cruel « envers Dieu;* ensuite, ils brûlèrent à petit feu « ses mains, instrumens de la production abo- « minable. Le papier sacrilège fut jeté aux flam- « mes; lui-même enfin, ce monstre de son siècle, « ce déicide, fut précipité dans les flammes expia-

1689. avril. « toires, expiatoires si un tel forfait pouvait être « lavé ! »

La piété de Jean était révoltée de ces horreurs. Il s'écria que l'inquisition n'aurait pas fait pis. Le saint-office de Rome blâma en effet la
mai. sentence. Innocent XI écrivit une lettre où sa sainte indignation des procédés du prélat qui avait cru, dit-on, marquer ainsi sa dévotion au saint-siège et se donner des droits à la pourpre romaine, éclatait en amers reproches. Odescalchi
juin. 12. touchait au terme de son long et glorieux pontificat. Cette lettre en fut le dernier monument.

C'était dans le moment même où le parlement britannique, réuni autour de Guillaume III et de Marie, proclamait la longue servitude de la religion catholique, et l'éternelle exclusion de tout prince attaché à l'Église romaine, que les évêques et la diète de la république de Pologne donnèrent au monde étonné un tel spectacle. Depuis cinq ans, c'était la seule affaire que les assemblées nationales eussent terminée.

Les annales polonaises offrent la meilleure réponse à ceux qui supposent le culte catholique difficilement compatible avec certaines formes de gouvernement. Quel pays au monde ou quels pontifes poussèrent plus loin la foi et la liberté? 1689. juin.

Cependant le roi restait indigent et désarmé sur ce trône sans lois, sans subsides, sans soldats. Le cœur blessé, le corps souffrant, l'esprit frappé de pressentimens sinistres, ce malheureux prince, qui se sentait désormais inutile à sa patrie, et la voyait tomber en ruine sous lui et malgré lui, n'aspira plus qu'à déposer le triste honneur de décorer de son nom cette sanglante agonie de la Pologne. Il voulut abdiquer. Le chancelier reçut l'ordre de dresser les actes. Mais le cri public le fixa sur ce trône encore brillant de sa gloire; il trouva des consolations dans l'épouvante que le bruit de sa retraite avait semée. Il vit que les masses, étrangères aux calculs des factions, aimaient son pouvoir, que les partis eux-mêmes s'étonnaient de perdre ce rempart de la patrie; et il se rési-

1689. juin. gna à régner jusqu'au bout, comme un soldat à combattre, sans illusion et sans espoir.

La crainte de lasser et de perdre ce grand homme produisit des effets heureux. Les conjurés, abandonnés de leur clientelle, restèrent soumis. Le pays fut paisible. La diète, assemblée l'année suivante, put adopter des réglemens utiles pour l'administration des finances, et échapper aux menaces du *liberum veto*. Mais jusque-là
juillet. les subsides manquèrent. Après avoir donné le spectacle d'un grand roi réduit à essayer de remplir ce vide par des souscriptions, le roi renonça à tenir la campagne, et Jablonowski ne put que
août. jeter quelques bombes sur Kaminiek. Le généralissime de la princesse Sophie, Galitzin, dans une expédition qu'il tenta sur Pérécop, eut affaire
septembre. à la nation tout entière des Tartares. Il perdit son armée dans ces steppes terribles, revint à Moskou fugitif, rencontra les mépris du czar
octobre. Pierre, voulut des vengeances, et ne fit que provoquer la révolution qui déposséda Sophie au profit de ce jeune barbare de dix-sept ans, le chef du parti des idées nouvelles, et bientôt

l'étonnement, la lumière, l'épouvante du nord. 1689. octobre.

En même temps s'accomplissait à Constanti- 30.
nople une révolution plus simple, car il ne s'agissait que du supplice d'un grand-visir; mais presque aussi décisive, car elle portait également au timon de l'empire un puissant génie. Soliman II choisit pour ministre cet autre Kiuperli, frère d'Achmet, race d'une sève généreuse qui n'était pas au bout de ses prospérités, et qui avait fourni déjà en deux générations trois grands hommes. Réformant à la fois d'une manière hardie les finances, l'administration, l'armée, Mustapha rendit d'abord à la monarchie ottomane la vie qui avait semblé défaillir dans ce grand corps depuis que les Kiuperli n'étaient plus. La fortune seconda son génie. La ligue sainte avait Louis XIV pour adversaire, et n'avait plus pour chef l'ardent Innocent XI, à qui le bienveillant
Ottoboni venait de succéder sous le nom d'A- 6.
lexandre VIII; elle allait n'avoir plus pour généralissime le simple, le magnanime, l'habile duc de Lorraine, alors mourant, autre ennemi acharné dont la Providence délivrait Louis XIV.

1689. Morosini, infirme, doge, et malheureux sous Négrepont, ne commandait plus les armées; le surnom de Péloponésiaque, qu'il portait maintenant à la tête de l'État, parlait aux Vénitiens des périls de leur domination autant que de sa gloire. Les Grecs avaient retrouvé, dans ces maîtres nouveaux, des croyances ennemies et de violentes exactions. La tyrannie répondant de Venise comme de Constantinople à leurs cris de liberté, ils balançaient entre les oppresseurs, et la Porte prit l'habile parti de créer un prince des Maïnotes, de race et de religion grecque, qui opposa la croix à la croix, en ralliant les enfans de la Laconie contre le lion de Saint-Marc. Favorisé par les événemens, Mustapha-
1690. Kiuperli reporta en avant sur toutes les frontières les étendards fugitifs de la Porte ottomane; il reconquit la Servie, emporta Nissa, reprit Belgrade, la clef des deux empires, arbora le croissant sur l'autre rive du Danube, se saisit des places et des bords de la Save, poussa jusqu'à Essek; et, menaçant de nouveau toute la
juin. Hongrie, il installa Tékéli dans la Transylvanie

comme successeur de Michel Abaffi qui n'était plus. Enfin, il fit trembler l'Empire, que Louis XIV, de l'autre côté, battait en brèche aux champs de Fleurus et de Staffarde. En ne secondant pas dans ses grands desseins le génie du roi de Pologne, Léopold avait retenu, pour un siècle ou deux, la monarchie ottomane sur le penchant de sa ruine, et c'était lui qui portait tout le poids de sa grandeur relevée. Digne suite des passions égoïstes et des étroits calculs! Maintenant Louis voulait abattre la maison d'Autriche, et, les Hongrois écrasés, il était trop tard. L'Empereur, de son côté, eût volontiers donné beaucoup pour jeter les barbares dans le Pont-Euxin : le moment en était passé. Dieu sait ce que ces fautes de tant d'habiles politiques ont coûté aux nations européennes de sang et de pleurs.

1690. juillet.

août.

Léopold éprouva la nécessité de reconquérir l'amitié du roi de Pologne, et de rappeler à la tête des armées ce génie dont l'éloignement ou le concours semblait décider la fortune. Pour ramener le cœur paternel qu'il avait si profondément blessé, il flatta le prince Jacques d'une

1691. alliance royale, et, comme maintenant les promesses ne pouvaient plus suffire, il assura au jeune Sobieski le consentement d'une princesse de Neubourg, sœur du rival heureux qui lui avait enlevé l'héritière des Radziwill. Cette union faisait du prince de Pologne le beau-frère à la fois du roi Pierre de Portugal, de Charles II d'Espagne et de l'empereur Léopold; elle l'alliait à tout ce qu'il y avait en Europe de têtes couronnées, mais l'attachait par des nœuds étroits à la foule des ennemis du roi de France. Le marquis de Béthune mit tout en usage dans l'espoir de traverser ce dessein. Il noua mille intrigues contre une transaction qui resserrait les liens de l'Empire et de la Pologne. On l'accusa même d'avoir soudoyé une invasion de quatre-
février. vingt mille Tartares et de vingt mille Turcs, qui vinrent, au milieu des glaces et des neiges, mettre à feu et à sang le patrimoine entier du roi, sans qu'à cette époque de l'année le grand-hetman eût des troupes sous les armes pour réprimer ces insolentes agressions. La colère publique, peut-être fort injuste, et les mécontentemens person-

nels de Jean furent poussés au point que Louis se vit contraint de rappeler son ministre; et tandis que, laissant ses filles à la Pologne, où elles venaient d'épouser un prince Radziwill et le fils aîné de Jablonowski, Béthune alla mourir à Stockholm ambassadeur de France, le mariage de Jacques avec la princesse palatine fut célébré à Warsovie; incomplètement consacrée jusqu'alors par la gloire et par la royauté, la maison de Sobieski sembla prendre place entre les familles royales pour la première fois. 1691. mars. 25.

La joie de Jean fut de courte durée. La reine et sa belle-fille, à peine en présence l'une de l'autre, se haïrent. Marie Casimire ne pardonnait pas à la princesse d'être jeune et belle. Elles remplirent le palais de nouvelles discordes, et affligèrent le cœur du roi de leurs efforts ennemis pour s'y disputer l'empire. Agé à peine de quatorze ans, Alexandre vit avec chagrin le royal hymen de son frère comme un échelon pour arriver au rang suprême. Il se ligua avec sa mère contre les deux époux. Les regards affaiblis de Jean ne se reposaient plus, de près

1691. juillet. et de loin, que sur des rivalités, des dissensions, des misères.

Réconcilié avec l'Empereur, et pressé de châtier l'invasion qui avait désolé ses provinces, il
14. partit bientôt, moins peut-être pour cueillir des palmes nouvelles que pour chercher des consolations sur les champs de bataille. Une vieillesse hâtive précipitait la fin d'une existence usée dans les veilles de l'étude, de la guerre, et du chagrin. Il y avait quarante ans qu'il combattait et tremblait pour sa patrie. Une de ses blessures était rouverte. Son corps épaissi ne se soutenait à cheval qu'avec peine; il ne put méconnaître dès les premières marches que ses infirmités allaient rendre son génie inutile pour la guerre: les infirmités de la Pologne le rendaient inutile pour la paix. Il le sentait, et ce ne fut pas un des moindres désespoirs de cette ame restée jeune et puissante sous le faix des ans.

Jean emmenait avec lui, pour faire l'apprentissage du métier des armes, son fils Alexandre à qui la reine avait déjà fait, lors de la campagne de Vienne, une renommée militaire en Europe.

Jacques s'indigna de voir cet enfant paraître sur les champs de bataille aux côtés de son père. Il osa dans son désespoir annoncer la résolution d'abandonner la Pologne, et d'instruire le monde de ce qu'il appelait un complot contre son droit d'aînesse. Le roi lui répondit qu'il pouvait fuir s'il voulait emporter la malédiction paternelle. Jacques rédigeait son manifeste, quand tous ses amis, tous ses serviteurs le délaissèrent à la fois. Effrayé de sa solitude, ramené au repentir par les officieuses exhortations de Vota, il vint se jeter aux pieds de son père outragé. Les deux jeunes princes firent ensemble la campagne, mais ils la firent se combattant plus qu'ils ne combattaient les Tartares, l'aîné chagrin et irrité, le plus jeune employant la séduction de ses graces et de son esprit pour charmer l'armée, tous deux désolant le vieux roi et lui arrachant ce cri, qu'il y avait là une guerre qui lui donnerait plus de peine que celle des musulmans. 1691. août.

L'armée était, suivant l'usage, faible et à peine vêtue. Il jeta sur la nudité des troupes des vêtemens et des armes, suivit son vieux système

1691. août. 6. d'aller chercher les barbares, aussi loin que la saison avancée et les pluies qui survinrent lui permettraient d'entraîner ses soldats. Le kan et ses hordes s'enfuirent de toutes parts; les Turcs se replièrent. Une victoire sanglante dans les champs de Pérérita livra la Moldavie à ses armes; il s'empara de toutes les places fortes; Soroka, Sereth, Soczowa, d'autres villes munies de châteaux et de murailles, reçurent garnison polonaise, et formèrent à la république une frontière nouvelle qui s'appuya, non plus au Dniester, mais au Pruth, le Hierasus des anciens. Kaminiek se trouva perdu dans les domaines de la Pologne. La Pologne reprenait par sa position l'offensive sur les Turcs et les Tartares; jusque-là Jean ne l'avait reprise que par ses armées.

19. Sur ces entrefaites, un coup du ciel releva l'Empire. Après avoir donné pour successeur au faible Soliman II, qui venait de mourir, Achmet II son frère, Mustapha Kiuperli s'était avancé au-devant des armées impériales, commandées par Louis de Bade. L'expédition de Jean l'obligea de maintenir Buickly Mustapha pacha dans les prin-

cipautés ainsi que les hospodars, et de détacher 1691. août. vingt mille hommes du côté de la Transylvanie 19. dont Tékéli avait à protéger les abords. Affaibli de cette sorte, il livra bataille dans les champs de Salankemen, et se vit obligé de combattre en soldat comme en capitaine. La victoire fut long-temps indécise. Il la fixait dans ses rangs par un coup d'audace et de génie, quand tout à coup le tabulchana, musique guerrière qui entoure les visirs, fit silence : l'armée musulmane s'arrêta épouvantée. Les Impériaux qui fuyaient reprirent courage ; ils s'avancèrent sur le Turc en désordre et l'écrasèrent. Une balle avait abattu Kiuperli.

Cette campagne et cette mort se firent sentir long-temps à l'Europe. Les Impériaux reconquirent les villes perdues ; ils revinrent jusqu'au pied de Belgrade, et pendant les trois années que son règne dura encore, Achmet II s'épuisa en efforts inutiles pour reprendre terre en Hongrie. Ce fut sur cette frontière des deux empires que la guerre se fixa. Les Impériaux portèrent sur le Rhin tout le poids de leurs armes, et sauf quelques sièges illustres, tels que la prise de Mons,

1691. de Montmélian, de Namur (1692), de Heidelberg (1693), de Girone (1694), Louis XIV ne parvint dans les heureuses journées de Leuse, de Stenkerke, de la Hogue, de Nervinde, de la Marsaille, qu'à se tenir envers la ligue d'Augsbourg sur la défensive; il fut obligé de renoncer à réparer le mal qu'il avait fait à la restauration anglaise. Avec la chute de Limérik était tombée sous les coups de l'heureux Guillaume la cause de l'Église catholique et de la liberté de conscience pour un siècle et demi, la cause des Stuarts pour toujours.

décembre. 3.

Jean cependant rentra en Pologne pour n'en plus sortir. Les armées ne revirent plus à leur tête ce capitaine illustre qui, venu au monde dans le siècle où le génie de la guerre a enfanté le plus de grands hommes, eut la gloire de remporter le plus de victoires difficiles et décisives. Jablonowski, que la reconnaissance persévérante du roi porta au poste de castellan de Cracovie, pour le faire après lui le plus grand citoyen de la république, conduisit la guerre dans les années suivantes, de concert avec Casimir Sapiéha.

Obligés de se renfermer dans les plans qu'ils 1692.
avaient opposés à ceux du roi, ils ne réussirent ni à reprendre Kaminiek, ni même à empêcher les Tartares de ravitailler cette place, et de porter parfois leurs ravages au sein de la Pologne. Les Turcs, de leur côté, échouèrent, dans l'entreprise, renouvelée chaque année, de ressaisir la frontière que le roi Jean venait de donner à la république. L'intrépide Rapp qui avait si long-temps défendu Bialacerkiew contre les Kosakes et les Tartares, défendit Soroka contre les assauts du Turc et du Moldave. Un siège long et régulier fut stérile. La Pologne conserva ces dernières conquêtes, ces derniers trophées de son roi.

Les diètes furent jusqu'au bout ce que nous les avons vues. Le *liberum veto* poursuivit ses funestes triomphes; il n'y eut plus de comices qui arrivassent à leur terme. Ainsi, le gouvernement se trouva en quelque sorte suspendu, ou pour mieux dire dissous; un sénateur s'écriait très-bien que ce n'était pas une conspiration contre le trône, mais contre la liberté; que le pouvoir absolu sortirait inévitablement de cette anar-

1693. chie. Il en serait en effet sorti, suivant toute apparence, sans le partage. Car, les nations peuvent se passer à la rigueur de liberté : la liberté n'est que le bien-être. Le gouvernement est l'action et la pensée. C'est la vie.

Une querelle du grand-hetman de Lithuanie et de l'évêque de Wilna accrut toutes ces misères. Casimir Sapiéha, bravant l'un des plus anciens privilèges du clergé, avait mis ses troupes en quartiers d'hiver sur les terres ecclésiastiques. Cette affaire tint quatre ans la république en émoi. L'excommunication fut lan-
1694. cée par l'évêque contre le grand-hetman : le grand-hetman fit mettre au feu les mandemens; de là les interdits, les appels aux armes, la coalition de la Pologne et du clergé en haine des Lithuaniens, des Grecs, des dissidens. Par suite, il arriva que l'ordre équestre prit fait et cause pour Sapiéha, que les grands se prononcèrent pour les immunités ecclésiastiques qu'ils regardaient comme une portion de leur patrimoine, comme un élément de la fortune de leurs fils; et ainsi s'annonça le réveil de cette guerre intestine de la

noblesse polonaise, si funeste sous Jean Casimir 1694.
et sous Koributh. Le Saint-Siége tenta vainement de rétablir la paix. Jean s'y appliquait tout entier sans mieux réussir. Recourait-il aux diètes pour accomplir une transaction? Ces diètes, grosses de tempêtes, n'enfantaient que le *liberum veto*. Les Sapiéha, auxquels les Lithuaniens obéissaient comme un docile troupeau, sortaient de l'assemblée avec tous leurs concitoyens, et ce nouveau mode de rupture avait un résultat particulier, celui d'animer l'un contre l'autre les deux peuples unis depuis Jagellon. Jean en appelait-il au sénat? Ses sessions n'étaient pas moins orageuses, pas moins funestes; c'était chercher le calme dans la région où se formait la tourmente. La France et l'Autriche parurent dans tous ces démêlés. L'intervention étrangère les envenimait, et sans cesse dans les diètes, dans les carrefours, sous la tente, quelquefois même dans l'habitation royale, le sang coula.

Au milieu de ces agitations, le roi s'accoutuma plus que jamais à vivre comme il avait fait depuis qu'il était sur le trône, loin du tu-

1694. multe d'une capitale. C'était un des griefs des grands. Eût-il passé ses jours dans le palais de Warsovie, on eût accusé le mauvais emploi de son temps et de ses trésors. Il fuyait le monde et les fêtes; il cultivait les jardins, les domaines, et, si l'on peut parler ainsi, les habitudes de ses pères: on l'accusa d'économiser ses revenus, et d'amasser des sommes immenses, pour laisser à ses fils de quoi corrompre les comices et acheter la couronne.

Il restait à Willanow durant les diètes. C'était en Russie, dans ses manoirs paternels, qu'il passait tout le temps où les affaires ne réclamaient pas sa présence. Il allait de château en château, ou bien il errait d'un site à l'autre, suivant l'usage polonais, plantant ses tentes partout où une belle vallée, des montagnes pittoresques, des torrens, des scènes sauvages, charmaient ses regards. Il tenait là sa cour nomade. La reine trouvait moyen d'avoir des fêtes dans ces palais mobiles, de donner des festins splendides auxquels présidait le marquis d'Arquien, d'y convier les spectacles et les danses, de jouer, au travers

de cette vie imitée des Sarmates antiques, des 1694.
opéras composés la plupart du temps par l'un des abbés que le nonce apostolique avait pour secrétaires. Jean ne prenait pas d'intérêt à ces plaisirs. Son ame était souffrante comme son corps. Il tenait les rênes de l'État d'une main découragée, tel qu'un journalier qui creuse sur un sol condamné du ciel, son vain sillon. Sa constante occupation était d'appeler les grands près de soi, de leur demander le sacrifice des haines passées, l'oubli de tout autre intérêt que celui de la patrie. Les sectes dans leurs différends étaient aussi mandées à ce tribunal, et le capitaine blanchi sous le harnois discutait avec les théologiens contraires; il essayait de les convaincre pour les ramener plus sûrement à la modération et à la concorde, heureux de travailler ainsi à la fois au repos de sa patrie et à la satisfaction de sa conscience.

Les historiens du dernier siècle, et à son exemple ceux du nôtre, lui ont fait reproche de s'être appliqué aveuglément à faire rentrer les Grecs dans le sein de l'Église latine. Telle avait

1694. été en effet la constante préoccupation de Jean Casimir. Mais dans la vie de Jean III, nous n'avons pas trouvé trace d'une semblable tentative. Ses discussions, ou pour mieux dire ses causeries philosophiques et religieuses, ne tenaient de place que dans sa vie privée. C'était un pieux et savant emploi de ses loisirs. On s'est sûrement mépris à ses efforts pour terminer les différends de l'évêque de Wilna et du grand-hetman dans lesquels les intérêts de l'Église d'Orient se trouvaient mêlés. Cette louange au contraire lui est due, que sous son empire, protestans ou schismatiques vécurent en paix; et loin qu'il tournât son pouvoir contre aucuns dissidens, sous lui rentrèrent, en grande partie, dans le sein de la république, ces peuples de l'Ukraine que les intérêts de leur religion avaient jetés dans les bras du Moscovite et de l'Ottoman. Au milieu de tant de déchiremens, il cicatrisa une des plaies de la patrie. La tolérance faisait partie de sa piété.

Un autre service que rendirent ses efforts et ses exemples, fut de propager, comme avait fait Louise de Gonzague, le goût des lettres, l'étude

des sciences, l'intelligence des arts. Les grands mirent leur gloire à prendre rang, non plus seulement parmi les protecteurs, mais aussi parmi les adeptes de l'érudition et de la littérature. La presse polonaise publia sous son règne plus d'ouvrages que pendant les deux siècles précédens. L'astronomie jeta un grand éclat. La médecine fleurit. L'histoire fut explorée avec ardeur; la poésie compta des disciples en foule sous les auspices de ce héros, qui savait l'inspirer à la fois et la cultiver. A ses derniers jours encore, sa main défaillante traçait des vers qui égalaient en élégance et surpassaient en simplicité les compositions des poètes polonais de son temps. La muse latine n'eut pas seule ses hommages; la Pologne redit encore les chansons en langue nationale, où il célébrait ses nombreuses amours. Cette langue, jusqu'alors trop négligée, commença sous son règne à être en honneur; et c'est depuis lors surtout que le génie polonais en a multiplié les monumens. 1694.

Une seule distraction parvenait à écarter les nuages amassés sur le front de ce prince que nous

1694. avons vu, entre la bataille de Vienne et celle de Parkan, écrire à la reine avec douleur que depuis quinze jours il n'avait pas ouvert un livre: c'était le charme des lectures profondes et des doctes entretiens. Il y avait long-temps que ses infirmités ne lui permettaient plus ni l'exercice de l'arc, ni les travaux du dessin, ni les délassemens de la musique, toutes choses auxquelles il avait excellé. Mais il ne lui restait que plus d'heures à donner aux sciences, surtout à l'histoire naturelle, et à la philosophie qui faisait ses délices. Là, sous ce ciel rigoureux, au milieu d'une cour magnifique campée à la manière des barbares, ce roi chargé des trophées de la guerre dissertait sur la nature de l'ame, sur les justices de la Providence, sur les merveilles de la création, sur cette autre vie, pleine de mystères encore plus que le monde où nous sommes, redoutable et pourtant pleine d'espérances, jamais trop chèrement payée par les travaux et les misères de notre existence d'un jour (1). Tandis qu'il parlait ainsi, les tempêtes

(1) Voyez dans Connor une de ces conversations textuellement reproduite.

se soulevaient de toutes parts contre sa vieillesse, et, de peur que sa mémoire ne fût en faveur de ses fils une trop puissante autorité, la jalousie, l'ambition plus que tout, ne trouvaient pas dans les trésors de la calomnie assez d'armes pour tendre contre lui tous les ressorts de la haine publique. 1694.

Ses doctes habitudes déplaisaient à l'ordre équestre. Le clergé, dépositaire du savoir et de la littérature, trouvait, à ce titre, dans son intérieur un constant accès. Ses entretiens à la manière des sages de la Grèce antique étaient tournés en ridicule par la tourbe nobiliaire, jalouse de toutes les supériorités comme les classes inférieures, et dédaigneuse des arts de la pensée comme une aristocratie féodale. C'était là d'ailleurs que le père Vota, savant et disert, confirmait son empire, là que les ministres étrangers, la plupart instruits et ayant bien vu le monde, se frayaient passage jusqu'à sa confiance. Le célèbre abbé de Polignac, ministre de France, vint commencer sa longue carrière dans ce royal athénée, et les graces de son esprit,

1694. son instruction étendue, mais simple, sa conversation tour à tour forte ou enjouée, et toujours vive, élégante, persuasive, charmèrent également le roi et la reine. Son ascendant sur l'auguste couple inquiéta Léopold et sa faction. Marie Casimire ne trouva pas dans ses soixante ans une protection contre les cris de la malignité. L'affection du roi ne fut pas en butte à moins d'assauts. Tout ce qui était vendu à l'Autriche, l'accusa de se vendre à la France.

Son médecin anglais, Connor, son médecin juif, Jonas, un autre juif qu'il avait pour intendant, suivant l'usage de toutes les grandes maisons polonaises, devaient à leur savoir l'honneur d'entrer dans ce cercle littéraire. On lui fit un crime de ces simples relations. On accusa les deux Israélites de trafiquer de sa confiance; on accusait aussi depuis long-temps la reine de trafiquer des charges et des honneurs. Cette femme, déjà trop coupable, souilla-t-elle le règne de son époux de cette infamie? Ce sont là des choses toujours faciles à dire, impossibles à prouver.

Mais on rougit d'ajouter que le roi a été enveloppé 1694.
dans la même accusation par les ambitieux qui enviaient son trône et sa gloire. L'histoire a répété ces clameurs. La vie entière de Sobieski proteste contre de tels soupçons. Nous avons vu dans sa correspondance, quelles considérations déterminaient ses choix quand il y avait des offices à conférer. On sait que, dans tout le cours de sa carrière, il fut prodigue pour la Pologne de sa fortune comme de sa vie. Et en mettant de côté cette noblesse de cœur qui éclate dans toutes ses actions, il y a une noblesse de rang, de dignité, de pouvoir, si haute qu'il est des infamies auxquelles elle ne permet pas de descendre.

On peut douter que l'imputation adressée aux deux Israélites eût elle-même quelque fondement; une diète réunie à Grodno se donna le plaisir de poursuivre l'un d'eux, Bethsal, qui fut condamné à mort. Le fait sur lequel s'appuya la sentence, était de ces crimes qu'on frappe quand on n'en peut pas prouver de véritables. Il fut condamné pour sacrilège. On accusait ce

1694. malheureux, qui était fermier des douanes, d'avoir un christ sur lequel il faisait jurer aux marchands l'observation des lois fiscales, et qu'il laissait ensuite traîner sans respect dans la poussière de ses papiers. Jean parvint à lui sauver la vie : deux ans après, il mourut insolvable.

Le médecin Jonas aurait essuyé les mêmes persécutions, si le cri public n'eût arrêté la diète. Les souffrances croissantes du roi obtinrent grace pour celui qui, sans pouvoir prolonger sa vie, en adoucissait les derniers jours. Les Polonais songèrent cette fois à avoir pitié de Sobieski.

Il n'en était pas ainsi des Lithuaniens. Le roi malade n'avait pu quitter Zolkiew pour venir à Warsovie présider les comices. Les Sapiéha exigèrent qu'on le sommât d'accourir, et n'obtenant pas satisfaction, ils rompirent l'assemblée en prodiguant les outrages et les sévices à leurs adversaires. On a peine à comprendre le degré d'audace auquel ces seigneurs étaient parvenus. Ils faisaient trembler la Lithuanie sous leurs

lois, et par la Lithuanie affrontaient la Pologne. 1694.
C'était en abusant de leurs charges irrévocables et toutes-puissantes qu'ils étaient arrivés à ce pouvoir. Le grand-trésorier ne laissait pas payer un écu à qui n'était pas de leurs partisans éprouvés. Le grand-hetman ne donnait les grades et les offices qu'à la charge de le servir; y avait-il un chef douteux, il le destituait; se connaissait-il un ennemi, il envoyait une compagnie, un régiment, une armée en quartiers sur ses terres : c'était une famille perdue et ruinée. Ses amis n'avaient jamais à loger les troupes, à supporter les charges, à fournir les contingens; tout pesait sur ses adversaires. Si, dans les diétines, quelques gentilshommes exaspérés voulaient nommer un nonce qui leur fût ennemi, ils envoyaient hardiment des soldats les saisir, les sabrer, et c'est ainsi que la députation du Grand-Duché leur appartenait tout entière comme un seul homme. Jamais le sceptre, disait-on, n'avait été si lourd que le bulawa d'un tel grand-hetman.

Les Sapiéha poussèrent enfin l'insolence au

1695. janvier. point de vouloir régner dans Warsovie même, d'une façon aussi superbe et aussi brutale que dans le Grand-Duché. Une diète nouvelle sié-
4. geait; jusqu'à l'élection d'un maréchal, les fonctions devaient en être remplies, selon l'usage immémorial, par le maréchal de la précédente assemblée. Mais ce seigneur nommé Kriszpin, était neveu de l'évêque de Wilna Brzotowski. Les Sapiéha contestaient sa noblesse. Deux d'entre eux, le notaire et le maître-d'hôtel de Lithuanie, entrent dans la salle des nonces à la tête de leur garde lithuanienne, arrachent Kriszpin du fauteuil, et lui brisent sur le corps le bâton de sa charge.

Le roi tenait sa cour à Warsovie; il y était venu pour le mariage et le départ de sa fille, la princesse Thérèse, qui allait s'asseoir sur le trône électoral de Bavière près de ce brave Clément, volontaire à Vienne sous Jean Sobieski, aujourd'hui l'un des grands généraux de l'Empire, et veuf de l'archiduchesse Marie-Antoinette, fille de Léopold. Les seigneurs de la maison du roi s'indignent comme toute la diète, comme toute la

Pologne, de l'attentat des Sapiéha. Niesuc- 1695. février.
howski s'est exprimé plus vivement encore que le reste de la cour. Un Lithuanien envahit le palais, pénètre dans la chambre à coucher de la reine, y cherche, y frappe le Polonais, et s'enfuit en souffletant les huissiers qui veulent lui barrer le passage.

L'institution des klopàches ne pouvait manquer d'être en vigueur au milieu de telles scènes. Pourtant les enfans des deux nations convinrent de n'avoir ni armes blanches, ni pistolets. C'était le bâton seul qui vidait, dans ces petites guerres, la querelle de la Pologne et de la Lithuanie. Un des Sapiéha court vers la plaine suivi de ses hussards, va aux enfans de la troupe polonaise, les charge, les disperse, les écrase sous les pieds des chevaux. Alors l'indignation est au comble. La guerre civile éclate. Le peuple assaillit dans les rues, dans les églises, dans la diète même, tout ce qui est originaire de la Lithuanie, et tout ce qui tient pour elle. L'autorité royale, impuissante contre les attentats des aggresseurs, l'est aussi contre les vengeances de

1695. février. la Pologne. La couronne venait de proposer de punir de mort toutes les voies de fait sanglantes, tous les attentats contre la diète et contre la majesté royale. Les Sapiéha s'enfuirent, et cette
19. fois encore la diète fut rompue.

Dans le même moment, les Turcs et les Tartares, sur le bruit qui avait couru de la mort du roi, débordant à travers les champs de la Wolhynie sans défense, arrivaient comme le foudre vengeur jusqu'au sein de la petite Pologne, et mettaient le siège sous Lemberg, où Jablonowski se renferma avec ce qu'il y avait d'armée. Le roi fit partir sa garde, convoqua la pospolite, et, suivi de la reine, s'embarqua sur la Vistule, comme la même Marie Casimire et le même Jean Sobieski s'embarquaient aux mêmes lieux, il y avait quarante ans passés, avec Louise de Gonzague et son heureux époux, pour aller à ces mêmes ennemis, que, depuis lors, il avait tant vaincus. Cette fois, ils venaient le défier dans le repos de sa longue agonie; ils ne l'attendirent pas. Quand ils le surent vivant et en marche, ils s'enfuirent satisfaits d'avoir tourné les

places qu'ils ne pouvaient reprendre, et mis à feu et à sang trois provinces. 1695. février.

Depuis quelques jours, Achmet II ne vivait plus. Une course victorieuse des Vénitiens sur la mer Égée, la conquête de Chio et des Cyclades, vieux berceaux de la fable et de l'histoire, qui n'échappèrent un jour aux barbares que pour être aussitôt reperdus par les querelles de l'Église d'Orient et de l'Église latine, fut le seul évènement qui marqua la fin de son règne. Son neveu, Mustapha II, fils de Mahomet IV, lui succéda. C'était un homme d'esprit et de cœur. Il se mit à la tête de ses armées, défit les Impériaux à Lugos en Hongrie, battit les Vénitiens sous Mytilène et dans les eaux de Chio reconquise, envenima par sa politique la haine des Grecs contre leurs maîtres, leurs tyrans nouveaux, en même temps qu'il l'encouragea par ses victoires; et, après avoir ouvert la campagne en bravant au cœur de la Pologne la vieillesse de Jean Sobieski, il la termina en triomphant, sous les murs d'Azoff, de la jeunesse de Pierre-le-Grand, vaincu et fugitif à ses premières août. septembre.

1696. armes. Mustapha semblait devoir rétablir la grandeur ottomane, quand Léopold mettant à la tête de ses armées ce jeune volontaire que lui avait donné Louis XIV, le croissant pâlit de nouveau devant l'étoile du prince Eugène.

La ligue sainte d'un côté, la ligue d'Augsbourg de l'autre, ne poursuivaient plus la guerre qu'avec mollesse. C'étaient toujours des marches et contre-marches sur les mêmes frontières, ou des rencontres au pied des mêmes forteresses. Depuis que le bras de Jean Sobieski s'était retiré, l'Europe semblait ne plus savoir frapper de grands coups.

L'Europe était à une de ces époques de renouvellement où des générations de grands hommes tombent et disparaissent, laissant la scène déserte jusqu'à ce que d'autres favoris de la gloire s'élèvent pour disposer du monde. La foule de capitaines puissans que les guerres de l'Empire et de la France suscitèrent n'étaient plus. Sobieski avait vu finir le jet d'hommes de génie qui entoura Richelieu, Cromwell, Gustave-Adolphe, et vu passer Turenne,

Condé, Charles de Lorraine, Morosini, le 1696.
grand-électeur, les trois Kiuperli, Duquêne, Luxembourg. Au bord de la tombe, il voyait croître l'espérance du siècle suivant.

Sur le premier plan parut le czar Pierre; maintenant seul maître de l'héritage du grand Alexis, et lieutenant-colonel sous les ordres de l'ingénieur le Fort, qui savait faire sortir de terre des flottes, des réglemens, des armées, qui créait la discipline, l'instruction, et créa peut-être Pierre-le-Grand lui-même, Pierre entrait en avril.
scène avec éclat. Il s'avançait vers la mer Noire, résolu, cette fois, à y arborer ses enseignes; Constantinople s'étonna de l'aspect de son pavillon, de la proximité de ses frontières, du nombre de ses soldats, de la grandeur de sa puissance; et, maître bientôt d'Azoff et d'Akermann, plantant en quelque sorte l'aigle moscovite au milieu des mers du midi, montrant à Trébizonde et à Bysance ces navires de sa création, jusque-là captifs dans les eaux du Volga, n'appuyant son empire à l'Euxin que pour l'étendre plus facilement à la Baltique, prenant ainsi po-

1696. sition afin de pouvoir défier l'Europe, d'avoir des ports et des comptoirs, des arsenaux et des chantiers, Pierre donnait des fondemens à son empire, qui n'en avait pas eu jusqu'à lui. Il accomplissait la pensée d'Alexis, et commençait un ordre de choses nouveau pour l'Europe. L'œil affaissé de Sobieski voyait le petit-fils de ces czars, que son grand-père détrônait au Kremlin, consommer, libre dans un despotisme puissant, les plans que son génie, esclave dans les mille liens de la malheureuse liberté polonaise, n'avait pu que rêver.

Depuis plusieurs mois, l'Europe était remplie de la mort de Jean qui descendait au tombeau à soixante-sept ans, usé par la goutte, la gravelle et des blessures, mais malade surtout de fatigue, de chagrin, et en quelque sorte de gloire.

Des consolations furent données à ses derniers jours. Alexandre VIII n'avait fait que passer sur la chaire de saint Pierre. Innocent XII, qui lui succéda, mettait sa gloire à rendre le repos au monde, comme Innocent XI à illustrer son

pontificat par la guerre et par des victoires. Il 1696.
fit déférer au roi de Pologne la médiation entre les couronnes, et, pour lui complaire, il éleva aux honneurs de la pourpre romaine le marquis d'Arquien, à qui Louis XIV, voulant réparer ses premiers torts, venait d'envoyer le cordon bleu. C'était avec Forbin-Janson qu'Alexandre VIII avait enfin nommé, l'abbé Denhoff et le prince Radziejowski, le quatrième chapeau donné au roi de Pologne. Dans tout le cours des siècles précédens, la république n'avait compté qu'un seul membre dans le sacré collège.

Autant la ligue d'Augsbourg et Louis XIV étaient disposés à quitter les armes, autant Mustapha montrait des intentions guerrières. Mais on savait que le divan était animé de sentimens moins belliqueux; le sultan lui-même, pressé de reconquérir la Hongrie et de diminuer le nombre de ses ennemis, offrait à la Pologne Kaminiek et la paix. Il ne fallait plus à Jean que quelques mois de vie pour restituer à la république son précieux boulevard et pacifier le monde.

Mais il s'affaiblissait de jour en jour. On pou-

1696. juin. vait prévoir qu'il ne jouirait pas de son ouvrage.

Des accidens extraordinaires se prononcèrent dans le cours de juin. On n'ose redire quels soupçons coururent, quels soupçons le malheureux monarque lui-même emporta au tombeau.

La reine, inquiète de voir le roi expirer sans régler le partage de sa fortune entre elle et ses fils, donna commission à Zaluski d'avertir Jean de l'approche de son dernier jour. Dans le récit de cet incident, le prélat s'exprime en des termes (1) : « Peu d'espoir restait. Dans sa pré« voyance de l'avenir, ou plutôt en ayant plus « que la *prescience* (*futurorum provida et plus « quam prescia*), la reine me demanda de cher« cher, d'une façon quelconque, l'occasion de « persuader au roi de songer enfin à déposer « dans un testament ses dispositions dernières. « L'occasion ne se fit pas attendre; le lendemain « même, le roi me parlait des ravages qu'avait « faits en lui une dose de mercure qu'il n'avait « prise qu'avec effroi, et ce fut avec des sanglots

(1) Amico confidenti, t. II, in-fol., p. 95.

« qu'il me peignit ses souffrances du corps et de « l'ame ; puis, comme un homme emporté par « la douleur, « n'y aura-t-il personne, s'écria-t-il, « qui veuille venger ma mort ? » 1696. juin.

« Avec quelle affection je compatis à ses peines, « ajoute Zaluski, Dieu le sait. En l'écoutant, qui « aurait retenu ses larmes ? Ce grand prince, l'a- « mour et l'espoir public, chez qui la bonté est « moins une qualité qu'un instinct, force l'affec- « tion des plus prévenus. Je répondis, non comme « j'aurais voulu, mais comme je pus ; car on ne « pouvait avoir un tel entretien sans terreur. »

Cependant, Zaluski s'occupa de remplir son message. Comme le roi lui demandait ce qu'il faisait sans cesse dans sa solitude de Pultowa, il répondit qu'il y faisait son testament. Le roi le comprit, et riant beaucoup, « *O medici*, s'écria « t-il, *mediam pertundite venam !* » puis, changeant de ton, il poursuivit avec humeur : « Je « ne comprends pas, monsieur l'évêque, qu'un « homme d'autant de sens que vous perde ainsi « son temps. » Et Zaluski voulant insister : « Pour « l'amour de Dieu, reprit-il, brisons là. Pouvez

1696. juin. « vous attendre quelque bien du temps où nous « sommes ? Voyez le débordement des vices, la « contagion des folies ; et nous croirions à l'exé- « cution de notre volonté dernière ! Nous ordon- « nons, vivans, et ne sommes pas écoutés ; morts, « le serions-nous ? » Jean voyait juste : le testament d'un roi plus puissant que lui, celui de Louis XIV, l'a prouvé.

L'entretien se prolongea, et après avoir opposé aux argumens de l'évêque de Kiow tous les motifs de sa résolution : « Qu'avez-vous à ré- « pondre, dit-il gaiement, monsieur le testamen- « taire ? » Zaluski ne se tenait point pour battu sans retour ; mais la reine entra, et elle lut aisément dans les traits des deux interlocuteurs l'échec qu'elle avait reçu.

17. Le jour de la Fête-Dieu qui, par une étrange rencontre, avait été le jour de sa naissance et celui de son élection, fut aussi celui de sa mort. « Il accepta, dit Zaluski, le sacrifice de mourir « plus volontiers qu'il n'avait accepté, il y avait « vingt-trois ans, celui de régner ; car alors il « lui fallut plus de quarante-huit heures de com-

« bats avant de se rendre aux vœux de son pays; 1696. juin. 17.
« ici il ne combattit point, et déposa, sans se
« plaindre, dans cette journée solennelle, la cou-
« ronne et la vie, pour l'échanger contre une
« autre vie, et, je le crois bien fermement,
« contre une autre couronne. »

La foule se pressait, pour célébrer le double anniversaire, à Villanow où était le roi. Il demanda ce qu'on disait à Warsovie. On lui répondit que Warsovie était tout entier dans les temples, remerciant Dieu d'avoir donné aux Polonais sa glorieuse vie, et priant le ciel de leur conserver ce bienfait. Il fut ému, entendit avec recueillement la messe du père Vota, se plaignit de ne pouvoir communier parce qu'il n'était plus à jeun, et s'entretint doucement tout le jour. Le soir, la reine, l'abbé de Polignac et Zaluski étaient assis près de son lit de souffrance. Une attaque d'apoplexie le surprit. Aux cris de Marie Casimire, la foule de Palatins et d'évêques, qui soupaient à la table du cardinal d'Arquien, accoururent la plupart chancelant d'ivresse. Quand il reprit ses sens, il vit ce concours, et dit en italien : *Stava*

1696. juin. 17. *bene*, comme s'il regrettait de reprendre à la vie. C'était pour peu de temps. Il appela son confesseur, resta vingt minutes avec lui, et reçut les sacremens; puis, frappé d'une attaque nouvelle, il expira. Le soleil venait de disparaître sous l'horizon; et une tempête qui s'éleva, si extraordinaire et si effroyable, au dire d'un témoin oculaire, qu'il n'y avait point de termes pour rendre ces rapides révolutions du ciel, sembla présager aux Polonais l'avenir prêt à se lever sur leur malheureuse patrie.

« Avec cet Atlas, continue Zaluski, est tombée « à mes yeux (et puissé-je être un faux prophète!) « la république même. Aussi semblons-nous l'a« voir perdu moins qu'être tous descendus avec « lui au tombeau. Il a porté la couronne de ma« nière à donner à l'autorité royale plus de lustre « qu'il n'en a reçu. On dirait que la patrie et sa « gloire sont mortes avec lui. Je crains trop du « moins que c'en soit fait de notre puissance.

« Aussi, à cette nouvelle, le deuil est public. « On s'aborde en pleurant, et ceux même qui ne « pleurent pas s'épouvantent du sort qui nous

« attend. A part l'effroi, quelle douleur fut jamais 1696. juin.
« plus légitime? Il est peut-être le premier des rois
« sous lequel pas une goutte de sang n'ait été ver-
« sée en réparation de ses injures. Il n'a eu qu'un
« seul tort, c'est de n'être pas immortel. Né pour
« l'univers, il n'a vécu que pour sa patrie. Bien
« des siècles s'écouleront avant de faire un tel
« présent à la terre : excellent et grand homme,
« merveilleux assemblage que la nature même ne
« croirait pas pouvoir produire si elle n'en avait
« une fois étonné le monde ! »

Dans la nuit, le prince Jacques apprit qu'il n'avait plus de père; à la pointe du jour, il pé- 18.
nétra dans le château de Warsovie, y établit des troupes, recueillit le serment de la garde royale, et fit prévenir sa mère que si elle se présentait, elle ne serait point reçue. Une négociation ouverte par les grands, qui entourent et le prince et la reine, ne réussit pas à le fléchir. Surprise et indignée, Marie Casimire s'achemine de Villanow vers Warsovie sous l'escorte de la dépouille glacée de Jean Sobieski. Tous les grands, tous les gentilshommes, tout le peuple se pressent à

1696. juin. 18. sa rencontre. Le cortège entre dans la capitale; il avance vers le palais, dans lequel le roi, qui n'est plus, doit reprendre sa place jusqu'au jour où son successeur le mènera à la dernière demeure qui les attend tous deux. Le château fermé, Jacques en refuse l'accès à son père, de peur que Marie Casimire n'y pénètre sous la protection du cercueil auguste. Le peuple s'indigne; la noblesse tonne : vain bruit! Jean Sobieski frappe sans succès à la porte de ce palais dont il a conquis le séjour à ses fils. Le scandale se prolonge jusqu'à ce qu'enfin quelques évêques fassent entendre au coupable prince qu'en outrageant ces restes sacrés, il met ses titres en lambeaux. Et Marie Casimire entre comme dans une place conquise, dans la royale habitation dont Jean lui ouvre l'entrée une seconde fois.

Aussitôt, on dresse le lit d'honneur, où sera exposée la dépouille du monarque. Ses traits annonçaient les ravages de la potion fatale qui lui avait donné la mort. On cherche, pour parer ce front livide, le bandeau des rois; mais Marie s'est saisie de tous les joyaux. On lui demande

la couronne ; elle la refuse, de crainte, dit-elle, 1696. juin.
que Jacques s'en empare ; et comme Jean So- 19.
bieski reste la tête dépouillée, le fidèle Matzinski, que la douleur ne laissera survivre que quelques semaines à son maître, plante sur son front le casque d'un soldat, digne couronne pour un tel roi.

Le cardinal Radziejowski, primat du royaume 20.
et comme tel interroi, fit son entrée dans Warsovie. Dévoué à la maison royale, et résolu à la perpétuer sur le trône par respect pour la mémoire du héros de la Pologne, il travailla sur-le-champ de toute sa puissance à réconcilier le fils avec la mère, à les réconcilier tous deux avec la pudeur publique. Zaluski, le palatin de Kiovie, le jeune Stanislas Lekszinski, qui faisait ses débuts sur la scène du monde par un magnifique discours à la gloire du feu roi, la foule de ceux qui avaient les mêmes sentimens, réunirent leurs efforts ; ce fut en vain : la reine, Jacques, Alexandre se disputaient l'héritage de ce mari, de ce père dont les cendres n'étaient pas froides encore ; et l'héritage qui suscitait leurs passions acharnées

1696. juillet. n'était point le trône de Pologne; c'était la fortune de Sobieski, les bijoux, les terres, le trésor. Le trésor est à Zólkiew. Jablonowski y a couru pour s'en saisir dans l'intérêt de la reine, sous prétexte d'y mettre les scellés au nom de la république. Ce trésor, dont on avait fait si grand bruit, s'est trouvé de six millions, l'économie de quelques années du revenu de ses domaines. Jacques s'élance à Zolkiew. Ses frères le suivent : il les reçoit à coups de canon. Marie Casimire se présente à son tour, et les gens du cardinal d'Arquien, qui forment son avant-garde, sont sabrés. Le cardinal interroi accourt pour conserver à ces malheureux princes la véritable succession de leur père, si affreusement compromise, ou plutôt déjà perdue par ces abominations. Mais aux attentats du glaive succède la guerre des écrits. La veuve, le fils aîné, les jeunes frères, font pleuvoir les pamphlets sur la Pologne, la remplissant du bruit de leurs réclamations et de leurs griefs, la révoltant du spectacle de leur haine et de leur avidité. On ne peut dire l'impression que produisirent ces

scènes extraordinaires. Le calme et le deuil ré- 1696. juillet.
gnaient. Plus les ambitieux prenaient courage, plus la république reconnaissait avec effroi qu'il y avait dans son sein un vide immense : tout le monde semblait averti que ce vide ne serait rempli que par des malheurs..... La Pologne avait vu le dernier de ses grands rois.

Au-dehors, les espérances et les rivalités s'éveillèrent. Les princes étrangers osèrent se porter pour les rivaux de la maison de Sobieski. Les champions de l'un des nombreux candidats s'écriaient : Vous voyez que pour ce qui est des « princes du sang de Sobieski, il ne saurait être « question d'eux. Puisqu'ils sont si occupés d'ar« ranger leur fortune privée, c'est qu'ils ont ab« diqué.

Un autre imprimait : « Des trois aura les biens « de Jean qui voudra. Aucun n'aura sa cou« ronne plus que ses vertus. »

Les diétines siégeaient alors. Elles avaient à élire la diète de convocation. Plusieurs donnèrent l'exclusion aux fils indignes du feu roi, à Jacques parce qu'il avait violé les lois de la pa-

1696. août. trie, exercé à main armée une puissance illégitime, outragé son père, révolté tous les cœurs; à son frère Alexandre, parce qu'il était un enfant sans courage, que ce ne serait point lui qui régnerait, mais son odieuse mère, et qu'il n'apporterait en dot à la république que la guerre civile.

Sur ces entrefaites, l'armée prend les armes et se confédère autour d'un nommé Baranowski, personnage obscur, le prête-nom des factieux qui soudoyaient l'insurrection. Quels sont-ils?

Les sentimens connus de l'armée ne permettent pas de douter que cette confédération ne cachât des desseins favorables au sang du feu roi. Mais ces desseins se perdent sous des questions de solde : la reine, Jacques, Alexandre, Jablonowski, les Sapiéha, les Lubomirski, chefs d'une faction nouvelle, ou plutôt de la vieille faction purement dévouée à l'Autriche, s'imputent ce complot, et chacun compte en tirer parti.

De sages conseils, et plus que tout le cri des diétines, avaient fait comprendre à Jacques le mal que lui faisaient ses torts. Il voulut se réconcilier avec sa mère, sollicita un entretien,

ne put la fléchir, la poursuivit sur les chemins pour embrasser ses genoux. Un jour, il la joignit. Une foule de sénateurs et de prélats étaient à cheval autour de lui. A sa vue, Marie Casimire ordonne à son cocher et à ses Tartares de fuir. Mais le cocher n'ose manquer à cet illustre cortège. Il s'arrête. Jacques se précipite sous les roues de la voiture de sa mère. Elle refuse de l'entendre, d'entendre même les grands qui l'accompagnent, et ne lève pas, en leur parlant, le masque dont elle faisait usage pour protéger ses traits contre les ravages d'un soleil brûlant. Ce procédé envers tant d'éminens personnages parut une insulte à la république même, et on ne sait en vérité ce qui indigna le plus la noblesse, de l'incivilité de la reine ou de la dureté de la mère. 1696. août.

La diète de convocation s'assembla au milieu de l'effervescence publique. Elle déclara qu'un Piast ne pourrait être élevé au trône. C'était proscrire la race dégénérée de Jean III. Un nonce, Horodenski, lui lance son *veto*, et en se réfugiant auprès de Baranowski, il désigne à 29. septembre.

1696. octobre. tous les yeux les instigateurs de la confédération.

Bientôt l'armée de Lithuanie suit l'exemple de l'armée de la couronne. Toute la noblesse, cruellement pressée sous le joug des Sapieha, saisit le moment de se révolter contre leur pouvoir. Michel Oginski est le chef des troupes qui s'arment pour l'abattre, et auxquelles une foule de gentilshommes, conduits par les Kriszpins, se rallient. Une lettre interceptée de Marie Casimire apprend au public qu'elle soudoie la révolte.

Cependant, la diète de convocation rompue, la noblesse se confédère en corps pour la religion et la liberté. Il fallait régler le temps, les conditions, les formes de l'élection. On décide que, cette fois, la pospolite entière composera le corps électoral, et on renvoie l'élection à l'année suivante : autant de mesures hostiles pour les Sobieski; car le temps ne pouvait manquer de tourner contre des princes qui en faisaient un tel usage. Les souvenirs de leur père, qui plaidaient encore leur cause, bien qu'ils eussent outragé sa mémoire, iraient s'effaçant; et la petite noblesse, que son règne avait pliée au

joug des lois, semblait devoir être défavorable à ses fils. 1698. octobre.

Il y avait alors une réaction générale de l'ordre équestre contre les grands et le clergé ; ajoutez la lutte de la Lithuanie et de la Pologne, la lutte de l'Autriche et de la France.

Mais ces trois grandes divisions pouvaient se réduire à une seule. C'était entre Louis XIV et Léopold que cette fois encore roulait le débat ; car généralement, aujourd'hui comme depuis cinquante ans, la petite noblesse, le Grand-Duché, l'Empire, faisaient cause commune ; la Pologne, sauf la Gallicie, continuait, ainsi que tous les grands, d'appartenir à la France.

Toutefois les haines que les Sapiéha avaient soulevées au sein du Grand-Duché, les rejetèrent dans la faction du clergé, de la Pologne, de Louis XIV. Les Lubomirski restaient fidèles aux traditions de leur famille et à l'alliance de Léopold. Jablonowski, quand il eut perdu pour soi tout espoir, trahit ses antécédens, et se laissa gagner au parti de l'Empire. Le cardinal, les Prziemski, les Zaluski, les Sluzca, les Lesczinski, les Potoçki,

1696. octobre. tenaient bon pour la maison royale; ils croyaient à l'appui de la cour de Vienne, et mettaient cependant leur espoir dans la haute noblesse, c'est-à-dire dans le parti français. Cette combinaison fausse acheva de tout perdre.

Le prince Jacques haïssait la France en haine de sa mère. Louis XIV, son parrain, le savait, et l'abbé de Polignac eut ordre de l'exclure à tout prix. Léopold, son beau-frère, s'annonçait pour son protecteur, mais sans vouloir son succès, parce qu'avant tout il ne fallait pas fonder une quatrième dynastie au sein de la Pologne.

La France se donnait pour amie de la reine, mais afin de savoir ses brigues, et de les rompre toutes. La France gardait dans le secret de ses conseils une candidature personnelle.

Au milieu de ces incertitudes, Marie Casimire reconnut qu'il fallait renoncer à sa chimère de couronner Alexandre. Elle tenait à ce prince, parce qu'elle seule eût régné. Et c'était précisément pour cela que la Pologne ne voulait pas de lui.

L'abbé de Polignac la poursuivit alors du conseil perfide d'éloigner ses jeunes fils, dont les pré-

tentions étaient une complication inutile, et de leur donner ses capitaux à porter en France pour les mettre en lieu de sûreté contre les entreprises de Jacques. Ils partirent, allèrent à Paris briller dans les fêtes, recueillirent d'universels respects, furent comblés d'honneurs par Louis XIV comme par la France, placèrent enfin une partie de leurs trois millions sur la ville de Paris, et la reine se trouva désarmée.

1696. octobre.

Un nouveau dessein l'occupait. Elle travaillait maintenant pour elle-même. Elle voulait, par un nouveau mariage, conserver son rang et sa puissance. C'était ce qu'avait fait Louise de Gonzague, ce qu'avait rêvé l'archiduchesse Éléonore, conséquence inévitable d'un ordre de choses où les reines, en perdant un époux, perdaient trône et patrie.

Un soir, les amis et la foule obséquieuse étaient assemblés autour d'elle. On parlait des destins de la Pologne. « Sachez, s'écria-t-elle, que si je ne « suis pas Polonaise de naissance, je le suis de « cœur. Je préfère la Pologne à ma famille, et c'est « pourquoi je vous le dis : gardez-vous de prendre

1696. octobre. « un roi parmi les miens. Je connais mon sang « mieux que vous. Si vous élisez un de mes fils, et « surtout le prince Jacques, c'en est fait de la ré- « publique! » On ne croirait pas à ces horreurs, si notre siècle n'avait vu, aux scènes d'Aranjuez et de Bayonne, qu'il peut exister une telle mère.

Zaluski la suppliait de prendre garde à ses paroles. « Non, monsieur l'évêque, continua- « t-elle, je ne les regretterai pas. Jamais je ne « me repentirai de ma sollicitude pour les inté- « rêts et l'avenir de la Pologne. Prenez un simple « gentilhomme plutôt que le prince Jacques. « N'avez-vous pas ce brave palatin de Kiovie, « illustré par tant de combats?.... — Madame, « interrompit Konski, Votre Majesté sacrée s'est « opposée, il y a peu de mois, à ce que le bu- « lawa des hetmans fût remis en mes mains: « comment vous paraîtrais-je digne du sceptre « aujourd'hui? »

Le brave palatin ne s'y était pas trompé. On savait de reste que c'était sur le front de Jablonowski qu'elle voulait porter la couronne. Mais Jablonowski connaissait aussi l'odieux que ces

combinaisons appelaient sur lui. Il vit que la reine 1696. octobre.
lui faisait plus de mal par son affection, que de bien par ses trésors et son génie; il désavoua hautement ces vues, et les désavoua en pure perte. La Pologne était résolue à ne pas lui livrer l'héritage de son malheureux ami.

Marie Casimire, qui avait compté sur l'appui de l'abbé de Polignac pour l'exécution de ce plan, lui proposa, dans sa colère, un autre parti. C'était de donner la couronne à Vendôme, qui en partagerait avec elle le fardeau. Polignac la flatta d'un vague espoir. Il voulait bien en effet appeler au trône le sang de France; mais son candidat ignoré était jeune, charmant et marié. C'était Conti. Ignoré? il ne l'était plus. Polignac avait donné aux Sapiéha l'argent nécessaire pour pacifier la Lithuanie et dissoudre la confédération d'Oginski, en leur faisant la loi de réunir leurs suffrages sur le vaillant neveu de Louis XIV. A cette nouvelle, la reine éclate en fureurs; et elle va au palais de l'ambassadeur de France arracher elle-même des lambris, son portrait qu'elle venait de lui donner!

1696. novembre. Dans son désespoir, elle se réconcilia avec le prince Jacques, pour être mère, sinon femme, de roi; ils mirent en commun leurs haines, leurs brigues, leurs moyens de corruption. Mais le temps où cette coalition aurait pu être puissante était déjà loin. Maintenant, elle ne servit qu'à déposséder le prince Jacques du seul titre qu'il eût conservé à la bienveillance de la Pologne : l'inimitié de sa mère.

Les intrigues de Marie Casimire soulevaient une telle indignation, qu'après mille supplications officieuses ou publiques, le cardinal interroi, qui restait fidèle à la mémoire de Jean et
1697. janvier. à sa famille, fut obligé d'obéir au vœu unanime des diètines, et de lui ordonner de s'éloigner de Warsovie. On lui appliquait la loi qui bannit de la ville électorale tous les compétiteurs. Elle mit trois mois à exécuter le commandement de la ré-
mars. publique, et partit enfin chargée des malédictions de tout un peuple.

avril. Dans son exil près Dantzick, elle reposait encore un dernier espoir sur l'armée. Mais l'armée s'était détachée comme la Pologne de toute cette

maison déchue. Marie Casimire voulut se donner, aux yeux de l'ordre équestre, le mérite de contribuer à la pacification générale en avançant avec son fils une partie des sommes qu'exigeraient les confédérés. Tous les ambitieux en firent autant. Jablonowski, chargé de la négociation ouverte à Lemberg, s'y employa aussi avec ardeur, dans l'espoir de se créer des chances d'élévation. Tous ces soins n'eurent d'autre résultat que de mettre un terme au déchirement du royaume; et le public dit: Il est trop juste que ceux qui ont fait le mal, le réparent. 1697. avril.

La mort de Charles XI ravit à Jacques le seul protecteur sincère qu'il eût parmi les couronnes. Charles XII, âgé de quinze ans, avait dès l'enfance une passion pour Jean Sobieski. Il ne s'était décidé à l'étude du latin, que lorsqu'il avait su que c'était la langue habituelle de son héros, et, en apprenant sa mort, il s'écria: De tels hommes ne devraient pas mourir. Mais il n'avait pas eu le temps de recueillir les rênes, que la diète, dont il était destiné à renverser l'ouvrage, s'assembla. Cet enfant ne 15. mai. 15.

1697. juin. devait que trop intervenir dans les affaires de la Pologne, et il devait y intervenir avec son épée.

Quatre-vingt mille gentilshommes se pressèrent dans le champ de Wola. Un candidat nouveau se mit sur les rangs, le candidat véritable de l'Autriche, qui ne proposait le prince Jacques qu'afin de mieux couvrir ses desseins. Le prince qu'elle voulait, c'était le jeune électeur de Saxe, Frédéric-Auguste, qui lui promettait une alliance puissante en Occident et la Lusace. Le pape l'appuya pour gagner à l'Église catholique une maison souveraine toute entière. C'était ce qu'annonçait Frédéric-Auguste ; lui-même déjà venait d'abjurer.

26. Tel était l'ascendant de la mémoire de Jean Sobieski, que malgré l'exclusion donnée aux Piasts, malgré toutes les fautes, tous les attentats que nous avons racontés, son coupable fils fut sur le point d'être élu. Le cardinal Radziejowski continua de le porter. Les premiers escadrons qui donnaient leurs voix, ceux de Cracovie et de Posnanie, d'autres encore le soutinrent; le reste de la Pologne cria Conti. Le cri de : Vive le prince Jacques ! se fit

entendre encore dans le palatinat de Plozko, au 1697. milieu d'acclamations favorables à l'électeur de juin. Saxe, et le sabre coupa court à l'opposition des 26. partisans des Sobieski. Ainsi rien n'était résolu encore; mais ces votes ne furent qu'un inutile hommage aux cendres du vainqueur de Podhaïce et de Kotzim. Sa race s'était dépossédée; et, dans la nuit qui suivit ce grand jour, elle prit soin de se combattre elle-même. L'emportement des haines de la reine contre la France allait si loin, qu'au dernier moment elle prodigua l'or et les 27. manœuvres pour assurer le succès d'Auguste, plus attachée à exclure Conti qu'à essayer d'élever son fils, Jacques entra dans ces combinaisons, afin de capter du moins la bienveillance de Léopold. Ses émissaires, d'après ses instructions, employèrent le temps qui restait à obtenir de ses partisans l'abandon de sa candidature en faveur de l'Électeur; et, ce qu'on ne pourrait croire si des actes de lui, dans lesquels il réclama hautement le salaire promis, n'étaient d'irrécusables preuves, il avait passé d'avance un marché avec Auguste pour lui vendre ses voix.

1697. juin. 27. On comprend que la succession de son père ne pût appartenir qu'au prince allemand ou au Français.

Elle fut dévolue à tous deux. La majorité nomma le neveu de Louis XIV, la minorité proclama juillet. Auguste II. Les deux partis chantèrent le *Te Deum* en la gloire de leur roi. Cette fois, chacun consentait à se passer de l'unanimité.

Des deux compétiteurs Auguste était le plus août. proche. Il arriva le premier, le mieux accompagné, et régna. C'est de cette révolution qu'on peut dire, à juste titre, suivant un mot heureux de nos jours, que le trône fut le prix de la course.

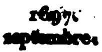
En effet, on ne fut jamais plus expéditif à changer de foi ou à conquérir un royaume. Ces deux choses furent pour Auguste l'affaire de quelques jours. Mais une circonstance nouvelle marqua son avènement. Il se présenta sur les frontières avec une armée de Saxons. Jusqu'alors le système électif n'avait livré la Pologne qu'aux manœuvres et à l'ascendant des étrangers : maintenant c'était à leurs armes.

Il courut droit à Cracovie pour s'y faire cou-

ronner. Le parti de France se pressa autour de la dépouille du feu roi, de peur que ses partisans ne s'en saisissent, et que la présence de Sobieski mort ne consacrât cette audacieuse inauguration. Auguste II ne s'en laissa pas arrêter. Il donna le nom de diète à un gros de ses amis, éleva un cénotaphe à Jean III, et se joua des protestations de Radziejowski, des Sapiéha, des Potocki. C'est ce qu'on appela la comédie en cinq actes, savoir : un roi sans diplôme; un enterrement sans cercueil; une diète sans nonces; un sacre sans primat; des protestations sans effet. Il advint de là que Jean Sobieski, dont les funérailles se trouvèrent remises à un nouveau règne, attendit trente-six ans un tombeau. Il sembla rester debout au milieu de son peuple pour assister à l'accomplissement de ses présages, et voir après lui les nations voisines fouler la république aux pieds.

1697. septembre. 15.

Louis XIV résolut d'attaquer les armes à la main l'usurpation d'Auguste; mais il n'était pas heureux avec les usurpateurs. Affaissé sous le poids de l'Europe moins que sous celui de ses victoires, il avait été réduit, dans sa pénurie


1697. septembre. 21.

d'argent et d'hommes, à désirer la paix. Elle fut conclue à Riswick, et par la première disposition il reconnaissait pour roi légitime d'Angleterre et pour ami le spoliateur des Stuarts : c'était chose à laquelle Jean, moins engagé que lui, et uni aux Stuarts par affection seulement et par loyauté, n'avait jamais voulu consentir.

La paix de Nimègue, si imprudemment violée, était remise en vigueur de nom; mais, de fait, abolie au préjudice de la France. Ce ne fut pas assez que les arrêts des chambres de Metz, Brisach et Besançon fussent cassés; que le roi restituât la principauté d'Orange, Courtray, Luxembourg, Ath, Mons, le comté de Chini, Dinant, Philipsbourg, Brisach, Kell, Fribourg, le Brisgaw; il rasa en outre le fort Louis, le fort Royal, Trarsac, Strasbourg, gloire de Vauban; précédemment il avait cédé la Savoie, Pérouse, Sainte-Brigitte, Pignerol; il rendit encore à l'Espagne la Catalogne, et la vaste province de Lorraine au jeune Léopold, fils bienfaisant du vaillant duc Charles et de la reine Éléonore...... Ainsi, Louis dépouillait ses plus belles con-



quêtes; il avait compromis sa monarchie comme sa renommée dans des agressions perfides et altières, pour abandonner, au bout de neuf années de combat, les plus beaux fleurons de sa couronne; c'était lui maintenant qui consacrait en Angleterre la maison de Nassau, et rétablissait la maison de Lorraine. Les historiens ont eu soin de remarquer que Léopold vint lui rendre hommage à genoux; mais il n'y avait d'humilié que Louis, *assis et couvert*, pour qui cet hommage était un monument de ses fautes. Et ce roi d'Angleterre, réduit à protester dans le palais de Saint-Germain contre l'abandon de celui qui nourrissait son exil, cette reine détrônée, les princes leurs fils, les seigneurs qui leur étaient fidèles, semblèrent rester à la cour de Louis, moins en témoignage de sa générosité qu'en reproche et en châtiment de ses torts.

L'Europe elle-même s'étonna de l'abaissement du grand roi. On vit dans sa résignation de vastes pensées; on s'attendit que du moins il allait tout faire pour mettre dans sa maison, comme disaient les *Annales de la cour*, le sceptre de ces

1699. octobre. 5. trois dynasties illustres : *les Mamellins*, *les Jagellons* et *les Palatins*. Il confia en effet Conti à Jean-Bart, pour le jeter sur la plage de Dantzick. Mais bien du temps avait été perdu ; Louis épuisé ne s'était pas pressé de faire des sacrifices, et Conti lui-même s'était pressé moins encore de chercher ce trône qui lui semblait ouvert. Il aimait ; car c'était à aimer ou combattre qu'il passait sa vie. Les ordres du roi, ainsi que les prières d'Adélaïde de Bourbon sa femme, qui était encore plus avide de l'éloigner de France que de régner, l'avaient forcé d'accepter son élection et de la soutenir ; mais il n'aspirait qu'à perdre un royaume par fidélité pour ses amours. Il le perdit. On doit reconnaître que dix mille louis et des lettres de change n'étaient ni un trésor, ni une armée qui pussent aisément balancer et l'ascendant des troupes saxonnes, et le vœu de la petite noblesse, et le dévouement de Dantzick aussi bien que des autres places protestantes, et le crédit de Léopold, et, par-dessus tout, la possession. Cependant telles étaient l'ardeur des grands pour le sang de France, la puissance du nom

de Louis XIV, et la gloire qui couvrait Conti, qu'au bruit de son arrivée en vue de la plage polonaise, tout s'émut. Le parti français, ranimé, prit les armes. Le cardinal, Zaluski, les Sapiéha, Konski, accoururent. Ils allèrent le complimenter sur ses vaisseaux, lui dire qu'ils l'avaient élu, « parce qu'une tâche immense était « à remplir, celle de consoler la Pologne de la « perte de Jean Sobieski; » ils l'engagèrent à descendre à terre, à se rendre aux vœux de la noblesse qui accourait, à paraître au milieu des troupes qui venaient à lui de toutes parts. Il voulut attendre des forces plus considérables, resta en rade, déconcerta ses amis par ces hésitations, si contraires en apparence à ce qu'on disait de sa vaillance téméraire. Plus dégoûté de la Pologne à mesure qu'il voyait le trône de plus près, et de plus loin ses amours, il déclara son parti trop faible pour tenter la fortune, et fit voile vers la France, préférant une femme aimée au bandeau des rois, lui sacrifiant jusqu'à sa gloire, faisant douter la Pologne de son courage, et blessant, par son abandon in-

1697. novembre.

5.

1697. attendu, tous ces grands, tout ce peuple qui venaient à lui. Du moins, Henri de Valois avait consenti à régner deux ans sur leurs ancêtres.

1698. janvier. 16. Auguste, après avoir eu la satisfaction de voir se montrer et disparaître cet illustre compétiteur, s'avança hardiment sur Warsovie. Les dissidens se rallièrent à lui en foule. Le cardinal consentit, à prix d'argent, dit-on, à paraître dans sa cour; les Sobieski même s'y pressèrent. Marie Casimire espéra y reprendre son ascendant sur les destins de la Pologne. L'illusion, il est vrai, dura peu; et, après s'être mêlée aux solennités de l'avènement, après avoir pris part aux longs banquets où Auguste fêta le czar août. Pierre, qui revenait d'Europe, elle sentit la nécessité de s'éloigner, et alla, en pèlerinage, disait-elle, chercher un asile pour sa grandeur déchue dans cette antique capitale de l'univers, ruine immortelle, qui semble prédestinée à servir de rendez-vous aux puissances tombées.

Le prince Jacques se retira sur les terres de l'Empereur. Alexandre consentit à prendre du

service dans la garde d'Auguste, dans sa garde 1698. août.
saxonne. C'était blesser la Pologne au cœur; car la république entière demandait le renvoi de cette milice insultante, et Auguste fut contraint de le promettre.

Il différa, sous prétexte de s'en servir comme d'un renfort dans la suite de la guerre contre les Turcs; mais il n'y eut de guerre qu'entre Jablonowski et les généraux saxons, qu'entre les soldats allemands et les troupes polonaises. On n'entendit pas parler des Osmanlis.

Mustapha, battu à Zenta et mis en fuite par Eugène, inclinait à la conclusion de cette guerre de quinze années, si fatale à la grandeur musulmane. Un congrès des cinq puissances belligé- octobre.
rantes se réunit à Carlowitz, sur le Danube, sous la médiation de l'Angleterre et de la Hollande. Des difficultés d'étiquette faillirent tout entraver : Maurocordato, ministre de Mustapha, imagina un grand pavillon circulaire, à sept portes; les sept légations avaient leur tente dressée du côté de leur pays; tous les ministres entraient à la fois et s'asseyaient au siège placé

1699. janvier. 26. devant eux. Le traité prit pour base le *uti possidetis*. L'Autriche garda la Hongrie et la Transylvanie, avec la Save pour frontière du côté de l'Esclavonie. Tékéli, réfugié avec son intrépide compagne à Constantinople, où il vivait dans l'intimité du sultan, dut avoir son séjour marqué sur les rivages de l'Asie : la vengeance impériale lui interdisait la terre d'Europe. Ce fut pour peu de temps; il ne tarda pas à revenir de ce côté de l'Hellespont, conformément à sa demande dernière, pour y être enseveli. Pierre retint Azoff et ses possessions nouvelles. La république de Venise et celle de Pologne, maltraitées par leurs alliés, furent contraintes de céder, l'une les places situées au nord du golfe de Lépante, l'autre les dernières conquêtes de Jean sur le Dniester. Mais Venise conservait encore la Dalmatie, les îles, le Péloponnèse, où le divan comptait, il est vrai, ne souffrir le lion de Saint-Marc et la croix que jusqu'au jour où la ligue sainte serait rompue. La Pologne recouvrait Kaminiek, qui ne vit plus l'infidèle aux pieds de ses murailles. Tranquille au-dehors, Auguste put

s'occuper d'affermir sa puissance ; Pierre-le-Grand, d'exterminer le parti des anciennes mœurs; l'Empire, de cicatriser ses blessures; Louis XIV, de proscrire les erreurs de madame Guyon. Les massacres de Moscovie, et les exécutions de réformés en France, de catholiques jacobites en Angleterre, n'étaient pas choses qu'on remarquât alors; la querelle de Bossuet et de Fénélon fit seule du bruit en Europe : à ce moment solennel où le dix-septième siècle terminait sa glorieuse carrière, l'univers était en paix. 1699.

Cette paix fut un magnifique hommage rendu par la fortune à la mémoire de Jean Sobieski. Par les sacrifices imposés aux Polonais, elle leur faisait sentir la grandeur de leur perte; les alliés n'eussent ni exigé, ni obtenu du libérateur de Vienne l'abandon de ses conquêtes en Moldavie. Par les biens qu'elle assurait à la république comme à la chrétienté, elle attestait et la sagesse de ses plans, et la puissance de ses œuvres. Il partageait avec Duguesclin l'honneur d'emporter, mort, des villes. C'était à lui que les clefs de Kaminiek étaient remises.

Du fond de son cercueil, il abaissait le croissant et agrandissait la Pologne.

En effet, le traité de Carlowitz était tout entier son ouvrage. On peut dire que son épée en avait laissé les clauses écrites sur des champs de victoire : c'était sa main puissante qui avait poussé jusqu'à Belgrade, jusqu'à Lépante, jusqu'à Lacédémone, cette guerre commencée sous les murs de Vienne. Tels qu'un torrent épuisé qui se retire et rapproche ses bords, les barbares avaient, sur toutes leurs frontières, fui devant son ascendant. On a même remarqué que toute la fortune de la guerre semblait tenir à sa présence : s'ébranlait-il, il entraînait la victoire, comme par miracle, depuis Salankemen jusqu'aux ruines d'Argos ; restait-il témoin inactif de cette grande lutte, sur-le-champ, de Chio à Belgrade et Azoff, l'islamisme recommençait à étendre ses rivages. A la fin, le divan s'avoue vaincu. Le vœu de Jean et sa mission sont accomplis. De lui, de ses travaux, datera l'irréparable et éternel abaissement de la grandeur ottomane.

Les événemens qui se sont succédé depuis lors n'ont fait que rehausser sa gloire. Sa conquête posthume de Kaminiek a été la dernière qu'ait faite sa patrie. Il a été aussi son dernier roi national, le dernier qu'ait respecté le monde. Avec lui s'évanouit la puissance de la république et son prestige. Des armées étrangères s'établirent dans ses provinces pour n'en plus sortir. Ce furent tour à tour les troupes saxonnes, suédoises, moscovites, impériales, prussiennes, qui régnèrent. La Pologne n'était déjà plus; suivant les présages de Zaluski, elle était descendue au tombeau avec le plus grand de ses fils.

Sans doute, Jean Sobieski ne parcourut pas sa longue carrière exempt de fautes. Nous avons signalé celles qui peuvent être justement imputées à sa politique extérieure. Sa politique intérieure semble avoir été trop faible, trop dépourvue d'avenir, et en quelque sorte trop résignée ; soit que, Polonais du vieux sang comme il l'était, il ne sentît pas tous les vices de l'état social et politique dans lequel il était né, soit

plutôt qu'il trouvât, dans cet ordre de choses même, un obstacle fatal et insurmontable à toutes les améliorations. Entre ce peuple condamné à l'éternelle léthargie de la servitude, cet ordre équestre, bourgeoisie nobiliaire, qui proscrivait l'industrie comme les autres bourgeoisies la cultivent, qui aimait l'oppression comme les autres la condamnent, qui enfin ne comprenait de métier que celui des armes, et ces grands, usufruitiers de tous les abus d'un tel régime, dès lors intéressés à le maintenir, il n'y avait prise nulle part pour les tentatives d'un réformateur. Les faibles essais de Jean l'ont fait voir. Il ne put plier les grands à une ombre de monarchie héréditaire; l'ordre équestre à des dispositions protectrices du commerce, le peuple à la formation de l'infanterie agraire: il ne put pas obtenir que ce peuple, qui était toute la Pologne, moins cent mille gentilshommes, donnât à la république des soldats. Quand on parle des vices de la constitution polonaise, il faut entendre surtout la constitution sociale. C'est la société qui était assise sur des bases caduques. C'est par là

que cette noble et valeureuse nation a succombé.

Si du prince nous passons à l'homme, nous reconnaîtrons que le caractère de Jean Sobieski dut avoir ses côtés faibles. L'histoire est même près de passer condamnation sur ce reproche d'avarice, universellement attaché à sa mémoire; et toutefois son empressement à payer l'armée de ses deniers, à la vêtir, à prendre les subsistances sur ses terres, à déposer les privilèges lucratifs des grands-hetmans, à distribuer de toutes mains les riches dépouilles du Turc dans la campagne de Vienne, semblent le justifier. Zaluski s'indignait, plusieurs années après, de cette imputation, et demandait qu'on interrogeât son trésorier, prêt à dire que ses immenses revenus privés s'épuisaient en sacrifices pour soutenir l'éclat du trône, en largesses pour subvenir à toutes les infortunes. Aux gentilshommes pauvres seulement, était destiné, sur sa cassette personnelle, un fonds de vingt mille florins par mois. Quand on ouvrit son trésor, qu'on disait immense, et qui avait excité tous les cris des factions contraires, qu'y trouva-t-on? une si faible

épargne, qu'elle ne prouve qu'une chose : c'est que, dans les dernières années de sa vie, il prévit le destin qui attendait ses fils, et voulut leur laisser les moyens de promener leur exil loin de leur patrie.

Du reste, brave et tendre; pieux et philosophe; joignant la grace à la majesté, la douceur à la force, l'esprit au génie; supérieur dans un tournois comme à la guerre, et à la tribune comme sur le champ de bataille; amoureux des sciences, des arts, de la gloire; passionné pour la patrie : tel il se montre à la postérité, qui verra en lui l'un des hommes les plus accomplis dont parle l'histoire, et l'un des plus grands, le capitaine dont la carrière fut marquée par le plus d'utiles prodiges, le roi qui a le moins emprunté son éclat du rang suprême. Elle dira qu'il fut illustre, entre les hommes éclairés de son temps, dans le siècle du génie; entre les hommes de guerre, quand le grand Condé vivait; entre les têtes couronnées, pendant le règne de Louis XIV. Louis XIV est le seul prince qui ait, à cette époque, jeté plus d'éclat. Voltaire

dit avec raison de Louis, que « quoiqu'il y eût « alors des héros comme les Jean Sobieski, qui « effacèrent en lui le guerrier, personne n'effaça « le monarque. » Mais, si Louis régna au dedans avec autant d'autorité que de splendeur au dehors, peut-être dut-il beaucoup au hasard, qui lui donna le soin de conduire la société docile que Richelieu et Mazarin avaient façonnée au joug : en France, la puissance féodale n'existait plus, et l'esprit réformateur n'existait pas encore. En Pologne, Jean eut affaire à un peuple vieilli dans l'exercice du pouvoir, enivré du sentiment de l'indépendance personnelle, incapable de commander avec modération, plus incapable encore d'obéir. Louis XIV posséda éminemment cet art des trônes, de bien placer sa faveur. Jean, au contraire, fit trop souvent des ingrats; et c'était encore une suite inévitable des institutions de son pays. On ne peut nier d'ailleurs que le roi de Pologne n'eût plus de qualités aimables, un plus vaste savoir, un plus brillant génie, ni que le roi de France sût mieux imposer aux hommes et forcer l'obéis-

sance. Le premier compta dans sa carrière de plus éclatantes journées; il eut des éclairs de gloire qui éblouirent le monde. La splendeur du second fut plus soutenue; elle se composa de soixante années de faste et de puissance; il y entrait tout un cortège de hautes renommées. Car Louis remplit son siècle : il le représente aux yeux de la postérité; en lui éclatait on ne sait quelle grandeur souveraine que le monde respecte, que reconnaît l'histoire; son nom régna. Le héros de la Pologne n'était qu'admiré; mais il arriva au faîte de la grandeur à force de travaux. Le roi de France y fut porté par sa naissance; mais il était digne de sa fortune. Jean créa la sienne, et fut de tout point un grand homme : Louis XIV était le grand roi.

Les deux monarques s'étaient formés au milieu des orages; tous deux passèrent leur vie à combattre; tous deux asservirent aux lois d'une femme leur vie et leur gloire; tous deux portèrent plus loin que jamais le nom de leur patrie, et l'établirent plus haut dans l'estime du monde; tous deux soutenaient le poids d'une consti-

tution qui n'avait plus que cent ans de vie.

La mort établit entre ces princes un dernier rapport. Leurs cendres furent insultées, celles de Louis par son peuple, celles de Jean par son fils. Louis vivant eut la douleur de voir tomber autour de soi tous les rameaux de son tronc illustre, et, un siècle après, ce fut sa monarchie même, fastueuse, absolue et sans étais, qui s'écroula. De son laborieux empire, rien ne resterait que le souvenir de ses magnificences, de ses prodigalités, de ses déréglemens et de l'expiation insensée qui marqua la seconde moitié de sa carrière, si son lourd et superbe despotisme n'avait laissé en héritage à sa maison et à son peuple, avec une gloire militaire immense, une gloire littéraire qui domine le cours entier des temps modernes. La famille de Sobieski tomba du rang suprême où il l'avait portée, et ce fut au milieu des mépris publics; mais Jean ne le vit pas; il pressentit seulement la chute de ses fils; il ne présagea que trop celle de son pays: et alors que sa maison et sa patrie ne sont plus, de lui reste ce grand monument, la décadence pro-

fonde, le perpétuel refoulement des barbares. Le premier cri de liberté qui a retenti de nouveau parmi les ruines de la Grèce a été un hommage à sa gloire. Cette renaissance de tout un peuple se lie si bien au souvenir de ses travaux, qu'il n'est pas une tribune dans l'univers que, depuis les martyres de Missolonghi, de Chio, de Psara, nous n'ayons entendue retentir du nom de Jean Sobieski.

D'où vient que cet homme, si bon et si grand, a eu l'ame rongée de chagrins; que les affections et la puissance, que la vie publique et la vie privée, lui ont été également amères; que ses fils grandirent sous ses yeux, dans ces lâches désordres qui les ont perdus; qu'envié du monde, il a vécu, il est mort dans le désespoir? Est-ce un de ces caprices de la fortune, qui étonnent la conscience? Non; Jean Sobieski avait eu un grand tort dans sa vie, et sa vie l'a expié. Quand il poursuivit, quand il obtint la main de l'éblouissante madame Zamoyska, il n'y avait pas trois semaines que le généreux Zamoyski, dont la tendresse avait élevé Marie d'Arquien au

comble des honneurs et de la fortune, venait de descendre au tombeau; sa cendre n'était pas froide encore. Jean devait se dire qu'une femme si prompte à mettre en oubli et à outrager l'homme qui lui dévoua sa vie, n'était pas digne d'un autre amour; qu'elle flétrirait toute son existence au lieu de l'honorer et de l'embellir; qu'elle mettrait au sein de ses enfans les poisons dont le sien était rempli; qu'elle saurait méconnaître quelque jour et trahir son nouvel époux comme elle insultait au premier..... La passion aveugla Sobieski; et de tous les entraînemens, celui-là est assurément le plus digne d'excuse aux yeux du monde; mais il est des hommes qui ont le devoir de se montrer élevés au-dessus de la foule par le caractère autant que par la fortune. Quand l'empire désordonné d'une femme peut influer sur le sort des nations, faut-il s'étonner que Dieu le châtie ?..... L'histoire bien faite serait le tableau des justices du ciel.

FIN DU LIVRE XII.

CONCLUSION.

SUITE DE L'HISTOIRE DE POLOGNE

JUSQU'A NOS JOURS.

(1700.—1814.)

SOMMAIRE.

Avènement du dix-huitième siècle. Rupture de la paix générale. Guerre de la succession au midi. Au nord, guerre contre Charles XII. — Agression du roi Auguste. Ses motifs : Haine des Polonais et des Saxons. Accroissement du parti français. Maintien des troupes étrangères. — Succès de Charles XII sur les Danois à Copenhague, sur Pierre à Narva. — Séjour de Charles sur la frontière de la Pologne. Intelligences de ce prince et des grands. Déclaration commune contre le roi Auguste. Longues négociations. Politique patiente du roi de Suède. — Marche de ce prince au secours du parti français. Victoire de Clissaw. Confédérations contraires. — Résolution d'élire Jacques Sobieski en place d'Auguste. Captivité de Jacques. — Refus d'Alexandre Sobieski d'accepter le trône. Ses motifs : avarice, lâcheté. — Election de Stanislas Lceszinski. Ravages que ce choix produit dans le parti français. — Marche de Charles sur la Saxe, à la faveur des guerres de l'Empire. Délivrance des Sobieski. Leur destinée. Destinée de leur mère. — Marche de Charles sur la Moscovie. Calculs insensés et ruine de ce prince. — Rétablissement d'Auguste. Paix d'Utrecht. Mort de Louis XIV. — Politique nouvelle de l'univers. Rapports entre la révolution de Russie et celle de France aux deux extrémités du dix-huitième siècle. — Caractère particulier de l'esprit novateur en Pologne. Tentative de réformation dans le sens du pouvoir. Vœu des grands. Obstacles. — Auguste III. Anarchie. Intervention de la Russie, de la Prusse, de l'Autriche. — Election violente de Stanislas Poniatowski. Confédération de Bar. Premier démembrement. — Constitution nouvelle. Recours de la petite noblesse à l'étranger : confédération de Targowice. Second démembrement. Guerres de Kosciusko. — Partage. — Les Français en Pologne. — Révolution de 1814. — Résumé de la marche contraire de la société polonaise et des autres sociétés européennes dans tout le cours de sa durée. Causes. Résultats. — Moralité.

CONCLUSION.

Suite de l'Histoire de Pologne jusqu'à nos jours.

(1700. — 1814.)

La paix de la Pologne, la paix de l'univers ne fut pas de longue durée. Le dix-huitième siècle à son lever trouva le monde en feu. 1700.

L'héritage de Gustave-Adolphe, tombé aux mains d'un jeune prince de dix-huit ans, parut au roi de Pologne, au roi de Danemarck et au czar Pierre, une proie facile; et, dans le même temps, une proie plus grande fit courir le midi tout entier aux armes. Le roi d'Espagne, Charles II, dont la mort avait préoccupé les cabinets depuis sa naissance, descendait enfin au tombeau, laissant à disputer entre les maisons de France et d'Autriche une succession qui comprenait la moitié du monde.

1700. Ainsi, une double guerre allait embraser l'Europe. L'incendie commença par le Nord. Frédéric-Auguste eut la gloire de l'allumer.

Auguste, loin d'apaiser les dissensions civiles depuis la paix de Carlowitz, n'avait fait que les irriter. Le parti du clergé, des grands, de la France, rallié à ce prince par la nécessité, s'éloignait de lui chaque jour, repoussé par ses fautes. L'ascendant de l'Autriche sur ses conseils, son faible pour la petite noblesse qui l'avait élu, son intention manifeste d'abaisser les maisons puissantes, la difficulté qu'avait cet électeur absolu à se conduire en roi dépendant et limité, sa cour luthérienne, et plus que tout ses troupes étrangères, justifiaient ceux qui avaient combattu sa candidature, et grossissaient le nombre des opposans. Peu à peu, son gouvernement et sa cour furent entièrement saxons. On comprend qu'il préférât à Jablonowski ou Sapiéha, qui le contrecarraient souvent, Flemming et Steynau, qui obéissaient toujours; toute son application fut de disperser les troupes polonaises et de les dissoudre. Il ne voulait plus avoir à son service

que l'armée allemande; et comme l'insolence de cette armée s'accroissait avec le besoin qu'il avait d'elle, Frédéric-Auguste fut bientôt pour ce peuple libre, qui l'avait couronné, un monarque étranger et en quelque sorte victorieux. La Pologne, humiliée et mise au pillage, se sentait un pays conquis. 1700.

Aussi les discordes étaient-elles plus que jamais ardentes. Sans que la légitimité du roi fût nulle part mise en question, des combats acharnés ensanglantaient la querelle du parti qui l'avait élu, et de celui qui l'avait repoussé. En Lithuanie, cette querelle prit décidément la forme d'une guerre civile sous le double drapeau des Sapiéha et de la faction allemande, de la faction d'Auguste, qui eut pour chef d'abord un Oginski, ensuite un prince de Wieçnowicz : les Wieçnowieçki faisaient toujours cause commune avec la petite noblesse. En Pologne, ce fut une guerre nationale entre les troupes de la république et les Saxons, qui ne pouvaient se voir sans s'égorger.

Vainement, le roi avait promis le renvoi de sa milice étrangère. Résolu de la conserver, il cher-

1700. cha quelque part une guerre à déclarer, et ce fut Charles XII qu'il choisit pour adversaire. Contre le vœu des lois, il n'informa point la diète de sa résolution, pour marquer que c'était une guerre qui le regardait seul, et avoir le prétexte de n'employer, dans l'expédition qu'il méditait contre la Livonie, que les troupes électorales. En même temps, il se vanta de cette guerre, comme d'une preuve de sa fidélité à remplir les *pacta conventa* de son couronnement. Il y avait contracté l'obligation de restituer à la république toutes ses anciennes dépendances. Cette clause alors fut faite pour Kaminiek : il l'appliquait à Riga.

Un obscur démêlé divisait depuis long-temps le Danemarck et la Suède. Frédéric IV jugea le moment opportun pour se montrer exigeant; il se trompait. Les conseillers de Charles, qui avaient aidé leur jeune maître à déposséder sa grand'mère de la régence, ne craignaient rien tant que le repos. La guerre de Livonie était peu considérable à leurs yeux. Ils se jetèrent avec empressement dans une autre guerre toujours

nationale chez les Suédois. La Hollande, l'Angleterre et le Hanovre, qui ne pardonnaient pas au cabinet de Copenhague son penchant pour la France, unirent, contre la couronne de Danemarck, leurs forces de terre et de mer à celles de Charles XII. Il l'écrasa.

1700. juillet. août.

Cependant Frédéric-Auguste échoua devant les fortifications de la capitale de la Livonie et sa nombreuse garnison. Il avait regagné la Pologne, quand la Suède apprit qu'un autre ennemi la menaçait vers ces frontières lointaines. Pressé de voir la Baltique, le czar Pierre s'avançait sur le golfe de Finlande avec quatre-vingt mille hommes commandés par le duc de Croy. Charles accourut. Les quatre-vingt mille Moscovites, Pierre-le-Grand et Croy furent, aux champs de Narva, écrasés comme les Danois.

septembre. octobre. novembre. 3.

Le prestige tombe, si on réfléchit que l'extermination des strelitz venait d'énerver l'empire; que les bandes moscovites, malgré le long travail d'Alexis et de Pierre Ier, montraient encore peu d'ordre et d'instruction; qu'on voit dans Puffendorf que le roi de Suède avait en ligne, à Narva,

1700. plus de trente mille hommes, et que c'étaient à peu près les meilleures troupes de l'Europe : c'étaient les plus vieilles, les plus instruites, les mieux payées.

Il faut considérer qu'au milieu d'une conflagration universelle, la Suède était, depuis vingt ans, en paix. Charles XI s'était appliqué à cicatriser la plaie profonde des guerres de Gustave-Adolphe et de Charles-Gustave. Absolu mais sage, et habile quoique dur, il laissa en héritage un pouvoir illimité, une population puissante et robuste, un commerce et un crédit florissans, des flottes qui faisaient l'admiration comme l'effroi du Nord, une armée nombreuse et instruite, des coffres remplis. Cette longue épargne d'argent et d'hommes était une richesse qui égalait Charles XII, tant qu'elle durerait, aux plus grands rois. Fils prodigue, il la dissipa.

Au lieu de profiter de ses triomphes pour dicter la paix au Czar et à Auguste comme au roi de Danemarck, Charles s'avança sur la Duna nourrissant d'ambitieux projets; et là commence une guerre de quatre années, la plus

étrange qui se fût vue encore dans le monde. 1700.

Après tout ce qui s'était passé, le parti français ne plaçait plus d'espoir sur la France. Les grands cherchèrent ailleurs un appui. Deux monarques s'offrirent : le margrave de Brandebourg, Frédéric II, qui mettait en ce moment lui-même sur son front la couronne royale, mais qui, par cette hardiesse autant que par son voisinage, inspirait des alarmes sur l'indépendance de la Pologne ; et ce roi victorieux, qui venait du fond du Nord pour donner, disait-il, main-forte aux Polonais opprimés, sans autre ambition que d'assurer la liberté de leur patrie. Les Sapiéha se jetèrent les premiers dans ses bras, et le cardinal Radziejowski promit d'en faire autant.

1701. janvier. 17.

Pendant dix-huit mois, ce roi de vingt ans, qui se voyait à la tête d'une puissante armée, resta campé sur les frontières de la Livonie et de la Courlande, encourageant à une révolution, par des négociations secrètes ou patentes, le sénat, les hetmans, l'archevêque de Gnesne, tous les chefs du parti qui l'appelait; refusant de négocier avec le roi, comme illégitimement élu; battant çà

1701. juillet. et là ses Saxons, et se déclarant en paix avec la république. Dans cette politique circonspecte et habile, on reconnaît le génie de Piper, dont la prudence imperturbable trouva un admirable appui dans la volonté également patiente et entêtée de son jeune maître. C'était beaucoup que, brave et ambitieux de renommée, Charles sût comprendre à son âge et adopter les vues de son ministre. Quel prince de vingt ans aurait eu cette connaissance des hommes et des factions, ce tact à en manier les ressorts, cette confiance qui sait attendre, cette modération calculée qui rassurait la Pologne et ôtait à l'Empereur la pensée d'intervenir dans ces différends?

Dans ces conjonctures extraordinaires, Auguste sentit la nécessité de lier les Polonais à sa querelle et de les engager. Il prit le parti de rappeler son armée saxonne en ordonnant aux hetmans de se porter sur les frontières à la tête des troupes nationales. Les hetmans refusèrent, parce que la république n'avait pas déclaré la guerre à la Suède. De cette sorte, la Pologne resta ou-

verte, et Charles continua de négocier l'expulsion du roi sans envahir le royaume. 1701.

Le pape intervint; il menaça le primat de ses foudres s'il trempait dans une conjuration ourdie pour livrer aux armes d'hérétiques obstinés la Pologne catholique. Clément XII oubliait que les Saxons étaient hérétiques comme les Suédois, et que le parti à la tête duquel marchait le cardinal était celui des grands et de l'épiscopat. Mais ce parti était ennemi de l'Autriche; ce parti aimait la France; ce parti tendait la main au fils de rois sous lesquels avait tremblé l'Empire; et Léopold continuait de dominer la politique du Vatican.

Radziejowski répondit au pape qu'il affronterait mille fois le martyre pour soustraire la Pologne à l'ascendant des hérétiques. Il conseilla au roi Auguste d'accréditer sa maîtresse, la comtesse de Kœnigsmark, près le jeune roi de Suède, pour lui arracher la paix; il écrivit à Piper d'empêcher son maître de recevoir cette dangereuse ambassadrice, et conspira plus passionnément que jamais la chute du prince devant lequel il pliait le genou.

1701. Une diète, à laquelle le roi s'avisa de recourir, fut élue sous l'influence des grands : la haine que la nation portait à la domination saxonne avait fortifié leur ascendant. Le souvenir de Jean Sobieski et sa gloire, le nom de ses fils et leurs griefs, remplirent les débats. Auguste comprit qu'il marchait sur un volcan.

1702. Cependant Radziejowski s'étonna de ne pas trouver dans ses amis l'audace qu'il aurait voulue. Par une suite étrange de l'état de la Pologne, le roi voyait clairement tous ces complots, il en était entouré sans avoir la puissance de s'en garder, non plus que de les punir, et ceux qui les ourdissaient hésitaient à les consommer. Une foule de motifs les empêchaient encore de prononcer la déchéance : les longues animosités de l'ordre équestre interdisaient l'espoir d'un concours unanime; la religion du serment était puissante chez ce pieux et vaillant peuple; enfin, on ne parvenait pas dans les conciliabules à s'accorder sur le nouveau roi. Le chagrin de n'être pas compté au nombre des candidats avança, dit-on, la mort de Jablonowski, effacé au milieu de

ces orages, et moins grand que jamais depuis que 1702. avril.
le grand homme objet de son envie ne siégeait plus au trône. Le cardinal et les Sapiéha prirent le parti d'engager Charles XII à venir fixer, par sa présence, ces longues incertitudes : la guerre de la succession ébranlait alors l'Empire, et Philippe, maître de Madrid, maître de Naples, marchait victorieusement sur le nord de l'Italie; Charles ne craignit plus de descendre, à la tête de son armée, dans les champs de la Pologne.
Il entra dans Warsovie sans coup férir; et, ne mai. 24.
voyant d'obstacle à un entier triomphe que l'armée d'Auguste, dont les lignes couvraient Cracovie, il alla renverser l'obstacle aux plaines de août.
Clissau.

En traversant la capitale, Charles avait adressé au primat, chef de la république à ses yeux comme dans un interrègne, l'invitation de profiter de la délivrance de la Pologne pour mettre au plus tôt, par une élection régulière, un terme à ses malheurs. Radziejowski n'avait pas de vœu plus cher; le parti qui avait succombé aux élections dernières se trouvait relevé par la fortune

1702. de Charles XII, et pourtant deux années encore se passèrent dans ces négociations patientes du roi de Suède, dans ces menées indécises du parti français.

Jamais peuple n'eut une situation plus extraordinaire. Deux factions étaient en présence : toutes deux avaient, pour les représenter et les défendre, une armée ; mais une armée étrangère, une armée conquérante, conquérante sans combat. L'élu de la petite noblesse avait introduit les Saxons ; les grands appelaient les Suédois. A dater du jour où Jean Sobieski ferma les yeux, l'étranger régna sur la Pologne. C'est qu'une nation sans peuple est promptement épuisée : la république semblait n'avoir plus de sang à donner pour la guerre civile même. On ne voyait de rencontres armées qu'entre les troupes suédoises et allemandes ; c'étaient en quelque sorte les champions des combats judiciaires d'autrefois : du reste les factions conduisaient leur querelle comme un procès. Réunies autour de l'électeur de Saxe ou du roi de Suède, en diètes, en confédérations, en sénat, par-

tout où la victoire conduisait ces princes, elles 1703.
échangeaient les notes et les sommations. La corruption se montrait dans ces démêlés plus que la violence; on cherchait de part et d'autre à gagner ses adversaires plus qu'à les abattre. C'est ainsi que l'or, dit-on, enleva le chevalier Lubomirski à la faction allemande, que l'office de grand-chancelier lui donna Zaluski. Réciproquement déclarés traîtres à la patrie, les chefs passaient sans cesse d'un camp à l'autre. Le cardinal partagea sa vie entre les devoirs qu'il rendait à Auguste dans sa cour, et la trame qu'il conduisait contre lui dans le camp de Charles XII.

Cette prolongation d'anarchie tenait à la difficulté de faire un roi. Charles XII prenait sa force à la fois et dans l'assistance, et dans la clientelle d'un parti où se rencontraient tous les évêques, d'un parti qui s'appuyait sur l'aversion de la Pologne pour le cortège hérétique de Frédéric-Auguste, d'un parti contre lequel s'étaient brisés les efforts et les victoires de Charles-Gustave. Piper reconnut donc que son maître n'avait pas une

1703. chance de conquérir plus que de recevoir la couronne. Charles déclara dès-lors que le choix de la république était libre. L'unique condition fut d'élire un Piast. La politique des Suédois craignait qu'un prince étranger ne fût pas assez soumis à leur tutelle, et leur orgueil souhaitait que ce roi, leur vassal, fût du sang de Jean Sobieski.

Dès les premiers jours, les grands avaient tourné leurs regards vers le prince Jacques, et lui-même avait tendu les mains à la couronne, qui brillait de nouveau à ses regards. Des réclamations dans les diètes contre le gouvernement d'Auguste annoncèrent sa candidature; mais Léopold, sur les terres duquel il habitait, qui était devenu, par son mariage, son patron en Europe, et qui lui avait promis un gouvernement dans les États héréditaires, Léopold voyait avec épouvante la marche d'un roi de Suède sur les frontières de l'Empire. Menacé de l'inimitié impériale, et combattu entre les conseils contraires de son ambition, Jacques hésita long-temps. Enfin il se décida pour la royauté.

Un acte de Charles XII déclara que, s'il était 1703. octobre.
librement élu, son amitié comme son assistance lui étaient à jamais acquises. Cette transaction semblait devoir mettre un terme à l'interrègne, ce grand nom rétablir l'indépendance de la Po- 1704. mars.
logne. Un jour que le prince et un de ses frères chassaient dans leur terre de Silésie, trente cavaliers sortent d'un bois, les enlèvent, les traînent en Saxe, et une forteresse répond d'eux à leur audacieux rival.

Voltaire raconte que Charles offrit le trône à celui des trois frères qui était libre encore, puis il ajoute : « Le prince déclara que rien ne pourrait jamais l'engager à profiter du malheur de son aîné. Le roi de Suède, le comte Piper, tous ses amis, et surtout le jeune palatin de Posnanie, Stanislas Lesczinski, le pressèrent d'accepter la couronne. Il fut inébranlable : les princes voisins apprirent avec étonnement ce refus inouï, et ne savaient lequel ils devaient admirer davantage, ou un roi de Suède, qui, à l'âge de vingt-deux ans, donnait la couronne de Pologne, ou le prince qui la refusait. »

1704. avril. Nous ne rappelons ce récit, que parce que tous les historiens l'ont répété. On voudrait qu'il fût véritable. Par malheur, si les fils de Sobieski ont perdu leur illustre héritage, la faute n'en est point à leurs vertus; pour dissuader les lecteurs, il suffirait de dire que des trois frères, celui qui demeurait libre, était Alexandre. Des prodiges de tendresse fraternelle ne s'attendent pas de lui.

Le sacrifice qu'on suppose n'eût pas été d'ailleurs héroïque; car il eût été insensé. La sagesse, comme le dévouement, était d'accepter la couronne pour la garder au prisonnier d'Auguste.

En effet, à peine a-t-on parcouru les documens sans nombre, officiels et privés, que nous possédons sur cette époque, qu'on découvre d'abord comment les choses se passèrent.

Ce qui est vrai, car le roi Auguste le dit dans une note adressée à la diète de Ratisbonne en justification du guet-apens qu'il venait de commettre sur les terres de l'Empire, c'est que le jeune Constantin n'était pas destiné à rester captif; il était libre, mais voulut partager le sort de son frère. Ce qui est vrai encore, c'est que cet attentat

réveilla dans tous les cœurs un intérêt si animé en faveur de cette race illustre, qu'Alexandre aurait pu se saisir du trône; Dantzick lui-même se prononça contre Auguste. Une confédération formée à Warsovie déclara qu'elle était armée pour défendre et sauver les fils de celui qui avait tant de fois défendu, tant de fois sauvé la patrie. Dès lors la déchéance fut résolue. Chacun se crut affranchi de ses sermens; mais ce ne fut point par un désintéressement inouï qu'Alexandre laissa échapper cette couronne tant enviée de son enfance; ce fut, et par avarice, et par lâcheté. 1704. mai.

A la première nouvelle de l'arrestation de son frère, il résolut d'en tirer parti, en fit grand bruit en Europe, déféra ses plaintes au tribunal de la république et à celui de l'Empire, se porta enfin pour le chef des confédérés. Ses volumineux manifestes contre Auguste étaient remplis de répétitions pécuniaires, qui contrastaient avec la grandeur du débat. Il redemandait entre autres deux cent mille florins promis à sa mère, lors de la dernière élection, pour appuyer l'électeur de Saxe au préjudice de la France, au préju-

1704. mai. dice de son fils peut-être. Auguste répondit très-bien qu'il se garderait de nier la dette; qu'il s'estimait trop heureux de voir ces princes convenir d'une telle lâcheté, et en réclamer le salaire.

Les Polonais avaient contre Alexandre d'autres griefs. En prenant des années, *ce fils de la grace et non de la nature*, comme Zaluski l'appelle, s'était de jour en jour efféminé. Les grands, qui reprochaient à son frère de n'être pas assez guerrier pour marcher à leur tête, étaient loin toutefois de confondre avec l'indécision et la mollesse d'Alexandre l'esprit peu militaire, mais prompt et hardi de Jacques; malgré tout, telle était la puissance du nom qu'il portait, telle fut la révolte de la Pologne à la nouvelle du coup qui avait frappé *les pupilles*, *les décorations* de la république, que, dans l'extrémité où l'on se trouvait, les confédérés s'accordèrent à porter sur lui leurs suffrages. On lui demanda des sacrifices pour lever des troupes et gagner des voix. Il répondit qu'il ne placerait pas un sou sur quelque chose d'aussi fragile que la faveur qu'on lui montrait. La colère des confédérés peut s'imaginer; ses

amis essayèrent de lui faire voir l'abîme où il précipitait sa maison et sa patrie. Tout fut inutile : *expensarum pericula detrectavit;* et, de tous les dangers, celui de dépenses vaines n'était pas encore à ses yeux le plus redoutable. Que deviendrait-on, disait-il, si l'Empereur, faisant sa paix avec le roi de France, tournait ses armes contre l'élu du parti suédois? Les confédérés de Warsovie n'avaient point d'armée. L'ordre équestre n'était pas pour eux. Qui pouvait lui répondre qu'en *mettant la main dans ce tronc brisé, il l'en retirerait tout entière?* 1704. juin.

Ces objections, opposées à Charles comme aux confédérés, portèrent l'indignation dans les cœurs. En vain le roi de Suède fit de nombreux efforts pour donner à ce jeune homme le courage d'être roi. En vain Marie Casimire, présente du milieu de l'Italie à toutes ces intrigues, et attentive à lui écrire, par les courriers de l'Autriche, de repousser les propositions funestes de la Suède, lui écrivait-elle par ceux de France de les accepter. Plus il approchait du but, plus en quelque sorte sa tête tournait. Il aurait voulu

1704. juillet. être élu sans risques comme sans frais, pour ainsi dire à son insu, et malgré lui. Alors il n'aurait armé contre soi ni l'Empereur, ni Charles XII, ni Auguste même, ni la fortune.

Cependant il fallait un roi à Charles XII. L'interrègne usait sans fruit son armée. Il se rencontra un seigneur, jeune, éloquent et brave, qui lui avait plu; c'était Stanislas Lesczinski. Les
14. confédérés l'élurent.

Mais ce choix était loin d'avoir l'autorité qu'aurait eu le nom des Sobieski. Jérôme Lubomirski, le Primat, les Potoçki, d'autres grands, s'éloignèrent indignés. Stanislas, au lieu de prêter de la force aux Suédois, ne pouvait en recevoir que d'eux. Vainement Louis XIV et Philippe V se hâtèrent de reconnaître le successeur des droits de Conti. On put pressentir qu'il le serait aussi de sa fortune, que cette élection violente ne le ferait point roi de Pologne. Par d'étranges vicissitudes, elle fit sa fille, alors au berceau, reine de France.

On ne peut douter que le prince Jacques, malgré ses fautes, n'eût régné s'il eût été libre,

et probablement son pouvoir, consacré par des souvenirs dont la Pologne se montrait chaque jour plus reconnaissante et plus fière, aurait survécu aux désastres même des Suédois. Aussi Auguste le resserra-t-il plus étroitement que jamais. L'Empereur, qui croyait le danger passé, réclama son beau-frère pour complaire à la diète de Ratisbonne, autant que pour ne pas paraître complice de cet attentat. Tandis qu'Auguste luttait avec embarras contre une volonté qu'il n'osait ni satisfaire, ni méconnaître, il apprit que ce monarque était au lit de mort. Les derniers regards de Léopold avaient vu le génie de la France humilié aux plaines d'Hochstett, la maison de Bourbon, son éternelle rivale, accablée depuis Gibraltar jusque dans les Pays-Bas et en Italie, Churchill et Eugène couronnés de gloire. Ce fut au milieu de ces triomphes que, terminant enfin son règne, perfide, cruel et fortuné, de quarante-sept années, il tomba entre les mains de Dieu.

1705. août. 16.

Son fils, l'empereur Joseph I[er], donna peu de soins à la délivrance des Sobieski. Lui-même mit

1706. au ban de l'Empire leur beau-frère, l'électeur de Bavière, coupable d'attachement à la France, et tint en prison ses jeunes fils. Pendant que tous les enfans de Jean Sobieski étaient ainsi battus des orages, les factions et l'étranger se disputaient avec acharnement la couronne qu'aucun d'eux n'avait su ni reprendre ni mériter. L'avènement de Stanislas Lesczinski fortifia le roi Auguste, et lui fit trouver des soldats. Plusieurs palatinats, dans la petite Pologne surtout, prirent les armes pour sa querelle. Les Lithuaniens se levèrent, et déjà un nouveau champion était entré dans cette lice sanglante. Le Moscovite avait pris terre en Pologne, à peu près pour n'en plus sortir.

Charles XII, en deux campagnes, nettoie la Lithuanie des bandes étrangères; il rappelle sous les drapeaux de Stanislas la foule des grands; et, comme les efforts de Villars, de Vendôme, de Berwick, pour réparer, après le désastre d'Hochstett, le désastre de Ramillies, ont fatigué les Impériaux, il va, à travers la Silésie et au cœur de l'Empire, tarir, dans la Saxe même, la

source de cette grande guerre. Ce fut l'affaire de quelques journées. On ne sait pourquoi il campe une année entière dans ces contrées, où dort Gustave-Adolphe; peut-être s'amuse-t-il d'intimider l'Empereur, dont la fortune faiblissait devant les grands hommes suscités pour sauver la France; et, dictant des lois brutales à Auguste épouvanté, il l'oblige de déposer la couronne de Pologne, d'écrire à Stanislas des félicitations sur son triomphe, de rendre la liberté aux princes sérénissimes qu'il tient captifs. Auguste s'abandonne jusqu'à livrer aux barbaries de son ennemi victorieux l'infortuné Patkul, l'ambassadeur du Czar, son protecteur et son allié. Enfin Charles part après avoir fait à l'électeur, dans Dresde, une visite dès long-temps convenue, et Stanislas écrit à la reine Marie Casimire que, de toutes les graces qu'il a reçues du ciel, la plus grande est d'avoir vu affranchis de leurs fers les rejetons illustres d'un héros, l'éternel honneur de la Pologne.

1706. septembre.

1707.

La vie de tous ces princes était désormais terminée. Marie Casimire traîna son inquiète vieil-

1708. lesse neuf années encore en Italie, et en France où elle revint mourir : le château de Blois fut son dernier séjour. Le prince Alexandre mourut jeune, à Rome, sous l'habit de capucin. Le prince Constantin vécut obscurément en Pologne. Jacques fut gouverneur de la Styrie, et termina ses jours en 1737, dans le manoir de Zolkiew. Il avait deux filles. L'aînée épousa successivement, dans l'espace de quelques mois, deux frères, de la maison de La Tour-d'Auvergne, tous deux ducs de Bouillon et grands chambellans de France : plusieurs de nos plus illustres maisons se glorifient de se rattacher au roi Sobieski par ce rameau. La seconde fut unie au chevalier de Saint-Georges. Le sang des Stuarts et celui des Sobieski se confondirent sur la terre d'exil. Mais pour ces deux races, le jour des prospérités était passé sans retour. Leur union donna naissance au brave et malheureux prince Édouard.

Cependant Charles était rentré dans cette Pologne qu'il avait délivrée tout entière de la domination saxonne. Il résolut d'y briser le joug

du protectorat moscovite, en frappant aussi le 1708.
Czar au cœur.

Mais Charles n'était plus ce prince qui croyait aux conseils. Il n'était plus ce roi qui avait des trésors et des soldats, légués à sa jeunesse par les longs travaux d'un père. Dans les neuf ans qui venaient de s'écouler, il avait épuisé la Suède d'argent et d'hommes. Des recrues remplaçaient maintenant ses vieilles bandes, et rien dans son génie ne remplaçait les lumières, la sagacité, la prudence de ministres maintenant dédaignés. Pour avoir terrassé Auguste et ses vingt mille Saxons, il crut pouvoir renverser le colosse moscovite. Pour avoir parcouru en tous sens la Pologne, sous les auspices d'un des partis qui la divisaient, il crut l'avoir conquise, et pensa pouvoir aussi conquérir la Russie. C'était du délire. 1709.
Au lieu d'accorder la paix au Czar qui l'implorait, au lieu de s'établir ainsi l'arbitre du Nord, il employa une année à franchir le Niémen, la Bérésina, le Borysthène, puis il disparut, comme juillet.
le Rhin dans les sables, au milieu des steppes de l'Ukraine, sous un pas de Pierre-le-Grand.

1709. Aussitôt, Auguste se présenta aux Polonais à la tête de son armée. Stanislas était une ombre qui ne pouvait se soutenir. La Pologne ne devait plus vivre sous les lois de princes appuyés seulement au vœu national; et, pour l'affranchir, le vertueux Lesczinski manquait de la première vertu de la royauté, le sang ou le génie qui sont la force personnelle du prince. Les grands l'abandonnèrent pour tomber aux pieds de l'élu de l'ordre équestre qui pardonna. L'élu du parti français erra quelque temps en Europe, avant de chercher en France un asile, et tout en luttant parfois contre le joug de la domination saxonne, la république fut paisible par impuissance de s'affranchir.

1713. Dans le même temps, la paix d'Utrecht fixa les lots entre les cohéritiers de la monarchie espagnole; toutes les couronnes désarmèrent, et cette fois encore le monde respira.

Peu après, Louis XIV frappé à coups redoublés par la fortune dans sa puissance, par la mort dans sa famille et dans ses affections, Louis XIV descendit du théâtre du monde qu'il

avait rempli soixante ans. Comme ces rois d'Asie 1715.
avec qui étaient ensevelis leurs trophées, leurs trésors, leurs esclaves, il sembla emporter toute sa monarchie au tombeau. L'ordre ancien disparut avec lui. On dirait que l'esprit humain, captif à ses pieds, sortit après lui de tutelle. Toutes les libertés se déchaînèrent. La tyrannie avait pesé sur les mœurs, sur la foi, sur les lettres, sur la société tout entière. Les mœurs, les croyances, les lettres, la société enfin se vengèrent par la licence.

Chose singulière! la révolution, que le dix-huitième siècle venait accomplir dans l'univers, eut pour précurseur ce Scythe du vieux sang, ivrogne, emporté, cruel, grossier, qui dominait le Nord; et elle commença parmi les barbares de Moscovie, comme elle devait finir dans la France de Louis XIV, en procédant par le glaive et la hache aux améliorations qu'elle promettait, en courbant, sous le niveau effroyable des bourreaux, le parti entier des anciennes institutions et des anciennes mœurs. Impitoyable novateur, Pierre voulut tout réformer dans son empire,

hormis lui-même, et, comme a fait depuis la Convention, il voulut tout réformer à la même heure, les mœurs comme les lois, les modes comme les arts, la robe orientale comme les préjugés sauvages. Il inventa cette politique, de prendre la terreur pour institutrice de tout un peuple; car le despotisme et la démagogie se ressemblent. Les deux monstres ont la même passion de nivellement, la même tyrannie intraitable, précipitée, cruelle. Mais ce n'est pas en violentant la nature humaine qu'on l'améliore. Vainement multiplier les écoles, et propager les sciences, sera l'application de ce héros extraordinaire, féroce par tempérament, législateur par instinct, tambour ou charpentier par passion de la gloire. En plantant dans le sang cet arbre de la civilisation qu'il veut faire fleurir sous les cieux du Nord, il retardera les progrès domestiques de son peuple autant qu'Alexis les avait hâtés. Ce qui fait sa grandeur, c'est que son bras de géant renverse les barrières antiques, met en communication le septentrion et le midi, fait en quelque sorte de son em-

pire ignoré le pôle du monde : désormais tout roulera sur lui.

Dans ce mouvement de réformation qui emporte l'univers, la Pologne, comme toutes les nations, réfléchit sur elle-même, et veut aussi renouveler ses destinées ; et comme il faut qu'entre elle et le reste du monde tout diffère, tandis que les autres peuples s'agitent pour arriver à la liberté, c'est contre sa mortelle liberté que s'arment avec raison ses réformateurs. Ils veulent un pouvoir tutélaire ; la Pologne ne le trouvera point. Les autres empires prospèrent ; ils grandissent, et elle périra.

Ce fut la haute noblesse qui, plus éclairée, comprit la nécessité de créer des remparts à la république par des lois ; mais il était trop tard : les partis ne marchaient plus que sous la tutelle des puissances étrangères. Quand on en est là, il n'y a plus de patrie.

Les grands, d'ailleurs, n'avaient que des alliés lointains, la Suède ou la France. Ceux qui voulaient à tout prix maintenir ce qu'ils appelaient la liberté et l'égalité antiques, c'est-à-dire l'oppression des serfs et l'anarchie des nobles, avaient

des appuis toujours présens; c'étaient autrefois les Impériaux; c'étaient maintenant les Impériaux, la Russie, la Prusse; c'était surtout la Russie. Par le penchant des Lithuaniens pour elle, par sa puissance, par la gloire des quatre femmes qui marchèrent à sa tête, par le vasselage intéressé de la maison de Saxe, la Russie gouvernait victorieusement la Pologne.

La mort de Frédéric-Auguste mit aux prises
1733. les deux partis, les deux systèmes, les deux camps. Les grands et la France firent que Stanislas fut élu de nouveau; la Russie fit qu'Auguste III régna. Il régna trente ans, ou plutôt l'armée saxonne, le *liberum veto* et l'influence russe régnèrent. Auguste assurait son ombre de royauté par ses troupes allemandes. La Pologne maintenait une ombre de liberté en cassant toutes les diètes, en brisant la puissance publique aux mains de ses maîtres. La Russie pesait, et sur ces maîtres impuissans, et sur ces impuissans citoyens : entre tant de fantômes, la seule chose réelle était son pouvoir : il n'y eut pendant ce long période ni guerre civile, ni troubles extraordinaires; seulement il n'y avait non plus ni

diète, ni gouvernement, ni nation. C'était l'idéal de l'anarchie; c'était une ruine qui restait debout; c'était un champ ouvert qui attendait les bataillons de l'étranger.

Quand il fallut donner un successeur à Au- 1763
guste III, les bataillons de l'étranger arrivèrent. La Czarine voulait pour roi Stanislas Poniatowski, et, cette fois, il n'était plus question de marchander la Pologne dans les comices, et de l'acheter. L'élection fut commandée les armes à la main. La diète se tint, suivant un vieil usage, 1764.
sous le bouclier, mais sous le bouclier du Moscovite, du Kosake, du Tartare, qui brandissaient leurs armes autour du kolo. Par l'organe du courageux Mokranowski, le *liberum veto*, comme pour se réhabiliter à la dernière heure de la patrie, protesta contre cette nouveauté, conséquence et châtiment de toutes les fautes des siècles précédens. Vains efforts! Stanislas Poniatowski fut roi, il en porta du moins le titre; et quand la Pologne voulut, à la voix des Czartoriçki, déposer cette immunité funeste, dont elle venait de faire un héroïque usage, on apprit

1766. avec étonnement que la Russie et la Prusse avaient pris le *liberum veto* sous leur sauvegarde. Il fallait que la république restât jusqu'au bout démantelée.

La petite noblesse fit la faute immense de recourir à Catherine, pour mettre ses vieilles institutions à l'abri des plans de réforme vers lesquels inclinait Stanislas. La Czarine embrassa la cause de ces républicains aveugles contre le roi qu'elle leur avait imposé. En même temps, elle dictait à la république, en faveur de la réforme et du schisme, des lois de tolérance tracées avec le glaive. Les grands, le clergé, tous ceux qui tenaient encore à l'intolérance par passion, et pensaient, dans de telles conjectures, à opprimer leurs frères plus qu'à établir la concorde; tous ceux aussi qui comprenaient l'étendue des périls où cette intervention altière jetait la patrie, coururent aux armes. Aidée des voeux de la France, que Choiseul régissait alors, du génie de Dumouriez, du courage de Viomesnil, la con-
1768. fédération de Bar rendit de généreux combats. Mais à la longue, elle fut vaincue; Joseph II se

réunit à l'Impératrice et au grand Frédéric pour 1774.
le partage des dépouilles; et tandis que la haute noblesse, résolue de constituer enfin la royauté sur de solides bases, recherchait les conseils de Jean-Jacques Rousseau, le premier démembrement valut à la Sémiramis du Nord les louanges de Voltaire.

Hâtons-nous de dire que cette grande et terrible leçon ne fut pas perdue pour la Pologne. Le *liberum veto* cessa de désoler ce qui restait de la république. Les partis se pressèrent autour du faible Stanislas. Les grands ne furent plus seuls à comprendre que des institutions, nées dans les forêts de la Sarmatie, ne pouvaient défendre l'État chancelant au milieu de la force d'action et du mouvement ascendant développés chez tous les peuples par le principe d'égalité que le christianisme a déposé au sein des sociétés modernes. On comprit aussi que ce n'était pas assez de chercher des remparts dans une réforme politique; qu'il fallait demander à une réforme sociale des trésors et des armées; et, le 3 mai 1791, une constitution basée sur

1791. l'hérédité du trône, l'abolition du *liberum veto*, la tolérance des divers cultes, l'émancipation de la bourgeoisie et l'affranchissement progressif des serfs, fut proclamée par Stanislas-Auguste, au milieu des pleurs de joie de cette malheureuse nation qui se croyait sauvée.

Ainsi, partout l'ordre antique tombait devant l'esprit nouveau: en France sous les coups de la faction populaire et de l'anarchie; en Pologne, sous l'influence bienfaisante de la noblesse, dans l'intérêt de l'ordre, dans le sens du pouvoir. Et, mystérieuse dispensation de la Providence! la réforme sanglante de la France a enfanté des richesses sans nombre, de la puissance, des lois, la liberté : la réforme de la Pologne ne produisit que les invasions et le partage.

C'est que le temps de la sagesse même était passé pour les Polonais. Comme ces vieillards qui reconnaissent leurs égaremens aux bords de la tombe, ils avaient porté le joug des passions de leur premier âge, jusqu'à cette heure qui ne laisse plus de place à la réforme, qui ne permet que le repentir. Depuis les jours de So-

bieski, toute tentative d'amélioration devait être stérile; la Pologne était condamnée à ne compter en Europe que par ses malheurs. 1792.

Dans ses malheurs, elle a trouvé la gloire; elle n'a pu y retrouver la puissance et la vie. Vaincu au 3 mai par le cri national, le parti des vieilles lois vivait encore; il s'arma dans Targowice, et implora Catherine; confédération coupable à laquelle la Pologne a imputé toutes ses infortunes. La Pologne a eu tort: ce prétexte eût manqué à la Czarine, qu'il y avait toujours l'inévitable penchant du nord vers le midi, et l'éternelle inclination de la Russie à rassembler sous ses lois les rameaux épars de la race slavone. Quoi qu'il en soit, un second démembre- 1793.
ment instruisit la république du sort que lui réservaient les alliés; et la diète de Grodno, sommée d'y adhérer, cria qu'on la déportât en Sibérie. Une lutte terrible s'engagea bientôt. Les Polonais recoururent à leur courage. Ils appelèrent 1794.
les serfs, le peuple entier aux armes. Tardifs efforts! l'ordre équestre se trouva seul prêt à descendre sur les champs d'honneur, et l'exterminer

1794. fut pour Suwarow l'affaire de quelques batailles. Une loi n'avait pu réveiller les paysans de dix siècles d'esclavage ; un mouvement généreux n'avait pu donner une bourgeoisie à la Pologne.

Nous ne redirons point les travaux du chef de cette grande guerre. Qui ne connaît Kosciuszko? Brave et tendre comme Jean Sobieski, un amour malheureux l'avait conduit dans les solitudes américaines, et il y rencontra les drapeaux de Washington. Une autre passion malheureuse, la patrie, le ramena. Après avoir vu grandir, tout à coup immortelle, la jeune liberté du nouveau monde, il vit tomber, au milieu de toutes les républiques soudaines dont se hérissait l'Europe, la plus vieille république de l'univers. Laissé sur le champ de bataille de Macéjowice, on recueillit de sa bouche ce mot, ce soupir :
octobre. 11. « *Finis Poloniæ.* » En effet, la dernière vivante des tribus guerrières de qui est issu le monde moderne, la Pologne, n'était plus; mais il ne mourut pas avec elle. Le Tékéli de la constitution polonaise devait survivre à sa patrie, et la France accueillit son exil.

Stanislas-Auguste abdiqua sa funeste royauté. 1795.
Il alla vivre à Saint-Pétersbourg en captif, et le traité de partage fut conclu. C'est au moment où 1796.
la révolution française triomphait de toutes les coalitions des rois, que les rois frappèrent à mort un grand peuple, au milieu de la sage réforme qu'il tentait d'accomplir. Les successeurs de ces margraves de Brandebourg, qui prêtaient serment de fidélité à la république dans les diètes; de ces Czars que Zolkiewzki détrônait au Kremlin, de ce Léopold que Jean III sauvait à Vienne et à Parkan, ces princes décidèrent que la Pologne serait rayée du rang des nations.

La guerre alors ébranlait le monde. Les enfans désespérés de cette Pologne mise au néant cherchèrent les champs de bataille. La France tenait levé un drapeau qu'on appelait le drapeau de la liberté : ils y coururent.

Semblables à ces guerriers scandinaves qui, ne vivant plus, combattent encore, et dont les ombres valeureuses cherchent jusques dans les nuages les périls et la gloire, les Polonais n'avaient plus le droit de porter ce nom, qu'ils l'il-

1808. lustraient encore par d'héroïques exploits. Nous tous qui les avons vus dans nos rangs, témoins de leur vaillance dans la victoire, de leur fidélité dans le revers, cette fraternité d'armes vivra éternellement dans nos cœurs.

1812. Un jour, la Pologne pensa renaître; un homme eut dans la main son avenir. Car il avait, en quelque sorte, la puissance du destin, la puissance du temps. Il pouvait donner à la société polonaise, avec des lois nouvelles, une nouvelle vie. Il pouvait le tenter du moins. Il aima mieux briser des trônes que de refaire un peuple. Il courut au Kremlin, y trouva la borne fatale marquée à sa grandeur; et, quand plus tard le monde l'enferma vivant dans le sépulcre de Sainte-Hélène, il emporta sur ce rocher lointain, sur ce trône de l'exil, parmi les débris de sa gloire, le sabre de Jean Sobieski. Était-ce comme souvenir de ses triomphes, ou comme monument de ses fautes?

1814. Cependant, il avait été donné au petit-fils de Pierre-le-Grand de visiter notre France à la tête de l'Europe armée. L'Empereur Alexandre rapporta dans son empire, pour tout trophée, les cendres de Kosciusko. La Pologne, dans le même

temps, retrouva son nom, et il lui fut permis de dresser un tombeau au dernier de ses grands citoyens. Elle put croire que Dieu avait pris pitié de ses malheurs.

Nous nous arrêtons. Au terme de notre longue carrière, jetterons-nous un dernier regard sur les annales de la Pologne? Qui ne voit que cette vaillante république ne pouvait manquer de succomber aux coups de ses voisins? Tandis que le mélange des races, des classes, des pouvoirs, avait créé partout ailleurs des nations, là, il n'y avait, depuis deux mille ans, qu'un camp de Slaves, indociles et divisés. Le tiers-état des sociétés modernes y manqua toujours, comme la noblesse éclairée du midi y avait manqué long-temps; c'était un édifice qui s'écroulait faute de base.

La civilisation, qui, dans le reste du monde, enfantait des prodiges par l'admirable puissance du travail commun de tout un peuple, ne pénétra dans cette organisation, tradition et débris des temps primitifs, que pour l'affaiblir: l'altière noblesse, unique défense du pays, s'amollissait en se poliçant.

La constitution politique se ressentit de tous ces contresens funestes. On y cherche en vain cette royauté féconde de l'Europe moderne, qui concilie le progrès avec la stabilité, l'égalité avec l'aristocratie, la force avec la liberté. A sa place, croît et s'étend de siècle en siècle, sur la terre des Jagellons, le monstre destructeur de l'anarchie.

Aussi l'histoire de Pologne est-elle, plus qu'aucune autre, instructive et morale. C'est qu'elle est plus complète. Le drame a un dénouement, et ce dénouement fait voir la nécessité de la justice dans la domination, la nécessité du pouvoir auprès de la liberté.

Ce sont les deux grandes lois sous lesquelles Dieu a placé les sociétés humaines. Le malheur de la Pologne fut de méconnaître à la fois l'une et l'autre. Ce malheur tint à ce que le principe de la constitution barbare, qui est non le droit, mais la force, non la sagesse, mais la passion, domina le cours entier de ses destinées, et c'est par là qu'elle a péri.

Ferrea jura,
Insanumque forum.

FIN DU TOME TROISIÈME ET DERNIER.

TABLE
DES MATIÈRES
DU
TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE.



